UNIVERSITÉ
PARIS 8
VINCENNES-SAINT-DENIS

Université Paris 8
Vincennes Saint Denis
Ecole Doctorale Pratiques et Théories du Sens

Doctorat de psychanalyse
Domaine : Sciences Humaines et Sciences Sociales

LA TRANSMISSIBILITÉ DE LA PSYCHANALYSE

Thèse de Doctorat, Soutenance : 9 Décembre 2017
par : Monini Elisabetta

Directeur de thèse :
Mr le Professeur Michel Grollier

Membres de Jury :

- 1er pré-rapporteur : Mme Laetitia Jodeau-Belle
Maitresse de conférence Université Rennes 2
- 2ème pré-rapporteur : Mr le Professeur Mohammed Ham
Université Nice Sophia Antipolis
- Mme le Professeur Céline Masson
Université Picardie Jules Vernes
- Mr Damien Guyonnet
MCF Paris 8
- Mr Gérard Rabinovitch, CNRS,
Directeur de l'Institut Européen E. Levinas

« Il n'y a plus de doute, la jeunesse est notre espoir. Ces jeunes gens sont pleins d'enthousiasme pour l'Idée ; peut-être en restera-t-il deux ou trois pour la Cause ».

Ferenczi, 18 mai 1910

Freud mon maître,
devenu mon plus cher ami.

À ma mère
À cette Chose qui se donne à découvrir
Qui nous pousse au large
Qui ouvre à l'espoir d'où émergent des étoiles
Aux doux prénoms de Bianca et Fiamma
Et où trottinent déjà mes petits-enfants

A mia madre
A quella Cosa che si offre alla scoperta
Che ci spinge verso il largo
Che apre alla speranza
Dove sorgono
Stelle dal nome dolce di Bianca e Fiamma
E dove già sgambettano i miei nipotini

Table des matières

La transmissibilité de la psychanalyse

Mots-clés ……p.9

Résumé……p.10

Abstract……p.13

I. **Introduction**……p.17
1. Naissance de la psychanalyse et son contexte…… p.17
2. Qu'est-ce qu'une communauté ? Question morale et topologique……. p.22
3. Qu'est-ce que transmettre?..... p.29
4. La philosophie de la transmissibilité…….. p.34
5. Instruire, éduquer, transmettre…… p.40

II. **La mise en forme de la société psychanalytique**…… p.43
1. Premiers soucis de réglementation……. p.43
2. Intérêt de la psychanalyse, le Discours aux autres sociétés : L'Italie appelle !... p.48
3. Les Insignes: articulation entre l' Idéal du Moi et le franchissement du transfert vécu comme identification…….…….. p.53
4. La position d'exception et la société psychanalytique…… p.58
5. La Communauté ……. p.60

III. **La transmission de la Psychanalyse**…….p.62
1. 1914 Freud édicte ses règles……. p.62
2. Freud historien, fin de son isolation, début des rencontres: *La « Contribution »*p.68
3. Rupture avec Jung : les paramètres de la transmission s'affinent……. p.82
4. Les défections……. p.86
5. Le point de vue d'un disciple d'exception sur la naissance de l'Association et les ruptures successives : Sandor Ferenczi……..... p.91

6. Intervention de S. Ferenczi à Nuremberg : « De l'histoire du mouvement psychanalytique »……. . p.94

7. Brefs échanges autour de la création de l'IPA : Correspondance entre mars et mai 1910…….. p.103

IV. **L'objet-psychanalyse et sa mise en relation avec le sujet-psychanalyste**……. p.107

1. Extension de la psychanalyse : le nouage de trois facteurs spécifiques……..… p.107

2. L'objet psychanalyse……...…….. p.110

3. Avec l'« *Autoprésentation* » de 1925 se concrétise le Refus de la position de maîtrise : Freud seul antécédent de la psychanalyse…….…... p.124

4. Révolution du psychanalyste : celui dont la tâche est de s'occupe des pulsions sexuelles et de leurs destins…….… p.128

5. Le Christophe Colomb de l'inconscient …….. p.131

V. **L'objet *a* comme reliquat ou agalma et son rôle dans la transmission de la psychanalyse** ……..……..... p.136

1. Rôle du rapport au Nom-du-Père et transmission ……...…. p.136

2. L'objet petit a : comment arrive-t-on du point de départ au trait unaire et au trait Unien ?..... p.143

3. Psychologie des foules et analyse du moi : la topologie lacanienne révolutionne le schéma des relations entre l'objet et l'idéal du moi ..……. p.151

4. Graphique freudien de l'idéal du moi : un élément supplémentaire pour saisir la complexité du legs freudien...……..... p.158

5. L'objet *a* : élément nodal à statut spécial dans l'identification, le transfert et la transmission …….. p.165

6. Relation entre Einziger Zug et l'idéal du moi …….….. p.169

7. Survol des caractéristiques saillantes de l'objet *a* ……..… p.172

8. Fontana et le mouvement spatialiste (1950): une intuition dans le domaine de l'art par rapport à la dynamique structurale de l'objet *a*…….…….. p.180

VI. **L'objet petit *a* : enfant métaphorique de l'Un et l'Autre .**……..... p.185

1. Objet *a* comme reste métaphorique d'une coupure …….…….. p.185

2. Le mouvement transféral et son incidence sur la transmission de la psychanalyse …… ……..p.189
3. Mouvement d'hainemourement provoqués par le transfert ……... p.194
4. Le transfert ……..…….. p.197
5. Une lecture clinico-interprétative du texte de 1914 : « Observations sur l'amour de transfert » ……..……. p.201
6. Rôle du vide dans la recherche pulsionnelle ……..……p.204
7. Pour qu'un savoir émerge et soit transmissible : nouage entre la position de l'analyste, le manque et le désir ……. ……..p.208

VII. **Fonction de la métaphore paternelle dans la transmission de la Psychanalyse** ……..p.213
1. La castration : Loi et désir s'intriquent dans la recherche du sujet sur sa propre Vérité……..…. p.213
2. Le medium de la métaphore paternelle et le savoir retrouvé ……..…….p.219
3. Lacan, son originalité, son enseignement …….…….…….p.222
4. La crise de 1963 et la fondation de l'école de Lacan : l'EFP…….…….p.227
5. Intrication entre exclusion de l'IPA, fondation d'une École et dette symbolique……...……p.231

VIII. **Lacan et l'enseignement : son en-saignement** …… p.238
1. Les années '60 : Lacan précise ses avancées théoriques……..p.238
2. La psychanalyse, ce qu'elle nous enseigne lorsqu'on ne fait pas taire l'inconscient ……p.242
3. La trouvaille de J. Lacan ; un enseignement qui se veut *supplémentaire* : retour à Freud …….……..…. p.248
4. Le but d'une École de psychanalyse est « *la production de psychanalyste* » qui témoignent de leur expérience : la prasse…….……..p.251
5. Considération successives sur la *passe* ……. p.254
6. Le quadripode et l'émergence de S_1 …….…….. p.258
7. Réflexion sur la *passe* ……...… p.261

8. la passe comme prise de parole : la passe du parlêtre ….……..…… p.263

IX. **Point d'exception du savoir psychanalytique : son rapport aux pulsions libidinales non-refoulées**……p.269

1. La sublimation : alliance des pulsions au service du savoir civilisationnel…….p.269

2. L'éthique ultime de la psychanalyse : ne pas céder sur son désir. L'analyste comme témoin du désir qui l'habite, moteur de sa « *pousse* » à transmettre…..…..p.277

3. L'éthique en lien à *Das Ding* : la percée révolutionnaire de J. Lacan……..p.281

4. « *L'éclat d'Antigone* » : ne pas céder sur son Wunsch, étape préalable à tout mouvement sublimatoire ……..……..p.286

5. Alliance de connaissances subjectives et de la sublimation entendue comme possibilité de rester fidèle à son désir : une transmission Autre..…….p.299

X. Conclusion……...p.302

1. Jaques Alain Miller : son apport……...p.302

2. La vérité et l'écart entre le réel et l'hystorisation ……..…..p.312

3. Transmettre et apprendre : le paradoxe d'Achille et de la tortue…….p.313

4. Plaisir de transmettre ……...p.317

5. Les formules de la sexuation et la bande de Moebius comme paradigmes de la transmission ……... p.322

Index onomastique…… p.328

Bibliographie …….p.330

MOTS-CLÉS

1 Fondateur

2 Successeurs

3 Transmission

4 Loi et Désir

5 Coupures

6 Lien moebien

7 Sublimation

8 Formules de la sexuation

RÉSUMÉ – LA TRANSMISSIBILITÉ EN PSYCHANALYSE

"Chi osa insegnare non deve mai smettere di imparare[1]".

Notre travail s'ouvre et se clôt, tel l'éclair représenté par les formations de l'inconscient, à partir de deux bornes fondamentales pour la psychanalyse : celle de S. Freud et celle de J. Lacan. Nous avons envisagé ces deux fondateurs en lien moebien entre eux.

Le premier, créateur, pionnier, antécédent à nous tous psychanalystes ; le deuxième, dans un formidable élan d'après-coup, étant venu perlaborer le travail de son maître. Il fut à l'origine d'un mouvement d'enrichissement des théories matricielles. Notre but a été de dévoiler le parcours de cette découverte. Nous l'avons résumé grâce à l'heureuse formule d'un artiste italien qui nous a appris qu'*il faut laisser un héritage à ses pères*[2].

Au commencement, le Verbe de Freud. Un homme qui a dédié son existence à extraire les nouages du mystérieux fonctionnement de l'humain. Ce qui, depuis Aristote, questionnait les grands de ce monde.

Après lui, le moi cesse d'un coup d'être maître chez lui. *Le cogito,* dilué, laisse la place à la marée montante d'un inconscient difficile à cerner. Découverte fondamentale en lien perpétuel avec le contexte historico-social de l'époque.

Appartenant à la fin d'un dix-neuvième siècle porteur de germes révolutionnaires, Freud représentait l'élite de son temps. Il a essayé de mettre à jour les caractéristiques de sa découverte. Il fut douze fois nommé au prix Nobel (avec 33 propositions), preuve de son existence unique. Il n'eut de cesse de systématiser sa découverte. Il eut des disciples et un successeur magistral : Jacques Lacan.

[1] Cotton Dana J., www.psicologa-moderna.com

[2] Pistoletto M., *Autoritratto attraverso mio padre (1933) un'ora dedicata. 31 giorni del mese di marzo 1977*. Ed. Lucio Amelio, Napoli, marzo 1977

Ce dernier fit cadeau à l'humanité de ses formules sur la sexuation que nous avons comparées à l'énoncé einsteinien sur la relativité : une synthèse unique de la dynamique psychique.

Ces deux fondateurs de la Science Psychanalytique n'ont eu de cesse d'établir les modes de transmission de leurs découvertes. Notre thèse a voulu identifier les acteurs de cette transmission en soulignant que ces analystes ont travaillé et élaboré leur théorie en étant constamment connectés à leur époque, qui, de ce fait, fut elle-même un facteur de transmission.

Le contexte social prit une position de grand Autre qui fut en interaction constante avec nos analystes, fascinés par cette *peste* révolutionnaire nommée *« inconscient »*.

Amour de transfert, désir de l'analyste, manque à être, savoir et vérité, après-coup, sublimation, identification, passe, sont les concepts appréhendés dans ce travail. Tressés et noués borroméennement, ils se révèlent les éléments nécessaires à la transmission. Sans toutefois oublier qu'ils s'imposent au sujet comme traces traumatiques dont il devra ou pourra traiter l'élaboration afin d'accéder à son désir. Parcours qui impose une cure personnelle et une formation théorique sans faire fi d'un nouveau positionnement face au grand Autre.

Ainsi le mystère de la transmissibilité repose sur le nouage entre extraction signifiante chez l'Autre, désir et nomination en son nom propre.

Désir asymptotique de combler un manque qui génère la poussée à en savoir toujours plus. Encore plus.

En partant seul, puis en trouvant un compagnon de route, Freud forma autour de soi une communauté avec laquelle la correspondance fut abondante et fructueuse. Une fois établi le mécanisme de transmission tournant autour des Congrès et qui visait l'échange et la diffusion de la psychanalyse, les médecins s'insurgèrent contre ceux qu'ils appelaient les « *profanes* ».

Crises, scissions, trahisons se reproduisent tout au long de l'histoire de la psychanalyse et Lacan fut un ultérieur et préoccupé témoin de ce phénomène.

Nous établissons dans ce travail la fonction d'objet agalma représenté par la psychanalyse et sa capacité de susciter le transfert. Un des quatre discours – celui de l'analyste – nous apprend qu'en tant qu'objet petit *a*, l'analyste (incarnation de la psychanalyse) évide cette place. Place dès lors qui dynamise le sujet dans un mouvement de production de ses propres signifiants. Cette pulsion à connaitre, renonçant à son but incestueux qui est celui de violer le désir de l'autre parental, entraine la destitution de l'objet et du coup, se dirige par transfert, sur les potentialités illimitées de notre vaste monde.

Ces signifiants sont le savoir acquis et transmissible à la fin d'une cure, l'analyste ayant été ce trait unique - unaire - auquel le sujet a voulu s'identifier de par son amour transféral. Mais ce circuit ne peut s'établir que si la métaphore paternelle comme moteur de la castration, puisse venir sceller le désir du sujet. Lacan dut se battre longuement lorsqu'il buta sur l'écueil de la métaphore paternelle et ce fut sur les Noms du Père que tomba l'exclusion du temple classique où s'enseignait la psychanalyse. Un mal pour un bien le poussa à une élaboration théorique détaillée qui aboutit au concept de *passe*. Celle-ci représente un témoignage ultime du sujet quant au souhait de ne pas trahir son désir. Concept qui fonde l'éthique de la psychanalyse. Il s'agit d'arriver à laisser circuler les pulsions de vie qui, tout en englobant la pulsion mortifère qui s'exprime par la jouissance, se déplacent autour de la Chose, donnant lieu à un savoir sur celle-ci en la bordant sans s'y engouffrer comme seulement la sublimation peut le permettre au parlêtre.

La parole étant ce qui différencie le sujet du reste du monde vivant, nous avons pu suivre le texte Sacré pour rappeler que « *Il est écrit : Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* ». Mathieu 4.4.

Dans ce sens nous sommes parvenus à la conclusion que le savoir analytique se transmet de façon moebienne en intriquant le savoir des antécédents à l'insu devenu *su* des successeurs qui néanmoins, de par leur effort désirant, modifient leurs prédécesseurs comme Lacan le fit avec S. Freud.

ABSTRACT - TRANSMISSIBILITY IN PSYCHOANALYSIS

" Those who dare to teach must never stop learning[3] ".

Our work opens and closes, like the lightning represented by the formations of the unconscious, starting from two fundamental limits for psychoanalysis: that of S. Freud and that of J. Lacan. We envisaged these two founders in Moebian link between them.

The first, creator, pioneer, antecedent to us all psychoanalysts; the second, in a formidable impulse afterwards, having come to work out the work of his master. He was at the origin of a movement to enrich the matrix theories. Our goal was to unveil the journey of this discovery. We have summed it up thanks to the happy formula of an Italian artist who taught us that we must leave *an inheritance to his fathers*[4].

In the beginning, the Word of Freud. A man who dedicated his life to extracting the knots from the mysterious functioning of the human. What, since Aristotle, was questioning the great men of this world.

After him, the ego ceases to be master at home. The cogito, diluted, leaves room for the rising tide of an unconscious difficult to comprehend. Fundamental discovery in perpetual connection with the historical-social context of the time.

[3] Cotton Dana J., www.psicologa-moderna.com

[4] Pistoletto M., *Autoritratto attraverso mio padre (1933) un'ora dedicata. 31 giorni del mese di marzo 1977*. Ed. Lucio Amelio, Napoli, marzo 1977

Belonging to the end of a nineteenth century carrying revolutionary germs, Freud represented the elite of his time. He tried to update the features of his discovery. He was twelve times nominated for the Nobel Prize (with 33 proposals), proof of his unique existence. He never ceased to systematize his discovery. He had disciples and a masterful successor: Jacques Lacan.

The latter made a gift to mankind of its formulas on sexuation that we compared to the Einsteinian statement on relativity: a unique synthesis of psychic dynamics. These two founders of Psychoanalytic Science have never ceased to establish the modes of transmission of their discoveries. Our thesis sought to identify the actors of this transmission by stressing that these analysts worked and elaborated their theory by being constantly connected to their time, which in turn was itself a transmission factor. The social context assumed a position of great Other which was in constant interaction with our analysts, fascinated by this revolutionary plague called "unconscious". Love of transfer, desire of the analyst, lack of being, knowledge and truth, after-the-fact, sublimation, identification, pass, are the concepts apprehended in this work. Braided and knotted, they prove to be the elements necessary for transmission. Without forgetting that they impose themselves on the subject like traumatic traces of which it will have to be able or will be able to treat the elaboration in order to accede to its desire. Course that imposes a personal cure and a theoretical training without ignoring a new positioning vis-a-vis the great Other. Thus the mystery of transmissibility rests on the knotting between signifying extraction in the Other, desire and nomination in its own name.

Asymptotic desire to fill a lack that generates the push to know more and more. Even more. When he left alone and found a companion, Freud formed a community around him, with which correspondence was abundant and fruitful. Once the conveying mechanism around the

Congress was established and aimed at the exchange and diffusion of psychoanalysis, the doctors rebelled against those whom they called the "profane."

Crises, splits, betrayals recur throughout the history of psychoanalysis and Lacan was a subsequent and preoccupied witness to this phenomenon.

We establish in this work the function of agalma object represented by psychoanalysis and its capacity to bring about the transfer. One of the four discourses - that of the analyst - teaches us that as an object a, the analyst (incarnation of psychoanalysis) evidences this place. Place then that energizes the subject in a movement of production of its own signifiers. This impulse to know, renouncing its incestuous aim of violating the desire of the other parental, involves the destitution of the object and the blow, is directed by transfer, on the unlimited potentialities of our vast world.

These signifiers are the knowledge acquired and transmissible at the end of a cure, the analyst having been that unique trait - unary - to which the subject wanted to identify himself by his transferal love. But this circuit can be established only if the paternal metaphor as the motor of castration can come to seal the desire of the subject. Lacan had to fight for a long time when he stumbled upon the reef of the paternal metaphor and it was on the Names of the Father that the exclusion of the classical temple where psychoanalysis was taught fell. An evil for a good pushed him to a detailed theoretical elaboration which leads to the concept of pass. This represents an ultimate testimony of the subject as to the wish not to betray his desire. Concept that founds the ethics of psychoanalysis. It is a question of allowing the circulation of the life impulses which, while embracing the mortiferous impulse expressed by jouissance, moves around the Thing, giving rise to a knowledge of it by bordering it without to be engulfed as only the sublimation can allow the parlêtre.

Speech being what differentiates the subject from the rest of the wine world, we have been able to follow the Sacred text to recall that "*It is written*: *It is not of bread alone that man will live, but of every word that comes out of it the mouth of God*". Mathieu 4.4. In this sense we have come to the conclusion that analytic knowledge is transmitted in a Moebian way by involving the knowledge of the antecedents without knowing the successors who, nevertheless, by their desiring effort, modify their predecessors as Lacan did with S Freud.

I. INTRODUCTION

1. Naissance de la psychanalyse et son contexte

Maintes réflexions ont concerné les institutions psychanalytiques et leur développement depuis la naissance de la discipline qui se savait porteuse de « *la peste* ». Le moins que l'on puisse dire de ce parcours c'est qu'il fut dense, riche, controversé mais toujours connecté, voire dépendant, du contexte social, historique et politique dans lequel il évolua.

Naître vers la fin du XIXème siècle fait de la psychanalyse une science traversée par les courants révolutionnaires de tout ordre qui apparurent et créèrent un contexte fertile, imprégné tant de Mittel Europe que des grands remaniements géopolitiques. 1890 vit exploser la culture occidentale. Tandis qu'en 1900 Freud publiait "*La science des rêves*", le dirigeable Zeppelin décollait et on inaugurait la première ligne de métro à Paris.

Ce fut, au tournant de ce « *siècle court* », l'affirmation de trois nouvelles formes de regard sur le monde et l'humain : le regard thérapeutique sur l'inconscient dont le destin sera une articulation du développement de la psychanalyse ; le regard « *aérien* » sur le paysage (avec ses applications à la guerre, au commerce ou au tourisme) ; et le regard souterrain aux viscères urbains. Céline dira à ce propos : « *sur des voies pour cela construites, le train magique file à toute vitesse dans le noir avec ses passagers enfermés dans un wagon émotif* ».

La psychanalyse se présente comme le lieu d'où la bourgeoisie viennoise de l'époque est perçue derrière sa solide façade. Le savoir de Freud, à ce moment-là, est de nature médicale, neurologique. Son humanité et son grand intérêt pour le malaise en général, lui donneront l'intuition d'un espace psychique connecté en permanence avec l'activité psycho-chimico-

organique. Et ce sera à partir de 1896[5] qu'il commencera à s'interroger sur les phénomènes purement psychiques liés à la nature humaine.

L'aventure commence.

Elle entrainera, comme nous savons, beaucoup d'adeptes, des vrais disciples et un nombre incommensurable de dissidents, voire même des ennemis comme ce sera le cas durant la II guerre mondiale. Quoique, rappelons-le, l'Allemagne nazie imagina bien de recruter parmi les affiliés à Freud ses analystes afin d'élaborer une psychanalyse pure, lavée de ses origines juives. Pour cela elle utilise les mêmes disciples non-juifs que Freud lui-même avait placés à l'Institut de Berlin...

La psychanalyse, science des rêves entre autres, a pourtant traversé en avalanche un siècle et plus en entrainant la fleur des intellectuels sur son sillage. Elle s'appréhende comme discipline occidentale dans sa position géographique et juive quant à sa méthode investigatrice et interprétative. Innovation foudroyante car intriquée à la parole et non seulement au langage. Dans la recherche permanente de la vérité du sujet, sans prétentions à la vérité-toute ni visant à l'universel bien qu'à l'instar de la grande littérature d'Homère à Sophocle, de Shakespeare à Dostoïevski, elle ait été capable d'envisager, de lire et d'interpréter les mouvements intimes méconnus, présents chez tout un chacun.

Comment cette discipline dérangeante et envoûtante a-t-elle pu se transmettre, être transmise durant plus d'un siècle, sachant qu'elle ne représentait pas matière académique à statut universitaire ?

Car il y a bien un corpus théorique qui la caractérise, mais celui-ci n'en n'est qu'un aspect,

[5] Freud S.: *Naissance de la Psychanalyse*, PUF, 2009 et Lettres à Fliess n°98, 30 mai 1896, Éditions complètes, PUF, 2006, p.240

puisqu'une autre partie des connaissances psychanalytiques est constituée par un savoir insu, non connu de façon directe par le cogito cartésien.

Nous savons et nous allons voir combien a été copernicien Freud de par sa découverte qui a mis le rationnel au second plan chez l'être humain, lui infligeant trois grandes blessures narcissiques. Freud utilise cette expression pour décrire les *ruptures épistémologiques* fondamentales qu'a dû endurer l'individu. Il l'évoque en 1916 dans la *leçon 18 d'introduction à la psychanalyse*[6] et dans d'autres textes comme *Une difficulté de la psychanalyse*[7] de 1917. Par le terme : « *trois blessures narcissiques pour l'humanité* », il signifie que Copernic, Darwin et lui-même ont révolutionné l'anthropocentrisme de l'homme puisque celui-ci a été contraint à connaitre que la terre n'était pas au centre de l'univers ; qu'il était le fruit d'une évolution biologique et, en tant que tel, semblable à tous ses congénères du monde animal. Et, surtout, que loin d'être le maitre rationnel chez lui, il est sous l'emprise de ses pulsions comme le décrira si longuement la psychanalyse.

L'inconscient a été cerné, étudié, analysé. Ses formations ont fait l'objet du corpus théorique de la psychanalyse mais tout ce savoir risque de rester incommunicable si on ne suit que la voie de l'enseignement universitaire en ce qui le concerne pour le connaitre et l'enseigner.

Ainsi, discipline hautement clinique et pratique telle la musique par exemple, non seulement la psychanalyse se compose d'un savoir objectif, concret, logique et cohérent mais elle ne peut se désolidariser de son savoir singulier relatif à chaque individu par rapport à sa vérité la plus profonde et la plus enfouie.

---

[6] Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse* suivi de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, Poche, 2015

[7] Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Collection Folio Essais, Gallimard, 1985.

Et cette dimension comment a pu-t-elle être transmise, avoir été l'objet d'un enregistrement, de partage de savoir ? Ceci est l'un des aspects de la fascination que cette discipline exerce et **une des raisons principales de ce travail**.

Nous allons essayer de dérouler la trame de cette discipline et de sa transmission, fil par fil mais le but final sera quand-même celui d'avoir une vue d'ensemble sur ce somptueux tissage psychanalytique.

Les domaines qui nous interpellent sont multiples puisqu'il y a un contexte historique, un aspect politique, l'impact ravageant de deux guerres mondiales ainsi que toutes les modifications philosophico-scientifiques de l'époque qui ont participé à créer le cadre du développement de notre science.

Assurément la Communauté Psychanalytique, telle une bonne matière à sculpter, a pris des formes parfois solides et bien souvent flexibles, élargies - liquides dirions-nous aujourd'hui - voire prêtes à éclater en venant au monde juste en ce moment historique et en se développant durant le siècle court qu'a été le XXe siècle. Ceci vaut tant pour tous les malheurs qui l'ont traversé que pour ses éclats de brillance qui ont amené l'homme sur la lune, le droit de vote aux femmes, l'ouverture des asiles psychiatriques et toute cette bouffée de réflexion déployée par l'inconscient comme lieu du trésor des signifiants.

Le « *siècle court* » qui prend son nom de l'ouvrage de l'historien Eric Hobsbawm daté de 1994 et qui fait suite à son effort précédent dont le titre était dédié, à l'opposé, au long siècle XIX. : « *The age of extremes ; the short twentieth Century, 1914-1991* », parcourt la période qui va de la 1ère guerre mondiale au drame de Sarajevo pendant la guerre des Balkans. L'auteur y décrit la crise générale de tous les systèmes et surtout l'effondrement du communisme. Après ces dates et à partir du 28 juin 1914, jour de l'assassinat de François

Ferdinand, le monde n'a plus jamais été le même. Ce n'est que soixante-dix ans après que François Mitterrand prononcera à Sarajevo un appel pour une longue paix après le martyre de la ville, moment qui se veut de « *conclure* » avec les catastrophes humanitaires.

Hobsbawm parle de la première période du *siècle court* en définissant le laps de temps qui va de '14 à '45 et il le nomme « *l'âge de la catastrophe* ». Il parle aussi de *l'âge de l'or* qui va de '46 à '73, avec la fin du colonialisme, les découvertes scientifiques, la montée du capitalisme et la force d'un certain communisme. La Chute est la troisième période dont il parle et qui va de '73 à '89 (chute du mur de Berlin) ou à '91 (fin de l'URSS et de la guerre froide). C'est durant cette période que la science des rêves se bâtit, évolue, grandit.

La psychanalyse est donc la « *fille* » de cette époque et de celle de Freud, qui baigne dans son temps, et il lui est inhérent d'élaborer au sujet de toutes les horreurs qui se produisent. Freud commence à développer son grand mouvement anthropologique qui amène à *Totem et Tabou*, *Moïse*, *Moïse et le Monothéisme*, *Avenir d'une illusion*, *Malaise dans la civilisation* ainsi qu'il parvient à forger le concept de la pulsion de mort qui apparait par la réaction thérapeutique négative et, surtout, dans le principe de répétition.

En ce qui concerne notre travail et l'apport de celui-ci à l'égard des théories freudiennes, ajoutons que l'auteur parle d'un « *siècle trop court* », de l'échec des programmes de civilisation, thème qui sera longuement repris par Freud dans son dernier ouvrage-testament : *Malaise dans la civilisation.*

> « *La raison de cette impuissance ne se trouve pas que dans la profondeur et la complexité des crises mondiales mais aussi dans l'échec apparent de tous les*

programmes, vieux et nouveaux, pour gérer ou améliorer la condition du genre humain [8]»

Ce qui correspond exactement à la lecture freudienne des évènements se déroulant à son époque.

2. Qu'est-ce qu'une communauté ? Question morale et topologique

Il n'en reste pas moins que la psychanalyse avec Lacan, successeur de Freud, lecteur vigilant et capable de remailler les concepts que l'inventeur n'avait pas tout à fait déployés, faute d'instruments logiques, mathématiques, voire topologiques, nous a enseigné le **manque** qui est un concept qui va être, au cours de ce travail, un topos tel un phare. Si la castration et le renoncement à la satisfaction pulsionnelle immédiate sont la voie d'accès à la civilisation, nous savons donc depuis l'enseignement de Lacan que ce processus ne va pas sans un **reste**. Et c'est ce **reste** qui nous interroge en tant que signe d'une non-adhésion totale à la pensée de Freud parce que Freud, nous allons essayer de le démontrer, a su refuser de prendre une position de Maitre qu'il aurait été aisé d'assumer tant était forte la demande autour de lui ; et Lacan a dépassé l'identification soumise à son Maître à penser, en s'écartant pour mieux approfondir les mots du maître.

Freud a été le prédécesseur absolu de la discipline analytique ainsi que le O (zéro) des nombres réels qui, rappelons-le, n'a pas un nombre qui le précède et il en a été aussi l'antécédent le plus remarquable.

[8] Hobsbawn E., *L'Âge des extrêmes ; histoire du court XXe siècle, 1914-1991*, André Versailles Éditeur, 1994.

Et c'est cette position mœbienne de prédécesseur et d'antécédent simultanément que nous allons essayer de saisir. Dans les deux cas émerge un vide, une incomplétude. Manque qui devient une cause, une poussée dynamique à en savoir plus, à en savoir autrement, à en savoir encore.

Autour de S. Freud, mais lui-même était en lien fort avec l'entourage médical et intellectuel de son époque, s'est constituée une communauté dans laquelle la psychanalyse a été le noyau central. Cette discipline existe depuis qu'elle a été inventée par ce génie du XIX siècle, né à Vienne - encore sous l'empire Austro-hongrois - et y ayant passé quasiment toute son existence : notre antécédent et prédécesseur à tous ceux qui se nomment dans son sillage : Sigmund Freud.

Avant d'aborder la constitution de la communauté psychanalytique et ses inévitables difficultés, reprenons le concept de successeur qui nous est indispensable dans un travail sur la transmission d'un savoir d'un maître à ses disciples.

Grâce à l'axiomatique de Péano qui a défini les caractéristiques de l'ensemble N - celui des entiers naturels - nous avons appris que cet ensemble possède un commencement qui relève du chiffre zéro et qui en représente le plus petit élément.

Ce qui nous intéresse ici c'est que chaque élément des entiers naturels - les hommes dirions-nous qui ne sont pas fractionnables - possède un successeur noté S (n) ou n+ mais le Zéro, quant à lui, il « *n'est le successeur d'aucun élément* ». Cette position d'exception a une valeur métaphorique fulgurante car elle nous éclaire sur la position qui a été celle de Freud et qui a généré une communauté - l'analogue de l'ensemble N que nous pourrions nommer l'ensemble

des psychanalystes en ce qui concerne ce travail - n'ayant qu'un seul antécédent et articulant tous ces successeurs en position d'égalité.

De plus, il serait possible de démontrer qu'une communauté régie par de telles caractéristiques découlant de la position d'exception du zéro, est soumise à des lois - des récurrences - précises. En ce qui concerne l'addition par exemple les participants à la communauté Ψ seraient soumis dans notre cas à **la commutativité**, à l'**associativité** et à la **neutralité du zéro**, qui pourraient être des conditions à rechercher dans la dynamique de ces associations et des écoles psychanalytiques ; de même, dans l'optique de la multiplication, se répètent la *commutativité* et l'*associativité* et s'ajoutent les propriétés de *distributivité* et celle de la neutralité du 1.

Ce cadre axiomatique nous semble une excellente grille pour détecter les mouvements d'associationnisme qui se sont produits à partir de ce phénomène dont Freud a été le fondateur, c'est-à-dire qu'il a eu la fonction « *zéro* », dont il a été l'élément initial d'un ensemble infini, régi par des propriétés mathématiques.

L'hypothèse de Freud auto-générant la psychanalyse a suscité moult critiques dont l'une assez sévère venant de Jacqueline Rousseau-Dujardin dans sa préface au célèbre titre de Hans Sachs : « *Freud mon maître et mon ami* [9]». Critique reprise et soutenue par d'autres ouvrages qui ont traité des mêmes réflexions dans les pages suivantes : « *La filiation* [10]» de Wladimir

[9] Sachs Hans et C. Davenet C., *Freud, mon maître et mon ami*, Paris, Denoël , 1977
[10] Granoff W., *Filiations. L'avenir du Complexe d'Oedipe*, Collection Tez (n°313), Gallimard, 2001

Granoff ; « *Un destin si funeste*[11] » de François Roustang et la « *Psychanalyse, projet et élucidation* [12]» écrit par Cornélius Castoriadis.

Selon l'auteure Rousseau-Dujardin, il allègerait un fantasme **d'auto-engendrement** autour de Freud qui aurait particulièrement fonctionné avec la génération des premiers disciples. Tout en affirmant que Freud ne peut être perçu que comme « *Le fondateur d'un champ nouveau de recherche* », néanmoins il ne serait pas question de le figer à cette place en lui assignant un rôle de « *héros* », voire de « *Dieu* ».

La critique la plus forte serait attachée à situer la naissance de la psychanalyse en dehors de tout contexte historique et humain, comme si elle n'avait puisé ces sources qu'en elle-même, sans rapport avec les mouvements qui l'ont jouxtée.

Nous sommes en désaccord avec ce point de vue car nous soutenons l'exact contraire en ayant vu combien Freud a capté de façon géniale les acquis de son temps et les découvertes à venir. A notre avis, même le concept d'*ex-timité* soutenu par Jacques Lacan, révèle tout son sens ici car la frontière entre la découverte de la sexualité infantile n'a pu - à notre humble avis - se faire que grâce à l'agencement, voir au nouage, du savoir de Freud avec son Réel d'une part et le monde qui l'entourait par ailleurs. Le risque d'un aveuglement sur les origines de la psychanalyse, selon cette auteure, serait de provoquer une « *Obédience et adhésion, s'adressant à un dogme révélé et porteur d'une révélation* ». Risque possible si Freud n'avait témoigné, durant toute son existence, ne pas vouloir une position de Maître à esclaves.

Encore une fois, nous voulons souligner notre distance face à l'hypothèse de J. Rousseau-Du Jardin puisque nous avons formulé l'hypothèse opposée, soit que Freud n'a jamais voulu se

[11] Roustand F., *Un destin si funeste*, Petite bibliothèque, Payot, n°276, 2009.
[12] Castoriadis C., *La psychanalyse, projet et élucidation. Destin de l'analyse et responsabilité des analysants*, article paru dans la Revue Topique contre J. Lacan.

figer dans un discours du Maître tout en ayant fortement appelé à se donner de la consistance symbolique pour imposer la crédibilité de sa discipline. Si dérives il y a eu de la part de ces disciples - ce que l'Histoire ne nous a pas confié - cela serait à étudier plutôt dans le sens d'un détournement identificatoire d'ordre hystérique qui aurait eu tendance à produire des S_2 relatifs à un savoir stéréotypé, détaché de toute recherche d'une vérité refoulée. Cette démarche vers des concepts artificiels aurait été en contraste absolu avec la position de rigueur de Freud.

Un bref passage par l'histoire de la langue française[13] nous aidera à poser le cadre de certains concepts-outils qui nous sont essentiels pour ce travail.

Si la psychanalyse existe encore de nos jours (et nous lui souhaitons une longue vie !), c'est parce qu'elle a été transmise enseignée et vécue dans la cure et non seulement communiquée formellement.

Ce qui la concerne en outre est relatif aussi à la notion de transfert puisque, nous allons le voir, c'est l'une des rares disciplines dans laquelle l'effet transféral est une donnée nécessaire pour qu'il y ait passage de savoir. Pour être tout de suite au cœur de la complexité de cette transmission, soulignons qu'il s'agit non seulement d'un savoir technique et théorique mais tout autant d'un savoir insu propre à chacun de nous.

Le problème de la transmissibilité d'une discipline telle quel la psychanalyse ouvre à une complexité que l'on pourrait définir paradoxale. Précédemment l'enseignement, l'éducation, la maîtrise d'un savoir étaient, avec le siècle des Lumières, des nécessités impératives alors que l'érudition n'était que l'apanage de l'aristocratie et du clergé.

[13] Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, III° édition, 2000

Passer des Universités premières à l'enseignement public a été le résultat d'un long parcours citoyen et philosophique. Les savants étaient tenus d'apprendre les mathématiques, la physique, la métaphysique et la théologie. Ce n'est qu'avec la modernité que débutent les enseignements techniques et médicaux.

A partir des dernières décennies du XIX siècle, dans ce contexte d'évolution et de diffusion du savoir, se pose le problème de comment enseigner une nouvelle discipline qui ne se rallie pas à la médecine selon le désir-même de son propre inventeur, Sigmund Freud. A partir de ce constat fondamental que la psychanalyse ne peut pas être réduite à une science médicale, débute le macro-problème de son enseignement. Ceci a produit des diatribes intra-muros ainsi que des guerres extérieures jusqu'à l'interdit de la pratiquer pendant l'Allemagne nazie (qui crée son propre centre de développement mais qui, bon gré mal gré, a continué à se référer à la science de Freud) ou encore la mise sous-tutelle de l'Eglise dans l'immédiat après-guerre.

Ce travail ne se veut point historique puisque le phénomène du développement sociologique de la psychanalyse revient aux historiens et aux penseurs de la société, soient-ils des philosophes, des humanistes ou des anthropologues. Toutefois, ce qui nous guide dans cet essai, c'est de parcourir la double hypothèse suivante, nouée à plusieurs autres phénomènes psychiques. D'une part nous nous demandons si les scissions successives entre disciples n'auraient pas été la marque, le signifiant majeur de la transmissibilité. Nous l'entendons dans le sens où, si l'on se réfère aux formules de la sexuation lorsqu'il y est affirmé qu'il existe une exception, un *x* qui ne serait pas soumis à la castration représenté par le père de la horde, voire le maître, alors on pourrait y lire la nécessité de tuer le père pour qu'une communauté d'intérêt se constitue. Ceci nous confirmerait les particularités du concept de communauté scientifique,

psychanalytique, de sa genèse, de son épistémologie et de la position d'exception en tant qu'antécédent qui règlent l'organisation des successeurs.

D'autre part, nous voudrions approfondir une deuxième hypothèse, liée à la transmission dans notre domaine - celui de la psychanalyse - en essayant de voir si elle ne serait pas afférente aux Quatre Discours, ceci pouvant nous mener à découvrir que la transmission est un fait de circulation, de mouvement, entre 4 Discours. La psychanalyse, ne pouvant pas se rattacher de façon exhaustive au seul discours universitaire mais devant se mouvoir à l'intérieur du quadripode.

De même, lors de cette avancée, il nous faudra établir si le rôle du **transfert** ne serait pas un fondamental unique à la psychanalyse puisqu'il semble que dans les autres enseignements il ne soit pas conçu comme indispensable pour acquérir un savoir.

De plus, à notre avis, un autre point fait nouage avec ce qui précède : celui de la **dette symbolique**. A quel point ce concept est-il le moteur, pour les psychanalystes que nous sommes, de notre rançon vis-à-vis de nos pères fondateurs ? Encore une fois si ce point devait être admis, nous serions dans une singularité supplémentaire voire, peut-être, dans la découverte que la psychanalyse prospère et avance tant par la Jouissance phallique, celle liée au savoir, que par la Jouissance Autre, celle depuis Lacan, qui ouvre à l'infini et qui se trouve être non complémentaire mais, justement, supplémentaire. Car « *apprendre* » la psychanalyse relève sans doute d'une satisfaction. Ce pas de plus nous amène à la **sublimation** au sujet de laquelle il faut statuer quant à sa place dans notre propos sur la transmissibilité.

Notre hypothèse va dans le sens que l'enseignement de la Psychanalyse ne peut être perçu que de façon topologique, par connexion des voisinages et des recouvrements d'écarts finis, extraits de l'infinitude du champ de la psychanalyse, du domaine de l'étude de cas Un par Un.

C'est-à-dire que seule la topologie permet d'imaginer comment les différents points, qui soutiennent la transmission de la psychanalyse, sont agencés entre eux, noués afin de consentir, de cerner et de s'approprier au plus près de cet objet petit *a*, cœur attractif de la nécessité d'a-prendre qui nous habite.

3. Qu'est-ce que transmettre ?

> *Une transmission ne se fonde pas sur un contenu mais avant tout sur l'acte de transmettre. P. Legendre*[14]

Comme nous avons eu recours à des signifiants majeurs pour cerner le domaine du passage du savoir psychanalytique, nous avons approfondi ces termes dans leur histoire linguistique. Nous nous sommes occupés d' « *enseignement* », de « *transmissibilité* » et de « *transfer*t » d'un premier point de vue, celui de l'histoire de la langue, pour délimiter le contexte de notre recherche[15].

Enseigner nous vient d'une altération du latin populaire du mot *insignire*. Par la suite le mot a pris le sens, « *d'indiquer, de désigner* », qui dérivait de l'adjectif *insignis*, lui-même dérivé de *signum* : signe. Ainsi, à l'origine, *enseigner* a eu le sens de « *faire connaitre par un signe* » ce qui a donné par la suite le verbe *renseigner*. Par extension, autour de 1165, le sens devient « *pour instruire quelqu'un* » et, plus tard encore, il devient « *apprendre à quelqu'un* ».

J.A. Miller a fait un séminaire important sur les insignes en reprenant ce mot de l'ancienneté. *Insigne* prend une valeur énorme à nos yeux en ce qui concerne la transmission spécifique du

[14] Legendre P., *L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.
[15] Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, III° édition, 2000

savoir analytique. Nous allons continuer sur l'histoire de nos termes pivots mais notre intention est de réfléchir sur l'horizon ouvert par J.A. Miller quant à la reprise qu'il fait dans l'Orientation Lacanienne[16], du nouage de l'Idéal du moi avec l'objet petit *a* que l'on retrouve dans ce qui fait « *insigne* ».

En poursuivant notre parcours historique, nous voyons qu'au cours du XVII siècle, la forme du verbe devient celle de « *transmettre des connaissances à un élève* ». Puis, en emploi absolu, son sens a pu être aussi celui de « *être enseignant* » (fin du XVIII siècle).

Son dérivé, *enseignement*, a d'abord eu le sens de « *leçon, précepte* », toujours lié au concept d'indiquer dans le sens de donner un conseil, un avis. A partir du XVIII siècle le mot enseignement devient « *l'art de transmettre des connaissances et cette transmission elle-même* ».

Ce qui nous frappe dans le développement de ce mot c'est le fait qu'*un signe* (repris naturellement par De Saussure bien plus tard) n'est qu'une évanescence qui pourtant peut être proposée et communiquée à autrui selon des critères concrets (l'écriture, la formalisation) ou bien totalement abstraits comme par la parole, par exemple.

L'aboutissement du concept tel que nous l'appréhendons aujourd'hui, fait émerger la part de créativité que l'enseignement renferme en lui lorsqu'il devient « *un art* ».

Et là ouvrons une digression qui nous sera précieuse : art est « *un des mots les plus importants de notre culture* », nous rappelle l'histoire de la langue[17] et qui a une acception très générale. Art en tant que « *façon d'être* » et « *façon d'agir* » **ARS**, ayant multiples racines, a pris le

[16] Treizième leçon de *Ce qui fait insigne*, *l'Orientation Lacanienne*. Cours prononcé dans le cadre du Département de Psychanalyse de Paris VIII.
[17] Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, III° édition, 2000

sens « *d'habilité acquise par l'étude et la pratique* » ; et encore selon Sainte Maure, une idée de « *discipline des études* » et « *habilité pour parvenir à un effet* ». Avec Montaigne l'art s'associera à l'idée de culture. Dans un sens médiéval, nous retrouvons aussi l'idée des disciplines enseignées proches à l'époque contemporaine de la science, où il s'agirait de *« techniques intellectuelles orientées vers la maitrise du langage, des structures numériques et sonores, musicales (qui sont liées) et de celle du discours de connaissance (histoire) ou de conviction (rhétorique)*».

Il s'agirait donc non seulement, d'un nombre important de connaissances acquises mais aussi et surtout de la **capacité, de l'art, de savoir proposer à l'Autre des notions dont il tirerait un bénéfice** comme lorsque l'on admire un chef-d'œuvre.

Transmissibilité est un terme dérivé du verbe transmettre qui vient du latin *transmittere*, c'est-à-dire, « *envoyé de l'autre côté* », « *faire passer au-delà* », « *remettre* ». En français, il a eu aussi le sens d'*envoyer* et dans une première acception du terme, l'idée dominante a été celle d'un *déplacement provoqué vers quelqu'un*, à laquelle s'est ajoutée, « *faire parvenir* ».

Dès le XII siècle aussi apparu l'idée de « *céder* (un droit, un bien) *à quelqu'un avec spécialement, l'idée de faire passer à ses descendants un bien matériel* (1549) *ou moral* (1615) ». Depuis le XVII siècle, s'ajouta la dimension physique du déplacement.

Ce qui est particulièrement intéressant c'est que **transmission**, comme concept, prend son origine comme terme médical relativement à la circulation des humeurs. Au sens figuré, il existe aussi l'idée d'un organe qui transmet une consigne, un ordre mais l'utilisation d'un sens plus mécanique est devenu prépondérante, par la suite, surtout dans l'armée.

Depuis le XIX siècle, il se dit pour le *passage par contagion* d'une maladie d'un individu à l'autre.

Transmissible a été formé par les juristes pour « *tout ce qui peut être transmis* » et nous reviendrons sur cet aspect avec le livre de Pierre Legendre sur « *L'inestimable objet de la transmission* » où il détaille la fonction de la généalogie dans les passages de successions de l'humanité.

En ce qui concerne le concept de **transfert** et avant d'arriver à sa définition plus technique dans le champ de la psychanalyse, son développement démarre à partir des textes bibliques, où il prend le sens de « *transporté en autre lieu*» mais cette idée est devenue rare dans la langue courante. Plus tard, au XV siècle, il acquiert la dimension de « *transmettre la propriété d'un bien, d'un droit* ». Depuis la fin du XIX siècle (1896), le verbe a commencé à être utilisé dans le domaine abstrait comme celui des sentiments. A partir de 1914 il servira à traduire l'allemand **Ubertragung**[18] de l'écrit de Freud de 1905. Comme nous savons, dans le sens psychanalytique, le transfert représente une sorte de projection des Imagos sur l'analyste et nous allons travailler ce processus dans un chapitre dédié à cette originalité de la psychanalyse.

Pierre Legendre dans un autre domaine, celui du juridique, nous a amené à voir comment la transmissibilité est une modalité qui participe *à instituer l'humain*. Pour cela, Legendre a une formule saisissante où il établit qu'instituer le vivant est un fait de discours qui suppose l'humanité :

[18] Freud S., *Remarques sur l'amour de transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005

« *Car il ne suffit pas de produire la chair humaine, encore faut-il l'instituer* [19]»

De plus, s'instituer dans l'humanité veut dire se conformer à un *rapport de dette* avec ce qui nous précède, encore une fois dans le sens que l'espèce survit à l'individu qui est redevable d'être au monde. Cet aspect de rendre un « *je ne sais quoi* » à l'Autre de la transmission est homéomorphe à ce qui se produit dans la psychanalyse où la dette envers ses Maîtres a valeur de témoignage et de possibilité de remodellage.

Rappelons entre autre que « *parents* », au sens littéral, signifie reproducteurs. Il y a donc une idée de lien de continuité dans la chaine de l'humain et ce n'est pas un hasard que le legs des parents s'appelle du côté paternel, « *patrimonio* », c'est-à-dire patrimoine et du côté maternel « *matri-monio* » qui devient chez nous, le legs des liens conjugaux qui assurent la transmission au petit être.

Instituer l'humain, ainsi que Freud l'avait formulé dans *Malaise de la civilisation*, implique, de par les lois, un art de gouverner qui se réalise par l'art de nouer la légalité à la vie pour « *faire naitre, nourrir et conduire des sujets humains jusqu'à la mort* », tout en sachant qu'ils ne sont que des simples maillons dans la chaine de l'humanité.

La **transmission** apparait alors comme un des concepts fondamentaux du passage de « *l'humain* » entre individus en ligne de succession dans les générations.

Pierre Legendre introduit tout de suite dans son ouvrage une idée nodale par rapport à la nécessité de rendre la chair « *vétérinaire* », une incarnation de l'humain. Son point de vue dérive du champ juridique où il nous est possible de voir combien « *transmettre* », depuis les origines, a été une préoccupation prédominante et que l'établissement de toute une série

[19] Legendre P., *L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.

d'institutions « *fabriquées* » par l'humanité, a eu la fonction essentielle de favoriser la survie de l'espèce des parlêtres.

Se fournir de lois a le sens d'établir le rôle capital du symbolique et est générateur du lien social possible entre les individus. Nous savons comment Freud a retracé dans son « M*alaise* », l'avènement du lien social en tant que fonction nécessaire au renoncement pulsionnel d'une satisfaction immédiate. Renoncement à la satisfaction individuelle au profit de la communauté.

La place d'un sujet dans la société entre antécédents et chaîne de la succession, dans cette optique, en a déterminé devoirs et droits mais surtout elle a permis une **identité de positionnement** au point de nouage entre le « *biologique, le social et l'inconscient*».

4. La philosophie de la transmissibilité

> « *Les pères ont mangé des raisins verts et que les dents des enfants en ont été agacées* » - Jérémie 31-23[20]

Comment avancer dans notre travail si nous ne prenions pas le temps de nous arrêter sur les raisons éthiques qui fondent la nécessité d'une transmission ?

Si d'un point de vue juridique, nous avons eu un aperçu de combien l'humanité a été dans l'obligation de réfléchir sur le passage de « *signes* » - de biens, de droits, de connaissances - d'une génération à l'autre, nous ne pouvons pas faire l'économie d'essayer de comprendre en quoi transmettre fait appel à une **responsabilité** de l'humain.

[20] Lacan J, *La Psychanalyse et son enseignement (1957),* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966, p.448

Nous allons nous appuyer dans un premier temps, sur la réflexion du Professeur Emérite Armand Abécassis et nous allons, par la suite, nous référer à un de ses ouvrages sur les « *passeurs* [21]». Nous pourrions, par anticipation, conclure ce chapitre par un évènement précis de **transmission défaillante** qui s'est produit dans le cadre de la psychanalyse en Italie, à la suite de l'enseignement de Lacan avec trois de ces disciples qui manquèrent complètement leur mission. Mais ces cas d'échec, représenté en particulier par un disciple qui se révélera un traitre de la Cause - Armando Verdiglione – ont fini par nous sembler des restes inopérants du parcours de la psychanalyse et nous avons optés de les laisser aux oubliettes.

On propose plutôt pour avancer dans notre voie, de réfléchir sur la notion de responsabilité : Qu'est-ce que la responsabilité ? Que veut dire être responsable ? On peut essayer de cerner ce concept à plusieurs niveaux comme celui philosophique, moral ou sociologique, voire même économique.

L'étymologie du mot donne déjà, par elle-même, un aperçu de la position subjective qui dérive de ce concept : il s'agit de la capacité **de faire une réponse à**. Il ne s'agit pas que de l'aspect intellectuel de donner une réponse mais aussi dans l'idée de la langue française de « *répondre de* [22]». Avoir les capacités de donner une réponse à ce qu'on a fait ou à ce que l'on projette de faire.

Ceci produit au moins trois définitions de la responsabilité : une plus élémentaire, liée au juridique ; une voie philosophique et une troisième acception plus sociologique. Commençons par celle liminaire, plus simple, qui revient au domaine dit juridique et qui pousse à la confusion entre responsabilité et imputabilité.

---

[21] Abécassis A. et E. Abécassis, *Le livre des passeurs, de la Bible à Philip Roth, trois mille and de littérature juive,* Ed Robert Laffont, 2007.

[22] Ernout A. et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Ed. Klincksieck, 1985.

Imputer une action à quelqu'un signifie attribuer l'action faite par un auteur à son auteur-même. Ceci porte à confusion, en général, avec la notion de responsabilité où, nous l'avons vu, il s'agit au contraire non pas d'une attribution mais d'une activation du sujet pour qu'il fournisse une réponse, sa réponse. D'où se génère aussi la confusion entre responsabilité et culpabilité, notion inhérente à l'imputabilité juridique. Cette distinction est élémentaire mais néanmoins nécessaire car dans le domaine de la loi cet amalgame est présent et ne comporte pas une erreur de distinction. Cette conception renvoie au passé, à une action qui a été produite. Une action qui a été faite et sur laquelle la communauté demande des comptes.

La justice cherche l'auteur qui a changé le cours de choses, qui a ajouté aux évènements une action dont il est véritablement l'auteur. Il a changé le cours de choses et on le déclare dans le tribunal. La justice, impersonnelle, déclare un individu « *responsable* », c'est-à-dire, dans ce domaine, coupable.

Ce qui implique qu'un individu qui se considère responsable d'une action, il devra en rendre compte, l'expliquer, la justifier devant le tribunal. Mais ici les notions de responsabilité et de culpabilité[23] sont totalement confondues. On recherche l'attribution de responsabilité face à la culpabilité évaluée de l'auteur du crime. La justice a besoin de la notion de sanction qui est intriquée à la reconnaissance de la faute commise. Donc une **responsabilité élémentaire** qui oblige à réparer les dommages. Mais il n'est pas possible de ne demander que de réparer les dommages. Il s'agirait d'une attitude idéale mais, comme on l'a vue avec la lucidité de Freud, impensable à appliquer.

La sanction, pour la société, aurait le but d'arrêter le processus délictueux et non seulement de l'évaluer. Cela dit, le Code Pénal est institué pour que la sanction ne dépasse pas les limites en

[23] Pour info: ont été jugés "*responsables mais pas coupables*" Georgina Dufoy et Laurent Fabius dans l'affaire du sang contaminé…

devenant vengeance et pour qu'elle reste, du coup, une **action juste**. Le Tribunal est alors interpellé sur le degré de liberté psychique dont l'auteur disposait pendant l'action délictueuse pour savoir à quel point il était conscient de ses actes.

Dans l'Histoire des procès, la recherche de la responsabilité est venue petit à petit. À l'origine on n'a pas essayé d'individualiser la faute et il y avait une recherche au hasard dans la tribune pour prendre quelqu'un et le punir en tant qu'exemple. Au contraire, actuellement, tout ce qui représente un procès, tient à l'égalité des parties en cause et à la parité de leur argumentation probatoire pour bien cerner, de façon précise, l'auteur du crime.

Rappelons donc qu'au début, la punition passait par le prélèvement d'un individu quelconque dans la tribune auquel une punition venait d'être administrée. On est passé aussi à l'individualisation de la faute en partant d'une collectivisation de celle-ci. Ce qui aboutit à un dépassement de l'enfermement en prison pour éviter que le crime ne se reproduise. Ce qui ouvre sur le concept de **spiritualisation de la responsabilité** où l'on va confier le criminel au psychiatre, au psychanalyste, à l'assistant social pour extirper ses mauvais penchants et le rendre à la société.

Ce qui amènerait à une réflexion sur les prisons non seulement comme lieu de punition mais aussi comme possibilité formatrice, éducative, d'amélioration de cet **état spirituel** de l'individu pendant qu'on lui retire sa liberté alors qu'il l'a mal utilisée.

En ce qui concerne le plan philosophique, il existe une différence d'avec cette lecture élémentaire que nous venons de présenter et qui prend en compte l'action passée, produite dans un temps précédent, puisque ce nouveau plan envisage, au contraire, le futur, le risque de compromettre l'avenir, la réflexion sur les conséquences prévisibles d'une action.

La lecture philosophique ouvre la voie de la désintrication entre la culpabilité et la responsabilité dans le sens qu'il apparait la notion de **confier une mission** à quelqu'un, il en devient par là-même, responsable et la perspective s'ouvre vers le futur. On confie une tâche à accomplir et le sujet devient *responsable de cette tâche*. Dans la mesure où il ne l'accomplit pas ou il l'accomplit mal on revient alors au premier sens que nous avons décrit.

Ce deuxième aspect dévoile un sens beaucoup plus riche de la notion qui nous occupe et fait apparaitre **le geste de confier une tache que l'on demande d'assumer et pour laquelle la réponse est un acte du sujet**. De même il apparait aussi l'idée que le sujet appelé à répondre, puisse refuser, ne pas se sentir capable (able to) de porter à terme ce qu'on lui confie. Du moment où l'on accepte la charge de répondre à la demande on pourra alors évaluer si toutes les conditions ont été réunies pour son aboutissement, en références aux compétences, aux négligences, à l'esprit déployé pour accomplir la mission reçue.

Ce n'est pas seulement une élection mais une tâche qui est attribuée, une mission à accomplir qui n'implique pas une liberté sans limite mais l'acceptation de porter à terme une tâche confiée.

Nous retrouverons l'idée qu'un corpus - d'idées, de préceptes, de savoir - est confié et qu'il s'agit d'être partant pour accepter ce gravât et d'en faire quelque chose de vivant. La participation devient le témoignage d'une prise de responsabilité active, d'un acte subjectif de rendre l'objet de la transmission - le savoir constitué - vivant, de ne pas laisser mourir la lettre. C'est dans ce cas très spécifique que nous avons pris comme exemple procédant des mythes fondateurs de l'humanité, le récit des Tables du Mont Sinaï, où nous pouvons lire en filigrane, que la mission confiée est celle d'arriver au « *huitième jour* », à un franchissement de la quotidienneté pour arriver dans un ailleurs meilleur.

Nous prenons un peu de temps sur cette notion car nous y percevons une métaphore de la pousse-au-savoir que nous essayons de cerner par ce travail. Transmettre viserait loin : un au-delà de la pulsion où celle-ci trouverait une satisfaction qui ne soit pas que d'ordre d'une jouissance soudaine et éphémère. Un lieu autre où le savoir deviendrait instrument de civilisation. Nous poursuivons l'hypothèse qu'une transmission réussie soit de l'ordre du processus de **sublimation** de part et d'autre : tant pour l'enseignant que pour l'enseigné.

Revenons à la responsabilité, terme qui borde l'effervescence pulsionnelle : si le peuple juif qui nous a précédé historiquement, a pu transmettre des valeurs, celles-ci sont indissociables d'une position humaine appelée à des devoirs et, secondairement, à prétendre à des droits. Ces devoirs étant une demande de participation active à la construction d'un monde juste pour ceux qui vont suivre et où tout un chacun à sa part de responsabilité. L'idée que nous voulons reprendre étant celle de *« bien faire »* car il y a des successeurs dont les antécédents sont responsables. Il est évident qu'il s'agit d'une éthique de la responsabilité et non d'une morale de l'obéissance[24] qui serait plutôt liée - comme nous l'indique Freud - aux grands rassemblements tels l'armée ou le clergé.

La particularité de l'optique philosophique c'est que l'on demande au sujet comme mission la **protection d'une réalité fragile**. On peut se référer à Hans Jonas[25] et à sa réflexion sur le principe de responsabilité mais il faut dire que le Talmud, des siècles auparavant, avait déjà traité cet aspect : nous sommes responsables de la mission confiée.

[24] Abécassis A. et E. Abécassis, *Le livre des passeurs, de la Bible à Philip Roth, trois mille ans de littérature juive,* Ed Robert Laffont, 2007.
[25] Jonas H., *Le principe de responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Poche, 2013

5. Instruire, éduquer, transmettre

> "*Moïse a reçu la Torah du Sinaï, il l'a transmise à Josué, Josué aux Anciens,*
> *les Anciens aux Prophètes et les Prophètes aux Hommes de la Grande Assemblée*[26]"

Nous allons faire un bref détour par une lecture hébraïque du concept de transmettre tel que nous la confie A. Abécassis dans une de ses réflexions. Nous allons voir apparaitre des affinités avec la question du symbolique et du Nom du Père qui nous intéressent dans notre travail.

La relation qui s'établit au moment de transmettre et de recevoir un enseignement, tout en étant pédagogique, ne relève pas du même mouvement. Elle est, le moins que l'on puisse dire, asymétrique ce qui est évident lorsque le premier précepteur est Dieu lui-même. D'où une différence entre le Premier en ligne qui donne un enseignement et les passages suivants entre celui qui, le premier a été "*enseigné*" et son successeur.

Le premier donnerait selon l'entité qu'il a reçu. État qui est envisageable dans le cas de Moïse qui reçoit directement de Dieu.

Position nouvelle et différente celle de Freud qui, **en incipit**, est le porteur d'un savoir jamais connu auparavant. Sans vouloir blasphémer on pourrait le comparer à la position du Dieu de Moïse, au sens de cette source première d'où se déploie le savoir jusque-là inconnu, voire insu.

Normalement, l'acte pédagogique se résume à une situation de communication où deux instances sont en relation autour d'un savoir : nous trouvons un enseignant et un enseigné.

[26] Deutéronome 31:7

Dans le cas biblique, celui qui transmet va le faire après avoir reçu, et seulement après, il va déposer chez l'autre son propre don, **ce dont l'enseigné manque**, dont il est manquant.

A. Abécassis nous dit à ce propos que, quelle que soit la situation "*un fait y demeure irréductible et impossible à évaluer : l'enseignant a, dans la forme ou dans le contenu, de quoi combler relativement un manque de l'enseigné*[27]". Faire face à ce manque d'un point de vue encore religieux, relève d'une activité qui revient entièrement au Père, au rôle symbolique de celui-ci. C'est pour cela que dans une interprétation dans la Mishna il est dit que :

> "*Tout enseignement moral relève de la fonction du Père et c'est à celui-ci qui revient de corriger son fils (...) car il a l'obligation d'éduquer son fils pendant son enfance (...)*"

Par ailleurs, il est intéressant de noter que la Mishna, un des textes fondamentaux de l'hébraïsme, est constitué par un mot dont la racine est liée à l'idée de "*répéter*". Donc il a le sens aussi d'étudier, d'enseigner ce qui donne le sentiment de ce qui s'apprend par cœur, par répétition et qui soutient la tradition orale de la Torah qui a fait ses preuves millénaires.

Dans la citation précédente il faut noter que le binôme enseignant-enseigné est substitué par le concept Père-Fils et toujours dans cette optique, nous remarquons qu'un autre nom de la Mishna est le "*traité des Pères*". Mais **transmettre** est le mouvement initial de l'enseignement alors que, par la suite, il va s'agir de l'action de **recevoir**, de réceptionner, ce qui fait apparaitre que l'enseignement ne sera assimilé qu'en fonction des capacités du receveur. Mais dans le cas étudié par A. Abécassis, il apparait que ce n'est que les premières générations qui peuvent recevoir le don de la sagesse et de la loi intriquées entre elles, don qui possède le statut de formation. Par la suite, après ces grandes instances, le verbe recevoir apparait à

[27]Abécassis A., *D.U. Ethique de la responsabilité*, Université Diderot - Paris VII, 2015-2016.

nouveau mais sous une forme dégradée annonçant que le sujet n'aurait retenu que ce dont il serait capable, ceci ouvrirait le "*règne du savoir et de l'instruction*" et marquerait la fin de la transmission : "*l'information vient remplacer la formation*". Selon Abécassis, ce fût le moment où le savoir se fît parcellaire, ne s'adressant plus qu'à des parties de l'homme dont la totalité ne fut plus envisagée. Ce qui entraina qu'"*il fut instruit et non plus éduqué*". De plus il nous signale que Dieu ne transmit pas son savoir à Moïse directement mais qu'il le déposa sur les tables de la loi sur le mont Sinaï. Ceci implique que le mont-même devient élément intermédiaire, lieu tiers, dans la transmission qui n'est pas duelle, ou exécutée par vases communicants mais nécessite un lieu et une temporalité pour advenir : le mont Sinaï dans ce cas précis ; le divan et le cabinet du psychanalyste dans notre cas.

Un élément que nous allons retenir de la traversée de ce texte nous apparait soudainement, fondamental puisqu'il met en évidence un cadre spatio-temporel où peut se dérouler le phénomène de la transmission, si, toutefois, la disponibilité, voire la volonté des partenaires s'agence de telle façon qu'un topos commun puisse s'établir. Parlons alors d'un espace affectif nécessaire où le maitre s'adapte à son élève, où les désirs se croisent et s'entrechoquent, dynamisant la rencontre.

"*Le maitre adapte de même, sans cesse, sa parole et la matière de son enseignement au désir de son élève, de telle façon qu'il finisse par mériter son disciple comme celui-ci le mérite à son tour*"[28].

Cercle vertueux qui renvoie, du point de vue du miroir, à la reconnaissance de la valeur et du contenu transmis ainsi qu'aux métaphores qui en découlent.

[28] Abécassis A., *D.U. Ethique de la responsabilité*, Université Diderot - Paris VII, 2015-2016.

II. La mise en forme de la société psychanalytique

1. Premiers soucis de réglementation

Le printemps de 1910, année qui suit le voyage aux Etats Unis, est le point de départ de l'IPA, c'est-à-dire de la fondation de l'Association Psychanalytique Internationale. Date mémorable puisque les premiers disciples et leur maître, tentent d'organiser leur discipline et, en particulier, le traitement de la formation des analystes. A cette même date, Freud se prononce sur la nouvelle réalité qui pointe à l'horizon, celle de l'analyse non conforme à des règles précises qu'il nomme "*Wilde psycoanalyse*", psychanalyse sauvage.

D'un point de vue strictement psychanalytique, dans le texte "S*ur la Psychanalyse sauvage*"[29], Freud, passant par un évènement quasi anecdotique, touche à un point nodal de la discipline qu'il a forgée : celui de la réglementation de la formation des analystes. Ce texte donc ne soulève pas de nouveautés théoriques mais affronte le problème de ceux qui peuvent acquérir le droit à l'acte interprétatif lors de la rencontre avec un symptôme, c'est-à-dire, avec un être humain en souffrance. Ce texte nous permet de suivre le développement de l'Association Internationale (IPA) qui, juste sur l'aspect précis de la formation des analystes, a basé ses interminables diatribes.

Remarquons de suite que, dès les premières secousses dues à la guerre et à leurs conséquents déplacements obligés vers les Etats Unis, l'Intelligentsia analytique américaine, se leva contre la "*façon de faire*" européenne et plus particulièrement viennoise et berlinoise. Nous remarquerons qu'à cette époque, les adhérents nord-américains ne représentaient qu'un cinquième des "*ayant-droit*", alors que, après la fin du Deuxième conflit, lors du congrès de

[29] Freud S., *De la psychanalyse « sauvage »* dans *Œuvres complètes, Tome X (1909-1910),* Paris, PUF, 2009

1949, ils auront acquis une large majorité et un poids considérable de décision : qui sait-même si la "*victoire*" n'a pas joué ici un rôle ?

Le problème majeur qui se présentait, était celui de décider quels profils seraient les plus adéquats à remplir la fonction de "*psychanalyste*". Freud s'exprimait depuis un certain temps déjà sur sa réticence à envisager la psychanalyse comme discipline médicale alors que les tenants américains ne souhaitaient que brider "*la peste*" dans les facultés de médecine. Il y eut affrontement sur la formation la plus apte à recevoir et transmettre cette discipline.

A notre avis Freud est touchant dans ce discours de 1910 où l'on a le sentiment que les grandes ruptures avec ses disciples ne sont pas encore envisagées[30] mais que, malgré la cohésion de son cercle, les problèmes générés par sa « créature », sont multiples. Par une phrase tendre et magistrale, il désigne ses compagnons de route à ce moment et le but commun qu'ils poursuivent: "*il n'est agréable ni à moi ni* ***à mes amis*** *et collaborateurs de monopoliser ainsi le droit à l'exercice d'une technique médicale*" (p.213).

Il est affirmé à cette occasion que seuls les praticiens formés à la psychanalyse peuvent l'introduire dans la relation aux patients pour éviter toutes les inadéquations d'une intervention intempestive. Au cas où le praticien ne serait pas assez formé, il apparait alors un lien fondateur avec l'association à peine créée - au printemps précédent - comme tutelle, espace formateur pouvant cautionner l'acte interprétatif.

Une première et fondamentale considération émerge de l'organisme crée : l'intervention erronée n'est pas susceptible de faire empirer l'état du patient (n'est pas de l'ordre de la mal-

[30] Quoique Freud, fasse explicitement référence dans ce texte au fait que "*celui qui ne partage pas cette conception de la psycho-sexualité n'a pas le droit de se réclamer des thèses de la psychanalyse*" p.209 comme si déjà, il devait prendre position face aux attaques contre sa notion originale de libido.

practice, dirions-nous aujourd'hui) mais elle "*nuit*" à la Cause freudienne puisqu'elle révèle un praticien qui se réclamerait du Cercle mais qui serait mal positionné par rapport à la doctrine. Surtout, l'erreur précipite le patient ainsi que son entourage, dans une levée de boucliers contre la science analytique, conséquence directe d'avoir touché sans précautions aux résistances du patient et du monde médical.

Quelques mois auparavant (II Congrès Internationale de Nuremberg - 30 et 31 mars 1910) Freud s'était déjà engagé dans la voie d'illustrer l'avenir de sa science et de préciser l'organisation qu'il souhaitait. C'est ainsi que dans son intervention au II Congrès, il énonça quels étaient les trois paramètres essentiels pour qu'une Cure aboutisse et il le fit de façon prospective, en utilisant le mot "*chancen*" pour souligner le sentiment de bon augure à sa discipline. A ce moment, il est parmi les "*siens*" et les sollicite dans la voie qu'il considère celle où la psychanalyse serait la plus protégée. Il reconnait aussi dans son auditoire, des gens avisés, qui auraient survécu tant au "*ravissement*" initial que provoque la psychanalyse qu'à la déception conséquente à la prise de conscience des difficultés "*qui font obstacles à nos efforts*"[31].

Freud prône les moyens pour progresser et pour augmenter maximalement les "*chances thérapeutiques*" qu'il pressent tout en ayant claire conscience que de nombreux points théoriques sont encore à élucider dans sa découverte.

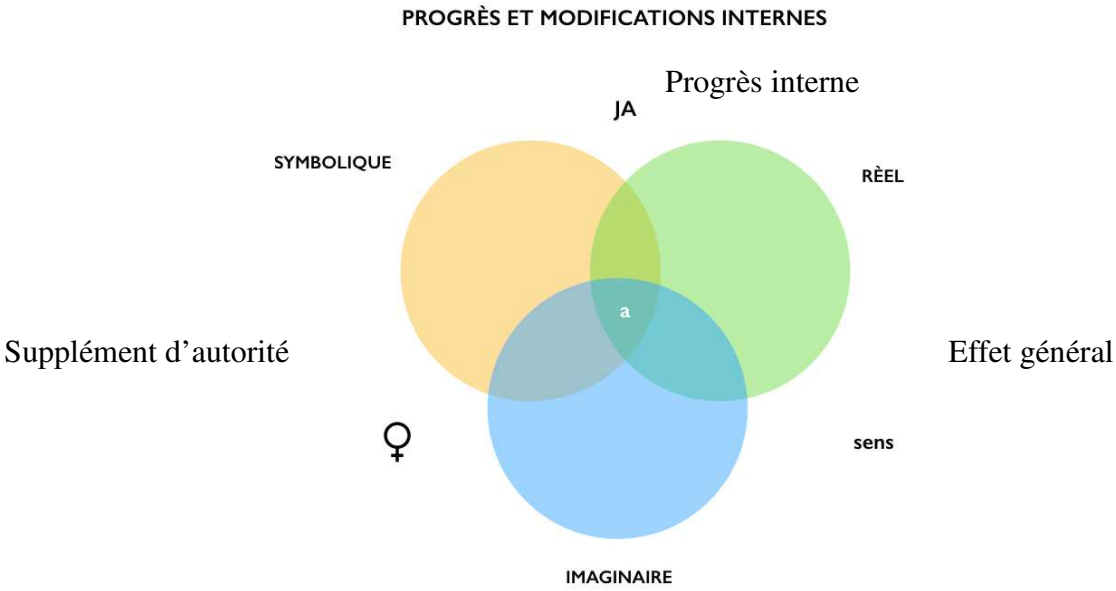
En ce qui concerne notre travail, les points énoncés dans ce texte vont être un point de départ pour établir les critères, toujours actuels, de la transmissibilité d'une telle discipline. Faute de notions topologiques, Freud a été obligé de présenter ces critères de

[31] Freud S., *Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique,* dans *Œuvres complètes*, *Tome X (1909-1910),* Paris, Gallimard, 1993, p.63

façon chronologique alors que, aujourd'hui, il nous apparait évident que la lecture ne peut être que complexe, en « 3D » pourrions-nous affirmer.

Les trois paramètres cités - **progrès interne, supplément d'autorité et effet général** dérivés du travail-même - sont en interaction constante entre eux et jamais l'un sans les deux autres. Perception ternaire des conditions intriquées entre elles et formant l'objet psychanalytique. Il est trop tôt à ce niveau pour insister sur des dimensions que nous allons rencontrer avec Lacan dans quelques décennies, mais nous pouvons déjà entrevoir les discours qui sont ici convoqués: Discours du Maître par rapport à la position d'autorité qui permet de tracer et soutenir une voie; Discours de la psychanalyse relatif à la vérité interne à découvrir et sur laquelle soutenir son dire; et, en dernier lieu, Discours universitaire qui véhicule et promeut de façon académique ses acquis qui deviennent "*transmissibles*" à un public plus large. Intuition majeure de la circulation des 4 discours en tenant compte qu'une part d'hystérisation est nécessaire à tout discours qui prétend une écoute, quitte à passer par un brin de théâtralité séductive et qui fait donc appel au quatrième Discours, celui de l'hystérique.

Par ailleurs, intuition avant-gardiste quant aux dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire dans la mesure où l'autorité annonce le Nom-du-Père, le Réel est en cause dans l'effet généré par les découvertes de l'inconscient. L'Imaginaire pointe dans les modifications des élaborations théoriques qui font « *sens* ».



Si nous essayons de réfléchir de façon borroméenne sur ces avancées de Freud en 1910, nous pourrions voir qu'il y a une tentative de nouage des trois aspects qui connotent les "*chances*" de la transmissibilité. Il se dégage de cette intrication une série de conséquences qui rendent possible la traversée dans le temps que la psychanalyse a pu effectuer.

Le Symbolique - parallèlement au premier enseignement de Lacan - en ces temps encore d'or, prime sur les autres dimensions. Ainsi :

> "*Il est clair que tout progrès de notre savoir signifie un supplément de pouvoir pour notre thérapie*"[32].

Freud se réfère à un pouvoir d'ordre symbolique sur les faits du Réel, ce qui est déconcertant pour l'époque. Il ne parle pas d'un pouvoir hypnotique de la parole ayant des effets-placebo. Il est au cœur de la fonction symbolique, du langage, et de ses effets sur l'inconscient, là où se loge le Réel du sujet.

[32] Freud S., *Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique* dans *Œuvres complètes, Tome X (1909-1910),* Paris, Gallimard, 1993, p.63

Ainsi il est sur les traces de ce qui, par frayages comme l'avait-il annoncé, intervient sur l'être humain en le modifiant : le Symbolique représenté ici par l'autorité acquise grâce au savoir qui agit dans la cure et qui la rend "*plus performante*". Ce profil a l'intérêt de pouvoir s'étayer sur une position de Maître en tant qu'autorité acquise et bienveillante donc, par le "*poids*" d'un discours substantiel et non pas par une dérive démagogique et autoritaire, voire de maîtrise.

2. Intérêt de la Psychanalyse, le Discours aux autres Sociétés : l'Italie appelle!

P.L. Assoun nous indique, (dans sa propre traduction critique[33] de cet article rédigé alors que Freud se trouve submergé comme il le dit dans sa correspondance à Pfister le 11 mars 1913[34]), la valeur de ce texte qui s'adresse non seulement à un public italien cultivé mais qui, surtout, se veut bannière de l'état des lieux de ses découvertes. Il s'agit rien de moins que "*d'insérer la psychanalyse dans l'horizon du savoir*[35]". Ce qui nous montre le processus de positionnement subjectif dans lequel évolue Freud. Il s'efforce de cerner au plus près la position qu'occupe la psychanalyse dans le monde scientifico-social auquel il s'adresse[36].

P.L. Assoun nous fait remarquer à ce propos, le rôle de plaque-tournante de cette intervention dans laquelle Freud s'efforce de sortir "*ce fruit inattendu*"[37] apparu en marge du terrain scientifique et qui nécessiterait une tentative de rapatriement dans le *Discours de la Science*. Des décennies plus tard grâce à J. Lacan, nous comprendrons mieux cet effort fourni afin que le Discours analytique puisse être situé dans un Discours Universitaire, tout en ne voulant pas y adhérer totalement par souci de protection vis-à-vis de l'inconscient qui dépend du

[33] Assoun P.L., S. Freud*: L'intérêt de la psychanalyse*, Ed. Retz, 1980
[34] Lettres à Pfister du 11 mars 1913, p. 96 (*Œuvres complètes* tome XII)
[35] Freud S., *Intérêt de la psychanalyse pour les sciences non psychologiques*, dans *Œuvres complètes, Tome Vol. XII (1913-1914)*, PUF, 2005
[36] Assoun P.L., S. Freud: *L'intérêt de la psychanalyse*, Ed. Retz, 1980
[37] Assoun P.L., S. Freud*: L'intérêt de la psychanalyse*, Ed. Retz, 1980, p.17

dispositif de la cure pour émerger et non pas d'un encadrement prétendument objectif et rationnel.

Le but du texte qui nous occupe aura été plutôt celui de signaler simultanément l'autonomie et la proximité du terrain académique de la psychanalyse. L'effort est parallèlement adressé "*à faire parvenir à une science qui a fait la sourde oreille à la voix de la psychanalyse*[38]", cette nouveauté comme un élément générateur d'un savoir nouveau, appartenant de plein droit aux connaissances du Siècle naissant.

A ce titre Freud parle même de "*Kenntnisnahme*"[39], un gain de connaissance, dans le sens d'une sorte de prémonition du concept de plus-de-jouir que J. Lacan va théoriser un peu plus tard.

En cette année 1913, la revue italienne « *Scientia* » avait sollicité un panoramique sur l'état de lieux de la psychanalyse à Freud lui-même. Cela eut pour conséquence la production d'un texte où il n'était pas question d'innovations mais plutôt d'une liste des acquisitions et une analyse des sciences avec lesquelles la psychanalyse était en train de dialoguer en souveraine. Freud surtout fait le point sur les avantages que sa discipline peut apporter à son entourage scientifique en essayant du coup de la positionner dans l'Olympe des savoirs nécessaires à la Civilisation et pour cela il utilise le terme de *Kenntnisnahme* si complet en allemand pour énoncer l'importance des connaissances.

Encore une fois ce qui frappe profondément c'est le ton de Freud et son souhait de rester au plus près des potentialités de la psychanalyse sans jamais céder à enjoliver ou rendre

---

[38] Freud S., *Intérêt de la psychanalyse pour les sciences non psychologiques*, dans *Œuvres complètes, Tome Vol. XII (1913-1914)*, PUF, 2005

[39] Freud S., *Son enfant-problème* (!), Lettres à Fliess, 12 décembre 1896 (1887-1904), PUF, 2005.
"L'enfant père de l'homme", La psychanalyse poursuivra toute seule
Lettres à Yuna 30 novembre 1911

séduisantes ses découvertes. Dès les premières lignes de cette introduction nous remarquons l'effort de situer l'avènement de la psychanalyse au croisement des savoirs de ses contemporains ou de ses maîtres tel que Charcot, Janet ou Breuer. **Ce contexte de réflexion autour de la psychopathologie lui avait permis la création d'une discipline qui n'existait pas auparavant.** Cette nouvelle approche se révéla riche de possibilité, pour les psychonévroses d'origine sexuelle mais, honnêtement, elle se trouva défaillante dans la cure des psychoses. Toutefois elle fut la première à donner des explications quant à l'origine de ces troubles ce qui poussa Freud à affirmer avec orgueil que c'était sa discipline qui, « *pour la première fois dans l'histoire de la médecine*[40] » avait pu, grâce à son attention aux mécanismes psycho-sexuels, reconnaitre une causalité psychique aux grands troubles mentaux.

L'intention n'était pas limitée à forcer le portail de la médecine psychiatrique puisque celle-ci rechignait et se rebutait encore aux idées freudiennes mais la visée était plus large, se donnant le but de voir combien la psychanalyse possédait les caractéristiques d'une science apte au dialogue scientifique.

Il est évident dans ce texte que Freud est imperméable face aux critiques « *de la science officielle* [41]» qui considère le rêve – la voie royale vers l'inconscient – comme un pur produit somatique ne lui accordant aucunement un rôle ni de symptôme ni de révélateur des mouvements inconscients.

[40] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.99
[41] Ibidem, p.103

« *La psychanalyse élève le rêve au rang d'un acte psychique*…[42] » dit-il sans être dupe du fait que cette idée ne trouvait pas encore beaucoup d'adeptes.

A ce moment historique - rappelons-le, nous sommes en 1910 - il n'y a aucune « *médiation* » possible entre la visée freudienne et la psychiatrie classique. De même, la «*subdivision de l'appareil psychique* » et son corrélat de poser le rationnel comme secondaire aux phénomènes inconscients, révolutionne les pensées médicales précédentes et soulève de fortes résistances.

Remarquons encore une fois le ton ferme du discours freudien, toujours très proche du réel qu'il essaye de cerner et qui se nomme ici « *la psychologie des profondeurs* ». Ces régions inconnues occupent Freud beaucoup plus que la polémique stérile avec ses détracteurs. Il est à même de déclarer en toute simplicité que la voie qu'il a ouverte permet une lecture par rapport à la pathologie d'une ampleur inouïe et que l'inattention ou la dévalorisation sont le problème de ses adversaires :

« *L'analyse de ces phénomènes normaux nous mettant en main, pour ainsi dire,* ***les clefs de toutes les énigmes*** *de la psychologie des névroses* [43]».

Ces déclarations convaincues décrivent les points fondamentaux qui soutiennent les avancées de cette science nouvelle. Elles sont, par moments, prémonitoires du rôle capital qui va être le sien par rapport aux autres domaines de la connaissance. Non seulement Freud fait appel aux futurs apports de la neurologie pour étayer ses hypothèses mais il se réfère à un secteur en devenir tel que celui de la linguistique puisque le *Cours de linguistique générale* ne sera publié qu'en 1916, soit trois années après les avancées décrites dans le texte qui nous occupe.

[42] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.106
[43] Ibidem.

La distinction entre langage et parole, la révélation que le signifiant et le signifié ne sont reliés entre eux que par un pur arbitraire, représentent les concepts principaux des théories freudiennes. De plus, ce dialogue entre disciplines a été intense et fructueux comme le montrent certains articles publiés dans le « *Jahrbuch* » qui questionnait par exemple la fonction de la négation[44] ou des articles s'intéressant au développement de la langue, apparus dans l'**Imago**[45] dirigée encore par Jung.

Le discours tenu à l'égard de la philosophie est, dans ce contexte de présentation, presque blessant puisque Freud souligne l'impact de la personnalité d'un auteur de théorie dans ce qu'il produit en signalant le rôle fondamental de ses pulsions et de ses propres complexes lors de l'établissement de certains doctrines. Freud semble mettre en garde sur le lien entre une réflexion philosophique et la personnalité profonde de son auteur. Exprimé de cette sorte, il semblerait qu'il soit surpris que les philosophes ne se soient pas encore ralliés à sa science alors que « *prendre parti* » lui semblait à ce moment, une évidence face à l'indifférence perçue venant de la philosophie. La biologie, elle, aurait fait encore plus d'erreurs à cause d'un défaut de « *négligence* » à l'égard des nouveaux apports qui l'aurait poussée, jusqu'à une véritable **inimitié** et même des plus violentes à l'égard de la psychanalyse.

Freud semble changer de position face à l'interaction avec la biologie puisqu'il considère ce champ de savoir étroitement lié au sien. Il se fait plus souple en reconnaissant un substrat biologique aux conflits psychiques tout en invoquant néanmoins l'idée qu'il n'existerait pas une domination du biologique puisque celle-ci risquerait de fermer la compréhension de la vie humaine par des mécanismes du psychisme.

---

[44] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII*, p.110. Note en bas de page. « *Jahrbuch für Psychoanalytische und Psychipathologische forschungen* » tome II, 1910

[45] Imago, I, 1913, p.405-453. « *De l'influence des facteurs sexuels sur l'apparition et le développement la langue* ».

Il s'agit vis-à-vis de ce domaine scientifique de trouver un appui mais aussi une distance par rapport à l'ample panorama que représente l'humain.

Pour les autres domaines de la connaissance considérés lors de ce survol, Freud propose aux lecteurs italiens de trouver dans d'autres disciplines des points communs de fond, comme celui de retrouver dans l'histoire de l'homme des récurrences qui émergeraient lors de moments régressifs ou bien dans le phénomène des rêves en tant que témoignage de la **perdurance** dans l'inconscient des premiers frayages : « *le passé continue d'exister à coté de ce qui est advenu de lui, soit de façon simplement virtuelle, soit dans une simultanéité réelle*[46] ». C'est à ce titre qu'il peut reprendre la formule que l'enfant est le père de l'homme puisque même «*l'ontogénèse est une répétition de la phylogénèse* ».

3. Les insignes : articulation entre l'Idéal du moi et le franchissement du transfert vécue comme identification.

Lorsque Freud s'échine à ne pas médicaliser sa discipline tout en luttant pour l'acquisition de compétences sérieuses de la part de ses praticiens, il trace les repères qui balisent la voie d'un «*bon* » enseignement.

Nous allons parvenir à ce que Freud nomme l'origine d'une vocation en passant d'abord par un texte récent de **J.A. Miller qui condense dans l'idée d'Insignes ce que Freud essayait de conceptualiser avec son invention des Imagos qui dominent notre vie inconsciente**.

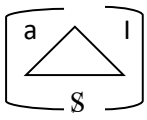
[46] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII*, p.114. *Nos vertus les meilleures ont poussé sur le sol des dispositions les plus mauvaises en tant que formations réactionnelles et, sublimations. Le principe de l'évitement de déplaisir domine l'action humaine jusqu'à qu'il soit relayé par l'adaptation au monde.*

Nous avons été fascinés par l'ouverture entrevue grâce au séminaire de J.A. Miller sur les Insignes et par l'effort qu'il produit pour désintriquer le sujet du Signifiant et de la Jouissance. Ce texte nous a offert en réalité un cadre pour comprendre le rôle de la première empreinte sur le psychisme. Dans le cadre de cette réflexion, il s'agit de voir le rôle fondateur du trait unaire chez l'être humain venant à la vie. **Nous avons essayé de transférer ce même concept à l'empreinte qu'à notre avis, Freud aurait donnée à ses disciples**.

Pour J.A. Miller, il semblerait que l'Insigne soit un concept fondamental relatif à la fonction du trait Unaire, le *grand I*, qui définit l'Idéal du Moi et qui se représente ou se donne à voir dans S_1, le Signifiant premier qui fait marque et se noue simultanément à l'objet petit *a*.

J.A. Miller nous rappelle que l'Insigne ne peut être lu qu'en tant qu'héritier de l'Idéal du moi et qu'il se double et se soutient par la présence de l'objet petit *a* qui, lui, est secondaire à l'empreinte signifiante originaire mais qui est intriquée inéluctablement au trait unique.

Ce déploiement, dans un autre chapitre de notre travail va nous amener à étudier l'articulation de l'objet *petit a* avec « *das Ding* » et la sublimation qui, à notre avis, est le vrai domaine où rechercher la puissance d'un enseignement intrinsèquement transmissible comme on le pressent dans l'Ethique de la Psychanalyse, Séminaire VII.

Il s'agit de penser le parcours du sujet barré - $ - entre l'objet *petit a* et l'Idéal du moi 

qui s'origine dans le phénomène de l'aliénation- séparation et qui décompose ultérieurement le $ entre le sujet du signifiant et le sujet de la jouissance pour saisir la prééminence de lalangue sur ce même-sujet à venir.

Le sujet de la signification apparait comme ayant été un « *ensemble vide* [47]» nécessaire, là où la marque du trait unaire aura pu trouver la place pour s'imprimer : d'une inexistence qui est page blanche sous la « *toute- puissance*[48] » du discours, adviendra un $. Le Signifiant sera l'auteur d'un S_1, un signifiant en moins, et le sujet qui prendra forme de cette empreinte sera le résultat de l' « *effacement* [49]» du Signifiant-maître, auteur de la frappe.

Nous rentrons au cœur d'un renversement de fond par lequel le sujet aliéné à cet imprimatur venant de l'Autre, démarre dans une aliénation qui prend la forme d'une **identification première** d'où advient l'Idéal du moi. Le sujet, dès son aube, adopte une **représentation signifiante** qui vient de l'Autre ce qui va faire, à jamais, Insigne pour lui.

Nous sommes ici à un niveau de Réel qui n'a pas à être confondu avec une « *résistance d'ordre imaginaire* », dite spéculaire, qui est plus tardive et a des fonctions différentes pour le sujet et qui sont plus proches du moi Idéal, de son unité imaginaire et de la fin du dérapage vers la fragmentation qui déchiquète le sujet.

Il nous presse de souligner une phrase magistrale de Lacan qui illustre la mouvance de cette intériorisation de la demande de l'Autre dans « *les quatre concepts* » où il nous est signalé que cet Idéal est le lieu « *d'où l'Autre me voit, sous la forme où il me plaît d'être vu* [50]», ce qui ramène à nos souvenirs l'appareillage de l'expérience du miroir renversé qui détecte le lieu d'où il est désirable que cet œil de l'Autre nous contemple.

Lacan s'ouvre à la saisie de ce point d'où l'Autre me regarde dès sa thèse sur la paranoïa, dans l'Etude de Mme Aimée où l'autre se présente non pas comme celui qu'il faut « *toucher* » mais

[47] Séminaire de J.A. Miller sur les *Insignes*, *L'orientation lacanienne*.
[48] Ibidem
[49] Ibidem
[50] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990

plutôt comme le trait intériorisé que le sujet vise à détruire dans son for intérieur et qui révèle la capture du sujet dans et par l'Autre.

J.A. Miller retrouve dans Freud les prémisses de cet Autre tout-puissant dont la marque première scelle un trait unique chez le sujet. Il s'agit du concept d'Imago là où les *Images* ne sont pas n'importe lesquelles ni, surtout, référées à la dimension imaginaire. Chez Freud nous sommes devant une fonction qui se constitue à partir des premiers objets de l'histoire du sujet, en une dimension qui fonde ensemble l'idéalisation et l'identification[51].

Selon cette intuition première, l'Imago - nous dit Paul-Laurent Assoun - a une dimension archaïque qui manifeste la présence originaire des parents et se réactive lors du transfert dans sa puissante ambivalence à l'égard des figures tutoriales.

Un court texte de 1914 - juste quelque temps après la sortie de Totem et Tabou - nous illustre le procédé psychique de constitution de l'Imago et de son destin dans la mesure où les mouvances aimantes-haineuses de l'enfant - dans l'ordre - vers son père, sa mère et son frère sont réactivées à la sortie de la latence et deviennent la base des relations d'adolescents envers leur monde.

Freud souligne un point de repère pour notre travail lorsqu'il constate que les plus fortes vocations[52] des adultes s'originent dans un double lien tant à la discipline choisie que - surtout, laisse-t-il entendre - à « *la personne de nos enseignants* ».

Freud, parcimonieux, quant à se décrire, laisse passer la mouvance de son intime en racontant ses rêves et ses aspirations à la sortie de l'enfance. A ce moment il se frayait, tout au long de sa croissance, comme l'idée d'un devoir qui au début, restait nébuleux, mais qui avait enfin

[51] Assoun P.L., *Le vocabulaire de Freud*, Edition Ellipses, 2002
[52] Freud S.*, Sur la Psychologie du lycéen* in *Résultats, Idées, problèmes tome I (1890-1920)* , Paris, PUF, 1998.

trouvé son « *expression ouverte* » dans son essai de baccalauréat dans lequel l'intention de contribuer au développement du savoir humain avait pu finalement s'incarner dans ces pages d'examen qui eurent droit à la considération suivante :

« *Ma composition allemande a été estampillée de la mention « excellent » (…). Mon professeur me dit à cette occasion (...) que j'avais ce que Herder nomme si joliment un style idiotique, c'est-à-dire à la fois correct et caractéristique*[53] »

Freud déploie dans ce bref article l'intuition que les grandes œuvres personnelles s'originent de ce qui, des Imagos, reste pulsant chez l'enfant en devenir. Ces Imagos, comme nous le rappellent La Planche et Pontalis, ne sont pas des pures **images** mais plutôt des schèmes imaginaires acquis[54] qui, en aucun cas, sont un reflet de la réalité tout en étant « *insignes* » pour le sujet.

Freud signale que parmi les *Imagines*, celles qui restent nodales - dit-il « *significatives* » - sont celles rattachées au père. Figure hautement déterminante et attachante qui - comme nous l'avons vu dans l'essai d'Armand Abécassis - ne peut se raccorder, en tant que puissance de frappe, qu'à « *Dieu lui-même* ». Freud anticipe donc ce que nous avons souligné auparavant par rapport à l'équiparation du père à Dieu-le-Père.

Nous posons ici l'hypothèse que, de même que nous n'avons aucune expérience de la mort et il nous n'est possible de l'approcher que par l'idée de l'abandon puisque celle-ci étant l'expérience de perte la plus voisine à notre vécu, de même, ne pouvant connaître Dieu, nous ne l'envisagerions que par l'expérience à nous la plus similaire, familière : celle relative à l'Imago paternelle et à sa puissance face au petit être.

---

[53] Freud S., *Lettres à Fleiss 1887-1904*, lettre du 16 Janvier 1873.
[54] La Planche J. et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, PUF, 1998

« *Dieu lui-même n'est d'ailleurs qu'une exaltation de cette image du père, telle qu'elle se présente à la vie d'âme de la prime enfance*[55] ».

Lacan, bien des années plus tard, nous donnera un déploiement de cette intuition première dans son séminaire XXI sur les *Non-dupes errent* où la fonction-phare du père non seulement se démultiplie sur les trois dimensions RSI mais, surtout, démontre son rôle dans l'accès au symbolique par la prise en compte du Réel et par le fait de border l'imaginaire. Il nous signale que le père, étant l'objet du désir de la mère, il se fait signifiant pour elle, ce qui entraine, pour l'enfant, une place interdite mais structurante quant à son désir œdipien et au barrage constitutionnel que le symbolique assume comme fonction interdictrice.

4. **La position d'exception et la société psychanalytique**.

On ne saurait le dénier, celle-ci (la cause de la psychanalyse) est ma création[56]

Nous partons d'un texte tardif de Freud de 1927 pour faire nœud de capiton avec les premières sociétés qui se sont formées autour du Maître. Cet essai éclaire sur la position d'intransigeance à laquelle Freud n'a jamais voulu céder et qui a été sa posture fondamentale relativement à la certitude que seule la civilisation aurait pu contraster les « *mauvais penchants* » et les dérives des humains.

« *On retire ainsi l'impression que la culture est quelque chose qui a été imposée à une majorité récalcitrante par une minorité qui s'y est entendue pour prendre possession des moyens de puissance et de contrainte*[57] »

[55] Freud S.*, Sur la Psychologie du lycéen* in *Résultats, Idées, problèmes tome I (1890-1920)*, Paris, PUF, 1998.
[56] Freud S., *L'avenir une illusion,* dans *Œuvres complètes. Tome XVIII (1926-1930)*, PUF, 2015, p.177

Or, de par ce constat, l'ironie de Freud perce puisqu'il ne croit guère en un groupuscule qui tiendrait l'humanité sous contrainte. Toutefois, il reste fermement sur l'avis que pour qu'il y ait civilisation, il faut un effort d'édification basé sur « *la contrainte et le renoncement pulsionnel* ». Cette pensée exprimée avec clarté met en évidence qu'il ne s'agit pas d'assumer une position de maîtrise sur la culture et/ou sur son entourage mais de rester bien ferme sur la gestion de son propre penchant pulsionnel surtout afin de contraster « *les tendances destructives, donc anti-sociales et anti-culturelles*[58] » présentes chez la plupart des humains. Freud est dans ce texte affirmatif sans pour autant céder ou faire de concessions cyniques en laissant entrevoir toutefois la pointe de pessimisme enjoué qui le distingue toujours.

Les lignes qui vont suivre sont une réflexion que nous nous autorisons à partir de ces phrases mémorables issues du texte de 1927. Freud parle avec élan des « *nouvelles générations* » exprimant le souhait que, grâce à des bons exemples et à l'amour pour le savoir, les jeunes pourraient renoncer à leur pente pulsionnelle pour donner substance aux « *bienfaits de la culture* ». Ce que nous nous permettons d'interpréter comme le souci majeur de Freud, en ces années prélude de la grande crise de 1929, de décrire, entre les lignes, ce que lui-même avait essayer sans relâche d'entreprendre pour soi-même et pour les siens, en donnant l'exemple d'un travail acharné et surtout d'un travail partie intégrante de son désir, seul recours contre la pulsion de mort.

---

[57] Freud S., *L'avenir une illusion,* dans *Œuvres complètes. Tome XVIII (1926-1930)*, PUF, 2015, p.177
[58] Ibidem

5. La communauté

Freud n'était pas particulièrement satisfait de son ouvrage sur l'*Avenir d'une illusion* dont il disait lui-même que « *c'est mon plus mauvais livre ! Ce n'est pas un livre de Freud. C'est un livre d'un vieil homme*[59]». Pourtant un point qu'il touche quant à la fonction civilisatrice de la culture, nous parait fondamental surtout dans sa dimension de gestion des pulsions auto-destructrices. Lorsque, par l'instance du Surmoi, il y a intériorisation des prescriptions qui permettent à la culture de s'édifier, il se crée, dans l'être humain, un **fond d'idéaux** et une pousse vers la **création artistique**.

Ces modalités vont constituer le socle sur lequel continue à s'ériger la culture, au-delà des illusions qui n'auraient pas cette fonction structurante chez l'être humain. Et sur ce créneau, comme nous avons pu voir avec J.A. Miller, la psychanalyse n'a fait que spécifier ce concept tout au long de son développement conceptuel.

Donner l'exemple vertueux pourrait entraîner d'autres humains dans la voie de la gestion pulsionnelle et pourrait produire un réservoir énergétique en faveur des grandes œuvres de l'humanité. **Ces réflexions font émerger le rôle majeur de l'Idéal et sa fonction structurante chez l'être humain.**

La fonction de l'identification à un Idéal et l'importance de la sublimation ont des conséquences fondamentales. M. Recalcati, psychanalyste italien, nous renvoie à ce propos, à la dimension de la « *fratellanza* [60]», de la **fraternité**, qui, dit-il, commence justement par la renonciation à la poussée pulsionnelle. Il décrit cet acquis qui reposerait sur le fait de céder une part de la jouissance en faveur de la défense de sa propre identité narcissique. Si ce

[59] Assoun P.L., (2009), *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009.
[60] Recalcati M., *La clinica psicoanalitica: struttura e soggetto, Tome II*, Raffaello Cortina Editore, 2012.

sacrifice pulsionnel est accepté, alors la possibilité d'engendrer une communauté, de « *faire communauté* » devient réalisable. Ce terme de faire communauté - nous l'avons vu dans « *l'Avenir d'une illusion* » n'a rien à voir avec une idée rhétorique de faire communion dans un sens religieux puisque, dans ce cas, il s'agirait de s'unir dans une illusion plutôt que dans un idéal. Et lorsque « *faire communion* » s'est réalisé, les conséquences néfastes ont été l'objet des plus terribles dérives comme l'ont été tous les totalitarismes qui, pourrions-nous dire, ont essayé de poursuivre, tous, la tentative de réaliser « ***il y a de l'UN*** » et **non celle de s'allier pour un but commun tout en gardant précieusement sa propre singularité subjective et intact son propre trait unaire.**

Faire « *communauté* » est une idée *princeps* qui avait déjà conduit Freud en 1914 à rédiger une sorte de manifeste de l'état de lieux de la psychanalyse suite à de grandes et douloureuses révolutions advenues dans son groupe intime de collaborateurs.

Il nous semble que nos réflexions aient voulu cerner d'une part le rôle de l'identification dans la constitution d'une vocation et par ailleurs l'importance d'un maître qui suscite cette poussée identificatoire sans vouloir exercer une maîtrise sur ses disciples.

Ce mécanisme a été clamé par Freud tout le long des textes que nous avons parcouru. Il émerge en outre que cette position de maître produit, inéluctablement, la nécessité inconsciente de « *tuer le Père* » afin que la communauté des frères-disciples se constitue.

Cette dynamique nous est précieuse pour comprendre la passion suscitée par Freud et le désir profond simultané de le mettre à mort. Cet homme, notre antécédent à tous ceux qui se réclament psychanalyste, a dû subir le destin d'être le Père et d'être en même-temps l'objet aimé à détruire. Mais, nous semble-t-il, ce phénomène a produit une intériorisation, une incarnation du savoir qu'il avait inventé et produit qui est devenu un objet précieux à acquérir.

III. La transmission de la psychanalytique

1. 1914 : Freud édicte ses règles

C'est dans sa « *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* [61]» que, sobrement, Freud illustre les étapes que lui et sa science ont franchi dans les années qui précèdent cette date fatidique de 1914, bien connue par ailleurs. Ecueils, éloignements, réfutations et surtout, dans la communauté qui prenait forme autour de lui, des déviations théoriques inacceptables que certains de ses compagnons de route lui infligèrent durement. Ces grandes épreuves avaient lieu dans un climat tendu, précédant l'avènement de la Grande Guerre.

Le texte qui nous occupe est vertigineux non seulement pour le développement historique qui s'y décrit et qui précise le processus constitutif de l'ossature du groupe en devenir mais surtout pour ce qu'il dévoile de l'homme-Freud. Son sérieux, son désir d'objectivité, sa détermination à ne pas se laisser entrainer dans des querelles épuisantes, éclatent dans cet écrit où l'on sent que le seul but poursuivi est celui de parvenir à l'établissement des lois et des récurrences de la psychanalyse comme but principal et irrenonçable de sa démarche.

Il apparait combien, à la veille de la guerre, Freud éprouve la nécessité de « *remettre les pendules à l'heure* » en ce qui concerne **le processus de diffusion de sa science**. A ce propos, le titre lui-même de cette réflexion est évocateur d'un état d'âme singulier, décrivant la brutalité du coup subi à cause de la perte de certains collègues. Aucun clin d'œil pour flatter les déserteurs ni aucune compromission avec les tentatives d'amoindrir le rôle de la sexualité infantile. Dans sa présentation commentée à l'œuvre de Freud, P.L. Assoun nous propose

[61] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005

l'hypothèse que même le choix du terme « *mouvement* » se révèle évocateur de l'état d'esprit de ce texte dans lequel le Maître s'exprime - évènement rarissime - à la première personne.

Le signifiant « *mouvement* » implique une fluidité, une pousse à la mise en forme, **une attitude dynamique qui réfute une intention de figer le groupe naissant dans des dogmes institutionnalisés ou dans des rigidités académiques ou étatiques.** Le contenu du texte est un témoignage constant de cette attitude de fond selon laquelle il est nécessaire de rester disposé à l'ouverture - qui se produit telle un éclair - de l'inconscient.

Ici Freud incarne et rend visible une **double position**[62] singulière : celle qui concerne son rôle de créateur de la nouvelle science et celle de son rôle d'historien qui s'occupe de l'objet-psychanalyse. L'intrication de ces deux positions le pousse à écrire et il rédige avec « *rage* » l'état des lieux de sa création en cette année de 1914. Il en propose l'état de santé ou son bulletin de guerre, à interpréter selon les passages du texte dans lesquels tout en recherchant la plus grande objectivité, il émerge des précisions de chirurgien quant aux déviations de certains de ses disciples. Il garde néanmoins un style fluide comme le titre l'annonce, loin des contraintes et au plus près du mouvement-même de l'inconscient et du désir de cerner au mieux sa « *trouvaille* » imprégnée du mobilisme qui caractérise l'insu. Il s'agit d'exprimer une opposition au rationalisme qui réduit la portée de l'émergence des formations inconscientes. Un *mouvement* qui implique aussi l'idée d'un arrêt, d'une difficulté à garder vital un processus s'il venait à rencontrer des obstacles. Dans ce sens Freud interprète le concept de résistance vis-à-vis de sa découverte et des points fermes qu'elle implique : si le signifiant « *mouvement* » implique intrinsèquement aussi l'éventualité d'un arrêt alors celui-ci est à lire comme une résistance dans son acceptation la plus analytique qui soit. Ce constat

[62] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009

permet d'interpréter les arrêts comme inévitables et découlant de l'objet-même psychanalytique.

Il est ainsi nécessaire que le cadre de développement de la psychanalyse et les membres qui y collaborent restent « *fluides* », sans entraves, pour favoriser l'émergence d'une pensée créative et éviter les formations réactionnelles. **La hiérarchie semble bannie mais un certain ordre doit régner pour gérer tant les associations que les très importants véhicules de transmission représentés par les annales et les communications scientifiques**.

Le fondement du groupe de travail s'enracine dans l'estime qui ne peut faire défaut vis-à-vis des collègues et dans la loyauté due aux causes originaires et inéluctables de la sexualité comme moteur des mouvements psychiques de l'être humain. Les innombrables observations tirées des multiples expériences dans sa clinique ne peuvent faire l'objet d'aucun compromis. Freud distingue ceux qui sont fidèles et proches de sa doctrine et dénonce élégamment ses détracteurs envers lesquels il adopte une attitude coupante, définitive, sans renier ou dénier combien, précédemment, ces mêmes collègues lui ont été chers et ont été l'objet de sa considération.

Malgré le peu de temps écoulé à partir du premier congrès défini « *privé* » par Freud lui-même, le climat, en arrivant en 1910 à Nuremberg, l'affecte car une certaine hostilité commence à se développer, notamment, dans les pays allemands[63] et ce même si, par ailleurs dit-il, les « *zurichois* » travaillent intensément autour de la psychanalyse. Dans ce texte nous pouvons aussi suivre le chemin intérieur de Freud qui, comme toujours, par souci d'honnêteté, explique le parcours qui l'a conduit au choix de Jung comme président de la société naissante.

[63] Freud S., *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, p. 288

En 1914, dans le fervent après-coup que représente « *la contribution* », il parle de lui-même dans des termes critiques au point de dire : « j'espère *me trouver alors justifié, même s'il devait en ressortir que je n'ai effectivement rien fait d'intelligent* [64]», montrant par son auto-analyse, son enthousiasme premier pour Jung tout en restant lucide sur son désenchantement ultérieur.

Une hypothèse exprimée dans les prémisses de notre travail, nous amenait à penser que le contexte socio-historico-culturel serait un élément en interaction constante avec le développement de la science freudienne. Dans le texte qui nous occupe, émergent précisément, les préoccupations qu'a eues Freud quant à une collocation géopolitique trop marquée par la proximité de l'Allemagne où l'hostilité à l'égard de la psychanalyse était manifeste. **Nous pouvons confirmer aujourd'hui que les évènements socio-politiques, eux-aussi, ont été les alliés ou les ennemis de la science naissante**. Freud avait déjà la lucidité d'analyser la portée des évènements en cours. Et tout en étant pris dans une concentration éprouvante quant à l'élaboration de sa découverte, qu'à son auto-analyse et à tout ce qui revenait de sa clinique et de la diffusion formelle de ses acquis, il arrivait à percevoir qu'une mise à l'abri de la psychanalyse aurait été profitable. Il raconte comment il était parvenu à établir que la Suisse, pays à son avis plus cosmopolite, aurait pu être le bon contenant pour la psychanalyse, étant donné le succès obtenu auprès de la Clinique Universitaire de Burghölzli. Son commentaire nous révèle sa position complexe vis-à-vis des institutions puisque, tout en préservant ces comités restreints de fidèles, le fait d'être apprécié en milieu universitaire, l'amenait à penser que cela serait de bon augure : « *un lieu comme Zurich, au cœur de l'Europe, où le professeur d'université avait ouvert son institut à la*

[64] Freud S., *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, p. 288

psychanalyse, me paraissait beaucoup plus riche de perspectives [65]». **A notre avis cette attitude circulaire envers les lieux d'exercice de la psychanalyse prouve que la particularité de la psychanalyse réside justement dans le fait d'avoir recours aux quatre discours de façon articulée - voire topologique mais pas l'un sans les autres - car elle ne peut être extraite de cette structure à quatre, nécessaire pour qu'elle soit approchée.**

Ayant trouvé une place adéquate au développement de sa science, Freud, néanmoins restait conscient du fait que le lien qui l'unissait à sa créature suscitait une interminable série d'attaques.

Et ce qui nous frappe c'est la lucidité exprimée quant aux réactions causées par sa personne qui le poussent à protéger sa créature de la notoriété de son propre père. **Dans ce sens nous soulignons une autre originalité de la science psychanalytique qui, pour se déployer, nécessite d'être disjointe de son créateur** tout comme, en d'autres siècles il y a eu des malédictions historiques et des bûchers pour tous ceux qui avaient produit des idées nouvelles perçues comme blasphèmes, maléfiques, appartenant au diable. Ceci dit, il est vrai que quelques petites décennies plus tard, les œuvres de Freud subiront le même sort puisque elles seront, elles aussi, jetées aux flammes…

Soulignons un autre point de fond pour notre travail à savoir l'attitude qui se dévoile sous le dire de Freud dans ce texte par rapport à son ferme refus d'être le « *chef* ». Comme si, non seulement cette position l'avait épuisé mais aussi sa nature, son désir, son but, n'avaient pu en rien converger sur un tel rôle.

[65] Freud S., *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, p. 288

Il nous dit à ce propos : « (…) *et ressentais comme accablant le fait que m'échut dans des années si tardives l'obligation d'être celui qui dirige* [66]», mettant en évidence un choix profond de suivre son penchant sans être distrait par des activités périphériques de direction par rapport au noyau de ses intérêts. Des années-lumière avant les théorisations lacaniennes, Freud mettait déjà en évidence que tout en ne voulant pas occuper de façon stable la place du grand Autre il restait néanmoins conscient que cette place ne peut rester vacante puisque elle signale et borde une autorité nécessaire qui aurait le rôle de donner la direction à suivre et à respecter. Une anticipation magistrale du « *Plus-Un* » lacanien.

L'analyse, en quelques lignes, qui émerge au chapitre III de sa « *Contribution* » est éblouissante de clarté quant au choix réfléchi relatif à son successeur. Pour revenir à notre hypothèse prélevée dans le domaine des nombres entiers, Freud est lucide d'être le « point zéro » de même que ceci lui confère une « *avance irrattrapable* », due à ces 15 ans pendant lesquels il a été le seul pionnier de sa science. Mais il manifeste la conviction que son rôle aurait pu être « *transféré* » à un disciple compétent. Cette lucidité est frappante car elle se fait emblème de tout créateur soucieux de transmettre sa trouvaille et qui « *invente* » tous les moyens pour transférer ses précieuses connaissances.

Il est question de mettre en lien dans ce texte la transmission avec le transfert même si, de manière surprenante, il s'agit de « transférer » dans le sens inverse auquel nous sommes habitués à réfléchir. De plus l'objet qui veut être déposé chez son disciple ne révèle pas tant d'un savoir ou d'un contenu mais d'une *« Autorité »*[67] qu'il faudrait réussir à incarner.

Il est légitime à ce moment de notre travail de nous poser la question de voir si cet aspect ne serait pas l'originalité sensationnelle de la transmissibilité de la psychanalyse : celle

[66] Freud S., *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, p. 288
[67] Ibidem, p. 289

de ne pas consigner aux successeurs un contenu mais une autorité découlant du travail entrepris dans la cure afin d'accéder à un certain « *apprivoisement* » pulsionnel.

Personnellement nous sommes impressionnés par cette découverte freudienne, qui met en avant la fonction du symbolique comme condition sine qua non pour tout passage de connaissances dans le domaine de la cure. Quel autre champ du savoir nécessite-t-il que la personne qui enseigne rayonne d'une forte autorité pour valider le contenu de son enseignement ? La réalité montre que personnalité de l'enseignant et position dans la hiérarchie académique, ne riment pas toujours entre elles sans que ceci entame une diminution de la valeur du contenu enseigné.

2. Freud historien, fin de son isolement, début des rencontres : La « *Contribution* »

En ce qui concerne l'histoire du **mouvement**, elle ne débute pas au moment de l'élaboration de ce texte mais bien avant. C'est en 1902 que prend fin « *l'isolation Mosaïque* » de Freud grâce à la collaboration d'Otto Rank à laquelle vont s'ajouter des échanges avec l'Ecole de Zurich et la rencontre avec Max Eitingon.

Nous connaissons tous l'importance du voyage aux Etats-Unis, auprès de la Clark University où de grands pays tels que la France, la Suisse, l'Italie, la Suède, la Hongrie et l'Allemagne étaient représentés. Selon Freud, seule Vienne à l'époque maintenait les liens les plus « *antipathiques* » avec la psychanalyse. Conviction maintes fois répétée.

La première constitution de l'association psychanalytique qui se veut internationale, se réalise au sein de l'IPA en 1910, bien qu'en comité plus privé, il y ait déjà eu une rencontre inaugurale en 1908 à Salzburg au printemps. Freud en parle fièrement dans sa *Contribution à*

l'histoire du mouvement psychanalytique (1914), citant « *les amis* » qui s'étaient réunis à ce premier congrès psychanalytique. Dans ce long texte comme nous venons de le voir, il retrace le développement des dernières années.

L'incipit de cet essai introduit de façon lapidaire au style qui sera déployé pour raconter l'historique jusqu'à la fin. Ce que Freud propose c'est que l'on peut être l'objet de grandes adversités mais, à l'instar de la ville de Paris, on ne sera pas ébranlé pour autant. Il va donc énoncer comment la psychanalyse reste debout tout en ayant subi des attaques même à partir de ceux qui semblaient les plus aptes à prendre la relève. Tout au long de la « *Contribution* » il sera clair que Freud va se nommer comme le précurseur absolu de la discipline et qu'il revendique totalement son origine : elle lui revient de plein droit.

« *La psychanalyse est en effet ma création* »[68]

Il s'agit à notre avis d'une extraction signifiante de l'infini des interprétations possibles tout autant que mythiques, qui établit, une fois pour toutes, l'origine, le point zéro, le « *big bang* » où la psychanalyse commence. A partir de cette balise où le point de départ est fixé, Freud va déployer sous sa plume « *enragée* »[69], les étapes nodales de son développement puisque **personne mieux que lui** n'est à même de reconstruire ce qui s'est passé.

En premier lieu émerge la distinction entre les techniques cathartiques de Breuer et la psychanalyse qui, contrairement à l'hypnose, a toujours été l'objet « *d'injures et de reproches* ». Suite à ces premiers travaux alors que Breuer mettait en veilleuse les études cathartiques, Freud lui se consacrait, à Paris, aux travaux de Charcot et restait fidèle à son idée

[68] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, PUF, 2005, p.249
[69] Ibidem, p. 249

que la thérapie électrique ne représentait pas la voie qui l'intéressait pour soigner les troubles nerveux.

Au cours de ses recherches sur le trauma et la possibilité de le ramener à la surface grâce à la transe, Freud découvre que le matériel dont s'occupe l'analyse ne provient que de l'histoire infantile du sujet : c'est une affaire de « *direction régrédiente* » et chaque élément de souffrance actuel est rattaché à un ou des évènements qui le précèdent et qui gisent dans la prime enfance. L'opposition avec la théorie de l'hypnose surgit lorsque le concept de défense qui prendra son statut définitif de **refoulement**[70] plus tard, entre en collision avec la doctrine de l'hypnose que Freud abandonne dans les mains de Breuer sans pour autant donner l'impression qu'il se sente trahi mais poursuivant un chemin divergent et plus conforme à ses recherches. Il est vrai que l'écueil insurmontable surgit lors de la mise à l'écart des raisons sexuelles comme unique source des névroses qui n'apparaissent à Breuer que comme « *untoward event* », des phénomènes malencontreux.

Phénomènes véhiculés par le transfert qui, pour Freud, ne peut se révéler que « *cruellement sexuel*» dans sa nature première. Dans ce premier cas de divergence on ne sent pas d'amertume envers son collaborateur mais plutôt une possibilité de franchir un pas de plus vers les fondamentaux uniques de la discipline psychanalytique en tant que découverte originelle et singulière, sans nostalgie pour ceux qui collaborent avec lui pendant une période de recherche antérieure.

[70] Freud S., *Contribution à l'histoire de Mouvement psychanalytique.* « *La doctrine du refoulement est maintenant le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse* », dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, PUF, 2005.

« C'est *pourquoi l'histoire de la psychanalyse proprement dite ne commence qu'avec* ***l'innovation technique qu'est le renoncement à l'hypnose*** [71]».

Les jalons sont posés et nous pourrions dire que Freud s'en tient aux conditions minimales que sont la prise en compte du transfert et de la résistance. Et pourtant ces deux points représentent au plus haut niveau le sens de la psychanalyse. Ils ne peuvent en aucune façon être éludés sous peine d'entreprendre une démarche de **contrefaçon**.

Freud se présente, par nécessité intrinsèque, à sa place de **père fondateur** et nous rappelle que nul ne connait mieux que lui les aspects théoriques qui sont à la base de sa découverte, puisqu'il n'y a que lui qui « *sait* » autant. N'empêche, en considérant une par une toutes les personnalités qui avaient travaillé, en son temps, autour des origines des névroses, il admet que Schopenhauer et Charcot lui-même avaient dans leurs textes, effleuré certains aspects de l'inconscient d'origine sexuelle. Mais ils n'étaient pas parvenus à les faire affleurer à un aboutissement conséquent. Même parcours pour les rêves sur lesquels Stekel aurait fondé des recherches qui seraient, malheureusement, terminées dans un *« état de total délabrement* »[72].

C'est ainsi qu'il arrive le temps - dans le sens du temps logique de J. Lacan si utile pour comprendre le déroulement des faits de l'inconscient - où le grand isolement prend finalement fin.

[71]Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, in *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005
[72] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.262.

Nous sommes autour de 1902 et la période vécue comme « *héroïque*[73] » s'achève, en entraînant vers la psychanalyse des disciples, surtout médecins qui commencent à entourer de leur intérêt le maître et sa jeune discipline.

Ce qui frappe dans cette introduction au deuxième chapitre de la « *Contribution* » est l'intérêt que Freud porte aux trois piliers qu'il considère comme une véritable adhésion à sa pensée et qui sont représentés par : **« *apprendre, exercer, diffuser la psychanalyse* ».**

Encore une fois, nous considérons l'intuition profonde de Freud quant au mouvement trinitaire et composé, nécessaire afin qu'un sujet advienne à la psychanalyse et se nomme psychanalyste. Avec clarté, l'énonciation de la triple position du sujet désirant et voulant parcourir la voie de l'inconscient, est posée comme s'il s'agissait de jalons distincts mais en interaction, œuvrant pour consentir l'accès à l'incarnation d'un homme s'autorisant à être psychanalyste.

Dans cet effort de fournir les clefs d'accès à l'exercice de la psychanalyse, Freud se fait précis. Il parle avec exactitude des paramètres requis pour œuvrer à côtés de lui, dans la voie qu'il parcourt.

Il transparait aussi un accueil constant pour ses disciples comme si l'ambiance amicale avait été un facteur opérant dans l'acquisition des compétences analytiques. Nous pensons qu'il ne s'agissait pas d'un simple souhait que le climat soit bon ou qu'il soit la conséquence des bonnes manières que possédaient ces gens. Nous croyons plutôt que Freud exprime ici une vraie reconnaissance du **désir du sujet**, du rôle que joue le contexte transférentiel fonctionnant tant dans la direction du maître envers ses disciples que dans le sens contraire, des jeunes médecins et autres intellectuels désireux d'approcher le fondateur de cette

[73] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.264.

discipline si nouvelle et si surprenante. Ce groupe, attentif et innovateur, déboucha sur la création de la très privée « *Société psychologique du Mercredi* [74]» de Vienne qui, quelques années plus tard formera le comité secret qui sera si bien décrit par Hans Sachs et qui ne regroupait que des gens dignes de sa confiance. Mais des difficultés commencèrent à émerger silencieusement, à l'étonnement de Freud. Il les évoque en ces termes : « *Deux choses seulement étaient de mauvais augure et finirent par me rendre intérieurement étranger à ce cercle* [75]». Ces malencontreuses impressions amenèrent Freud à souligner deux aspects qui semblaient ingérables à l'intérieur de son petit cercle qui *« ne le cédait guère à l'état-major de n'importe quel professeur de clinique* [76]».

Donc, tout en éprouvant une grande fierté à l'égard du groupe qui avait pris forme autour de sa personne, il ne pouvait s'empêcher néanmoins de dire combien les querelles et les sentiments inamicaux gênaient le déroulement de l'enseignement qu'il se forçait à répandre : «***je faisais tout, je pense, pour rendre accessible aux autres ce que je savais et j'avais appris d'expérience*** [77]».

A notre avis, cette remarque qui dénote une certaine souffrance et, en même temps, une certaine surprise d'être obligé de se confronter à ces deux phénomènes imprévus, montre que **la transmission et l'enseignement du patrimoine psychanalytique**, passent nécessairement par des **dynamiques totémiques d'inimitié entre frères et d'impulsion à prendre la place du chef**.

On trouve, à l'état embryonnaire, le credo que Freud exprimera dans tout son éclat dans « *Malaise de la civilisation* » où il développera incessamment l'idée que seules « *certaines*

[74]Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*. Note p.267 « Steckel, Adler, Rank ».
[75] Ibidem, p.267
[76] Ibidem, p.268
[77] Ibidem

conditions personnelles » de gestion de ses pulsions, permettent un lien social valable. Il nous parait nécessaire de citer une longue réflexion de Freud à ce propos car dans ces quelques lignes nous trouvons les points de repères fondamentaux qu'il considère à la base de la formation d'un bon analyste.

« ***Les difficultés qu'on rencontre à enseigner comment s'exerce la psychanalyse, qui sont tout particulièrement grandes et portent la responsabilité de beaucoup de désaccord actuels, se firent déjà sentir dans la Société psychanalytique de Vienne, dont le statut était privé. Moi-même je n'osai pas exposer une technique encore inaccomplie et une théorie se trouvant en constante mouvance avec une autorité qui eut vraisemblablement évité aux autres de faire maintes fois fausse route et finalement s'égarer. L'autonomie des travailleurs intellectuels, leur indépendance acquise de bonne heure par rapport au maître, est psychologiquement toujours satisfaisante ; d'un point de vue scientifique il n'en résulte un gain que si sont remplies chez ces travailleurs certaines conditions personnelles qui ne se rencontrent pas si fréquemment. La psychanalyse justement aurait exigé une longue et sévère discipline et une éducation à l'autodiscipline. En raison de la vaillance qui se manifestait dans ce dévouement à une cause si réprouvée et si dénuée de perspectives, j'étais enclin à passer aux membres de la société bien des choses qui autrement m'auraient choqué*** [78]».

Nous relevons une affirmation, à notre avis, fondamentale quant à la certitude de Freud de ne pas prétendre à une position de Maître ni, tout autant, à vouloir exercer un quelconque rôle de chef vis-à-vis de ses disciples. **Il nous confirme dans notre hypothèse qu'un tel rôle ne serait qu'un obstacle à la diffusion de la psychanalyse**, faisant preuve d'une sorte de

[78] Freud S., *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005.

préscience relative à l'importance de la théorie de la circularité des quatre discours selon laquelle tous les discours sont nécessaires dans la transmission d'un corpus d'idées, sans se rigidifier sur une seule position. Et il montre une intuition quant à la fonction du plus-un dans l'enseignement.

La psychanalyse avait éveillé de l'intérêt et trouvé des amis.

Les échanges commencèrent : selon S. Freud il s'agissait d'un **frayage**. Mot très significatif qui évoque la nature première de ce mouvement qui inaugurait un sillon du savoir radicalement nouveau.

Freud nous apprend comment se produit la désignation de son successeur suite à un choix qui débute en 1907 alors que l'intérêt scientifique de Zurich pour ses théories se concrétisait de plus en plus. Entre autres et dans le détail, il nous dit que ce lien commença par une rencontre qui signa une longue et profitable collaboration, celle d'avec Eitingon qui sera, avec sa fortune personnelle, le fondateur de la *Polyclinique Psychanalytique* de Berlin, comme nous l'avions déjà annoncé.

Pour notre propos, il est intéressant d'analyser les éléments qui se sont agencés dans la constitution du cadre de la psychanalyse pour constituer le contexte miraculeux qui a été le sien.

Après les premiers mouvements agrégatifs nous pourrions dire que c'est le symbolique qui prend la relève et fait fonction de mise en relation de ces éléments intellectuels épars. Cette poussée du symbolique produit entre autres, le premier journal de communication scientifique

qui devient le terrain privilégié commun d'expression entre ces « *travailleurs scientifiques*[79] » comme les appelle Freud.

Nous pourrions dire qu'il décrit ici un processus de stabilisation de son œuvre : suite à une rencontre profonde d'intérêts scientifiques communs, **un petit nombre de personnes dont le Réel se met en jeu, s'allie de façon symbolique sur la route de la psychanalyse, en tissant des liens qui s'expriment par des élaborations nouvelles ainsi que par une créativité pionnière**.

La phrase qui nous permet ces déductions est prononcée par Freud lui-même lorsqu'il conclut sa méditation dans le texte que nous étudions en écrivant à la page 269, la phrase suivante : « *une intime communauté de travail entre Vienne et Zurich trouva son expression dans cette publication* [80]».

Cette première démarche de **séparation-aliénation** dans le processus de propagation de la théorie, créa au Burghölzli « la *troupe des zurichois (qui) devint ainsi le noyau du petit bataillon luttant pour que l'analyse soit prise en compte* [81]». Ce fut la construction d'une étape fondamentale.

Analysons une ultérieure singularité dans la description de ces premiers pas de la psychanalyse associative qui est représentée par le fait que Freud nous apprend que le seul lieu où « *faire son apprentissage* [82]» était Zurich. Dans l'après-coup, il nous est possible de constater que c'était comme si sa « **créature** » n'avait pas pu se développer de façon aisée qu'à distance de Vienne, dans un lieu vraisemblablement plus accueillant et surtout plus

[79] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII* (*1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.269
[80] Ibidem, p.270
[81] Ibidem, p.271
[82] Ibidem, p.273

lointain des conflits recensés vis-à-vis du sa sœur majeure : la psychiatrie austro-hongroise et allemande. La métaphore utilisée par Freud est hilarante car, en soulignant l'ouverture et le cosmopolitisme de la ville suisse, il la compare à un milieu parfaitement infectieux favorisant la propagation de **l'Epidémie Psychanalytique** comme s'il s'agissait d'un terrain à conquérir par une poussée virale !

Il s'agissait pour Freud de vérifier entre autre certains aspects de ses découvertes puisque des chercheurs compétents utilisaient sa méthode expérimentale et avaient pu trouver des *« utilisations inattendues* » à leurs hypothèses.

De grandes confirmations venaient donner du poids aux découvertes freudiennes et le fait que la psychanalyse fut prise en compte comme une étiologie importante des troubles mentaux, mettait finalement sur un plan d'égalité la science viennoise avec la psychiatrie classique.

Toutefois les vraies dissonances, comme tout matériel refoulé, agissaient dans la soute et revenaient à la surface par à coup. Jung, par exemple, n'arriva pas en fin de compte à une adhésion sans bornes à la cause libidinale des maladies psychiques. Si dans un premier temps - autour de 1907 - il arriva à s'y référer, déjà en 1912 - année de la rupture - il s'était retranché sur des idées plus animiques qui prônaient un détachement à l'égard des causes liées à une distorsion précoce de la libido.

Comme nous l'avions déjà souligné ce qui est frappant dans cette « *Contribution* » c'est l'honnêteté avec laquelle Freud rapporte l'histoire du développement de sa science. Il ne s'agit en aucun cas de nier le rôle de Jung dans l'établissement du concept de « *complexe* » par exemple, mais Freud ne peut plus lui attribuer un rôle majeur. En affirmant que tout n'ayant pas découlé de la créativité de son disciple, il se veut quand même loyal en lui attribuant l'origine de cette idée « *commode* » - dit-il - que représente le mot complexe.

En tout cas, l'union entre Vienne et Zurich avait produit un développement important qui avait permis à la psychanalyse de briller mondialement tout en entraînant moult levées de boucliers. Freud interprétait ces dissonances comme l'inéluctable revers des effets troublants que l'inconscient pouvait produire : il nommait ces attaques des **résistances**.

Nous connaissons par ailleurs la diffusion de ses théories aux Etats Unis suite au voyage dans « *la si prude Amérique* » (p.274) où, toutefois, ses travaux étaient déjà connus à cette date de façon approfondie. C'est à ce moment que Freud - ainsi que son compagnon de voyage Jung - reçurent le titre universitaire de « *Docteurs* ». Dans son récit, Freud se lance alors dans une brève description d'un grand professeur de Harvard qui, ayant précédemment dévalorisé la psychanalyse, en était devenu un partisan indéfectible, ce qui pour lui, représentait une forte percée de sa science nouvelle.

Là encore nous retrouvons l'importance que Freud accordait au fait que la psychanalyse soit reconnue au summum des temples universitaires. **De plus il émerge une autre confirmation de nos hypothèses quant au rôle de la personnalité des disciples qu'il préconisait autour de lui pour que se développe, se transmette et se propage la thérapeutique analytique : il était fondamental qu'il s'agisse de personnes de grandes qualités morales et intellectuelles.**

Le professeur Putnam dont il est question, est décrit par Freud dans ce sens comme ayant un caractère de **haute moralité** et un « *amour hardi de la vérité* ». Ces caractéristiques de personnalité, encore une fois, étaient retenues comme des éléments fondamentaux pour diffuser cette science si particulière.

Notre idée est que s'il y a de véritables effets de la cure, ceux-ci ne peuvent que transformer le rapport entre les pulsions et le moi, en permettant à ce dernier de se

fortifier. En un mot de se civiliser. Donc seule une personne pouvant témoigner de cette modification des relations avec sa sexualité infantile serait apte à porter l'étendard de la nouvelle science.

Encore une fois cette science semblait avancer grâce à la crédibilité de ces disciples et à leurs capacités à produire des réflexions scientifiques sur leur propre pratique. **Le rapport à la Loi et à l'amour du symbolique produisit de cette façon, les signifiants majeurs que représentaient ces conditions indispensables**.

A notre avis il émerge un autre aspect très intéressant de ces considérations que nous sommes en train de suivre. Le rayonnement de la psychanalyse décrit par Freud est, à ce moment, planétaire et il nous montre que la langue de la psychanalyse possède la caractéristique d'être universelle, au-delà des langages parlés. Il est vraisemblable de **rapprocher cette langue nouvelle à un langage mathématique** que l'on peut saisir indépendamment de la culture d'origine. Dans ce sens fort nous retrouvons ce que Lacan va saisir dans sa phrase célébrissime représenté par « *l'inconscient est structuré comme un langage* ». Si l'inconscient peut être considéré ainsi, il devient accessible si on en connait la grammaire et si l'on fait l'effort d'en apprendre les règles. De plus en 1914, Freud relate une multitude de traductions de son œuvre : le premier manuel de psychiatrie qui avait admis les explications psychanalytique fut rédigé en… norvégien et les russes avaient traduit « *presque tous mes écrits* » (p.277). Cette irradiation, ce rayonnement, semble démontrer que, tel que les sciences dites dures, la psychanalyse commençait à représenter une vraie **langue scientifique**, accessible à tous les chercheurs : **une langue qui pouvait parler vrai universellement**.

Ce qui est frappant c'est que dans l'optique de Freud, une seule personne de qualité qui soutenait et pratiquait la psychanalyse était déjà une preuve que sa science arrivait à être

transmise et reconnue. Ainsi à Odessa - vraiment l'autre bout du monde à l'époque - un seul représentant suffisait à considérer les percées dans le monde médical et dans son entourage un autre très bon augure. Ce qui, encore une fois de façon percutante, fait penser à la théorisation lacanienne sur le fait que devenir psychanalyste est un processus qui passe, comme nous le savons, par le fait qu'on « *ne s'autorise que de soi-même et de quelques autres*[83] ». **Un seul disciple qui se voulait psychanalyste et qui avait l'accord du Maître-Freud, pouvait ainsi être considéré comme un divulgateur certifié**.

Cette longue *Contribution*, comme nous l'avons annoncé, ne représente pas simplement une description historique avec une chronologie de la diffusion dans le monde de la psychanalyse : elle est surtout l'occasion pour Freud d'**interpréter le parcours de sa science**. Tout en étant conscient que seul un petit nombre de travailleurs avait pu s'adonner à la tâche de la divulguer, il montre qu'il restait fermement convaincu que la nature-même de la psychanalyse - **sa fécondité** - était la véritable cause de son expansion. Il était sûr que nul n'aurait pu s'opposer à la diffusion de la « *bonne nouvelle* » comme on n'aurait non plus pu renoncer à la pénicilline ou à la locomotion. **Sa diffusion était intrinsèquement liée à sa nature.**

Il soulignait aussi que le dévouement à la cause était comme un point essentiel à sa propagation et à la diffusion de ces acquis. **Ce dévouement représente une caractéristique tout à fait singulière, difficilement reconnaissable dans les autres domaines du savoir et qui rend unique le phénomène de transmission de la psychanalyse.**

Freud parle par la suite et longuement du mépris recueilli dans ces années-là par la psychanalyse tant par l'Allemagne que par la France d'où seraient parties des critiques

[83] Lacan J., *Proposition de la passe*, 7 octobre 1967, dans *Autres Écrits*, Le Seuil.

affabulatoires de la part, par exemple, du Professeur Janet qui, dans une conférence, aurait soutenu que la psychanalyse n'avait pu surgir que dans une Vienne dévergondée. Le maître donne à lire ici une autre partie de sa personnalité en expliquant que, tout en ayant la verve pour descendre dans l'arène des diatribes stériles, il préférait toujours passer son temps à approfondir ses théories plutôt que de se dissiper dans de vaines ripostes à ses détracteurs. Néanmoins, en 1914, il confirmait dans son fond, qu'il fallait décentrer les lieux de la psychanalyse de la ville de Vienne. Et à ce propos il affirme que : « *je jugeais que le fait d'être liée à Vienne n'était pas une recommandation, mais une entrave pour le jeune mouvement* [84]».

De même il était préoccupé par les réactions négatives que sa personne suscitait et dont il était douloureusement conscient. Cette remarque nous est personnelle mais elle surgît suite au commentaire que Freud fait sur les propos négatifs tenus par Janet où il arrive jusqu'à penser que c'est la coloration juive de la psychanalyse le vrai problème de son origine « *trouble* ». Voilà comment Freud s'exprime à cet égard : « *je supposais en outre que ma personne, dont la faveur et la haine des partis brouillaient par trop l'appréciation qu'on en avait, constituait un second obstacle*[85] ».

Il est pénible de suivre ce raisonnement si lucide qui continue dans les considérations suivantes :

« *… tantôt on me comparait à Christophe Colomb, Darwin et Kepler, tantôt on me traitait ignominieusement de paralytique général. Je voulais donc me mettre à l'arrière-plan, tout autant que la ville d'où la psychanalyse était partie. Je n'étais d'ailleurs plus tout jeune,*

[84] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.289
[85] Ibidem.

voyais devant moi un long chemin et ressentais comme accablant le fait que m'échut dans des années si tardives l'obligation d'être celui qui dirige[86] ».

3. Rupture avec Jung : Les paramètres de la transmissibilité s'affinent

Tout au long de ces chapitres nous avons souvent souligné l'importance que Freud attribuait à une personnalité de qualité que devraient posséder ses disciples. Les quelques lignes du chapitre III du texte qui nous occupe, décrivent le caractère piètre du dauphin Jung qu'il avait pourtant choisi. Cette erreur toutefois le pousse à **édicter des règles bien claires pour la sauvegarde de la transmissibilité** : celle-ci effectivement ne peut avoir lieu que dans des conditions précises qui ne concernent pas que la personnalité des pratiquants mais aussi le contexte dans lequel l'apprentissage se passe.

Freud, en toute clarté, va présenter les raisons qui ont produit la dissidence d'Adler d'abord et du dauphin Jung par la suite.

En ce qui concerne Adler, il est considéré au fil de la « *Contribution* », comme un tenant effréné du moi et Freud, méticuleusement, prouve que dans cette théorisation rien de neuf n'était apparu si ce n'était qu'une « *réinterprétation* » (p.305) de ce qu'il avait lui-même découvert.

Le ton est presque de miséricorde pour les affirmations de son ex-élève. De fait, il tire les conclusions suivantes :

[86] Freud S., *Œuvres complètes Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005.

« *Le système est achevé, il a coûté un extraordinaire travail de réinterprétation, mais n'a pas pour autant fourni* ***une seule observation nouvelle****. Je crois avoir montré qu'il n'a rien à voir avec la psychanalyse*[87] ».

Et en particulier, il sentait l'horreur d'une lecture trop étroite de l'être humain dans laquelle ne semblait prévaloir que la pulsion agressive alors que **l'amour** n'y prenait aucune place. Or Freud était très lucide sur la prépondérance de la sexualité effrénée - « *humanité écrasée* ***sous le joug de ses besoins sexuels*** **»** dit-il dans sa *Contribution* - qui conditionnait l'être humain sans pour autant être amené à forclore la dimension de l'amour qu'il relevait au contraire chez Adler et qu'il dépréciait.

Les ruptures ne faisaient à ce moment-là que s'amorcer et après Adler, commença lentement en 1911, le divorce avec « Les Suisses » qui prit forme à la suite de quelques considérations de Jung sur les amis qu'il avait gagné à sa cause car dépités, à son avis, par « *le sexualisme de la névrose* [88]». Jung en parle à Freud dans sa correspondance au retour d'un cycle d'enseignement aux États-Unis dont il fait le résumé à son maître.

La lecture donnée par Freud du succès que son dauphin pensait avoir obtenu, apparait profondément lucide. Le maître pensait à juste titre et selon une interprétation radicalement psychanalytique, que plus l'on sacrifie la vérité dérangeante plus les résistances s'affaiblissent puisqu'elles ne doivent plus s'opposer avec la même force. Selon Freud, il s'agissait de se ployer trop au contexte pour s'adapter aux souhaits sociétaux. Ce qui l'amena à écrire :

---

[87] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.306

[88] Freud S. et C.G. Jung, *Correspondance II, 1910-1914,* Lettre du 11 novembre 1912 de Jung, Ed. Gallimard, 1975

« *J'avoue que dès les tout débuts j'ai conçu ce progrès comme une adaptation exagérée aux exigences de l'actualité* [89]». *Ad captandam benevolentiam* dira-t-il quelques lignes plus loin dans sa *Contribution.*

Dans la visée de notre travail, les réflexions de Freud qui soutiennent les raisons de l'éloignement de Jung nous sont apparues **comme des indicateurs très importants quant au passage de connaissances d'une génération à l'autre**, comportant toujours des révolutions bénéfiques ou négatives. Tout en considérant quasi physiologique ajoute-t-il dans sa *Contribution* que la « *jeunesse rejette des chaines auxquelles voudrait la river la tyrannique vieillesse figée dans ces conceptions* [90]» ; les nouveautés doivent être réelles et non pas seulement des simples supercheries **pour qu'il y ait un vrai travail qui surgisse des traces** en conclue-t-il.

Freud tient à affirmer qu'il existe toutefois une voie innovatrice de la jeunesse sans pour autant que cela dévalorise ou dévoie la théorie d'origine. Il reste critique sur l'aspect de la « *réinterprétation* » de données déjà acquises ou sur la prétention de certains d'ajouter des nouveautés alors que ce qui aurait changé serait simplement que « *les choses leur apparaissent autrement qu'ils ne les voyaient précédemment*[91] ».

Freud est terriblement critique dans ce passage sur lequel nous travaillons où il souligne l'inaptitude de certains de ses disciples. En particulier, il pointe l'idée qu'ils avaient même profité de la notoriété acquise à partir de la psychanalyse qu'ils auraient trahie peu de temps après, pour des idées plus « *politically correct* ».

---

[89] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.306
[90] Ibidem, p. 306
[91] Ibidem, p.308

Freud avait pourtant reconnu au congrès de Munich en 1913 les soi-disant nouveautés que les « *Suisses* » tentaient d'amener, en nous apprenant de la sorte que sa vigilance sur l'exactitude des apports théoriques était toujours maximale. L'emploi de certains termes nous révèle son lien étroit à la Loi lorsqu'il parle de « *légitime* » ou « *de ne pas avoir le droit de donner cela pour autre chose que cela est effectivement* [92]». Nous pouvons en déduire que les paramètres pour s'autoriser à être le disciple de Freud étaient bien établis et que le Maître veillait à ce qu'ils soient respectés. Dans ces quelques lignes autour du paragraphe 106 des *Œuvres complètes, Tome XII*, il démontre toute son intransigeance par rapport à des interprétations qui ne seraient pas respectueuses de la théorie élaborée par lui, qui seraient - selon ses critères - illégitimes et hors la loi.

La métaphore qu'il emploie pour ces déviants est celle d'un parvenu qui aurait manipulé ses origines populaires pour se vendre comme un noble venant d'ailleurs. Une fois démasqué, celui-ci préfèrera embellir son mensonge que de dire la vérité.

Dans ces quelques lignes beaucoup est dit sur **la vision du Maître quant aux développements et à l'enseignement de sa science** ainsi qu'à sa rigueur vis-à-vis de son élaboration théorique.

Dans cette optique l'éviction de la causalité sexuelle en ce qui concerne les faits religieux et l'éthique, tentée par les « *Suisses* », était considérée inacceptable. De plus l'explication sexuelle évacuée, l'on atterrissait dans le domaine de l'exégèse où seuls quelques « *initiés* » auraient pu sonder le sens mystérieux de l'origine de ces domaines. **Pour Freud cela représentait l'annulation de tous ses efforts de compréhension quant à l'origine des névroses**.

[92] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.308

Ce dérapage vers la mystique et les élucubrations qui faisaient appel à des motivations supérieures ou reculées dans l'histoire humaine, représentaient tout ce que Freud combattait puisqu'il était fermement attaché à sa découverte sur les mouvements incestueux qui régissaient, selon lui, la dynamique humaine. Il ne voulait pas écarter la grande force causale de la « *mélodie pulsionnelle* [93]». Et à ce propos, il affirme :

« *La libido sexuelle fut remplacée par un concept abstrait dont on est en droit d'affirmer* ***qu'il est resté aussi mystérieux et insaisissable pour les sages que pour les fous***[94] ».

4. Les défections

Entre les lignes de ce texte apparait en contre-jour ce que Freud élaborait relativement aux critères valables pour son enseignement. Pour ces raisons précises ce qu'il nous donne à lire, ne se réduit pas à une polémique stérile mais au contraire il s'agit d'une description claire de sa méthode qui prend forme et pour laquelle il tient fermement à affirmer que ses précisions ne sont que des simples « *réfutations*[95] » qu'il pose pour éclairer de plus en plus le domaine qui concerne la psychanalyse et que nous trouvons au paragraphe 104 des *Œuvres complètes, Tome XII*. Surtout Freud désire, face à une « *réserve* » qui semble être de bon aloi pour « *certains courants contemporains réactionnaires* » continue-t-il, faire face avec diligence aux critiques en continuant à travailler sur ses recherches et sur la théorie qui en découle.

[93] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.311
[94] Ibidem, p.310
[95] Ibidem, p.306

Le jugement des futures générations étant à venir, il entend structurer son travail afin qu'il y ait une possibilité de passage aux générations suivantes.

Une simple phrase dans ce texte fondamental nous donne la voie que Freud souhaite établir pour le passage des connaissances qui s'organise.

Pour notre part, plus de 100 ans après l'apparition de ce texte, il nous semble que Freud n'ait pas voulu simplement établir un développement chronologique de son « *mouvement* » mais, au fur et à mesure de son écriture, il apparait qu'il ait voulu faire ressortir les critères fondamentaux de sa théorie ainsi que la façon de la faire connaitre à la science.

Cette idée nous libère d'un certain côté polémique qui ressort du texte et elle laisse toute la place à l'émergence de critères propres à l'enseignement de cette discipline si singulière qui y est décrite. Il nous semble que tous les changements qui commencèrent à cette date relativement aux disciples, peuvent se rapporter aux thèses de ***Totem et tabou*****, où Freud nous rend conscient que le père est toujours mis à mort.** Effectivement, juste quelque temps auparavant, en 1913, Freud venait de terminer sa réflexion sur le lien inconscient entre un être mythifié considéré comme « *l'ancêtre protecteur* [96]», tel un totem et son inévitable mise à mort par ses fils, provoquant suite à ce meurtre, la naissance d'un tabou.

Qui mieux que lui savait que les fils - bon gré mal gré - de structure, sont amenés à crucifier le père auquel toutes les jouissances sont imaginairement attribuées ? Et là où Freud se sentit mis à mort, ce fut justement sur la sexualité infantile, si fondamentale pour sa théorie.

[96] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009, p.1.305

Donc au paragraphe 104 nous trouvons : « *La modification jungienne par contre a relâché la corrélation des phénomènes avec la vie pulsionnelle*[97] ». Ce lâchage est l'équivalent d'un assassinat tel que Dostoïevski le décrit dans *Les frères Karamazov* lorsque suite au crime du père Fiodor, Dieu est déclaré définitivement mort. Notion reprise par la suite par Nietzche et par Sartre et approfondie dans le sens que si Dieu n'existe pas alors tout est permis. Si la Lettre initiale n'est pas respectée, alors l'imaginaire déferle pour le pire.

Le meurtre du père symbolique - mais n'est-il que seulement symbolique puisqu'il touche au cœur du Réel de *la Chose* freudienne ? - s'effectue exactement sur ce point, en ce qui concerne Jung. Il est évident que Freud rompt à cause du lâchage de prise sur la pulsionnalité comme moteur de la causalité psychique. Sans cette prise forte de position, le risque de tout mettre sous l'étiquette de la psychanalyse aurait été trop immense.

La grande bataille contre les organicistes classiques avait débuté depuis longtemps et tous ceux qui entouraient Freud étaient acquis à la causalité psychique en tant que de nature sexuelle. Néanmoins ce penchant vers le mysticisme fut considéré par le maître comme une véritable esbroufe et un vrai danger.

> « *Où qu'on y touche, il faut être préparé à s'entendre dire qu'on l'a mal comprise, et on ne sait pas comment arriver à la comprendre correctement* [98]».

Cette déclaration vise le flou produit par le message de Jung auquel Freud ajoute dans le même texte deux défauts majeurs, à savoir « *la part de manque de clarté et celle du manque de sincérité* ». **La description du fils qui n'est pas à la hauteur de la succession est aussi mise à jour**. « *Au congrès à Munich je me vis obligé de mettre de la lumière dans cette*

[97] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.306
[98] Ibidem, p.307

pénombre[99] » nous dit-il, réaffirmant le rôle fondamental d'une position éthique dans la recherche psychanalytique. Plus loin, il va encore souligner d'autres aspects de fond que les « *Zurichois* » auraient dénié par leurs tentatives et qui auraient entraîné « *la rupture* ». Il s'agit des arguments relatifs au concept de refoulement et à l'attention distordue accordée aux rêves.

Cet éloignement prend pour Freud les formes d'une trahison en tant qu'il attribue à Jung de «*confondre le rêve avec les pensées de rêves latentes, renonçant ainsi à la psychologie du rêve*[100] ». Ceci sera considéré comme un dévoiement de la voie tracée par la sexualité infantile.

Ce qui nous frappe dans la relecture de Freud par rapport aux déviations théoriques de ce disciple, est représenté par le fait que tout en renonçant à la théorie sexuelle - dirions-nous, **tout en la mettant à mort** - Jung travaille exactement sur les mêmes points que son maitre mais en faisant une **désinfection** du sexuel.

« *La libido sexuelle fut remplacée par un concept dont on est en droit d'affirmer qu'il est resté aussi mystérieux et insaisissable pour les sages que pour les fous* [101]».

Le parricide se produit ici par voie détournée, en privant les complexes familiaux de leur caractère sexuel mais se cachant derrière les mêmes nécessités d'éloignement des imagos parentales. De façon magistrale, Freud résume ce qui s'est passé dans la **visée d'épurement** jungienne dans les termes suivants :

« *En réalité, dans la symphonie de l'advenir du monde, on n'avait prêté l'oreille qu'à quelques hautes notes culturelles et on l'avait une fois de plus fermée à la violence*

[99] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.307
[100] Ibidem, p.312
[101] Ibidem, p.310

*originaire de la **mélodie pulsionnelle*** ». Il souligne avec force « ***la perte** de toute compréhension de l'inconscient, bref sur tous les points où j'ai pu situer **l'essence même de la psychanalyse*** [102]».

La plongée dans un symbolisme mystique et obscur, entraine une négation totale de la réelle existence des mouvements incestueux et n'entraine que des élucubrations imaginaires qui provoquent la violente et ironique réplique du maître qui, cent ans après, nous fait encore sourire :

« *Quand on entend Jung dire que le complexe de l'inceste est seulement symbolique, qu'il n'a en somme aucune existence réelle, que le sauvage n'éprouve en somme aucun désir pour cette vieille taupe mais préfère une femme jeune et jolie , on est tenté - pour liquider ainsi l'apparente contradiction - d'admettre que « symboliquement » et « aucune existence réelle » signifient ce que précisément en psychanalyse, compte tenu de ses manifestations et de ses effets pathogènes, on qualifie d'« inconsciemment existant*![103]» ».

Malgré toutes ses mésaventures, la conclusion de ce long texte de 1914 qui fait le point du développement de la psychanalyse concernant tout autant ses adeptes que ses détracteurs, reste positive et **démontre une position inébranlable de Freud** qui, tout en reconnaissant le rôle qu'a joué Jung reste fermement convaincu que son éloignement pour autant ne sera pas fatal à ses idées qu'il considère « *fortes* » et ne pourraient pas être ébranlées si facilement par les inopportuns.

[102] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.312
[103] Ibidem, p.312

« *Puisse-t-il être accordé aux autres de conduire à leur terme sans être importunés leurs travaux dans les profondeurs* [104]».

5. Le point de vue d'un disciple d'exception sur la naissance de l'Association et les ruptures successives : Sandor Ferenczi

« *Malgré « l'Anéantissement », nous continuons gaiment de vivre et, insoucieux de leur mépris, de travailler* [105]».

Nous allons maintenant travailler sur les textes qui ont amenés à la constitution de l'Association Internationale de Psychanalyse - l'IPA - et qui datent de quelques années avant la *Contribution* que nous venons d'étudier.

Il nous faut faire encore un détour qui passe par une introduction fort intéressante à la *Contribution* pour comprendre un autre aspect du mouvement analytique au cours de la période entre 1910 et 1914. J.B. Pontalis analyse dans sa préface le contenu de la *Contribution* et nous présente de suite le rôle capital de celui qui fut longuement le grand disciple du maître : Sandor Ferenczi. C'est M. Balint qui plus tard nous rappellera ce qu'écrivait le maître dans sa *Contribution* : « *La Hongrie, si proche de l'Autriche géographiquement (…) n'a produit qu'un seul collaborateur, S. Ferenczi,* ***mais un collaborateur qui, à lui seul, vaut toute une société*** [106]».

[104] Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.314
[105] Ferenczi S., *Psychanalyse I, Œuvres complètes*, *1908-1912,* Payot et Rivages, 1990, p.163
[106] Freud S. et S. Ferenczi, (1994), *Correspondance 1908-1914*, Tome I, Ed. Calmann-Lévy.

Ce collaborateur échangera avec le Maître environ mille quatre cents lettres « *d'une importance primordiale pour la psychanalyse*[107] »

La *Contribution* selon J.B. Pontalis est la preuve incontestable d'une exigence forte et ponctuelle de Freud en cette année 1914 et il affirme dans sa préface que « *pour la première fois, la psychanalyse est menacée du dedans*[108] » et qu'il est nécessaire de la protéger.

Comme nous l'avons constaté jusqu'à présent, Freud affirme son statut de « *fondateur* » et offre à ses lecteurs celle qu'il considère l'histoire vraie de sa discipline mais surtout : « *il n'est plus permis de se taire, il faut engager le fer* » contre le dauphin hérétique dit-il à la page XII.

Notre hypothèse quant au souhait de Freud de ne pas prendre une place de chef despotique vis-à-vis de ses élèves est tout à fait confirmée par J.B. Pontalis qui remarque que « *Freud ne s'est jamais voulu à la tête d'aucune institution* » et qu'il n'était pas intéressé par un rôle de tyran. Nous retrouvons plutôt **l'idée d'une incarnation symbolique de l'autorité** que J.B. Pontalis traduit par le concept de **Garant** dans son sens étymologique qui est lié à « *l'auctoritas* » latine. Dans la tentative d'organiser la psychanalyse - en soi tentative paradoxale - Freud considérait les progrès comme *« une levée du refoulement* » et les critiques comme des « *résistances* » exactement au même niveau que dans le processus de la cure. De même la **régression** était un phénomène intrinsèque à l'avancée du **mouvement** alors que l'exclusion de la sexualité était inacceptable en tant que forclusion d'un point irrenonçable de la théorie.

Finalement Ferenczi va apparaitre « *l'enfant terrible* » du groupe qui, lui, ne ménagera pas son public lors de son intervention de 1910 au II Congrès de Nuremberg[109]. Surtout il va livrer

[107] De Mijolla A., *Dictionnaire international de la psychanalyse,* article sur S. Ferenczi, Calmann-Lévy, 2002, p.602
[108] Freud S., *Contribution au mouvement psychanalytique*, Traduction de Heim, Gallimard 1914, p.XI

une analyse lucide des difficultés inhérentes à la « *psychologie des associations* » en tant que lieu exutoire de certaines dynamiques débridées de l'inconscient.

Dans son intervention de 1910 qui aboutira à la constitution de l'IPA et malgré son pessimisme initial, Ferenczi propose une vision intéressante pour soutenir l'idée de constituer une société réglée. Il exprime ainsi l'idée que la phase de la lutte et des attaques est une étape « *auto-érotique* » nécessaire alors que le fait d'évoluer amènera inévitablement à un choix libidinal d'objet provoquant une translation vers l'objet-étude et permettant de sortir de cet état passionnel initial.

In vitro nous pourrions même lire dans ces avancées, les concepts kleiniens des phases précoces du développement en tant que position schizo-paranoïde et phase dépressive. Il suffit pour étayer cette hypothèse de penser que Ferenczi était le maître-analyste de la future psychanalyste Mélanie Klein…

Dans son allocution que nous allons étudier, Ferenczi dénonce, avec quatre années d'avance, les possibilités de contrefaçon de la théorie-mère et il s'élève contre ces possibles futurs imposteurs.

> « *N'était-il pas évident qu'après le mot « analyste » quelqu'un dût créer par opposition la notion de « psychosynthèse » ?* [110]»

M. Balint-même dans sa précieuse préface aux œuvres complètes de celui dont Freud écrivit dans sa nécrologie que « *certains de ses articles ont fait de tous les analystes ses élèves* [111]», souligne le rôle majeur de ce disciple d'Hongrie. Rôle qui se confirmera par le développement

---

[109] Ferenczi S., *Œuvres complètes, Psychanalyse 1, 2, 3, 4*, Payot, 1990.
[110] Freud S., *Nécrologe de Sandor Ferenczi, 1933,* dans *Œuvres complètes, Tome XIX (1931-1936),* Paris, PUF, 2004
[111] Freud S., *Psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XIX (1937-1939*), PUF, 2010, p.309

en Hongrie de la psychanalyse et par la constitution de la première chair au monde de psychanalyse. **Ferenczi sera le premier professeur au monde[112] de notre chère discipline.**

Pour notre recherche sur l'enseignement de la psychanalyse, il ne va pas être inintéressant de nous arrêter brièvement sur ce disciple qui fait un certain contrepoids relativement à Jung et dont M. Balint nous confie une courte description. Une intimité profonde fut le fil conducteur de sa relation avec Freud jusqu'à la rupture de 1932 sur certains points théoriques (dont l'activité d'analyste fût le plus grand écueil). Freud le nomma « *cher ami* » et, semble-t-il, il n'aurait pas rechigné à l'avoir comme gendre. Ferenczi était le fils d'un juif polonais qui, ayant servi la Hongrie, devint petit à petit éditeur tout en fondant une grande famille de onze enfants dont Sandor était le cinquième. Il fut psychiatre et expert auprès des tribunaux à Budapest et ne rencontra Freud que vers 1908.

6. Intervention de S. Ferenczi à Nuremberg : « *De l'histoire du mouvement psychanalytique* ».

> « *Ici on se demande souvent où, en vérité, est passée l'influence ennoblissante de la psychanalyse chez ses adeptes ». Lettre de Freud à Ferenczi, le 3 Avril 1910*

Voici le texte par lequel S. Ferenczi proposa, avec l'autorisation de Freud, de former une association internationale et qui aurait dû, nous dit M. Balint dans ses notes aux *Œuvres complètes*, regrouper *« tous ceux qui pratiquent scientifiquement la psychanalyse* [113]».

[112] De Mijolla A., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, article sur Ferenczi, Clamann-Lévy. 2002, p.753
[113] Ferenczi S., *Œuvres complètes, Psychanalyse Tome 1,* Payot, 1982.

Le début de cet exposé annonce les sujets que quelques années plus tard Freud abordera lui-même dans sa *Contribution* : même attention à ne pas tomber dans des polémiques stériles, même assurance face aux tentatives d'**anéantissement** qui n'auront pas le droit de faire obstacle au travail qui devra continuer son cours.

Un aspect de ce texte est particulièrement intéressant à nos yeux, il concerne la distinction que ce disciple se nommant « *novateur et pionnier* », pose entre l'**exactitude inutile de la psychologie expérimentale et l'inexactitude féconde des avancées psychanalytiques**. De sa part il va démontrer combien tout en innovant, il reste bien enraciné dans la visée psychanalytique. Cette façon de progresser nous intéresse en tant qu'illustration d'un des premiers passages de témoin de Freud à la deuxième génération. A ce titre Ferenczi nous donne lui-même l'état d'esprit de cette catégorie de disciples :

> « *La liberté de mouvements, non limitée par les égards dus aux autres, nous a permis de nous adapter aux conditions locales, au niveau de connaissance et de compréhension rencontré, à la force de la résistance. L'absence de toute autorité, de toute discipline protectrice à favoriser le développement de l'amour- propre, indispensable à tout travail d'avant-garde. Ajoutons que dans certaines couches de la société c'est précisément ce combat inorganisé, quasi révolutionnaire, qui nous a gagné les sympathies*[114] ».

Ces affirmations semblent bien confirmer **notre hypothèse sur le transfert allant du Maître à ses disciples et vice-versa**. Nous sommes ultérieurement confirmés dans notre idée puisque la perception de ces disciples face au « *chef* » était d'une grande liberté et qu'ils ne ressentaient pas de contraintes autoritaires ce qui favorisait la créativité par le fait d'avoir un

[114] Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse* 1, 2, 3, 4, Payot, 1990.

guide et non un chef au-dessus de soi. Toutefois Ferenczi dit à son auditoire que justement cette prise de conscience qu'il n'existait pas un despote au-dessus d'eux aurait pu avoir comme conséquence que des suiveurs auraient pu faire fausse-route :

> « *L'absence de toute direction a favorisé la prolifération excessive des tendances individuelles, des positions scientifiques personnelles isolées chez certains «combattants», **au dépens des intérêts communs**, je pourrai dire des «thèses centrales* [115] *».*

Dans cette allocution de mars 1910 à Nuremberg[116] (qu'il avait annoncée à Freud précédemment), Ferenczi met en évidence son caractère de disciple qui soutient la cause et la fait progresser. Cette Allocution nous est particulièrement précieuse car elle contient la proposition de se fédérer en une association internationale dans le but de créer « *une toile* » de par le monde faite de communications cliniques et scientifiques. Ce passage à l'institutionnalisation du groupe analytique - qui jusque-là se rencontrait en comités restreints et privés - advint néanmoins par la prise de conscience qu'il fallait trouver une solution aux querelles et aux dévoiements qui commençaient à pointer surtout à cause du fait particulier que le groupe n'avait pas un chef despotique mais - fait exceptionnel - un guide charismatique.

Pourtant **la place vide telle que Freud pouvait l'incarner**, attirait ceux qui, de par trop de liberté, prenaient « *leur aise* ». C'est ainsi que Ferenczi le souligne et comme nous l'avons déjà indiqué plus haut et comme nous voulons le réécrire :

---

[115] Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse* 1, 2, 3, 4, Payot, 1990
[116] Freud S. et S. Ferenczi, *Correspondances 1908-1914*, IIème Congrès de Nuremberg, 1910, 30-31 mars – lettre de 1911, Calmann-Lévy, 1992

*« L'absence de toute direction a favorisé la prolifération excessive des tendances individuelles, des positions scientifiques personnelles isolées chez certains «combattants», **au dépens des intérêts communs** », je pourrai dire des «thèses centrales*[117] *».*

Nous ne pouvons qu'imaginer ce qu'a pu être ce discours de Sandor Ferenczi au Deuxième Congrès de Psychanalyse mais il apparait clairement que l'idée de « *s'associer* » s'enracine dans des raisons psychanalytiques, relevant - et nous l'avons déjà souligné - des dynamiques inconscientes liées au père et à l'amour fratricide entre frères. Dans une longue tirade que nous retranscrivons dans son intégrité, Ferenczi exprime sa théorie sur la structure et les principes d'une association :

« *Les associations, dans leur principe comme dans leur structure, conservent certaines caractéristiques de la famille. Il y a le président, le père, dont les déclarations sont indiscutables, l'autorité intangible ; les autres responsables : les frères aînés, qui traitent les cadets avec hauteur et sévérité, entourant le père de flatteries, mais sont tous prêts à l'évincer pour prendre sa place. Quant à la grande masse des membres, dans la mesure où elle ne suit pas aveuglement le chef, elle écoute tantôt tel agitateur, tantôt tel autre, considère le succès des aînés avec haine et jalousie, tente de les supplanter dans les faveurs du père. La vie de groupe fournit le terrain où se décharge l'homosexualité sublimée sous forme de haine et d'adulation. Il semble que l'homme ne peut guère échapper à ses caractéristiques familiales, qu'il est bien « Zoon Politikon », animal en troupeau, dont parlait le sage grec*[118]*. Aussi loin qu'il s'écarte avec le temps de ses habitudes, de la famille dont il a reçu la vie et son éducation, il*

[117] Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse, Tome I*, Payot, 1990.
[118] Il est question d'Aristote.

finit toujours par rétablir l'ordre ancien : en quelque supérieur, héros ou chef de parti respecté il retrouve un nouveau père ; en ses compagnons de travail, ses frères ; en la femme dont il a confiance, la mère ; en ses enfants, ses jouets. Ce n'est pas une analogie forcée, c'est la stricte vérité. Une preuve parmi d'autres en est fournie par la régularité avec laquelle même nous, analystes sauvages et inorganisés, condensons dans nos rêves la figure paternelle avec celle de notre chef spirituel. Bien souvent en rêve j'ai, sous une forme plus ou moins déguisée, anéanti et enterré le père spirituel, hautement respecté mais au fond encombrant, du fait même de sa supériorité spirituelle, et qui de surcroit présentait toujours certaines caractéristiques de mon propre père. Nombre de mes collègues ont fait état de rêves semblables.

Il semble donc que nous ferions violence à la nature humaine si, au nom de la liberté, nous voulions à tout prix éviter l'organisation familiale. Car même si nous sommes inorganisés dans la forme, nous n'en constituons pas moins dès à présent une communauté familiale, avec toutes ses passions : amour et haine pour le père, attachement et jalousie entre frères ; aussi serait-il plus juste à mon avis de traduire cet état de fait dans la forme même [119]».

Nous savons que Ferenczi avait annoncé au Maître son intention de proposer une association internationale et celui-ci était d'accord avec cette suggestion.

La correspondance de cette période nous permet d'avoir un point de vue derrière la scène, là où le Maître et son disciple réfléchissent et prévoient aussi le contrecoup de leur idée novatrice représentée par la création de l'IPA. A partir du 15 mars 1910, Ferenczi commence à évoquer dans ses lettres combien le prochain Congrès de Nuremberg l'occupe. Il annonce

[119] Ferenczi S., *Allocution au IIème Congrès de Nuremberg, Œuvres complètes*, Payot, 1982

qu'il a « *déjà rédigé l'exposé de Nuremberg, c'est-à-dire les motivations d'adhésion, ainsi qu'une esquisse provisoire des statuts* [120]».

Freud participe et soutient l'initiative de créer une association mais reste - comme souvent nous l'avons souligné dans ce travail - vigilant et aux aguets quant aux possibles détracteurs. Il exprime brièvement ces préoccupations : « *Il court ici de sombres bruits à propos d'une grande offensive que les cliniciens veulent mener contre nous autres de la psychanalyse. Choses inquiétantes que l'on doit affronter avec sang-froid* [121]».

Justement, quelques lettres plus tard, il s'agira d'évaluer la réussite ou non des présentations orales du Congrès et Freud fera remarquer à son disciple qu'il s'est un peu trop emporté lors de son exposé. Au contraire, le Maître regrette pour lui-même de ne pas avoir été plus incisif avec ces « *Chances* » que nous avons déjà étudiées dans nos chapitres précédents.

Un autre aspect que nous voulons signaler et qui va dans le sens de notre travail, est celui du **lien profond qui se tisse entre Freud et ce disciple hongrois**. Au retour du Congrès non seulement Freud se sent fatigué mais il a besoin de faire « *le point de capiton* » entre les différents évènements de Nuremberg : « *J'ai besoin de bavarder et d'épiloguer avec vous sur le congrès*[122] ». Comme à son habitude, il va démontrer que tant que lui que son élève, tout en ayant proposé de remarquables exposés, ont toutefois sous-évalué la réaction de « *Viennois* », obtenant ainsi une augmentation de leur **résistances**.

Mais l'épilogue de ce IIème Congrès contient une nouveauté tout aussi remarquable que la constitution de l'IPA : Freud décide à ce moment de renoncer à toute place de direction car il

[120] Freud S. et S. Ferenczi, *Correspondances 1908-1914*, lettre 122 du 15 mars 1910, Calmann-Lévy, 1992
[121] Freud S. et S. Ferenczi, *Correspondances 1908-1914*, lettre 123, Calmann-Lévy, 1992, p.162
[122] Freud S. et Ferenczi S., *Correspondance 1908-1914, Tome I,* Lettre 126, Calmann-Lévy, 1992, p.165.

sent le temps venu de ne s'occuper que des aspects théoriques et cliniques de sa science sans disperser son énergie dans l'organisation. Nous rappelons à nouveau sa phrase péremptoire :

> « *J'abandonne la direction du groupe et cesse ainsi d'exercer une quelconque influence officielle*[123] ».

A cette époque, la correspondance entre Freud et ce disciple est touchante et nous permet de suivre pas à pas les décisions que les deux hommes élaboraient entre eux dans les coulisses privées du théâtre de la psychanalyse[124]. Le texte que présenta Ferenczi au Congrès de Nuremberg n'était pas complètement connu d'avance par Freud et ce n'est qu'une fois présenté que nous avons la possibilité de suivre les commentaires suscités par cet évènement. Nous savons que le texte sur « *L'Histoire du mouvement psychanalytique* » a créé des vagues et nous avons vu que Ferenczi est lucide par rapport à celle qu'il nomme « *la pathologie des associations*[125] ». Toutefois il ne renonce pas une tentative de dépassement des **conflits fratricides**. Au contraire, il prône les effets bénéfiques de la cure sur les complexes familiaux et justement en vertu du travail analytique il est convaincu que l'on puisse œuvrer dans un sens constructif.

> « *Car j'ai remarqué que le contrôle de ces effets égoïstes est favorisé par la surveillance mutuelle. Des membres ayant reçu une formation psychanalytique seraient donc plus à même de fonder une association réunissant les avantages de l'organisation familiale à un maximum de liberté individuelle* [126]».

Mais il reste toutefois conscient sur les dérives des associations :

---

[123] Freud S. et Ferenczi S., *Correspondance 1908-1914, Tome I,* Lettre 126, Calmann-Lévy, 1992, p.165
[124] Freud S. et Ferenczi S., *Correspondance 1908-1914, Tome I*, Calmann-Lévy. Dans sa lettre du 5 avril 1910, Ferenczi dit textuellement à Freud : « *...puisque tout ce qui vous avez dit m'était déjà connu* ».
[125] Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse, Tome I*, Payot, 1990, p.166
[126] Ibidem

> « *Je connais bien la pathologie des associations et je sais combien souvent dans les groupements politiques, sociaux et scientifiques règnent la mégalomanie puérile, la vanité, le respect des formules creuses, l'obéissance aveugle, l'intérêt personnel, au lieu d'un travail consciencieux consacré au bien commun*[127] ».

Ferenczi pose en acte une tentative de dépassement des complexes familiaux en proposant un « ***au-delà du meurtre du père*** » suivant ainsi les perspectives qui seront ouvertes par « *Totem et Tabou* ». Le travail monumental de cette œuvre qui ne sera publié qu'en 1912-1913, mais dont nous savons, d'après le *Correspondance*, que Freud lui en parlait longuement depuis déjà 1911. C'est un ouvrage qui s'interroge sur la **psychologie collective** dont, en quelque sorte, Ferenczi expose déjà certaines bases dans cette allocution de 1910. Par la suite ce long travail de Freud sur les dynamiques qui régissent les relations inter-humaines aboutira dans le chef d'œuvre sur la *Psychologie des Masses* et *Analyse du Moi*, plus tardivement, en 1921.

Ferenczi, dans le texte qui nous occupe, reste fermement lucide sur l'écart entre une association « *idéale* » et celle qui devra se mettre en route à partir de sa proposition sans, toutefois, renoncer à l'idée qu'après un certain rodage, un bon niveau pourrait être atteint. Pour cela il énonce le tempo suivant :

> « *Cette association qui naturellement ne pourrait atteindre ce niveau idéal qu'au bout d'un temps assez long…* [128] ».

Comme nous sommes au courant du fait que Freud salua le discours que nous venons d'analyser, nous pouvons affirmer que chaque proposition exprimée dans l'exposé de Ferenczi représente un élément du nouveau cadre qui est en train de s'établir - celui de l'IPA -

[127] Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse, Tome I*, Payot, 1990
[128] Ibidem

auquel Freud donnait son accord. Il est question d'une liste de qualités que le candidat devra posséder pour être admis. Seuls les sujets aptes à ces qualités deviendront des membres valables de l'association et dignes de transmettre l'enseignement freudien.

> « *Dans cette atmosphère de franchise mutuelle, où les capacités de chacun sont reconnues et la jalousie est éliminée ou dominée, où la susceptibilité des rêveurs n'est pas prise en considération, il sera sans doute exclu que tel membre doué d'un sens aigu du détail mais d'une faculté d'abstraction moindre se lance dans une réforme théorique de la science ; un autre renoncera peut-être à poser ses propres expériences , éventuellement de grande valeur mais tout à fait personnelles, comme fondement de toute la science ; un troisième admettra qu'un ton inutilement passionné dans ses écrits augmentera la résistance sans servir la cause ; un quatrième sera amené par la libre discussion ne plus rejeter d'emblée tout ce qui est nouveau au nom de son propre savoir, mais de s'accorder le temps de la réflexion avant de prendre position. Dans l'ensemble, ce sont là les différents types que l'on rencontre d'ordinaire dans les associations actuelles, ainsi parmi nous ; mais dans une association psychanalytique, même si l'on ne peut les éliminer, il serait néanmoins possible de les contrôler efficacement* [129]».

La vigilance en outre, sera maximale sur les phénomènes de « *piraterie scientifique* » et seront exclus de façon catégoriques tous ceux qui, en changeant la donne, voudraient créer une situation de « *filius ante patrem* », c'est-à-dire, de **père-vertir l'ordre réel de succession**. Dans ce sens, l'intuition du zéro, seul antécédent de ceux qui vont suivre, est très forte.

[129] Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse, Tome I*, Payot, 1982

Nous allons pour conclure et avant d'aborder l'axiomatique de Péano, donner quelques brefs commentaires échangés entre Freud et Ferenczi à la suite de l'exposé qui fut le départ de l'Association Psychanalytique Internationale dont Jung fut le premier président. Les règles fondamentales en furent édictées dans la conclusion de l'exposé que nous venons d'examiner et **elles pourraient se résumer dans la nécessité d'élire un comité de direction, de promouvoir des groupes de travail délocalisés situés dans des contextes de culture et surtout, de créer un organe de communication scientifique, montrant encore une fois l'importance du symbolique dans la construction de l'Association et son rôle de bord vis-à-vis du risque de dérives imaginaires**. Par ailleurs, Freud est très lucide sur certains aspects qui ne sont pas directement liés à la théorie psychanalytique mais, malheureusement à son origine juive. C'est âprement qu'il va écrire le 24 avril 1910[130] : « *On n'y entend déjà l'argument que je voulais prévenir par le déplacement à Zurich : la sensualité viennoise ne se retrouverait pas ailleurs ! Entre les lignes vous pouvez encore lire que nous, les viennois, nous ne sommes pas seulement des cochons, mais aussi des juifs. Mais ce n'est pas imprimé*».

7. Brefs échanges autour de la création de l'IPA : la Correspondance entre mars et mai 1910.

C'est au retour de Nuremberg que Freud se dit fatigué, mais il éprouve toutefois la nécessité d'un échange - d'un feed-back dirions-nous - avec ce disciple si précieux à ce moment précis du développement de la psychanalyse. Le transfert entre les deux chercheurs semble établit et de façon profonde ce qui nous montre le processus d'identification qui les unit et qui émerge dans la considération suivante de Freud.

[130] Freud S. et Ferenczi S., *Correspondance 1908-1914*, Lettre 130 du 24 avril 1910, Calmann-Lévy, 1992, p.175

« *Pas de doute, il a été extraordinairement réussi (le congrès) et pourtant c'est nous deux qui avons eu le moins de chance* [131]».

Nous pouvons nous rappeler maintenant qu'au début de ce travail nous avons parlé du **trait unaire** qui nous avait amené au point d'aboutissement du miroir inversé chez Lacan. Dans cette énonciation freudienne il nous semble retrouver ce point d'où *« j'aimerais que l'Autre me voit* », comme il est dit dans *d'Un Autre à l'autre* ; ce point I qui s'annonce dans le dispositif du miroir inversé. Freud a senti un regard « *tombé à plat* » sur son travail - toujours p.165 - et revient dans un cadre où il peut voir, percevoir, son travail **autrement**. Dans ce lieu qui se crée nous trouvons les traces d'un transfert (Ferenczi-Freud) tout autant que les prémisses d'un contre-transfert important (Freud-Ferenczi).

Ils sont unis, selon le maître, du fait qu'ils auraient commis une erreur commune relative à la réaction envenimée des « *Viennois* ». Nous pouvons admettre que sur ce point émerge une identification de l'un à l'autre face à un grand Autre hostile représenté ici par les « *Viennois* ». Cet adversaire commun est représenté par le cercle d'intimes qui entoure la psychanalyse dans son pays natal et Freud a le pressentiment que de bonnes bases ont été jetées grâce à cet éloignement géographique et que Zurich saura mieux s'occuper de **l'enfant- psychanalyse**.

« ***Avec la Diète de Nuremberg se termine l'enfance de notre mouvement, c'est là mon impression. J'espère que s'annonce maintenant une jeunesse riche et belle*** [132]».

Freud se pose en parent-antécédent avons-nous dit - qui, ayant rejoint l'âge de la maturité à 54 ans - estime pouvoir confier son œuvre à ses enfants. Il aspire à poursuivre ses recherches sans devoir s'encombrer d'un rôle de chef qu'il n'a jamais souhaité endosser.

[131] Freud S. et Ferenczi S., *Correspondance 1908-1914*, Lettre 126 de Freud à Ferenczi, 3 avril 1910, Calmann-Lévy, 1992, p.165
[132] Ibidem, p.165.

La création de l'Association Internationale le rassure quant au cadre dans lequel pourra poursuivre et faire croître sa créature et nous répétons à ce propos sa déclaration si touchante :

> « *J'abandonne la direction du groupe viennois et cesse ainsi d'exercer une quelconque influence officielle*[133] ».

Il en explicite aussi certaines raisons

> « *On était bien près de me faire endosser le rôle pénible du vieillard insatisfait et inutile. Cela je ne le veux pas. C'est pourquoi je préfère m'en aller avant l'heure, mais de mon propre chef* [134]».

Ce passage de témoin comporte un **reste**, une perte de savoir. Freud l'indique lui-même quelques jours plus tard et conjugue deux aspects qui seront déterminants dans cette perte.

> « *Et la cause ne continuera probablement pas tout à fait dans l'esprit qui est le nôtre,* ***puisque les autres ne s'entendent pas aussi bien entre eux que nous deux***[135] ».

Mais pour tout dire, Freud, comme par ailleurs pour Jung, a déjà une certaine intuition du destin de l'amitié éclose entre lui et ce disciple. Dans une lettre qui suit d'une vingtaine de jours le Congrès et qui transpire encore les difficultés rencontrées à cette occasion, entre les lignes, il annone son intuition de rupture future par la phrase suivante : « *vous êtes beaucoup plus aimable avec moi et,* ***provisoirement encore, nous sommes en accord l'un avec l'autre*** [136]».

---

[133] Freud S. et Ferenczi S., *Correspondance 1908-1914*, Lettre 126 de Freud à Ferenczi, 3 avril 1910, Calmann-Lévy, 1992
[134] Ibidem
[135] Ibidem, Lettre 126 de Freud du 12 avril 1910, p.171
[136] Ibidem, Lettre du 24 avril 1910, p.175

Nous savons maintenant décrypter grâce, entre autres, aux permutations des quatre discours, que ce que Freud désavoua chez Ferenczi fut le fait de ne pas garder sa place d'objet comme lieu d'où le Réel fait Signe. Cette place de l'agent qui, dans le discours de l'analyste, est présentifiée par l'objet petit *a*, a la fonction de dynamiser le sujet dans sa recherche du S_1 qui serait le sien. Il est exclu que l'analyste renonce à sa fonction qui interroge le sujet et **le met au travail**.

Dans l'idée ferenczienne, le fait d'établir une sorte de relation de confidence mutuelle venait donc empêcher la pousse à la mise au travail.

« *L'analyste n'étant pas appelé à répondre dans les termes attendus du savoir, du conseil de la prescription ou de la consolation* [137]».

[137] Ferenczi S., *Allocution au IIème Congrès de Nuremberg, Œuvres complètes*, *Tome I, Payot*, 1982, p.170

IV. L'objet-psychanalyse et sa mise en relation avec le sujet-psychanalyste

1. Extension de la psychanalyse : le nouage de trois facteurs spécifiques.

En même temps que Ferenczi présente son projet pour constituer l'IPA, Freud inaugure le IIème Congrès avec un bref texte[138] sur lequel nous avons déjà travaillé mais où nous revenons car il est le point de départ d'une réflexion ininterrompue (démarrée autour de 1905 avec un texte sur la psychothérapie[139]) sur les règles qui devraient régir l'enseignement psychanalytique. Une combinatoire de trois éléments spécifiques y prend forme en nouant des caractéristiques telles que le savoir et son développement ; la crédibilité face aux sociétés que ce progrès fait acquérir ; l'effet produit par ce crédit sur le collectif.

En faisant un pas de plus, nous considérons ces trois aspects noués borroméennement et étant isomorphes au nœud RSI. A notre avis, les progrès de la science analytique sont de **l'ordre du sens là où se produit la conjugaison active entre le Symbolique et l'Imaginaire. Le Réel en interaction avec l'Imaginaire crée, de son coté, un pôle de crédibilité étant donné la force pulsante du réel qui, grâce à l'Imaginaire, devient plus lisible tout en gardant son fond de vérité. En troisième lieu, le Symbolique s'entrecroise au Réel ce qui produit, à partir des avancées intellectuelles, des véritables changements sur les choses de la vie. Ce nouage, décrit sans l'apport de la topologie, est une preuve incontournable des intuitions freudiennes quant à la structure borroméenne de l'Object- psychanalyse.**

[138] Freud S., *Les Chances d'avenir de la thérapie psychanalytique,* dans *Œuvres Complètes*, *Tome X (1909-1910)*, 1910, p.61-74
[139] Freud S., *De la psychothérapie,* dans *Œuvres complètes, Tome VI (1901-1905),* PUF, 2006, p.45

« Quel que puisse être le pouvoir des affects et intérêts des hommes, ***l'intellectualité est pourtant bien aussi un pouvoir*** [140]*».*

Le mot percutant est lâché : il s'agit « *d'intellectualité* » dans le vocabulaire typique du début du XXème siècle. Symbolique sûrement, dirions-nous aujourd'hui en reprenant ce concept que Freud a essayé d'extraire pour plaider face à son auditoire. L'idée forte et nouvelle insiste sur l'effort de compréhension - **ce que le Symbolique pourra dire du Réel en faisant bord à l'Imaginaire** - pour donner substance à la psychanalyse qui n'agirait pas par simple suggestion mais qui, grâce à sa relation intime à la vérité du sujet, pourrait être reconnue comme un savoir efficace sur la souffrance humaine. Freud lutte pour « *apporter de l'aide par traduction de leur inconscient*[141] » à ces malades et cela le pousse à travailler sur la technique, même si les obstacles sont majeurs à cause des résistances qui se lèvent dans la société. Cette force de la résistance a une conséquence grave qui est celle de l'appauvrissement du Moi, qui reste tout engagé dans la lutte de ne rien savoir de ses pulsions : « *L'appauvrissement du moi, du fait de la grande dépense de refoulement que la culture exige de chaque individu, peut bien être une des causes les plus essentielles de cet état (l'augmentation extraordinaire des névroses depuis l'affaiblissement des religions*[142]*)* ».

Voici une lecture révolutionnaire de l'origine des névroses qui met en évidence les dégâts provoqués par l'illusion d'un moi fort si celui-ci n'est pas arrivé à des compromis viables avec ses pulsions liées à ses expériences infantiles.

« Les vérités les plus incisives finissent par être entendues et reconnues, une fois que les intérêts blessés par elles et les affects éveillés par elles sont revenus de leurs

[140] Freud S., *Les Chances d'avenir de la thérapie psychanalytique,* dans *Œuvres Complètes, Tome X (1909-1910)*, 1910, p.70
[141] Ibidem, p.67
[142] Ibidem, p.68.

fureurs. Il en a toujours été ainsi jusqu'à présent et les vérités non souhaitées que nous, psychanalystes, avons à dire au monde trouveront le même destin [143]».

La psychanalyse acquiert une fonction de ramener la vérité à une place première, quitte à froisser le moi et son narcissisme. Epreuve narcissique que les futurs analystes sont sensés passer :

« *Nous avons remarqué, depuis qu'un assez grand nombre de personnes pratiquent la psychanalyse et échangent entre elles leurs expériences, que chaque analyste ne va qu'aussi loin que le permettent ses propres complexes et résistances internes, et nous réclamons par conséquent qu'il commence son activité par son auto-analyse et approfondisse continuellement celle-ci…* [144]»

Freud effectue donc un nouage entre la personnalité de l'analyste, l'effet de la cure sur les pulsions et le gain d'autorité que ce processus amène. **Comme sur une bande de Moebius, ces caractéristiques ne font qu'Un sur une surface unilatère. Ce qui fait conclure Freud devant son auditoire en soulignant que tout gain sur la satisfaction que provoque la maladie correspond « *à faire votre devoir à plus d'un titre* » et que tout éclaircissement entraine une augmentation de « *l'Autorité sociale*[145] ».**

[143] Freud S., *Les Chances d'avenir de la thérapie psychanalytique,* dans *Œuvres Complètes, Tome X (1909-1910)*, p.70
[144] Ibidem, p.67
[145] Ibidem, p.73

2. L'objet psychanalyse

Ce qui est caractéristique à l'origine c'est le bruit et la fureur des pulsions[146]

Dans plusieurs textes successifs à celui dont nous nous occupons, Freud reviendra de façon systématique sur la technique psychanalytique et sur les disciples qu'il considère aptes à la faire évoluer. Nous allons encore une fois cerner au plus près les caractéristiques de **cet objet-psychanalyse qui semble posséder un statut si singulier et original**.

A ce point de notre travail, nous pouvons affirmer que pour Freud il était clair que la relation de ses disciples à lui-même était empreinte des mêmes dynamiques sous-jacentes aux complexes familiaux. Il avait abouti à la conclusion que l'objet-psychanalyse, tel un prisme, reproduisait le même dispositif de l'enfance. Le cadre de la cure était le contexte par excellence qui pouvait réanimer les dynamiques passées et surtout, offrait l'unique possibilité d'un remaniement.

La période qui va de 1910 à la première guerre mondiale est féconde pour saisir ces dynamiques représentés par ces poussées parricides venant de ses disciples, qui illustrent le mouvement inconscient qui s'engage chez ces élèves pour prendre la place du père, de la même façon qu'ils l'avaient fait dans leur enfance vis-à-vis de leur propre géniteur et ainsi que Freud l'avait saisi dans la création de son mythe *Totem et Tabou*.

Il prend forme dans notre hypothèse que l'objet crée par Freud - la psychanalyse - est un objet convoité, désiré, envié. Le Recul de Jacques Lacan ainsi que ses pensées théoriques relatives à l'objet *a* vont nous donner un éclairage fondamental sur le rôle qu'un tel objet - l'objet *a* - a représenté dans la dynamique de la transmission.

[146] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994.

Nous venons d'affirmer que la grille interprétative fournie par le mythe de *Totem et Tabou*, permet de saisir les mouvements allant des fils contre le Père de la horde. Plus loin, nous soulignerons que ce mythe n'est qu'une facette explicative des relations Père-fils puisque, dans le complexe d'Œdipe selon la tragédie sophocléenne, les termes des mouvements incestueux vont être renversés. Mais à présent, l'élaboration de Freud quant au père mythique qui possède la globalité des femmes - donc qui est maître de jouir d'un objet désirable, phallique - nous est utile pour comprendre que lui-même a représenté un père qui possédait un objet de façon exclusive et qui nuisait, soi-disant, les droits de ses fils.

D'où des mouvements plus ou moins inconscients, parricides à son égard.

Pour comprendre en quoi l'objet-psychanalyse du Maître est devenu l'équivalent de la jouissance de toutes les femmes de la horde nous avons fait un bond en avant et nous nous sommes appuyés sur la théorisation de l'objet *a* que Lacan nous a donné.

Pour essayer de cerner au mieux ce concept, nous allons donc nous référer aux réflexions sur la « *dialectique de la frustration* » exprimées le 12 décembre 1956 par J. Lacan dans le séminaire IV, *La relation d'Objet.* Dans ce séminaire, grâce à une intuition magistrale, Lacan condense dans un tableau les trois modes d'interaction avec l'objet et les conséquences que ces relations provoquent dans la dynamique du sujet.

Il est essentiel dans notre travail de voir comment l'apport de J. Lacan permet une lecture de ces faits d'origine de la psychanalyse.

Nous avons d'une part les faits historiques du développement de la science à son essor mais surtout, surtout, nous possédons le recul – l'apport de l'après-coup – pour lire,

grâce à Lacan, et décoder la mise en place structurelle de l'objet psychanalytique et les destins hétéroclites des disciples dont cet objet a été la cause.

Ces allers et retours entre nos maîtres-à-penser ne sont pas dus au hasard. Dans un petit texte autour de 1907, « *le poète et l'activité de fantaisie* [147]», Freud nous fait cadeau d'une magistrale réflexion sur le temps où il décrit la façon d'avancer non seulement du poète ainsi que de l'homme en général. Ce qu'il nous dit est à propos du terrain où l'on peut créer et, dans ce sens, « *le rapport de la fantaisie au temps est de façon générale très significatif* [148]» car elle interagit avec une temporalité tridimensionnelle qui enchevêtre le passé avec le présent et le futur. C'est ce mouvement dans le temps qui est, selon Freud, à la base de la création car il y a extraction dans le passée d'une masse pulsionnelle à malaxer avec le vécu du présent ce qui génère un objet du futur.

Ce dont parle Freud est fondamental lorsque nous porterons ce travail à ses conclusions. Freud donne dans ce texte si bref et apparemment secondaire, une définition très percutante de la dimension abstraite pour l'être humain. Il nous dit que ces fantaisies possèdent la caractéristique d'être non rigides et surtout d'être modifiables selon ses propres termes. De fait les fantaisies sont de l'ordre des représentations et, en tant que telles, elles sont **immatérielles** ce qui ne les empêchent pas d'être existantes et efficaces dans la structure psychique. Freud décrit un mouvement en capiton où un objet *a*, produit dans une expérience antérieure, se renverse moebiennement vers le futur. Ceci permet un « *accomplissement de ce souhait*[149] » mais surtout « *portant désormais en elle les traces de sa provenance à partir de*

[147] Freud S., *Le poète et l'activité de fantaisie* dans *Œuvres Complètes, Tome VIII (1906-1908),* Paris, PUF, 2007, p.160
[148] Ibidem, p.165
[149] Ibidem, p.165

l'occasion nouvelle et du souvenir [150]». Donc tressage d'une émotion du passé avec un objet immatériel du présent et avec la possibilité de réitérer l'expérience satisfaisante dans le futur. Ce qui nous amène à conclure que l'objet n'est pas physique mais bel et bien, psychique.

Freud, encore une fois, anticipe le concept lacanien du **nœud de capiton** qui nous permet de réfléchir sur ses textes avec l'appui de Lacan qui illumine ce que Freud tentait, en tant que pionnier absolu, d'élaborer.

Cet état immatériel de l'objet *a* nous amène ainsi à nous référer aux premiers chapitres du séminaire IV où Lacan, suite à son travail sur une relecture de Freud, s'engage pour élaborer des textes particulièrement importants pour nous car ils portent sur la psychanalyse et la façon de l'enseigner : « *La situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*[151]» (1956) et « *Psychanalyse et son enseignement* [152]» (1957). **A cette époque il s'évertue à comprendre le statut de l'objet -** en revenant au Freud des années '20 et '30 - et argumente contre l'idée que cet objet n'existerait que grâce à la relation à autrui. Tout un effort de conceptualisation va être produit pour qu'il émerge la **valeur de phallus liée à l'objet et celle du rôle du manque-à-être sous-jacent.**

Il reprend un exemple connu d'une petite fille pour constater l'émergence des conséquences de la perte de valeur phallique comme base explicative de la phobie de cette petite fille pour laquelle la vue de sa mère diminuée dans sa démarche et étant obligée de se servir d'une canne, fut le détonateur d'un symptôme majeur.

---

[150] Freud S., *Le poète et l'activité de fantaisie* dans *Œuvres Complètes, Tome VIII (1906-1908),* Paris, PUF, 2007, p. 165

[151] Lacan J., *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.459

[152] Lacan J., *Psychanalyse et son enseignement*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.437

Cette réinterprétation de Lacan fait surgir une trilogie[153] mère-enfant-phallus qui nous donnera, **pour l'Hypothèse qui nous concerne**, un éclairage très fort. Lacan met donc l'accent sur la façon de « *manquer* » et sur le rapport qui s'instaure entre le sujet et l'objet qui manquerait. Un tableau mettra en évidence les trois dimensions du manque selon qu'il se produise sur l'une des dimensions bien connues du Symbolique, du Réel ou de l'Imaginaire et fera apparaître le statut de ce même objet.

Rappelons le tableau élaboré par Lacan pendant ce séminaire IV :

Père symbolique[154]

Agent	**Manque**	**Objet**
(Père réel)	**Castration** *dette symbolique*	Imaginaire
(Père symbolique)	**Frustration** *Dam imaginaire*	Réel
(Père imaginaire)	**Privation** *Trou réel*	Symbolique

Tout d'abord Lacan insiste sur la distinction qu'il repère chez Freud entre l'objet et la relation d'objet, ce deuxième terme étant pratiquement absent des réflexions freudiennes. Ce préambule permet d'évacuer l'apport théorique de toute une série de psychanalystes sur l'objet en tant que bon, mauvais ou harmonique. « *L'objet n'est jamais qu'un objet retrouvé (…) et donc (que) la Wiederfindung, la retrouvaille, n'est jamais satisfaisante*[155]». Par ailleurs il se trouve être toujours « *inadéquat* » et difficile à cerner conceptuellement ce qui va pousser Lacan à étudier la notion de *frustration* induite par le dérobement constant de l'objet. La frustration est une des trois interfaces liées au manque d'objet puisque les deux autres –

[153] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques,* PUF. 2009, p.1151
[154] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p.59.
[155] Ibidem, p.60

privation et *castration* – sont les modalités restantes face au manque provoqué par l'absence d'objet. Mais l'état provoqué par le manque diffère selon la dimension où il se vérifie ce qui entraine, dans l'ordre du Symbolique, une castration, preuve d'un ordre non seulement institué mais aussi opératif. Pour Freud, la castration, est le résultat-même de la sortie du complexe d'Œdipe qui ne peut se manifester que sur un plan symbolique et ne peut donner lieu qu'à la mise à jour de la **dette symbolique**.

Ce qui est surprenant mais fatal pour notre réflexion est relatif au statut imaginaire de cet objet manquant dans la dimension du symbolique et qui est représenté par le phallus. Il apparait dès lors représenter à tout jamais la Loi et vient instituer l'ordre du désir. Il s'agit, de façon plus explicite, de ce qui, aux yeux de la mère, représenterait un faire-valoir qu'elle ne possède pas mais dont elle est en attente.

Suite à ces avancées, nous souhaitons comprendre la valeur de cet objet petit *a* puisque dans le discours du Psychanalyste, dans le séminaire sur *les quatre discours*[156], cet objet est mis en position d'agent et dynamise le parcours pour accéder à sa propre vérité subjective et pour produire, au grand final, ses propres signifiants majeurs. L'objet petit *a* devient ainsi moteur de la dynamique inconsciente qui sera la cause d'une production de S_1 personnels, originaux.

Une pousse à ce processus est donnée par un certain opérateur sur lequel nous serons obligés de revenir plus tard, seulement après avoir identifié cet objet petit *a*, cause du désir et place de l'analyste. L'opérateur sur lequel nous reviendrons est i^2, un nombre imaginaire d'une puissance surprenante.

[156] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse. Production des 4 discours, dans Le séminaire, Livre XVII (1969-1970),* Paris, Le Seuil, 1991, p.9

Pour l'instant, revenons au séminaire IV et aux prémisses si bien identifiées par Jacques Lacan sur la genèse constitutive de l'objet *petit a*.

Dans un mouvement révolutionnaire, Lacan démontre combien l'on fait fausse route en suivant l'hypothèse d'un objet harmonique, de complétude, qui serait le trait d'union entre une mère et son enfant et qui deviendrait le modèle de toute relation ultérieure. Ce qui est subversif dans cette réflexion est la translation de la toute-puissance attribuée généralement (école Kleinienne, Winnicott, époux Balint…) à l'enfant alors que Lacan arrive à démasquer que le tout-pouvoir est entre les seules mains de la mère.

Il décrit comment, au début, la mère ne s'incarne que dans une présence-absence très bien décrite par l'expérience de notre *Fort-da* si précieux. Le doute ou bien la possibilité que ce mouvement de retour ne soit pas, ne se reproduise pas, n'est pas envisageable par l'enfant qui est immergé dans un plan simple de présence-absence. Nous pourrions dire que l'enfant se déplace sur un plan dans le sens des mathématiques. C'est-à-dire sur un « *objet fondamental à deux dimensions* [157]» qui serait comme une feuille d'épaisseur nulle et (surtout pour la psychanalyse) **d'étendue infinie**.

Cette description nous donne d'emblée l'espace premier tant pour son absence d'imprévu que par le fait que l'espace y est infini, sans qu'aucun obstacle puisse y générer une perturbation. Quelle est la découverte dans le fait de penser la relation précoce mère-enfant comme s'il s'agissait d'une surface plane ? Cela concerne l'idée d'un espace à **deux dimensions** ayant des caractéristiques précises et qui peut s'étendre à l'infini.

Dans la relecture de Lacan ce qui va faire révolution, c'est l'émergence d'une volonté qui va surgir dans le fait que la mère, représentée par le sein – source de satisfaction –

[157] Wikipedia: Plan (mathématiques)

deviendra cette Chose qui a le pouvoir de se refuser, de ne pas être là où elle est attendue.

A partir de ce moment, il se produit un passage fondamental à un autre registre où la mère devient une réalité – un réel – d'où s'organise une « *symbolisation archaïque*[158] ». A partir de cet évènement, la désorganisation du petit-être, prend la voie d'une structuration primitive, dans laquelle, malgré le chaos, gisent les éléments borroméens premiers de la structure psychique.

Cette Chose qui avant était là pour « *satisfaire* » va se transformer en objet qui peut distribuer - ou pas - ce dont le sujet **manque**.

Voici introduit un terme - **le manque** - qui a à affaire à un besoin concret. Du moment où l'objet dont on avait besoin pour obtenir une satisfaction se dérobe, la nécessité ne suffit plus pour l'invoquer : comme il peut se refuser alors il devient indispensable, **indépendamment** du fait qu'il serve à assouvir un besoin.

Ainsi, le fait que cet objet acquiert le statut de ne dépendre que d'autrui, transforme l'objet en objet symbolique, objet qui a un pouvoir non à cause de ce qu'il apporte en plus (ou en moins) mais du fait que, quoiqu'il en soit, il peut être nié.

A ce moment charnière, cet objet conquiert une valeur inestimable qui, à partir de Freud, est de l'ordre du phallus. **Phallus** donc qui est un objet imaginaire d'une valeur incalculable puisque il est la preuve d'une réponse de l'Autre alors que le sujet, jusqu'à ce moment ignare, n'avait jamais perçu que cet Autre puisse désirer ailleurs que le petit-être qu'il est. Le phallus intègre de même le manque et ne représente pas une complétude imaginaire.

[158] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p.67

Le fait structural qui s'ensuit est que cette nouvelle appréhension va **modifier** l'espace psychique et transformer la surface plane, infinie, avec seulement deux droites en interaction, dans un espace tridimensionnel.

Donc Lacan nous démontre comment l'espace psychique du nouveau-né, grâce à l'émergence du manque, se transforme grâce à l'introduction du phallus, d'espace bidimensionnel à un espace **à trois dimensions**.

Il se produit simultanément une métamorphose aussi du côté maternel puisque pour la mère, l'enfant, jusqu'alors **simple élément du Réel**, **acquiert une fonction symbolique de son besoin imaginaire**. En d'autres mots et comme l'indique Lacan, sortant du statut de son prolongement (en sortant, pourrions-nous dire du plan bidimensionnel infini), il devient imaginairement ce fameux pénis dont elle serait dépourvue.

Que se passe-t-il en outre ? Si dans un « *avant*» l'enfant était immergé dans un espace archaïque où seulement la présence et l'absence venaient introduire des variations, il se retrouve dans un deuxième temps, dans un espace psychique plus structuré où la mère devient une réalité et, surtout, **une réalité manquante**.

Si elle manque, elle ne peut être que désirante, c'est-à-dire, à la recherche de cet objet supposé lui manquer.

Revenons à notre propos initial et demandons-nous pourquoi donc cette « *mère atteinte* » dans sa puissance est habitée par une pousse vers l'objet qui lui manquerait. L'objet apparait sous un autre aspect qui est celui de se détacher d'un fond d'angoisse que l'enfant tentera, par voies complexes, d'ignorer, de masquer, de forclore, de nier. M. Recalcati, psychanalyste

italien, parle d'une « *passion incestueuse* [159]» qui pousserait vers le UN. Une tendance vers la fusion imaginaire - nous dit-il - de l'être de l'Un avec l'être de l'Autre comme s'il s'agissait d'une aspiration à la totalité, à une complétude mythique, surtout à une forclusion du manque.

Dans la réalité, Lacan amène dans ce séminaire IV, l'idée qu'il n'y a aucune complétude inhérente à un premier état dans le couple mère-enfant. Etat qui serait recherché par la suite avec nostalgie. La marque du Signifiant produit une opération sur la surface plane de cette relation absence-présence d'où résulte - dirions-nous - une toile et sa déchirure ; ou encore *lalangue* et son reste qui serait *l'objet petit a* qui apparait finalement comme **reste d'une opération et non comme un objet perdu**. Ce reste porte la marque d'un état mythique où la mère était là, sans faute. L'état successif où la mère fait don ou pas de sa présence, comporte un travail de symbolisation qui a le but de signifiantiser l'absence réelle de l'objet et l'acceptation d'une privation de la jouissance. Prix à payer pour que la vie s'humanise.

Pourquoi avons-nous eu besoin de ce détour par la définition que donne Lacan de l'objet *petit a* ? Dès son introduction au séminaire IV, Lacan nous indique une piste fondamentale. Voici ses propos :

> « *Il nous fallait d'abord nous interroger sur ce qui constitue les structures dans lesquelles Freud nous a montré que l'analyse se déplace et opère, et tout spécialement la structure complexe de la relation entre les deux sujets en présence dans l'analyse, à savoir l'analysé et l'analyste*[160] ».

Cette avancée souligne que le dispositif de la cure pose deux éléments en interaction, qui font écho aux relations originaires de l'être humain et qui sont mus par les dynamiques

[159] Recalcati M., *La clinica psicoanalitica: struttura e soggetto, Tome II*, Raffaello Cortina Editore, 2016, p.554
[160] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Seuil, 1994, p.25

développées entre un sujet et un objet. La rencontre qui advient lors d'une cure, amène à des remaniements de la structure et possède une fonction qui agit sur les traces. Le statut de cet objet duquel l'analysé vient, à son insu, parler, a une fonction dynamisante et l'analyste, dans son silence, va incarner cet objet jusqu'au moment où il sera déchu de cette place mythique dans les sens les plus variés du terme : déchéance vraie ou présumée ou ayant la fonction de construction imaginaire ou bien fantasmatique…

L'objet convoité a une origine et surtout il a la faculté de promouvoir les mouvements structurels. **Nous posons l'hypothèse que la Psychanalyse est un objet de cet ordre structural et en tant que tel il provoque les mêmes convoitises et les mêmes dynamiques que l'objet petit *a* décrit par J. Lacan**.

Il devient impératif dès lors d'étudier au plus près la nature de cet objet petit *a* pour cerner sa force dynamisante pour le sujet, celle qui, selon Lacan, lui donne « *une situation centrale dans la psychanalyse* [161]» et surtout qui clarifie son statut d'objet qui, **ayant été là dans le réel**, une fois **perdu** est a retrouvé : ***Objektfindung***.

Un premier moteur qui pousse vers cette recherche serait la **nostalgie**[162] qui donnerait la preuve d'une connaissance inaugurale de ce même objet ; cela impliquant d'emblée la certitude d'un écart inéluctable entre ce qui aurait été perdu et ce qui viendrait par la suite. L'intervention de la **dialectique** entre principe de plaisir et principe de réalité ne peut qu'ouvrir, ne peut qu'amener, à une béance. L'objet trouvé ne peut être en aucun cas celui qui fut perdu. Il porte la marque du manque, de l'écart qui surgit entre l'objet du temps premier - fût-il mythique - et celui conquis dans l'espace de la réalité.

[161] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Seuil, 1994, p.13
[162] Ibidem, p15

Or arrêtons-nous sur ce premier point relatif à la différence substantielle entre l'objet halluciné par le principe de plaisir et l'objet manquant inhérent à la castration. Pour que celui-ci advienne, nous dit Lacan, il est nécessaire que soient établies les lois de la réalité qui impliquent « *l'existence d'une organisation ou d'une structuration différente de ce qui est désiré*[163] ».

Il nous semble à ce propos, d'entendre un écho du discours de S. Ferenczi en 1910 : à cette époque il était déjà conscient que deux mondes ou deux modes de concevoir la psychanalyse s'opposeraient avec une force puissante essayant de prévaloir l'un sur l'autre, ce qui serait dans le sillon généré par la lutte constante entre le principe de plaisir et le principe de réalité.

En relisant ces faits, nous pourrions dire par exemple, que la fondation de l'IPA fut la tentative de donner à l'objet-psychanalyse un statut ancré dans la réalité et par ses lois régi alors que, des thématiques déviantes (la liste est longue déjà à l'époque) auraient poursuivi plutôt la recherche d'un objet halluciné qui aurait fait fi des lois où le réel et le symbolique font alliance.

En d'autres termes, la psychanalyse aurait été perçue comme un objet d'étude semblable, à cause de son pouvoir comblant, au souvenir mythique lié à *la Chose*. Un objet qui aurait été de l'ordre de l'hallucination et non pas un objet perdu et retrouvé avec son taux d'écorchures, d'amputations, semblable et autre à lui-même simultanément.

Lacan nous dit, dès son introduction, que seul un objet-reste, c'est-à-dire, fruit d'être appréhendé et régi par le principe de réalité, peut offrir la garantie que ce qui est « *saisi* » sera

[163] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Seuil, 1994, p.15

« *différent de ce qui est désiré* [164]» ; fondamentalement proche ainsi que « *autre* » en même temps. La tentative de retrouver le même objet, l'objet à l'identique, l'Objet majuscule, est toujours de l'ordre de l'hallucination.

Cette affirmation nous amène, par le phénomène de la transversalité, à faire l'hypothèse que ces premiers disciples qui soutenaient des simili-théories freudiennes, les produisaient quasi sur une base hallucinatoire dans le sens de ne pas arriver à céder sur leur impulsion de retrouver *la Chose* telle quelle. Comme si la psychanalyse était une émanation de *la Chose* avec laquelle on aurait, finalement, pu faire UN. La transversalité dans ce sens montre une projection de sa propre structure sur le monde de la réalité en l'appréhendant avec ses propres modalités et non par des paramètres objectifs.

Ce mode de considérer la relation d'objet est de l'ordre du *pré-génital* ce qui implique une fixation aux modes passifs-actifs comme retournement de l'un sur l'autre. Et surtout cette position psychique démontre que le *« **sujet vit ces relations sur un mode qui implique toujours son identification au partenaire**[165]* ». Lacan ajoute, pour nous éclairer, que ces relations ambivalentes posent d'emblée que les deux places, celle de sujet et celle de l'objet, deviennent interchangeables, commutatives : **sans béance**.

La grande révolution qui débute avec Abraham, sort l'objet d'un passé que le sujet s'efforce de le ressusciter pour être projeté dans un futur comme un but, **un idéal à atteindre**. Le mot est lâché !

La révolution que ce repositionnement produit est sismique puisqu'elle détourne la pulsion d'un mouvement en arrière à la recherche d'un objet du passé pour dégager une

[164] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Seuil, 1994, p.15
[165] Ibidem, p.17

force projetée vers l'avant, vers l'infini dans lequel *la Chose*-1, « *la chosemoinsun* », c'est-à-dire marquée par le manque, peut être finalement approchée.

A ce propos, prenons l'exemple suivant en nous rappelant d'un passage formidable amené dans le texte de 1910, « *Sur la psychanalyse* » et dans lequel Freud retrace l'émotion d'avoir été reçu et de façon glorieuse, aux Etats Unis. A cette occasion l'université lui attribue le titre de Docteur en psychologie alors que, pour son dauphin il n'y a que le titre de docteur en ... pédagogie et hygiène sociale ! Ces américains eurent néanmoins une bonne intuition sur « *l'hygiène* » puisqu'il va la soutenir une vingtaine d'années plus tard lors de sa direction à Berlin de l'Institut gouverné par Goering qui en savait un bout sur l'hygiène… mentale !

Ce dauphin toujours placé à proximité et qui semble incorporer la théorie de son maitre à pleine-bouche, quoi qu'il fasse, il n'arrive pourtant pas à remonter l'écart, peut-être minime, mais inexorablement insurmontable à l'égard de son Antécédent. L'un docteur à juste titre et en adhérence parfaite à son savoir ; l'autre dans une tentative de copie-conforme n'obtient qu'un titre, avec juste ce qu'il faut de différent : pourrions-nous dire avec « *la petite différence* ».

Par anticipation de ce vautourage, **Freud s'évanouit.**

Oui, en prenant le paquebot pour se rendre à Worcester au Massachussetts, Freud est victime d'un évanouissement lorsque ce même disciple s'attelle à l'interprétation des « *restes humains de l'époque historique* » et qu'il montre une preuve manifeste du contenu latent agressif qui l'habite à l'égard de son maître[166]. Freud, dans son inconscient, n'est pas ignare des dynamiques d'appropriation qui habitent son disciple et de la tentative d'identification mortifère au créateur de la psychanalyse. Dans ce sens l'identification devient un mécanisme

[166] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques,* PUF, 2009, p.1000

pour s'approprier de *la Chose* au lieu de la contourner, seul mouvement permis pour s'en approcher.

3. Avec l'« *Autoprésentation* » de 1925 se concrétise le Refus de la position de maîtrise : Freud seul antécédent de la psychanalyse

> « *Jadis l'ascèse - renonciation, privation - était considérée comme un moyen de puissance, aujourd'hui, c'est le savoir. Il semble opportun de soutenir ceux qui, par-delà les privations, veulent accéder au savoir* [167]».
>
> Docteur Sigmund Freud, Professeur d'Université (Vienne)

Déjà en 1911, dans un texte assez court « *Sur la psychanalyse* », Freud traçait le profil de sa science et remarquait qu'elle se prêtait à ce que d'autres chercheurs y canalisent leurs découvertes : il était clair pour lui et à cause du fait qu'il était conscient de représenter l'antécédent absolu de sa discipline, qu'il était nécessaire que ses successeurs enrichissent et développent tant la théorie que la pratique. A ce propos, il produisit, dès son introduction, l'état des lieux de sa science :

> « *La psychanalyse est une combinaison remarquable, car elle comprend non seulement une méthode de recherche sur les névroses, mais aussi une méthode de traitement fondée sur l'étiologie découverte par ce moyen. Je commencerai en disant que la psychanalyse n'est pas un enfant de la spéculation, mais le résultat de l'expérience ; et pour cette raison,* ***comme chaque nouvelle production de la science, elle est inachevée****. Il est loisible à quiconque de se convaincre par ses propres*

[167] Freud S., « *Autoprésentation* » dans *Œuvres complètes, Tome XVII (1923-1925)*, PUF, 1992

investigations de l'exactitude des thèses qu'elle renferme, et ***de contribuer à développer plus avant cette étude*** [168]».

La science que décrit Freud et qu'il a inventée est révolutionnaire dans la mesure où il articule la structure des procès psychiques de l'être humain.

« *Les processus psychiques comme des déplacements d'énergie psychique qui peuvent être mesurés d'après le montant de leur effet sur les éléments affectifs* [169]».

Freud est neurologue de sa formation médicale et dans son autoprésentation il va expliquer son parcours universitaire et son choix électif concernant les études relatives à l'innervation cérébrale. Toute sa vie, sa base médicale lui donnera la force d'agencer l'organique au psychique.

Pionnier dans son domaine, il explique en quoi ses recherches ont porté sur une énergétique qui modifie, par ses déplacements, l'innervation nerveuse jusqu'au point de créer des phénomènes somatiques qui, jusqu'à lors n'avaient été pris en compte que sous leur aspect organique.

Freud, tout en citant le monde scientifique qui travaillait dans le même domaine que lui de la pathologie mentale, nous signale en quoi il est le premier et le seul à inaugurer la voie de la psychanalyse. Il souligne que Janet, tout en étant proche du même champ de recherche, considérait les troubles psychiques « *un échec de la synthèse mentale résultant d'une incapacité congénitale* [170]». Cette idée était très éloignée de la pensée innovante relative « *aux*

[168] Freud S., *Œuvres complètes, Tome X (1909-1910), Psychanalyse*, PUF, 1993, p.28
[169] Ibidem, p. 33
[170] Ibidem, p.30

résistances internes » produites par des conflits intrapsychiques à l'origine d'un refoulement qui, à son tour, auraient été à l'œuvre dans la poussée symptomatique.

Selon Freud, la psychanalyse était d'une *« nouveauté frappante* » ce qui rendait proche la nouvelle science à la psychologie plutôt qu'à la tradition de la psychiatrie.

Plus que jamais, il est clair pour Freud que les symptômes ne peuvent être que la résultante d'une lutte interne entre les pulsions sexuelles au sens le plus étendu et les intérêts moïques toujours vigilants et répressifs. En tout cas, ces symptômes auraient représenté une façon de compromission pour atteindre, malgré la censure, une forme inédite et substitutive de satisfaction.

Personne avant lui n'avait compris ainsi les choses psychiques ! L'idée de fond - et qui sera reprise par Lacan lorsqu'il affirmera que l'inconscient est structuré comme un langage - est que la culture, le fait d'être des êtres parlants, des « *parlêtres* », est le produit d'une gestion pulsionnelle organisée.

> « *Le développement culturel imposé à l'humanité est le facteur qui rend nécessaire les restrictions et refoulements de la pulsion sexuelle*[171] »

La forme la plus subversive dans ce début du « *siècle court* » qui se développe après les lumières, les grandes révolutions sociales et industrielles et les pudibonderies diffuses de la monarchie victorienne, est celle qui consiste à mettre au centre du développement humain la pulsion sexuelle quoique déviée de son but âprement sexuel. Cette force motrice, pulsionnelle, typique de l'être humain car la ***Trieb*** est bien différente du pur instinct, serait selon Freud, **la force** à l'origine du développement du parlêtre.

[171] Freud S., *Œuvres complètes, Tome X (1909-1910), Psychanalyse*, PUF, 1993, p.32

La source étant à rechercher aux origines de l'activité sexuellement polymorphe des enfants, de par un jeu d'interdits, déplacements, condensations – métaphores et métonymies dirions-nous après Lacan. Cette source se trouve être des moins nobles, et pourtant Freud découvre en elle la spécificité du **Genus Homo**[172]. Un des destins de ces pulsions érotiques déviées de leur but primaire, immédiat, est celui de la **sublimation** qui est le domaine où l'homme démontre sa suprématie sur tout ce qui est vivant et qui l'entoure.

> « *La pulsion sexuelle possède à un haut degré la capacité d'être déviée de buts sexuels directs et d'être dirigée sur des buts plus élevés qui ne sont plus sexuels (sublimation). La pulsion est ainsi en mesure d'apporter les plus importantes contributions aux réalisations sociales et artistiques de l'humanité* [173]».

Des années plus tard, entre 1925 et 1926, dans le premier article pour l'Encyclopaedia Britannica, nous retrouvons de façon encore plus claire, le rôle que jouent les pulsions libidinales dans la Civilisation humaine : « *des réactions contre les revendications pulsionnelles du complexe d'Œdipe procèdent les performances les plus précieuses et socialement les plus significatives de l'esprit humain, aussi bien dans la vie de l'individu que vraisemblablement aussi dans l'histoire de l'espèce humaine en général* [174]».

Ce qui nous amène à comprendre qu'aucune différence substantielle n'est à l'origine de l'écart entre normal et pathologique puisqu'il ne s'agit que « *d'une simple différence de degré* » dans la gestion des pulsions érotiques nous dit-il dans ce même article.

---

[172] Freud S., *Œuvres complètes, Tome X (1909-1910), Psychanalyse*, PUF, 1993, p.32
[173] Freud S., *Psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XVII (1923-1925)*, PUF, 1992, P.294.
[174] Ibidem, p.289

4. Révolution du psychanalyste : celui dont la tâche est de s'occuper des pulsions sexuelles et de leurs destins

> « *Pour la résolution du conflit et par là même pour la guérison de la névrose, le patient a besoin de l'assistance d'un médecin formé à l'Ecole de la Psychanalyse* [175]»

Nous savons depuis 1915 et l'écrit sur la métapsychologie, que les pulsions ont différents destins qui leur appartiennent : le refoulement, le retournement sur la personne propre ; le renversement dans le contraire et la sublimation.

Dans notre travail c'est cette dernière issue qui nous intéresse particulièrement et qui est, en même temps, le destin que Freud a le moins abordé puisqu'il ne fit pas aboutir son projet d'approfondissement qu'il délaissa ou, tout du moins, dont on ne retrouva pas le manuscrit.

Nous sommes tout de même frappés par les avancées qui sont les siennes sur la force des « *stimulus pulsionnels* » qui, faute de pouvoir être évacués par un acte vers l'extérieur, produisent une forte énergie interne. Le système nerveux central est soumis, dès lors, « *à des exigences beaucoup plus élevées, ils l'incitent à des activités compliquées, s'engrenant les unes dans les autres, qui apportent au monde extérieur ce qu'il faut de modifications pour que celui-ci procure la satisfaction à la source de stimulus interne…* [176]».

En d'autres termes, un des destins de la pulsion serait dès lors celui d'arriver à « inventer » des modes, des ustensiles, des moyens afin d'agrémenter la réalité pour qu'un stimulus interne puisse trouver sa satisfaction dans son entourage objectal-relationnel.

Cette force intérieure serait donc reconnue comme le vrai moteur poussant l'être humain vers l'univers des découvertes créatives.

[175] Freud S., *Œuvres complètes, Tome XI, Sur la psychanalyse* : 1911-1913, PUF , 1998, p.36
[176] Ibidem, p.37

> « *Nous sommes donc bien en droit de conclure que ce sont elles, les pulsions… les véritables moteurs des progrès qui ont porté le système nerveux, à ce point infiniment performant, au degré de son développement présent…*[177] »

Nous sommes en 1915 et nous savons, grâce à la correspondance avec L.A. Salomé, que Freud a retardé la sortie de ce manuscrit à cause de la guerre. **Néanmoins nous ne sommes pas dupes de la portée immense, pour ne pas dire, révolutionnaire, de ce constat innovatif qui amène à affirmer que la base de la création humaine, son origine, prend ses racines dans les pulsions libidinales, sexuelles**.

Freud parle de la pulsion comme « *d'un représentant psychique des stimulus issus de l'intérieur du corps en la plaçant à une intersection entre le somatique et l'animique* [178]».

Par ailleurs Freud récuse la confusion entre psychanalyse et création artistique. C'est vers 1920, dans une brève « *Préhistoire de la technique analytique*», qu'il va commenter ce rapprochement comme s'il s'agissait d'une sorte de « *résistance* », voire même une forme d'attaque, contre la psychanalyse de la penser comme une production artistique[179]. Une sorte de façon d'affaiblir sa portée.

Cependant, comme il en a l'habitude, il se trouve d'accord pour signaler parmi ses précurseurs, certains écrivains. Donc dans ces sujets issus du monde de l'art, ce qui semble l'intéresser le plus c'est le travail effectué autour de « *La Chose* ». Il met en évidence que ces spéculations qui l'avaient précédé n'avaient, jusqu'à lui, jamais été dirigées vers des fins

---

[177] Freud S., *Sur la psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XI (1911-1913),* PUF , 2009, p.38
[178] Ibidem.
[179] Freud S., *Sur la préhistoire de la technique analytique* dans *Œuvres complètes, Tome XV (1916-1920),* PUF, 2002, p.265

médicales ou scientifiques et qu'elles n'étaient restées que descriptives. Donc le passage entre l'art et la science n'avait pas été franchi.

Une idée très intéressante pointe dans cette réponse à la malheureuse idée d'Ellis de mettre la psychanalyse au niveau d'une production artistique. Elle est véhiculée par le trajet que retrace Freud quant à l'origine de la libre association. Il pose ce début à l'aube de son adolescence, lorsque son père Jacob lui offrît un livre. Nous avons déjà amené la façon dont Freud décrit le processus créatif qu'il relate dans « *le poète et l'activité de fantaisie* » où il signale un mouvement temporel qui, à partir du présent, va puiser dans le passé pour créer un tremplin vers le futur. Dans ce texte il nous fournit un exemple personnel à cet égard : le livre de Börne - cadeau de son propre père - coïncide avec une idée qu'il avait eu lui-même quant à la **libre association** et par cette coïncidence, cet ouvrage si précieux reste le seul qu'il conserve après cinquante ans de vie. L'origine du processus de la libre association s'enracinerait donc dans un vécu lié au passé, se manifesterait dans l'actuel et deviendrait la base pour les démarches futures.

Ce livre de Börne, nous dit P.L. Assoun, est un *objet-écran* précieux qui cache le lien à la personne du père de Freud qui lui fit cadeau de cet ouvrage et qui **lui ouvrit la voie pour approcher Sa Chose.**

> « *C'est dans un livre «du père », Jacob, que Sigmund Freud aura trouvé le Schibboleth précurseur de la Chose*[180] ».

[180] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques,* PUF, 2009, p.1310.

5. Le Christophe Colomb de l'inconscient

> « *La sincérité est la source de toute génialité, et les hommes auraient plus d'esprit s'ils avaient plus de vertu morale*[181] ».

Entre 1925 et 1926 Freud se consacre à de nombreux textes sur la psychanalyse dans lesquels il expose le développement et les processus majeurs de sa discipline. 1926 est l'année de son 70ème anniversaire au cours de laquelle il reçoit les honneurs de sa ville natale sans que son sentiment d'être l'objet d'ostracisme ne soit pourtant amoindri. Il considère que les « *résistances sont persistantes vers la Chose qu'il défend* [182]». Toutefois il a le courage de saisir l'occasion encore une fois pour énoncer **les trois piliers de sa découverte du fonctionnement de la vie psychique qui restent le refoulement, les pulsions sexuelles et le transfert.**

Nous venons de voir quelle secousse a été pour le monde l'idée que la source de toute œuvre de civilisation n'était à rechercher nulle part ailleurs que dans la sexualité infantile. Et ce texte nous intéresse aussi pour la distinction que Freud introduit entre suggestion et transfert, moment qui marque le passage de l'hypnose à la libre association. Freud, nous avons vu, s'appuyait très fortement sur l'œuvre de Börne que son père lui avait offert et qui lui avait permis de faire émerger, loin du contrôle moïque, les instances inconscientes. Il se référait à ses expériences infantiles qui avaient laissé des traces très puissantes au niveau de son histoire personnelle et sur ce qu'il avait compris des hystériques ainsi que sur le dispositif de la cure. A ce propos, le transfert est amené dans son double mouvement qui tresse ensemble l'analyste son patient et la cure qui en découle.

---

[181] Freud S., *Sur la psychanalyse,* dans *Œuvres complètes, Tome XI (1911-1913),* Paris, PUF, 2009, p.268
[182] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques,* PUF, 2009, p.997

« *La psychanalyse réclame beaucoup du médecin comme du malade, elle exige du premier qu'il ait une formation particulière et qu'il se plonge pendant longtemps dans le cas de chaque malade ; de ce dernier elle exige des sacrifices matériels et psychiques considérables*[183] ».

Ici l'accent est mis sur une mise au travail commune où les deux sujets présents, chacun dans sa fonction propre, avancent avec l'élément-tiers qui est la psychanalyse elle-même. Cette situation ternaire exclut d'emblée une volonté de l'analyste de se poser en tant que modèle (moi idéal) et prévient les mouvements identificatoires de l'analysant. Il ne s'agit pas, par suggestion, d'éliminer un « *affect fourvoyé* » mais bien plus puissamment, de retrouver la responsabilité du patient dans sa fixation à l'évènement traumatique lié à sa sexualité infantile.

Il est aussi question, dans ce texte, du « *choix* » de la névrose qui n'apparait plus comme une donnée étiologique mais qui se préfigure comme le résultat d'un conflit intra-psychique qui permet « *le remplacement d'actes animiques inconscient par des conscients*[184] ».

En ce qui concerne la réflexion sur les pulsions, il faut dire que les forces en jeu - « *La nature des pulsions* » - sont de **provenance organique** et elles disposent d'une force titanique qui impose la répétition au sujet. Ce n'est que secondairement que ces pulsions d'ordre somatique et interne, « *trouvent dans les représentations affectivement investies leur représentance psychique* [185]».

Nous suivons pas à pas, grâce à ce texte, les affirmations de Freud puisqu'il s'agit d'extraire encore une fois la psychanalyse de la discipline médicale et de lui ouvrir son champ qui est

[183] Freud S., *Sur la psychanalyse,* dans *Œuvres complètes, Tome XI (1911-1913),* Paris, PUF, 2009, p.290
[184] Freud S., *Psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XVII (1923-1925)*, PUF, 1992, p.291
[185] Ibidem, p.292

psychique bien qu'il s'enracine dans l'organique. Ainsi sont ramenées à notre attention les deux pulsions fondamentales qui caractérisent l'humain : à savoir la libido qui tend à unir, à unifier et la pulsion de mort ou thanatos qui pousse à la destruction, à la déliaison.

La régulation de ces forces dominantes est gérée par le principe de plaisir-déplaisir mais lorsque le monde extérieur se présente avec ses exigences, le principié de réalité vient moduler ou interférer sur ces forces. **Ce qui nous intéresse dans cette remise à jour de la doctrine est le conflit qui se déchaine entre les pulsions de l'inconscient et l'intérêt moïque ou sociétal et qui aboutit aux formations de l'inconscient**.

Nous faisons l'hypothèse que certains disciples de Freud avaient, en quelque sorte, mal géré la contradiction entre leurs propres nécessités d'incorporer sauvagement la psychanalyse et l'obligation de devoir tenir compte des exigences de la réalité. Le besoin de se satisfaire dans l'immédiateté de *la Chose* freudienne a fait que, au lieu de se plier au lent déploiement nécessaire pour cerner la vérité de l'inconscient, des théories d'ordre hallucinatoire et des contrefaçons aient été élaborées ou - mieux - accouchées, bien plus vite que le temps nécessaire. Certains de ses disciples n'ont pas pu prendre en compte la réalité par la conscience qui est « *destinée à la perception du monde extérieur* [186]». Cette réalité a été interpellée par les points les plus profonds de l'inconscient là où gît la libido et là où elle côtoie la pulsion de mort. Ainsi la lecture de la réalité de ces disciples a été dévoyée par leurs mouvements pulsionnels.

Nous avons parlé de Freud comme d'un Christophe Colomb puisqu'il a découvert ce continent majeur qui nous habite qui est représenté par l'inconscient. Dans les années

[186] Freud S., *Psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XVII (1923-1925)*, PUF, 1992.

suivantes et au fil de sa recherche et sous l'influence de la dévastation de la guerre, nous assistons à une découverte fondamentale ultérieure : **celle de la pulsion de mort**.

Il s'agit pour notre travail d'un point essentiel car la pulsion de mort est à la base d'une recherche effrénée de *Das Ding*, de *la Chose* incestueuse mythique originaire.

Pour introduire notre idée nous voulons citer un ouvrage d'un collègue italien qui a écrit un bref texte très proche du grand ouvrage freudien « *Deuil et mélancolie* » de 1917. Il s'agit de « *L'ombra della vita* [187]», titre évocateur d'une célébrissime affirmation de Freud sur « *l'Ombre de l'objet qui tombe sur un sujet*[188] » lors de l'abattement dépressif énoncée dans ce travail de 1917.

L'auteur amène l'idée que la pulsion de mort pousse à la recherche sans fin de Das Ding définie par Freud lui-même dans son abrégé comme « *l'objet perdu de la première satisfaction mythique* [189]».

L'intérêt de cet auteur est qu'il souligne fortement l'aspect mythique de ce moment où - dirait-on avec J.A. Miller - il y aurait eu de l'UN. Cette expérience de satisfaction « *pleine* », sans reste, demeure un moment perdu à tout jamais, point d'origine aveugle, englouti par un refoulement total, soit celui qui se nomme **refoulement originaire**. Selon F. Lolli, il s'agirait d'une « *expérience mythique* », qui produirait une nostalgie puissante mais surtout qui serait de l'ordre du non-pensable puisqu'il s'agirait du moment qui précèderait l'avènement du symbolique sur le réel.

[187] Lolli F., *L'ombra della vita, psicoanalisi della depressione,* La Feltrinelli, 2005.
[188] Freud S., *Deuil et mélancolie, Métapsychologie (1915),* Paris, Gallimard, 1968.
[189] Freud S., *Abrégé de psychanalyse (1940)*, Paris, PUF, 1997.

Lacan parle dans les *Ecrits* du « ***meurtre de la Chose*** *lorsque la parole vient fissurer le réel du sujet. Toutefois cette façon imaginaire de lire l'ontologie humaine, nous permet de border, de faire un survol, de ce qui en est pour le parlêtre « avant » sa chute dans le langage*[190] ».

Il semblerait que la pulsion de mort serait caractérisée essentiellement par la recherche insensée d'une retrouvaille, d'une réunification avec cette expérience d'ordre hallucinatoire, jamais advenue en tant que telle mais porteuse d'une jouissance en deçà du symbolique, « *antécédente à l'inscription du sujet dans le discours, lieu où la mort et la vie semblent fusionner l'un dans l'autre* [191]».

Une pulsion donc qui aurait un but « *anti-naturel* » dans la mesure où elle obligerait un retour dans un lieu impensable, inaccessible à la pensée. Cet aspect nous frappe et il est considéré par nous comme un point nodale de notre réflexion puisqu'il suggère que la pulsion de mort serait ce qui pourrait ramener le sujet dans un lieu de **non-vie**, **la non-vie du sujet**, ce que Lolli appelle « *l'indifferenziato dell'essere vivente* », c'est-à-dire là où il n'existerait que de la matière, de la chair non-humanisée, non traumatisée par le Signifiant. Celle-ci serait le lieu « *paradisiaque* » auquel le sujet aspirerait : l'étendue informe qui précède la vie…

La pulsion de mort s'acharnerait par une tension constante à empêcher « *l'esilio della cosa* », l'obscurcissement de *Das Ding*. Du moment que la Chose est pensée comme non-exilée mais seulement cachée, éloignée, masquée, alors la recherche imbue de nostalgie, d'une rencontre avec elle, resterait une tache épuisante mais tragiquement irrennonçable.

[190] Lacan J., *Écrits*, Vol 1, Paris, Le Seuil, 1966, p.313
[191] Ibidem

V. L'objet *a* comme reliquat ou agalma et son rôle dans la transmission de la psychanalyse

1. Rôle du rapport au Nom-du-Père et transmission

Lacan, dans son immense retour à Freud, nous a permis de lire ce qui restait à déployer d'une pensée si innovante et précursive.

Pour continuer notre démarche qui tente de cerner la particularité de la transmission en psychanalyse, nous devons suivre les développements de certains concepts-clefs que nous avons fait émerger en suivant le parcours de la théorie freudienne.

Nous venons de poser l'hypothèse que la psychanalyse a pu être perçue comme un objet précieux. Un objet appartenant au maître - telles toutes les femmes du père primordial - et qui aurait déchainé le souhait de le posséder à n'importe quel prix, fût-ce au prix même de la mort de son créateur. Une sorte de repas totémique aurait, par magie identificatoire, insufflé le savoir analytique à ces disciples-fils qui, tout en renonçant à la jouissance présumée, attribuée au Père fondateur, auraient pu s'attribuer l'identité d'analystes.

Or, tout en étant conscients de l'aspect métaphorique de notre hypothèse, nous estimons - et nous allons voir que plusieurs auteurs ont cherché dans cette direction - que **le rapport au Père est central dans la transmission de la psychanalyse**.

Jusqu'à présent nous avons montré, à travers quelques brèves réflexions, comment Freud a été le pionnier de sa science, le numéro 0 de la série. De même, nous avons décrit les efforts qu'il a déployés pour établir sa discipline d'un point de vue théorique ainsi que son engagement

pour qu'elle impose sa place dans le domaine des sciences. Freud a échangé avec la sphère intellectuelle de son époque et a été considéré de son vivant, un monument. Proposé 12 fois pour le Prix Nobel, il a été parmi les penseurs les plus respectés du siècle dernier, ce malgré la gêne occasionnée par ses théories subversives.

Lacan, dans son séminaire sur *la relation d'objet*, pointe notre attention sur une question fondamentale de la demande freudienne relative à la question du Père : « *Qu'est-ce que c'est qu'être père ?* [192]».

Ce point apparaitra, au fil de l'enseignement de Lacan, comme absolument central pour saisir le processus de transmission de la structure tant dans le sens de la constitution de la structure psychique humaine que dans l'idée de transmettre un savoir. Cette interrogation centrale nous amène à retracer le parcours compliqué qui a été celui de Jacques Lacan au moment où il s'apprêtait à traiter dans son séminaire la question des Noms-du-Père. Comme nous savons, c'est après le premier séminaire de l'année 1963, qu'arrivera l'ex-communication qui mettra un terme radical à l'enseignement de ce concept. La reprise fut lente et rendue possible qu'au tournant de la formulation de RSI, lorsque Lacan put déployer son idée du nœud borroméen.

Au cœur du développement de la fonction du Nom-du-Père, il émerge le noyau de la castration comme processus nécessaire à l'enfant pour s'inscrire dans la chaîne de succession.

« *Il s'agit que l'enfant assume le phallus en tant que signifiant, et d'une façon qu'il le fasse instrument de l'ordre symbolique des échanges, en tant qu'il* ***préside à la constitution des***

[192] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p. 204

lignées. *Il s'agit en somme qu'il soit confronté à cet ordre qui fera de* ***la fonction du père le pivot du drame***[193]. »

L'interrogation de Lacan sur ce point se resserre puisqu'il va se demander par quelles voies « *le père* » devient le pivot de cet ancrage au symbolique. D'emblée il énonce qu'il faudra se concentrer sur les **trois aspects de la fonction paternelle**, introduisant de fait les trois dimensions futures de RSI.

Du coup, Lacan affirme que l'Œdipe est essentiellement ***androcentrique*** ou ***patrocentrique.***

« *Dans le cas du garçon, la fonction de l'œdipe parait beaucoup plus clairement destinée à permettre l'identification du sujet à son propre sexe, qui se produit en somme, dans la relation idéale, imaginaire, au père* [194]».

Au contraire, à son avis, la question pour les femmes serait plus linéaire du fait que ce qu'elles attendent du père est un objet réel, un enfant de chair alors que, « *entre hommes* » la question devrait se résoudre sur un plan symbolique.

Nous allons proposer un exemple littéraire de Philip Roth pour illustrer l'idée de ce que rechercherait la fille dans la dimension du réel. Dans ce cas la fillette est bègue, ce qui explique le doublement des b et des m ! Nous trouvons cet extrait in "*Pastorale américaine*" Folio[195] (n°3533.)

"*..Oui, pour lui, il va de soi que la cause de ce désastre est une transgression...*"(p.130)
"*Cet été-là, un soir qu'ils rentraient de la plage en voiture, ivre de soleil, affalée contre son épaule nue, elle avait levé les yeux vers lui et lui avait demandé avec un mélange d'innocence et d'audace, en jouant à la grande avant l'heure: "Papa, embbbbrasse-moi comme tu embbrasses mmmmaman*." (p.131)
"*... attira sa fille contre lui et embrassa sa bouche bégayante avec la passion qu'elle lui*

[193] Lacan J.*, Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p. 200
[194] Ibidem, p. 204
[195] Roth P., *La pastorale américaine,* Folio n.3533, Gallimard, 1999.

réclamait depuis un mois sans bien savoir ce qu'elle lui réclamait." (p.134)
"*...or voilà que, même si ça n'avait duré qu'un instant, il y avait eu ça."*(p.134)

Visiblement il s'agit ici d'avoir rendu concret le fantasme de la demande de la fillette. Ici la réponse est un passage à l'acte et non pas un accueil dans le symbolique. Accéder donc à la position paternelle apparait comme une des issues vers la structure mais pour que cela advienne il faut, nous dit Lacan, qu*'**au moins un*** affirme : « *je le suis, père* ». C'est à partir de cette position d'exception que la **dialectique œdipienne** peut s'amorcer.

Par ailleurs et pour revenir sur l'autre voie que celle du féminin, l'entrer dans l'œdipe pour le garçon s'ébauche par **la rivalité quasi fraternelle avec le père**.

A ce propos, nous connaissons les mouvements liés aux disciples de Freud et nous rappelons juste brièvement l'exemple d'émulation produit par Jung lors du voyage aux Etats-Unis lorsqu'il obtint son titre de docteur honoris-causa sur les traces de son « *père-bien-aimé* ». Dans sa quête œdipienne, il voulait être comme ce père tant admiré. Mais pour Lacan, cette attitude ne démontre que trop bien qu'elle est la preuve d'une agressivité d'ordre spéculaire[196] « ***dont le moi de l'autre*** *est toujours le ressort fondamental* ».

Pour preuve, rappelons-nous de l'évanouissement de Freud - de l'aphanasis du sujet - lorsqu'il repéra l'agressivité patente de son dauphin. Et par ailleurs pensons aussi au célèbre exemple de Saint Augustin relativement à la jalousie dans la fraterie qui explique l'état d'âme de celui qui perçoit chez l'autre une complétude supposée.

« *Ainsi la faiblesse du corps au premier âge est innocente, l'âme ne l'est pas. Un enfant que j'ai vu et observé était jaloux. Il ne parlait pas encore et regardait, pâle et farouche, son frère de lait. Chose connue ; les mères et nourrices prétendent conjurer ce mal par je ne sais quels*

[196] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p. 207

enchantements. Mais est-ce innocence dans ce petit être, abreuvé à cette source de lait abondamment épauché, de n'y pas souffrir près de lui un frère indigent dont le seul aliment soutient la vie ? Et l'on endure ces défauts avec caresse, non pour être indifférents ou légers, mais comme devant passer au cours de l'âge. Vous les tolérez alors, plus tard ils vous révoltent[197] ».

L'inscription homme ou femme va se poser dans des registres très différents. Et cela nous amène au cœur de notre recherche. En ce qui concerne un homme, il va s'introduire dans l'ordre du symbolique en tant qu'élément appartenant au Réel tandis que pour une femme, elle va prendre une place symbolisée dans le réel à partir du fait qu'elle est ou présente ou absente. Ce qui se ramène à dire que le « *mâle possède* ***parfaitement*** *un appendice naturel*[198]*, ce qui est* ***réel dans le symbolique*** », mais ce n'est pas que par le fait qu'il va le recevoir symboliquement qu'il pourra s'inscrire dans la Loi. Ce qui nous montre, par extension, qu'**il faut « *du père* » dans la transmission symbolique, qui accepte de faire cadeau de son phallus, de son savoir, pour qu'un « *mâle* » devienne un homme inscrit dans la succession.**

Pour se sortir de son statut de ***petit criminel***[199], le garçon ne peut se suffire du couplet de la présence-absence de son autre maternel ; il s'agit là de la nécessité d'un élément-tiers, « *un partenaire réel* », c'est-à-dire « *quelqu'un qui lui répond* » nous dit Lacan : « *celui qui a vraiment la puissance et qui en répond*[200] ».

[197] Saint Augustin, Confessions, Livre I, Chap. VII, L'enfant est pêcheur,
[198] Lacan J.*, Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p. 209
[199] Ibidem, p. 209
[200] Ibidem, p.209

Ce développement tout autant magistral que clarifiant, amène Lacan à l'une de ses conclusions les plus marquantes qui est celle du rôle de cet être qui serait là pour proférer la réponse qui fait bord à l'appel du fils. Or il apparait une limite, celle que pose l'exception.

Seul le dieu du monothéisme, le « *je suis celui qui suis* » pourrait incarner une telle position d'exception. Mais, en ce qui concerne l'humain, nul ne peut s'arroger ce droit. Ce qui pousse Lacan à nous dire :

« *Le père symbolique n'est nulle part. Il n'intervient nulle part* [201]».

D'où la constitution nodale de ce que les philosophes appellent la « *conscience morale* » comme reste de l'opération du meurtre du père pour qu'il devienne « *intuable* », la borne de l'origine contre laquelle tous les fils doivent échoir pour entrer dans la Loi. Cette Loi « *basée dans le réel* », qui n'est que l'autre face du Surmoi dont Lacan donne la définition suivante :

« *Il y a chez l'homme un signifiant qui marque sa relation au signifiant, et cela s'appelle le surmoi*[202] ».

La castration, au sujet de laquelle Jones aussi a essayé de donner son avis, ne devient accessible que si l'on suit Lacan dans la distinction qu'il pose du manque d'objet qui peut être symbolique, réel ou imaginaire. Pour accéder à la castration, il faudra alors poser tant une mère symbolique qu'un père symbolique[203].

Mais nous venons de voir que ce père symbolique n'est qu'une construction mythique, un point de borne posé à l'infini. Lacan nous dit à ce propos dans le même texte: « *J'ai souvent insisté sur le fait que ce père symbolique n'est en fin de compte nulle part représenté* ». Et

[201] Lacan J.*, Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p. 210
[202] Ibidem, p.210
[203] Ibidem, p.210

pourtant son rôle est essentiel dans la construction de l'œdipe pour en activer le processus. Il reste à lire comme **une donnée irréductible du monde du signifiant**.

Dans ce sens lacanien, nous posons qu'avoir été le père symbolique a été une des fonctions de Freud. Nous nous permettons cette hypothèse car nous sommes de l'avis - et nous allons approfondir cet aspect par la suite, en particulier avec le séminaire sur les Noms-du-Père - que Freud, très concerné par la problématique œdipienne, a lui-même représenté les trois dimensions qui supportent la fonction du Nom-du-Père.

Il a construit ses théories comme père symbolique **qui apparait à l'horizon, comme inventeur unique de la nouvelle discipline (tel le père mythique de la horde) mais aussi comme père imaginaire ainsi que comme père réel, ce qui a donné un nouage et a amené la singularité de la transmission de la psychanalyse à une équivalence avec l'objet phallique du père comme don qui provoque une dette symbolique une fois reçu.**

Le père imaginaire est celui que notre expérience nous fait connaitre le mieux et qui suscite « *toute la dialectique*[204] ». C'est le père envers lequel se tissent des liens tant identificatoires qu'agressifs et qui amènent le sujet à l'*idéalisation*, processus qui aboutit à **l'identification au père**. En ce qui concerne le père réel, il est d'accès plus insondable car les fantasmes créent un voile épais qui empêche d'en savoir vraiment quelque chose.

Cette tripartition qui va devenir topologique, nous montre que le sujet inter-agit avec ces trois faces du Nom-du-Père. Il nous semble que les premiers dissidents de Freud aient particulièrement interagit avec la dimension imaginaire - fantasmatique - de leur Maître Freud en tombant dans toute la dynamique dialectique entretenue par cette dimension. D'où l'agressivité, la convoitise comme rivalité mais intriquées à l'idéalisation comme

[204] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p. 220

objet-agalma et à l'identification (hystérique dirions-nous) successive. Or c'est justement ce père réel qui est, dans le « *drame de l'Œdipe* », le pivot autour duquel la castration peut advenir.

D'un autre côté, nous pourrions penser que Freud, de façon inconsciente et non-analysée, aurait pu garder certains de ses disciples, de par une position « *maternelle* », dans un état d'objet équivalent au comblement de jouissance lié au *Penis-neid* comme le ferait une mère. Mais rien de plus invraisemblable car tout démontre la solidité de Freud dans la position phallique et la dialectique qui a été la sienne vis-à-vis de la fonction du père ainsi que son refus de jouir d'un manque essentiel chez lui en faisant obstruction avec un disciple-objet qui aurait comblé le manque. Aucun leurre n'a été désiré par Freud à ce niveau pour combler un vide.

2. L'objet petit *a* : comment arrive-t-on du point de départ au trait unaire et au trait unien ?

> « *Alors qu'est-ce que j'ai inventé moi ?... Je répondrai, comme ça, pour mettre les choses en train l'objet petit a. C'est évident que je ne peux pas ajouter l'objet petit a par exemple. Ça, ça se touche tout de suite. C'est pas entre autres que j'ai inventé l'objet petit a, entre autres machins, comme certains s'imaginent. Parce que l'objet petit a est solidaire, tout au moins au départ, du graphe* [205]».

Nous allons examiner le rôle de l'objet *a* dans le mécanisme psychique de la castration, là où le reste de cette opération constitutive de la structure, est un élément complexe et opératoire.

[205] Lacan J., *Le séminaire, Livre XXI (1973-1974), Les non-dupes errent,* inédit, Paris, Seuil. 1974

Ce processus nous ramène à un point qui reste central pour nous, celui lié à la relation d'objet qui, pour Lacan, après son développement sur l'Œdipe, ne peut être ni « *harmonieuse* » ni « *uniforme* » puisque l'idéal du moi vient à se constituer différemment suite à **l'intervention sanctionnaire de la castration**. Cet objet *a,* par lui découvert, vient illustrer et amplifier le concept **d'objet perdu**, si opérationnel dans la théorie freudienne.

Lacan, depuis la découverte de l'objet *a* vers 1966, ne pourra la déclarer comme son invention que beaucoup plus tard, en 1974 : « *Alors qu'est-ce que j'ai inventé… je répondrai*[206] » tout en affirmant que « *sa trouvaille est un effet de discours*[207] ». Il veut dire par là que cette idée de l'objet *a* est une des réponses au questionnement du savoir sur la jouissance.

Sur cette voie, dans une autre conférence de 1972 à Louvain, Lacan précise la familiarité de son objet *a* avec le fameux objet perdu freudien dont il est question dans « *Deuil et mélancolie* » et d'où il est dit, comme nous l'avons précédemment remarqué, que « *l'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put être alors jugé par l'instance particulière comme un objet, un objet abandonné* ». En ajoutant « *si j'ai un jour inventé ce qui était l'objet a, c'est que c'est écrit dans Trauer und Melancholie* [208]».

Il est d'un grand intérêt pour nous que Lacan - tout comme Freud - ne se réclame pas le Deus -ex-machina de son invention puisqu'il tient fermement à l'idée qu'il n'est pas donné à l'humain de « *créer à partir de rien comme Dieu*[209] » ce que souligne Erik Porge dans sa réflexion sur l'invention de l'objet *a.*

---

[206] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique : Freud, Lacan, aujourd'hui,* Point Hors Ligne. Ed. Érès, 2000, p.193
[207] Ibidem, p.194
[208] Lacan J., Conférence à Louvain le 13 Octobre 1972, Quarto 1987, n°5
[209] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique : Freud, Lacan, aujourd'hui,* Point Hors Ligne. Ed. Érès, 2000, p.195

Il sera toujours clair pour lui qu'une « *invention* » n'est que re-trou-vailles de quelque chose de **déjà-là**.

> « *L'invention consiste à révéler, nommer et par là-même à ajouter à l'ex-sistence, ce qui justifie d'invention* [210]».

Cet aspect de révélation qui n'est pas à proprement parler une invention, nous semble un point d'exception de l'enseignement de la psychanalyse. **Il s'agirait d'accéder à la possibilité, une fois acceptée la castration symbolique, d'interroger le reste de cette opération - l'objet *a* - chacun selon ses traces, son trauma et d'en pouvoir témoigner sa chose**.

Erik Porge, tout au long de sa réflexion sur *Transmettre la clinique psychanalytique. Freud, Lacan, aujourd'hui*[211], nous rejoint lorsqu'il souligne que la trouvaille de l'objet *a* a été pour Lacan la voie pour dire « *quelque chose, sur la transmission de la psychanalyse, sur ces moyens et la formation qu'elle requiert* [212] ».

Le mouvement de transmission dans ce domaine spécifique qui est celui de la psychanalyse consisterait ainsi à produire, sous forme nouvelle et personnelle, une idée déjà présente dans la théorie. Cet ajout permettrait des avancées et des précisions quant à la doctrine mais comporterait, du coup, un lâcher-prise sur sa propre découverte afin de lui permettre de circuler parmi les autres, « *autres* » à entendre comme ceux qui sont interpellés par la psychanalyse.

---

[210] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique : Freud, Lacan, aujourd'hui,* Point Hors Ligne. Ed. Érès, 2000, p.200
[211] Ibidem, p.200
[212] Ibidem, p.196.

Selon Porge, ce mouvement qui rappelle la dynamique de l'aliénation/séparation, qui est à l'origine du sujet et consiste à mettre en circulation une trouvaille conceptuelle, rend les successeurs non plus des « *possesseurs* » de la discipline mais plutôt, nous dit-il, ses **détenteurs**. Cette idée nous ramène à notre introduction où il a été question du concept d'héritage qui devient un bien dont on a l'usufruit mais non pas la propriété. **Tel le patronyme qui se passe de père en fils comme l'un des plus grands biens immatériels mais qui n'est pas, en soi, possédé par un membre de la famille plutôt que par un autre.**

A ce propos, Porge dans son ouvrage nous indique que **« *nous ne possédons pas la lettre mais c'est elle qui nous possède* »** en effectuant un renversement topologique mœbien étant donné qu'il apparait que c'est la lettre *a* dans ce cas, qui nous précède et qui attend d'être reconnue, pourrions-nous dire a-perçue.

Toujours dans cette direction, rappelons-nous d'un autre ouvrage d'Erik Porge - « *Les noms du Père chez Jacques Lacan* [213]» - où il amène une réflexion précieuse sur la lettre aleph qui n'est pas la première lettre avec laquelle commence la Bible. Il amène cet exemple pour figurer le manque initial, la place vide qui est nécessaire pour que l'histoire commence. Cela dit, cette hypothèse d'humanisation qui s'accomplit du fait qu'un Autre viendra marquer de sa présence l'humain ouvre les portes sur une réflexion plus ample dont nous ne pouvons pas tirer les conséquences dans ce travail.

Cette remarque fait émerger que pour que les choses démarrent, il faut que la première lettre soit absente : qu'elle manque. Ce n'est que grâce à ce vide initial, à cette lettre absente, que la suite de l'alphabet peut apparaitre. Elle n'est pas néanmoins inexistante. Elle n'est juste que absente.

[213] Porge E., *Les noms du père chez Jacques Lacan*, Érès, 2013

Dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan pose l'hypothèse que Freud avec son rêve éveillé que représente *Totem et Tabou*, se soit occupé de façon fondamentale du Nom-du-Père et des aspects qui caractérisent cette fonction nodale.

« *Au départ le père est mort, seulement voilà, il reste le Nom-du-Père et tout tourne autour de ça* [214]».

Une brique importante dans la construction de notre réflexion actuelle repose sur le fait, ontologiquement acquis, du *pater semper incertus* qui pose d'emblée, de Réel pourrions-nous dire, que le père ne prend pas son rôle dans la structuration psychique de ses enfants à cause du lien biologique mais que ce rôle est dépendant de la fonction qu'il exerce d'une part et par ailleurs grâce à l'acte de foi que son épouse et la progéniture vont pouvoir faire à l'égard de sa parole. Il s'agit de métaphoriser le Nom du Père.

Ce constat sur l'incertitude du père entraine une faille au cœur même de ce concept central : si pour qu'il y ait du Père, il faut un acte de foi alors la faille en est une partie princeps : il y a du père et le doute sur ce même père est la cause de la barre qui le divise comme A barré. Il s'agit de la présence d'une absence. Cela nous amène au préalable à préciser la question du Nom-du-Père et d'un Dieu superposable au sujet supposé savoir. Sujet supposé savoir lié à ce Dieu par les mêmes dynamiques sous-jacents au transfert. « *Dieu* », le Nom du Père et le sujet supposé savoir sont donc en relation les uns les autres et nous font d'emblée penser au nouage RSI.

A confirmation de cela, Porge nous indique que « *la première figure du sujet supposé savoir que Lacan désigne est celle du Dieu de Descartes, garant des vérités éternelles* [215]».

[214] Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, Séance du 12 février 1969, Paris, Le Seuil, 2006, p.177

A partir de cette observation ce Dieu garant de cette vérité - « *les vérités éternelles* » - se superpose dans sa fonction, à celle du trait unaire.

Dans son introduction au séminaire sur l'*Identification*, Lacan pose d'emblée que le « *savoir absolu* » n'est pas attribuable à un être de réalité. C'est là un des moments où la barre tombe sur grand A pour en montrer la fêlure : « *l'Autre n'est pas un sujet, c'est un lieu auquel on s'efforce, dit Aristote, de transférer le savoir du sujet* [216]».

Ce grand Autre va être compris comme « *le dépotoir des représentants représentatifs de cette supposition de savoir* » ce qui entraine, nous dit Lacan, que *« c'est ceci que nous appelons l'inconscient* [217]».

Du grand Autre le sujet « *voit revenir* » tout ce qui, refoulé, a été mis hors de la portée de la conscience. Ce lieu barré de l'Autre est donc constitué sur la base d'éléments psychiques transposés en ex-timité de soi. Pas à pas, nous venons de voir que l'issue de la castration pour le garçon est une identification au phallus paternel. Et nous avons la confirmation dans le séminaire de '61-'62 que l'identification dans le sens lacanien est « *une identification de signifiant*[218] ».

Donc l'identification ne se produit pas sur un homme de la réalité qui est le père mais avec le Signifiant phallique qui le représente. Pour mieux comprendre ce passage, référons-nous au fameux exemple de l'Express de 10.15, et il nous sera plus aisé d'arriver à ce que nous essayons de dire relativement au Nom-du-Père qui est une fonction et qui nous fait découvrir qu'il n'existe aucun homme en chair et en os qui serait « *le père* ».

---

[215] Porge E., *Les noms du père chez Jacques Lacan*, Érès, 2013

[216] Lacan J., *Le séminaire, Livre IX* (1961-1962), *L'Identification*, Paris, Ed. du Piranha, 1981, p.20
« *Où j'ai exactement abordé la fonction de cette barrière de la beauté sous la forme de l'agonie qu'exige de nous la CHOSE pour qu'on la joigne* ».

[217] Ibidem, p.21

[218] Ibidem, p.22

C'est ainsi que, tout en pouvant témoigner de l'existence de l'express de 10.15, il est simultanément impossible d'identifier un objet-trait unique qui le représenterait. Toutefois, nous savons qu'un trait unique subsiste qui donne la garantie de l'identité de « *l'Express de 10.15* ».

Du coup nous pouvons finalement percevoir que le Nom-du-Père, tel l'express, existe mais n'est pas incarné. Cela nous ramène à la faille - Ⱥ - dont nous avons traité auparavant et qui nous indique sa nature de signifiant. Il y a donc un quelque chose qui est unique et qui marque l'unicité absolue du signifiant, qui n'est pas un objet de la réalité.

On parle à ce propos de « *einziger Zug*[219] », un trait qui se caractérise par être toujours le même, à l'identique même si de façon minimale. Là où il y a aphanasis du sujet, un seul élément subsiste et le fait de ne pas céder à l'*évanouissement* du sujet lui donne la valeur **d'élément structurel**, irremplaçable. Cette inéliminabilité constitue ce trait comme fondateur de « *l'Un* », comme le noyau central minimum du signifiant :

« *Comme tel on ne peut dire de lui autre chose sinon qu'il est ce qu'a de commun tout signifiant d'être avant tout constitué comme trait, d'avoir ce trait comme support* [220]».

Ce développement de la nature du trait Unique - qui deviendra Unaire - nous est indispensable pour en distinguer la fonction qui n'aboutit pas à une idéalisation « *mythique* » mais permet bien au contraire de mettre en lumière ce que Lacan nomme le concept d'identification inaugurale du sujet au signifiant radical et ce qui nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas d'une appropriation de l'objet phallique parental de la part du sujet. Le Un, écrit par Lacan en chiffre - le 1 - se fait, prend la forme, de *l'instrument* qui permet l'identification qui peut être

[219] Lacan J., *Le séminaire, Livre IX* (1961-1962), *L'Identification*, Paris, Ed. du Piranha, 1981
[220] Ibidem, p. 38

entendue dans son sens de métaphore cannibalique là où « *celui qui mange n'est plus seul*[221] ».

Mais surtout ce qui apparait quasi de façon paradoxale c'est que le 1 en aucun cas ne produit une fonction unificatrice entre un sujet et son Autre. Bien au contraire, le 1 est justement ce qui, inlassablement, va connoter une différence ultime, ineffaçable. Lacan met l'accent sur cet aspect en invitant son auditoire à reprendre un certain chapitre de la Linguistique générale saussurienne qui se termine ainsi :

« *… ce qui caractérise un signe, voilà tout ce qui le distingue. C'est la différence qui fait le caractère comme elle fait la valeur de l'unité*[222] ».

Ce constat amène au paradoxe auquel nous venons de faire allusion qui consiste à observer que « *ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que les autres ne sont pas* [223]».

Ce déploiement que nous avons essayé de suivre au plus près de la lettre, conduit Lacan à un aphorisme magistral qui nous amène encore une fois à la lisière du Nom-du-Père puisque si « ***l'un comme tel est un autre*** », **il peut nous apparaitre enfin plus nettement l'absorption de ce trait qui appartient à l'Autre et qui devient ce par quoi - l'instrument - le je incorpore de « l'1 ».**

Nous pouvons essayer d'illustrer ce propos, central nous semble-t-il pour la recherche que nous poursuivons quant au rôle de Freud, pionnier de l'inconscient et par là, porteur de ce trait unique représenté par l'invention de la psychanalyse. **Il serait envisageable de penser**

[221] Lacan J., *Le séminaire, Livre IX* (1961-1962), *L'Identification*, Paris, Ed. du Piranha, 1981, p. 41.
[222] Ibidem, p.58
[223] Ibidem, p.58

qu'une partie de la transmission du savoir analytique lui appartenant, en tant qu'antécédent unique, ait été incorporée par identification à ce Einziger Zug.

3. Psychologie des foules et analyse du moi : pourquoi la topologie lacanienne révolutionne le schéma des relations entre l'objet et l'idéal du moi.

Nous venons de voir le rôle iconique du mythe du père de la horde forgé par Freud pour expliciter la constitution de la structure psychique au travers des mouvements incestueux à l'égard du père et leur issue, de par la castration, vers un processus identificatoire à ce même-père mis à mort.

Dans *Psychologie des foules et analyse du moi*[224], Freud revient sur les mécanismes déclenchés par l'attachement au « *chef de la horde* » et s'oppose à l'idée de Le Bon qui soutenait une émergence de comportements nouveaux, voire héroïques parmi les membres de la foule lorsqu'ils se liaient autour d'un chef. Or Freud montre que ces attitudes apparemment nouvelles ne sont que le lâchage de prise sur les mouvements **pulsionnels** refoulés.

La présence d'un leader, d'un chef, d'un meneur ou d'un père-fouettard aurait autorisé un déchainement désinhibitoire des motions inconscientes inacceptables pour le moi. **D'où il émergerait de ces réflexions un double enjeu que Freud avait déjà saisi dans *Totem et Tabou* : l'importance du rôle de meneur comme objet convoité, exerçant un pouvoir hypnotique sur la foule ; Et la contagion qui se produirait entre ces membres qui la constituent quant à leurs attitudes libérées du joug du refoulement et de l'interdit et qui pourraient suivre sans limitation leurs mauvais penchants.**

[224] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010

Nous arrivons ainsi à la fameuse considération freudienne relative au passage qu'effectue un objet convoité en glissant de sa place à celle de l'idéal du moi. Il en parle en ces termes :

« *Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres* [225]»

Cette formulation amène Freud à produire un schéma dans lequel apparait le lien entre le sujet et l'objet qui lui possède un statut d'ex-timité puisqu'il est simultanément composé par le représentant d'un objet interne ainsi que par le représentant d'un objet externe. Il est aussi question d'une certaine analogie - qui nous intéresse particulièrement - entre le fonctionnement qui soutient une multitude d'individus regroupés en foule et celui qui gère un sujet singulier. Ce « *pont*[226] » que Freud essaie d'établir, rapproche les dynamiques d'un agglomérat représenté par une foule avec les dynamiques d'une instance individuelle qui est celle du moi.

Ce qui émerge en particulier c'est le mouvement de désinhibition qui a lieu dans l'égo rationnel lorsque le soudage avec d'autres « *moi* », autorise l'émergence de la vie pulsionnelle refoulée. Encore une fois, nous arrivons à l'idée que la fonction du père de la horde - ici incarnée par le « *meneur* » - est celle de provoquer une cohésion chez les fils qui, pouvant se débrider, assument leur souhait de meurtre vis-à-vis du Père et l'exécutent en se laissant aller à ce penchant mortifère. Cela va donner lieu à des identifications réciproques puisque « *ces fils* » se seraient rapprochés entre eux à cause du fait d'avoir accompli le même acte.

[225] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010
[226] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009

En retraçant brièvement l'excursus de cet ouvrage, nous constatons qu'«*un individu isolé, au sein d'une foule, subit sous l'influence de celle-ci,* ***une modification de son activité psychique*** [227]». Ce que Le Bon n'avait pas pu saisir dans son traité, émerge grâce à la lecture freudienne qui met l'accent sur l'intrication puissante de la suggestion avec la libido comme lien qui soude entre eux les membres de la foule. Ce lien fort qui se tisse n'est que la conséquence des relations primordiales instituées au sein de la famille et que Lacan reprendra beaucoup plus tard dans les *Complexes familiaux*[228] et dont Freud fait la description lors du chapitre VI de son ouvrage. Il nous y rappelle que les « *liaisons de sentiments* [229]» qui se retrouvent dans la cohésion de la foule, sont de deux catégories : l'une verticale - le lien au meneur - et l'autre horizontale qui implique l'attachement entre pairs. L'aspect lié aux sentiments est le grand décryptage que Freud nous livre suite à ses considérations sur le mouvement libidinal qui peut être déclenché non seulement à l'égard d'une personne - le meneur - mais tout autant vers une idée, ou un aspect symbolique qui provoqueraient le même élan profond. Il s'agit donc de se lier sur un mode libidinal tant au meneur qu'à ses pairs.

Nous retrouvons à ce propos, un autre point déterminant de notre réflexion puisque nous avons émis l'hypothèse que Freud et son invention ont représentés un puissant objet d'attraction. C'est dans *Psychologie des masses* que nous trouvons un appui positif à notre recherche puisque les individus se regroupent et se soudent entre eux au travers de leur **hainemourement** vis-à-vis du chef. En premier lieu ce chef aurait été Freud, quoique nous reviendrons sur le fait qu'il n'ait en aucun cas, durant toute son existence, voulu exercer une position de maîtrise. En deuxième lieu, ses disciples se seraient unis grâce à la passion pour une idée qui put prendre totalement la place d'un être humain. Cette idée pourrait se définir

[227] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF,
[228] Lacan J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001
[229] Freud S., *Œuvres complètes*, *Tome XVI (1921-1923),* PUF, 1992, p.38

comme « *le meneur ou l'idée menante, fondant l'être et l'idée dans un seul objet puissant au niveau libidinal* [230]». Dans notre cas deux choses sont superposées : **Freud et la psychanalyse. Du coup l'objet qui en découle semble avoir un attrait décuplé, amplifié : un objet *a* à la puissance *n*, un objet agalmatique**.

Freud en poursuivant sa route quant à l'idée que l'on puisse remplacer le meneur par une idée, cite l'exemple des communautés religieuses et avec un certain humour, il introduit l'idée que ce lieu attractif qui pourrait être même une abstraction qui fascine, risque parfois d'être un lieu vide sans que cela empêche la création de liaisons libidinales :

« *Le meneur ne pourrait-il pas, dans les autres, se trouver remplacé par une idée, une abstraction, ce avec quoi font bel et ben déjà la transition les masses religieuses, avec leur chef* ***suprême impossible à montrer***[231] ».

Freud démontre par une série d'exemples, à partir de la famille jusqu'à arriver à l'insupportation envers certaines races[232], que les liens les plus intimes se construisent sur une **base d'ambivalence.** Cette considération nous permet de poser un autre élément de notre réflexion par rapport aux sentiments contradictoires qui caractérisent le lien libidinal à l'Autre.

Dans la constitution d'une foule, ce phénomène de l'ambivalence devient opaque. Il est moins opérant à tel point que même **le sentiment de répulsion** vers autrui s'estompe, créant une fraternité partagée. Freud explique ce virement libidinal par une compression du narcissisme

[230] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010
[231] Ibidem, p.38
[232] Ibidem, p.40

qui se produirait grâce à une limitation qui surgit à partir de l'amour que le « *soi* » peut éprouver pour l'autre.

« *La libido s'étaie sur la satisfaction des grands besoins de la vie et choisit pour ses premiers objets les personnes qu'y participent. Et, comme chez l'individu, c'est, dans l'évolution de toute l'humanité, l'amour seul qui a agi comme facteur de culture, au sens d'un retournement de l'égoïsme en altruisme. Et d'ailleurs, aussi bien l'amour sexué pour la femme, avec toutes les obligations qui en découlent de ménager ce qui était cher à la femme que, désexualisé et sur le mode sublimé, l'amour homosexuel pour un autre homme, qui se rattachait au travail commun*[233] ».

La foule, - voici un aspect innovateur amené par cet essai - se trouverait à agir comme dans un moment privilégié pendant lequel les revendications moïques resteraient muettes en la faveur d'une certaine solidarité dans laquelle les buts sexuels des pulsions « *sont déviées de leurs buts originels*[234] ». Cette façon de se lier à autrui est de l'ordre de ce qui se produit dans la vie amoureuse et Freud va nous aider à parcourir une voie parallèle à la vie sentimentale et qui concerne les processus identificatoires comme autre cause probable du lien social.

En ce qui nous concerne, nous voulons dès lors analyser la complexité du lien qui se tisse avec le leader et ses adeptes d'une part et entre ses mêmes disciples par ailleurs. Une modalité de lien provient directement de la libido et s'étaie sur les premiers objets d'amour parentaux ; mais simultanément, Freud nous amène à une autre modalité de lien dérivée des mécanismes d'identifications vers un trait saillant chez l'autre, de par l'**Einziger Zug** qui serait perçu comme un des mouvements les plus précoces - pré-œdipiens - de liaison à autrui.

---

[233] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.42
[234] Ibidem, p.42

Freud nous indique le constat suivant quant aux mouvements affectifs du garçon vis-à-vis de son père : « *il fait du père son idéal* [235]». Dans ce sens nous trouverons une analogie à l'échelle plus vaste, celle de la foule.

Nous estimons que Freud arrive à cerner au plus près dans ce passage, les modes d'attachement du garçon vis-à-vis de ses parents ; en ce qui concerne la mère elle reste un objet investi libidalement alors que le père devient un **modèle idéal auquel s'identifier.** Ce qui prouve que ces deux façons « *d'aimer* » ses parents diffèrent profondément selon à qui est adressé l'amour.

L'étape suivante dans laquelle Freud distingue la modalité de liaison au père, nous est encore une fois utile puisqu'elle souligne deux aspects qui ont été déclenchés par la figure iconique de Freud lui-même. Le garçon peut souhaiter « *d'avoir le père* » suite à une position plutôt féminine ou bien « *d'être le père* », ce qui reviendrait à forger son moi sur l'instance d'un idéal, « *que le moi fasse sienne les propriétés de l'objet* [236]». A notre avis ces mouvements se sont produits à plus ou moins forte intensité, chez les disciples de Freud.

Nous avons déjà parlé de ***l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi*** et nous allons suivre les conséquences de cette chute élaborée dans le texte *Deuil et mélancolie*[237] dans lequel, le moi apparait divisé. Une des deux parties du moi, nous dit-il, « *est celle modifiée par introjection, qui inclut l'objet perdu* [238]». A partir de là, l'autre partie, ayant une position critique, se développe comme l'instance de **l'idéal du moi** et gère toute une série de fonctions parmi

[235] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010 p.42
[236] Ibidem, p.44
[237] Freud S., *Deuil et mélancolie,* dans *Œuvres complètes, Tome XIII (1915-1917)*, Paris, PUF, 1988, p. 259-278
[238] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.47

lesquelles trône la conscience morale. Cet idéal deviendrait alors un lieu psychique qui se soumet à ne pas pouvoir satisfaire les demandes du moi de l'enfance. Ce Moi, du coup, devient le **vrai héritier du narcissisme originel**.

A partir de ces considérations, il émerge une caractéristique, apparemment anodine mais en réalité très explicative pour notre recherche. **Il peut exister un écart variable, voire très important, entre le moi et son idéal du moi**. Pour réduire cette distance, le moi pourrait alors chercher, vouloir adhérer, à une instance idéale qui ne lui serait plus interne mais qu'il identifierait sur un objet externe de l'ordre, d'un trait unique chez un « *meneur* » qui serait aussi le représentant d'un trait idéal pour les autre « *moi* » des membres de la foule. De même nous retrouvons ce phénomène du moi qui tend à prendre un objet externe comme partie à investir, semblablement à lui-même, dans le transport amoureux où l'autre est élevé à la place d'un idéal :

« *Nous reconnaissons que l'objet est traité comme le moi propre, que donc dans l'état amoureux une bonne mesure de la libido narcissique déborde l'objet. Dans ces formes de choix amoureux, il saute aux yeux que* ***l'objet sert à remplacer un idéal du moi propre, non atteint*** [239]».

Le but recherché est donc d'ordre narcissique car dans la proximité, disons dans l'intimité de l'objet idéal, c'est le moi qui, finalement, prend ses satisfactions narcissiques. **Dans les cas extrêmes, cette génuflexion du moi face à l'objet idéalisé peut aussi produire des phénomènes d'effacement moïque.**

[239] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.51

« *L'objet a pour ainsi dire consommé le moi* [240]»

Nous pourrions parler donc avec Freud du **rayonnement de l'objet mis à la place de l'idéal du moi**. La conclusion est d'un intérêt absolu puisqu'elle **fait apparaitre le destin du moi** dans le processus d'identification ou dans l'état de fascination amoureuse.

Dans le premier mouvement, celui de l'identification, le moi est fortement enrichi des qualités de l'objet alors que dans la situation amoureuse, il ne fait que s'appauvrir : « *il s'est abandonné à l'objet* [241]». Cela rapproche l'état amoureux de la situation hypnotique où l'hypnotiseur se glisse à la place de l'idéal du moi. Ce qui plus est, à cette instance idéale, revient la tâche d'examiner la réalité ce qui entraine que le moi dans son abandon, n'est plus capable de discernement vis-à-vis de la réalité puisque il l'a totalement confié à son instance idéale.

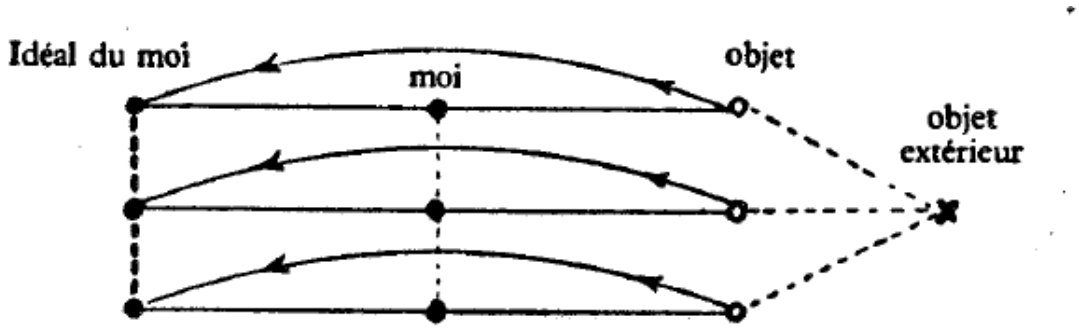
4. Graphique freudien de l'idéal du moi : un élément supplémentaire pour saisir la complexité du legs freudien.

« *Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi, et se sont, en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres*[242] ».

A la fin du chapitre sur l'identification Freud aboutit à une représentation graphique de son exposé. Ne possédant pas encore la topologie, la compréhension qu'il nous offre des mouvements internes appartenant à l'instance du moi, restent figés et ne montrent pas les

[240] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.51
[241] Ibidem
[242] Ibidem

inter-relations entre les différents lieux psychiques. Néanmoins ce schéma exprime une grande complexité car il envisage les relations du moi d'une part, avec son idéal du moi et d'autre part, avec l'objet investi par son amour moïque. Ce schéma reproduit aussi toute une série de « *moi* » qui sont représentés par des lignes isomorphes pour en exprimer la mêmité des mouvements internes.



Nous pouvons observer le mouvement rétrograde de l'objet qui vient se loger vers « *l'intérieur* » du moi en donnant naissance à l'instance de l'idéal du moi. Ce premier passage souligne que l'amour éprouvé à l'égard d'un objet va être transposé vers une instance interne en gardant **la même nature d'investissement libidinal**. L'objet et l'idéal du moi sont investis par le même sentiment et, comme nous l'avons vu au chapitre précédant, cet investissement peut provoquer deux réactions opposées : l'une relative à un assujettissement à l'objet (l'état amoureux), l'autre qui peut entrainer une amplification du moi par incorporation des caractéristiques de l'objet (identification). Nous serions ainsi dans un mouvement d'appauvrissement/enrichissement du moi. L'objet dont Freud se préoccupe dans son *Analyse du moi* est celui que représente le meneur et Freud essaye de faire émerger les raisons de la passion qui se déchaine pour ce leader. En même temps il analyse comment cette passion se produit à l'identique chez tous les membres de la foule que nous avons nommé « *des moi* ».

Le point crucial de cette analyse réside dans l'analogie qui émerge entre les relations établies par les fils de la horde (entre « *leur moi* ») et celles d'avec le père de *Totem et tabou*. Pour la première fois et de façon explicite, le père n'apparait plus seulement comme le détenteur unique de toutes les femmes et le seul ayant droit à la jouissance mais aussi comme celui qui possède un trait unique qui le **transforme en l'idéal du moi pour tous ses fils**.

Déjà à partir de ces observations, il nous est possible d'entrevoir que tant le meneur que le père de la horde sont transposés dans une position qui s'avoisine à celle d'un dieu. Et pour tout dire, elle acquiert les caractéristiques de l'hypnotiseur plus celles du sujet supposé savoir : Moult qualités lui sont attribuées, l'objet semblant brillant voire hypnotique. L'attachement au meneur-père de la horde produit deux mouvements affectifs comme nous venons de le voir. Un qui compactifie tous les membres entre eux dans leur amour commun envers le leader ; l'autre qui fait que tous adressent leur libido à un même objet. Ce chef suprême a des caractéristiques spéciales que Freud énumère et parmi lesquelles il souligne une distance, un quasi-dédain, à l'égard des objets relationnels :

« *Mais le père de la horde originaire était libre. Ses actes intellectuels étaient, même dans l'isolement, forts et indépendants, sa volonté n'avait pas besoin du renforcement par celles des autres. En conséquence de quoi nous admettons que son* ***Moi était peu lié libidinalement, il n'aimait personne en dehors de lui*** *et n'aimant les autres que dans la mesure où ils servaient ses besoins*[243] ».

E. Porge note que Freud dans sa réflexion, met sur le même plan deux moments différents qui caractérisent les relations de la foule avec son leader. Dans *Totem et tabou*, le père supprimé génère parmi les fils une culpabilité qui va les unir en estompant la nostalgie du père mort et

[243] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.63

la rivalité entre frères qui va donner lieu à la **communauté des frères**[244] : le père tué se transforme en idéal du moi qui, dans l'histoire, va être représenté par **le totem, le Christ, le chef, le héros**[245]. A la suite de ces grandes figures sociétales et à cette même place, vont pouvoir se câler comme nous avons vu, l'hypnotiseur et l'objet aimé. D'où une première conclusion qui amène à dire que **l'héritier du meurtre du père de la horde est l'idéal du moi**. Par cet effort monumental, Freud, au-delà du mythe dont il a besoin pour imaginariser le processus constitutif de la fonction de l'idéal du moi, essaye de faire émerger la genèse et la constitution des instances internes du sujet et leurs relations à l'objet.

L'état de soumission que nous venons de décrire est régressif et signale une reviviscence de la **position passive-masochiste** de l'enfant face au binôme parental. Le Bon aussi souligne « *la soif de soumission* » de la foule. Cela amène Freud à la considération suivante :

« *Le père originaire est l'idéal de la masse, qui a la place de l'idéal du moi domine le moi* [246]»

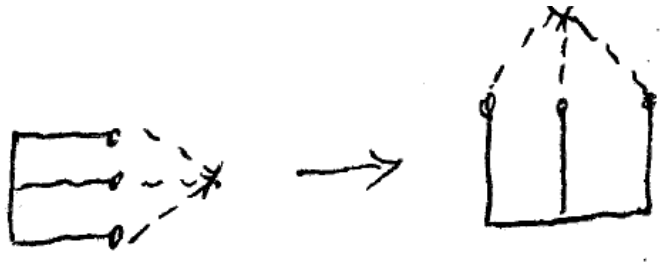
Lacan, fasciné par cette avancée freudienne, revient dans les *quatre concepts*[247] sur ce schéma et l'élève, selon E. Porge, à la dignité d'un algorithme puisqu'il lui attribue une fonction opérative qui, de par sa propre structure, à une vie propre.

La transformation se produit à deux niveaux : l'objet interne-externe freudien est remplacé par l'objet petit *a*, un des deux rares concepts que Lacan pose comme son invention ; et l'idéal du moi ne sera plus seulement perçu comme héritier du meurtre du père de la horde mais il

[244] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.61
[245] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique, Freud, Lacan, aujourd'hui*, Point Hors Ligne, Érès, 2000, p.18
[246] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.67
[247] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990

prendra aussi la fonction du **trait unaire** comme Lacan l'avait déjà signalé deux ans auparavant dans le séminaire sur l'*identification*[248].

La magie au niveau théorique qui aide à mieux comprendre le processus identificatoire advient par la rotation du schéma freudien. Le posant à la verticale, Lacan arrive à produire un graphe tridimensionnel sur des plans géométriques croisés mis en perspective et qui nous permettent une appréhension visuelle signifiante.



Selon E. Porge « ***cette mise en perspective du schéma de Freud éclaire la réécriture de Lacan mettant a à la place de l'objet***[249] ». Nous avons compris, suite aux réflexions précédentes, que l'hypnose repose à **l'identique** sur les mêmes mécanismes qui déterminent la formation de la foule et il nous reste à évaluer un autre point important dans ce travail pour comprendre **l'opération analytique qui différencie l'hypnose de la psychanalyse** puisque celle-ci, tout en reposant sur une superposition du sujet supposé savoir à l'Idéal du moi, se cautionne justement sur la **maitrise de la distance à garder entre le I et le a**, où l'idée de distance est à lire dans le sens d'une position interne symbolique que le sujet arrive à maintenir à l'intérieur de soi vis-à-vis d'un objet relationnel.

[248] Lacan J., *Le séminaire, Livre IX* (1961-1962), *L'Identification*, Paris, Ed. du Piranha, 1981
[249] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique, Freud, Lacan, aujourd'hui*, Point Hors Ligne, Érès, 2000

« *Or, qui ne sait que c'est en se distinguant de l'hypnose que l'analyse s'est instituée ? Car le ressort fondamental de l'opération analytique, c'est le maintien de la distance entre le I et le a* [250]».

En faisant un pas de plus, cette condition de distance va se vérifier entre le *a* et le 1 dont nous avons déjà parlé, qui vont devenir le trait unaire et l'idéal du moi. Preuve ultérieure de la différence entre le I de l'idéal du moi et le 1 du trait unique, représentant ultime et exclusif de cet idéal. Ce que Lacan va poser comme une équation très significative où le 1 et le *a* apparaissent définitivement disjoints : $\frac{1}{a} = 1 + a$

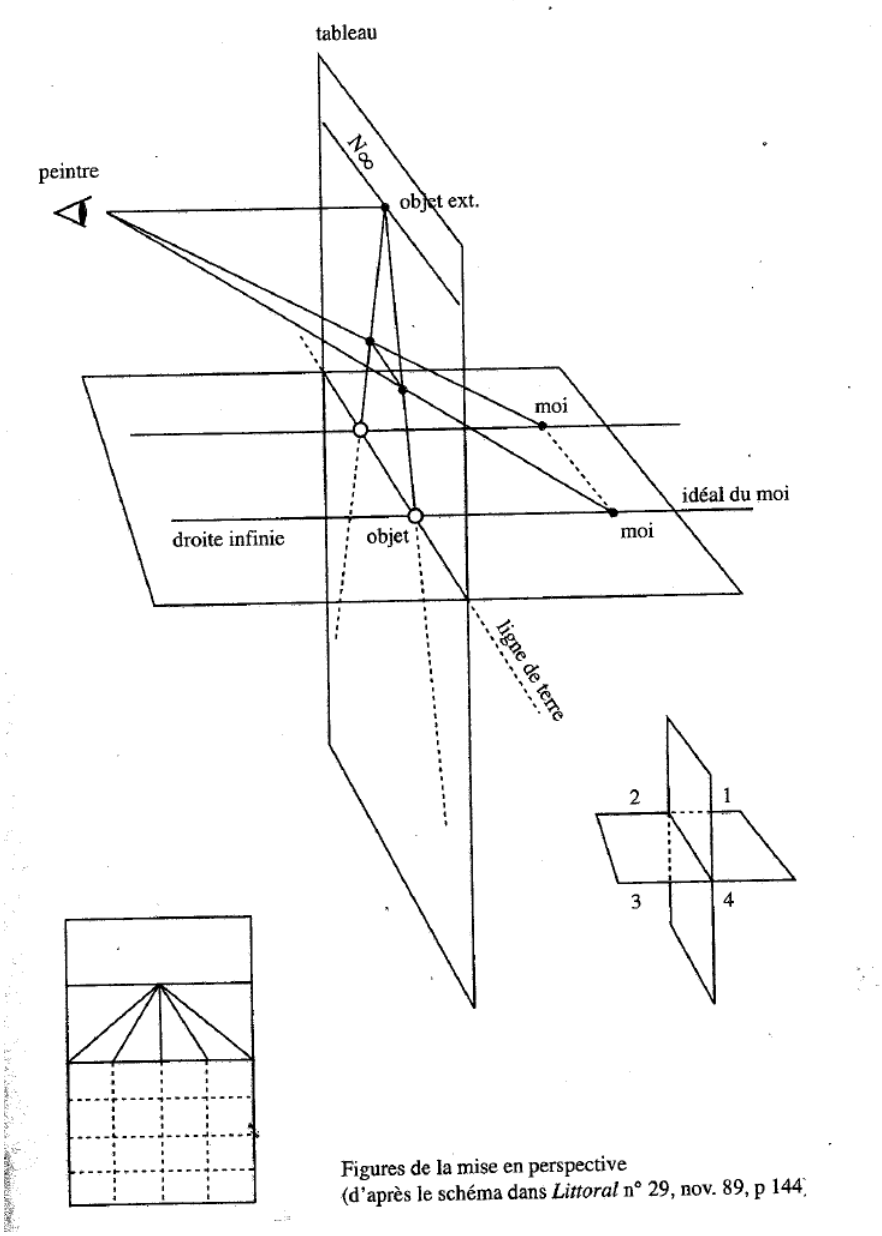
Cela qui confirme la différence entre le 1 du trait unaire sur lequel repose l'idéal du moi et l'objet *a*, cause du désir.

Nous allons juste introduire une dernière précision qui apparait dans le Séminaire XX, *Encore*[251], et qui complexifie ultérieurement les mouvements libidinaux de la foule à l'égard du chef. Si nous avons pu extraire le 1 de l'idéal du moi comme trait unaire ultime caractérisant le chef, il nous faut maintenant aborder la question de l'Un unien qui se place de façon synchrone à côté du zéro et non pas en succession avec lui.

« *L'unien désigne le mode par lequel l'unaire - trait comptable, trait de la différence pure, de la répétition, noyau de l'idéal du moi - se relie dans sa genèse comptable, au vide, non pas comme le disait Frege, comme successeur du O mais comme synchrone à lui* [252]».

[250] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990, p.245
[251] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), Encore,* Paris, Le Seuil, 1975.
[252] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique, Freud, Lacan, aujourd'hui*, Point Hors Ligne, Érès, 2000, p.154.

L'unien en tant que concept, relève de la position d'exception du père alors que le trait unaire est l'aspect « *comptable* », ce qui marque la différence et qui est à la base de la répétition. Ces caractéristiques en font « *le noyau de l'idéal du moi*[253] ».



Figures de la mise en perspective
(d'après le schéma dans *Littoral* n° 29, nov. 89, p 144)

[253] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique, Freud, Lacan, aujourd'hui*, Point Hors Ligne, Érès, 2007.

5. L'objet *a* : élément nodal à statut spécial[254] dans l'identification, le transfert et la transmission

Nous avons longuement parcouru le développement du concept d'identification qui est articulé avec **beaucoup de finesse** dans *La psychologie des masses et analyse du moi* ainsi que nous le rappelle Lacan dans son *séminaire XI*. En particulier Freud départage une simple identification en miroir dite « *spéculaire* », qui serait une sorte de mimesis à l'autre, d'avec l'identification comme processus d'intériorisation de la qualité « *Une* », reconnue et prélevée chez l'Autre et qui provoque, elles, un enrichissement moïque. Dans ce dernier cas, l'identification entraine une modification structurale du moi et ne serait pas un simple collage d'une étiquette estampillée sur le moi.

Le processus que Lacan va ultérieurement expliciter, nous fera effectuer un pas de plus dans la clarification de cette dynamique d'intériorisation. L'identification est ce qui devient alors le soutient du sujet qui essaye de se positionner dans le champ de l'Autre.

Dans ce glissement vers le champ de l'Autre, le sujet va se regarder lui-même sous l'angle qui lui fera apparaitre ce « *lui-même* » le plus satisfaisant possible. Ce n'est qu'à la suite de cette étape qu'il pourra y avoir une identification spéculaire qui, elle, a à voir avec **la tromperie** de l'amour[255].

« *En tant que mirage spéculaire, l'amour a essence de tromperie. Il se situe dans le champ institué au niveau de la référence du plaisir, de ce seul signifiant nécessaire à introduire une*

[254] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990, p.240
[255] Ibidem, p.241

perspective centrée sur le point idéal, grand I, quelque part placé dans l'Autre, ***d'où l'Autre me voit*** *sous la forme d'où il me plait d'être vu*[256] ».

Que se passe-t-il au niveau transféral ? Nous allons y arriver mais pour l'instant, reprenons notre discours à partir de l'objet *a* pour lequel Lacan nous introduit à une réflexion poussée.

« *L'analysé dit en somme à son partenaire, à l'analyste -* ***je t'aime****, mais, parce qu'inexplicablement, j'aime en toi quelque chose plus que toi -* ***l'objet petit a****, je te mutile* [257]».

Reprenons ce passage puisqu'il condense ce que nous venons de voir dans les chapitres précédents. Mieux que ça : **nous pouvons commencer à tresser les unes aux autres les ficelles que nous avons explorées jusqu'à présent**.

Nous avons vu que l'objet investi, libidinalement, par nœud de capiton, va se positionner à l'intérieur du moi du sujet. De ce lieu, il acquiert la fonction de l'idéal du moi. Par un autre mouvement structural ce point I va être placé dans le champ de l'Autre ; à partir de ce lieu, le sujet va être vu par ce I qui le regardera « *aimablement* », ce qui va produire une satisfaction narcissique.

Or c'est le sujet, en partant de l'objet *a*, qui va extraire ce même objet en le plaçant d'abord dans son lieu psychique interne - l'idéal du moi - pour l'en extraire successivement et le placer, dans un deuxième temps, dans le champ de l'Autre.

Au niveau du transfert et en ce qui concerne sa dissolution, ce qui va se produire c'est que l'analysant **va rapatrier** cet objet qu'il avait posé de par le processus que nous avons indiqué, au lieu de l'analyste. Voici pourquoi Lacan établit que l'analysant, à partir d'un certain point,

256 Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990, p.241
257 Ibidem, p.241.

va « *mutiler* » son analyste. **Il s'agirait de rapatrier chez le sujet le désir qui est le sien et qu'il ignorait selon le fameux exemple du menu chinois où il est dévolu à la patronne d'indiquer au client ce dont il a envie.**

« *Je veux dire que l'opération et la manœuvre du transfert sont à régler d'une façon qui maintienne la distance entre le point où le sujet se voit aimable, - et cet autre point où le sujet se voit causé comme manque par a, et où a vient boucher la béance qui constitue la division inaugurale du sujet* [258]».

Dans cette réflexion l'objet *a* se dévoile être donc ce reste de l'opération inaugurale du signifiant qui barre le sujet et qui le sort de sa relation à la Chose. Nous pourrions nous référer au schéma du **huit intérieur** qu'amène Lacan et dans lequel apparait la dynamique de la demande du sujet, reprise aussi dans l'exemple de : « *qu'y a-t-il dans le menu ?* » ; **par mouvement identificatoire l'objet est ramené à l'intérieur du sujet ; grâce au transfert, le sujet peut se voir de là où il est aimable et du coup il peut rapatrier son désir en laissant tombé son analyste**.

Ce mouvement que nous considérons d'ordre exceptionnel, dévoile comment le sujet, pour connaitre son désir et s'en approprier, doit passer par l'Autre. Dans cette dynamique, nous sommes loin de l'identification mimétique ou de l'assujettissement amoureux à l'Autre qui dépouille le moi du sujet. **Au contraire, de par ce passage structurel, nous arrivons finalement à saisir un des moyens les plus efficaces et les plus porteurs de vérité pour la construction du moi du sujet.**

[258] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990, p.243

Le rapatriement de l'objet *a* comme désir et non plus comme objet qui obstrue le manque, indexe et marque une expansion du sujet.

L'enrichissement dont parle Freud est ce qui nous fait comprendre le processus qui permet au un sujet de se substantifier et de prendre consistance. Dans ce sens nous arrivons à séparer l'acquisition d'un savoir rationnel qui se fait par volonté de complétude, moteur du discours universitaire, d'avec un savoir insu qui devient la vérité d'un sujet et qui s'opère grâce au discours de l'analyse : $\frac{a}{S_2}\ \frac{S}{S_1}$

Formulation qui dévoile finalement toute son ampleur pour notre propos.

Ici l'objet *a* est en position d'agent comme nous venons de le voir dans le mécanisme de l'identification ; en position de vérité nous avons ce savoir dans les brumes puisque nous le déposons chez l'Autre ; le sujet est celui qui est censé, dans sa position d'Autre que lui-même (le fameux point I), de se mettre au travail pour en savoir un peu plus sur son désir ; et c'est par cette quête de son objet cause de désir qu'il arrivera à produire ses signifiants majeurs, son S_1.

Le S_1 est un des éléments que nous avons tant cherché dans ce travail dans le sens d'un savoir vrai sur le psychanalyse, produit simultanément par des connaissances théoriques et par la vérité sur soi-même.

Nous considérons que ce S_1 est l'équivalent du savoir acquis en psychanalyse ; produit par un mouvement inconscient et qui se différencie du savoir universitaire, référentiel, universel. Le savoir issu du discours universitaire se tisse avec le S_1 produit par le

discours analytique. Seul ce savoir complexe bâtit avec la vérité du sujet, est le savoir apte à la transmission en psychanalyse.

6. Relation entre Einziger Zug et l'idéal du moi

> « *L'objet petit a est effet du discours analytique et, comme tel, ce que j'en dis n'est que cet effet même*[259] ».

Nous venons de voir le rôle de l'objet *a* dans le processus de l'identification et de la forgeaison de l'idéal du moi. Cet « *objet* » donc qui se forme par prélèvement d'un trait chez l'Autre et qui devient la cause de notre désir. De même, dans la lecture que nous avons donnée du transfert et du rôle du sujet supposé savoir, nous avons suivi cette **extraction qui se fait au champ de l'autre de cet objet agalma rapatrié chez le sujet**. Lorsque Lacan affirme que l'on n'invente rien ex-nihilo, il nous amène à comprendre que « *ce qui s'invente vient d'ailleurs et cet ailleurs est un discours où l'on a une place*[260] ». Cet aspect regarde profondément notre travail car il amène la dimension des ascendants qui sont en position de grand Autre pour le sujet. Il est dit que l'invention est à lire comme un prélèvement chez l'Autre d'un élément qui serait signifiant non pas de façon absolue ou universelle mais parce qu'il prend une valeur du fait que dans « *cet Autre* » le sujet a une place qui lui revient. L'oblitération chez l'Autre de l'existence du sujet rend l'extraction d'un objet dans l'Autre, signifiante.

---

[259] Lacan J., *Le séminaire, Livre XVI (1968-1969), D'Un Autre à l'autre,* Séance du 12 février 1969, Paris, Le Seuil, 2006, p.48

[260] Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique : Freud, Lacan, aujourd'hui,* Point Hors Ligne, Ed. Érès, 2000, p.234

Pour qu'il y ait une invention il faut un ancrage dans le discours de l'Autre ce qui permet de revenir vers soi-même avec l'objet qui va devenir ce qui suscite notre curiosité, notre intelligence, notre désir. Lacan, qui ne reconnait à lui-même que deux grandes découvertes - l'objet *a* et le réel - souligne à plusieurs reprises que l'objet *a* était dans Freud et c'est là, dans ce discours qui l'a précédé et où il a pu en développer les particularités qu'il a trouvé son schibboleth.

Ce qui nous amène à établir que dans le développement de la théorie psychanalytique, le savoir qui s'acquiert effectue un parcours original. Le disciple-analysant, qui, de sa cure et par le transfert, a saisi, en passant par le sujet supposé savoir, le désir qui était le sien ainsi que la vérité subjective lui étant propre et en se référant à la théorie élaborée par ses antécédents, va extraire un élément sur lequel il pourra « *en dire un bout* ». Il en résulte que c'est cette **place dans le discours de l'autre qui est le point capital pour l'élaboration théorique et qui reste particulière à la science psychanalytique**.

Nous avons besoin encore de quelques réflexions sur l'objet *a.* Le parcours de l'objet *a* nous amène à doubler d'une nouvelle étoffe ce que nous avons travaillé dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, relativement à l'objet interne qui, simultanément, est aussi externe (voir le schéma freudien) et par lequel, en nœud de capiton et par un renversement, il ira se positionner en tant que trait unique, fondateur de l'Idéal du moi. L'objet *a* - sein, fèces, regard, voix - se lit dans les *Écrits*, comme « *a c'est le moi ou les objets du moi* [261]». Cet objet aimé par le moi va devenir une instance idéale au sein de celui-ci.

Le statut de l'objet *a* est complexe du fait qu'il a aussi le devoir de diviser le sujet et simultanément d'en provoquer l'unification. A ce propos, en suivant la présentation d'E.

[261] Lacan J., *Écrits*, 53, Paris, Le Seuil, 1966, p. 548

Porge, l'exemple de *l'amaro aspectu* de l'enfant décrit par Saint Augustin, illustre ce double mouvement. Pour que la jalousie vers le petit frère émerge, c'est-à-dire pour qu'il y ait un sentiment de scission du sujet relativement à son objet d'amour (le sein maternel), il faut d'abord **une identification** au petit frère qui, **apparemment, fait Un avec la mère**. Dans cet exemple il est clair que l'union mythique avec l'objet perdu serait précédente à la barre qui tombe sur le sujet :

« *La jalousie dans son fond représente non pas une rivalité vitale mais une identification mentale*[262] ».

Comme nous l'avons annoncé, l'objet *a* se construit pas à pas dans la théorisation lacanienne et nous allons retracer très brièvement certaines étapes qui illustrent particulièrement bien le rôle de cet objet dit du **nombre d'or** dans la transmission du savoir psychanalytique.

« ***L'objet a a « deux faces ». Il est une lettre, a, qui est sa valeur algébrique, laquelle est support à ce qui s'en imagine avec un objet. Cet objet est l'objet cause du désir. Il n'est pas de la même nature qu'un objet du monde qui est, lui, échangeable, partageable, cotable. Il ne se situe pas dans un espace géométrique, mesurable et représentable, mais dans un espace topologique, comme surface définie d'une coupure. Il n'est pas spéculaire. Il est identifié à la rondelle issue d'une coupure en huit intérieur (celle du double est du signifiant) autour du point phallique d'éversion du cross cup. Il est logiquement antérieur à i(a), rassemble les objets a lors du stade du miroir, les prend dans son col*** [263]».

[262] Lacan J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001
[263] Porge E., *Lacan J., Un psychanalyste, parcours d'un enseignement*, Paris, Érès, 2006

7. Survol des caractéristiques saillantes de l'objet *a*

Historiquement, Lacan remanie longuement sa découverte principale : si, de façon définitive, l'objet *a* sera l'effet de découpes corporelles qui produiront les objets **sein, fèces, regard** et **voix**, avant cette définition, Lacan aura considéré le placenta, les enveloppes, le prépuce ainsi que le **rien** comme des possibilités de l'objet *a* avant de les quitter à partir du séminaire sur *l'Angoisse*. L'objet *a* est le reste d'une opération inaugurale dont nous avons suivi le parcours. En raison de la dyade mère-enfant initiale, là où le Signifiant vient faire coupure, il découle un reste marqueur de cette opération structurale. Cette opération est possible car le langage précède l'avènement du sujet, et dans ce sens nous pouvons dire que le signifiant est antécédent à l'être.

Le lettre est là avant l'être pourrions-nous donc affirmer puisque nous savons que l'inconscient est structuré comme un langage et que le langage se tient à la structure. De même le langage est la condition de l'inconscient. Lacan précise encore que le langage[264] c'est la structure dont il y a effet de langages pluriels parmi lesquels celui de l'inconscient. Déjà Freud affirmait que « *si nous jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant des directions de clivage en morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. Les structures fêlées et fissurées de ce genre, c'est aussi ce que sont les malades mentaux*[265] ».

Pour mieux saisir l'idée que « *quelque chose* », le Signifiant chez l'Autre, nous précède, faisons appel aussi au verset de Jérémie que Lacan indique dans « *la psychanalyse et son enseignement* », lorsqu'il relate que « *les pères ont mangé des raisins verts et que les dents*

[264]Lacan J., *Radiophonie* in Silicet, 1970, 2/3, p.58
[265]Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 1933, XXXI Conférence Œuvres complètes. Tome XIX (1931-1936), PUF, 1995

des enfants en ont été agacées[266] », pour nous réaffirmer combien le sujet est déterminé par ses antécédents; par le discours de ces antécédents. Le langage étant là, ce qui nous revient, nous rappelle Lacan, c'est la lettre de l'alphabet qui elle, grâce au sujet, vit son propre lambeau de discours. En quelque sorte, c'est le sujet qui va incarner ce lambeau de discours, s'en faire la lettre. La chair de l'humain se fait être lorsque le langage va marquer, rendre signifiante cette même chair qui se fait alors corps… symbolique : « *il n'y a d'être que dans le langage*[267] » nous rappelle Lacan.

Le Signifiant, de sa marque, humanise le corps qui accède ainsi à la chaîne signifiante. Dès lors il va porter la parole. Nous sommes en train de voir que le champ de l'Autre pre-existe au sujet à l'origine représenté par lalangue archaïque dans laquelle baigne le couple mère-enfant. Le sens va se produire dans un deuxième temps, par extraction lors de la coupure qui va séparer cette dyade.

Dans cette voie, par exemple, nous pouvons comprendre que les enfants, de par un parcours structurellement analogue, arrivent à extraire de cette langue-toute inaugurale, les mêmes mots pour désigner leurs antécédents. Dans cette optique, l'idée de penser que chaque enfant n'invente pas le mot « *maman* » est légitime et comme nous l'avons déjà vu avec Lacan et avec son invention de l'objet *a* extraite dans *Deuil et mélancolie.* L'enfant fait une extraction dans une chaîne signifiante qui le précède. Extraction borroméenne dans le sens que les trois dimensions étant nouées, elles permettent de capturer le mot qui sert à nommer.

Lacan nous dit que nommer n'est pas un acte fortuit :

[266] Lacan J., *Autre écrits,* Paris, Seuil, 2001, p.437
[267] Discours de Louvain, 13 octobre 1973

« *Le corps, à le prendre au sérieux, est d'abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans la suite des signifiants* [268]». Le corps sert au Signifiant pour qu'il y pose sa marque. Ce qui éclaire la fonction du signifiant lorsqu'il marque la chair et qui, par cette opération, la transforme en corps symbolique. Le signifiant permet de sortir de l'état **d'infans**, c'est-à-dire de l'état de « *sans parole* ». A ce propos, Lacan ajoute dans *Radiophonie* que « *le langage corpsifiait* [269]».

Les textes sacrés sont là pour affirmer une idée semblable. Dans l'Evangile par exemple, nous trouvons l'apôtre Jean qui rappelle la suprématie du Verbe, de la Parole : « *Elle était au commencement avec Dieu* ». Et comme Lacan l'a aperçu, ce verbe s'incarne, se fait corps. Dans le cas du Christianisme, le corps est celui de Jésus.

Soutenue par la réflexion des Ecritures, la psychanalyse pourra affirmer que si le Verbe précède le sujet, c'est la parole d'amour qui va l'humaniser.

Dans cette *signifiantisation,* il y a une perte, un reste. Le Un majuscule, s'estompe, cesse, s'ampute : il devient *moins-un*. Dans ce temps premier, l'enfant aurait pu être « *cet objet* » externe comblant sa mère et faire finalement Un avec elle ; et sa mère aurait pu croire à une prothèse symbolique acquise grâce à cet enfant réel qui aurait pris fonction de saturer son manque imaginaire. Une illusion première de faire UN, de posséder le phallus, d'affirmer l'existence de Il y a de-l'Un. C'est par la coupure infligée par le S_1, par le langage, que cette soudure mère-enfant n'aura pas lieu. Le Signifiant dépotentialise cette dyade et ouvre à la dimension trois : l'enfant n'est pas l'objet réel, qui symboliquement, peut combler le manque imaginaire de la mère. Le Signifiant lacère cette tentative et va extraire ces deux éléments qui

[268] Lacan J, *La Psychanalyse et son enseignement (1957),* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966, p.445
[269] Lacan J., *Radiophonie*, dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.403

sont équivalents à deux points qui évoluent sur une géométrie plane, identique à elle-même à l'infini. Il va les projeter dans une topologie. La mère, suite à cette opération du signifiant, advient à un manque qui était déjà là et qu'elle avait cru pouvoir combler par l'enfant, comme s'il avait pu la rendre UN.

Simultanément, da façon moebienne, l'enfant est manquant à jamais du fait qu'il ne pourra pas se transmuter en cet objet qui manquerait de façon imaginaire, à sa mère. Les deux sont « *forcés* » au manque, à l'effraction du S_1 qui les poussent au désir. Le manque qui advient est le résultat du desemboîtement de la mère d'avec son enfant. Il découle de leur hétérogénisation. De la sorte, **lalangue** archaïque devient l'infini polymorphe d'où extraire les éléments alphabétiques du langage pour ramener la mère et l'enfant à une mélodie signifiante qui inclut le manque à être.

Dans le champ de la musique nous pouvons trouver une analogie très percutante, amenée par le célèbre directeur d'orchestre Leonard Bernstein qui, à propos de quelques notes de Chopin, amorcées sur son clavier, affirme : « *C'est beau, n'est-ce pas ? De quoi c'est fait ? De rien* [270]».

Dans un chapitre successif nous examinerons la fonction du Nom-du-Père dans la genèse de l'objet *a* dont nous sommes en train d'analyser l'avènement. Pour l'instant, admettons que le Père soit un nom « *autre* » de la Parole qui vient départager cette dyade archaïque, soudée dans la **lalangue.** Il oblige de par la Loi du désir, **à se parler**. Obligation à sortir de la pensée télépathique, de la pensée hallucinée, de la pensée projective. **L'impératif de la parole oblige à une articulation signifiante**, tout en provoquant un reste, au niveau de la langue qui continue à être imprégnée par les dérives de lalangue de la dyade, jamais vraiment perdue. La

[270] Bernstein L., *Lezione di musica n°1, Repubblica* 2016

lalangue visqueuse, placentaire; celle de Schreber ; celle qui ne se transforme pas en un effort de communication et qui reste collée à lalangue, celle de Joyce.

A l'orée de cette séparation, la Chose se dissout, laissant jaillir la langue d'une part et **UN reste** par ailleurs. Reste à statut multiple, multiforme, mais surtout **reste singulier, propre à chacun**.

Reste original en tant que trace d'une relation toujours singulière à l'Autre premier. Trace d'un long parcours qui a tressé entre eux plusieurs vies de personnes – les antécédents du sujet – en amont et pendant plusieurs générations.

A notre sens, ce reste est multi-ethnique dans le sens étymologique du terme : c'est-à-dire qu'il représente un groupe qui s'identifie sur la base d'une **ascendance commune composée** dans les décennies. Citons à ce propos Wikipedia pour peaufiner notre idée. Une ethnie serait donc un groupe lié à/par un patrimoine commun, composé de culture, d'ascendance, d'histoire, d'origine géographique, **de la langue** ou du dialecte, d'idéologie, religion, mythologie, cuisine, habillement, musique. Ce patrimoine représente de fait ce que nous rappelait Lacan par la métaphore des « *raisins verts* » grâce **à laquelle il nous montre poétiquement qu'un trauma subi par les aïeuls aura des répercussions sur les générations successives puisque c'est « *les enfants qui s'agacent des dents* [271]»**. Ce patrimoine est aussi ce qui représente le contexte dans lequel l'avènement d'un enfant ce produit et grâce auquel une mère rencontre son bébé. Pour qu'il y ait transmission de cet univers antérieur, ancestral, une césure, une coupure, une brisure, sera nécessaire. Acte nécessaire pour engendrer la place, qui rendra l'espace tridimensionnel, qui consentira une profondeur signifiante.

[271] Jérémie, Bible, 31-29

Le reste - dont nous suivons l'émergence - identifié comme objet *a* - semble être un objet éclectique. Referons-nous encore une fois au sens étymologique du mot « *éclectique* » et nous allons découvrir qu'il s'agit de quelque chose de sélectif et qui se compose aussi du mot **légo** qui signifie « *je choisis, je compte* ». Ce reste-même, appelé aussi **déchet, rebut, chute, rejet, perte** – l'objet *a* en somme – porte toutefois la marque d'une singularité. Ce reste, ombre qui perdure lors de la dissolution de **la Chose pourfendue** par S_1, a un destin selon les modalités du sujet de composer avec cet objet petit *a*.

A ce niveau, parlons déjà de trois modalités qui peuvent retenir notre attention. L'objet peut être (nous l'avons vu avec *Psychologie des masses*) ce à quoi s'identifier, étant devenu la caractéristique de l'Idéal du moi ; Il peut devenir un objet élevé à la dignité de la Chose et ce point va faire l'objet de notre chapitre sur la sublimation ; Il pourrait aussi se figer dans la position de plus-value dans le discours du Capitaliste où il reste cloîtré au monde des illusions.

Lacan nous apporte encore une réflexion percutante lorsqu'il déclare : « *ça ne dit rien du petit a parce qu'il n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun* », en ajoutant « *ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien* [272]».

La coupure du Signifiant, ce S_1 qui vient pourfendre la toile, entraine un **dépôt, une alluvion du langage**. Cette image forte renvoie à un souvenir relaté par Lacan quant à un voyage pendant lequel il survolait la Sibérie et où il remarqua que seule la pluie marquait de son signifiant la terre qui apparaissait sans cela privée de toute trace indiquant l'humain.

[272] Lacan J., *La Psychanalyse et son enseignement (1957),* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966.

L'inconscient alluvionné par le langage n'est qu'une façon métaphorique de désigner *« le savoir qui ne se soutient qu'à se présenter impossible pour que ça se confirme d'être réel* (*entendez discours Réel*[273]) ». L'inconscient est donc pour Lacan, ce discours de l'Autre ou le sujet reçoit, sous la forme inversée… **son propre message oublié**.

Lacan définit l'impossible comme Réel et le moment est venu pour nous de nous demander quel rapport entretient l'objet petit *a* avec ce réel - réel qui n'est autre que la deuxième invention dont Lacan se réclame l'inventeur.

« L*'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter, que la psychanalyse se profile* [274]».

Effectivement la psychanalyse, dans son discours, est celle qui pose l'objet petit *a* comme agent, moteur de la dynamique désirante et où elle pousse à border le Réel. A la place de l'agent, dans le *Discours de la psychanalyse*, nous trouvons cet objet-reste, objet qui résulte d'un schisme, objet trace de la Chose, qui commémore la Chose et en garde la trace de sa dissolution. Lacan nous dit à ce propos : « *c'est à cet Autre au-delà de l'autre que l'analyste laisse la place par la neutralité dont il se fait n'être, ne uter, ni l'un ni l'autre des deux qui sont là. Et s'il se fait, c'est pour lui laisser la parole*[275] ».

Quel est alors l'intérêt du discours de la psychanalyse ? Non seulement la lettre est *a*-noblie puisqu'elle a un rôle d'agent - elle est donc active et première dans ce discours - mais elle possède aussi la fonction d'enclencher un processus qui, intégrant le refoulement du savoir - S_2 - pousse le $, le sujet divisé, à sa mise au travail.

[273] Lacan J., *La Psychanalyse et son enseignement (1957),* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966
[274] Ibidem
[275] Ibidem

Le S_1 produit par cette dynamique structurale est passé - nous l'avons vu lors des passages liés à l'identification - par un **désidentification** grâce à laquelle il a renoncé à être le phallus d'un manque imaginaire. En revanche, il est le résultat d'un **contournage** dans un sens de littoral, du bord du réel. Le trou dérivé par la fulguration du Signifiant sur la Chose reste un réel béant - **incandescent** comme le dit le psychanalyste italien Massimo Recalcati[276] - non pas atteignable mais voisinable, bordable.

À partir de ce moment, l'objet *a* acquiert un nouveau statut. Il n'est plus nécessairement à re-trouver dans un passé lointain là où il y aurait eu une unité imaginaire, sorte de toile non fendue. **Au contraire, cet objet pourrait se renverser de façon moebienne, vers le futur et devenir du coup, un objet à l'horizon**. Un objet du futur. Si l'entêtement lié à la répétition de retrouver cet objet mythique tombe, alors l'horizon peut s'ouvrir.

De la nostalgie on glisse à l'espoir, même substance sur la bande unilatère. Cette opération élève l'objet *a* à la dignité de la Chose et pousse le sujet vers l'infini tout en lui faisant assumer le manque comme une bouffée d'oxygène qui empêche l'asphyxie de même qu'un bol d'air. Cette opération sort l'objet *a* des exigences effrénées et sans Loi de la frustration dans laquelle le sujet se vit comme lésé, endommagé, porté par une pulsion revancharde, acéphale, tournée en boucle vers le passé, n'ayant pas accès à un renversement vers le futur. Dans le cas de la frustration, la conviction porterait sur l'idée qu'un **vrai** objet aurait été soustrait. Dans ce cas de figure, le sujet n'a de cesse que de le re-trou-ver tout en posant dans son savoir insu qu'il ne peut s'agir que d'un manque imaginaire, jamais advenu.

En résumé, dans ce *Das Ding* originel, un signifiant vient faire coupure ce qui aboutit à la fameuse formulation freudienne qui affirme « *qu'avant que le je advienne, il y avait quelque*

[276] Recalcati M., *La clinica psicoanalitica: struttura e soggetto, Tome II*, Raffaello Cortina Editore, 2016

chose, le ça était ». Ce à quoi Lacan ajoute *Le Es est ce qui dans le sujet est susceptible par l'intermédiaire du message de l'Autre, de devenir je*[277].

8. Fontana et le mouvement spatialiste (1950) : une intuition dans le domaine de l'art par rapport à la dynamique structurale de l'objet *a*.

Dans l'immédiat après-guerre, un mouvement artistique nait autour de Lucio Fontana et métaphorise de façon exceptionnelle la dynamique de production de l'objet petit *a* y compris l'acte de coupure que le message de l'Autre, le Signifiant, effectue dans la dyade archaïque. Les tableaux célèbres de Lucio Fontana - célèbre « *coupeur de toiles* » - sont la preuve d'un acte libérateur du vide, de la tridimensionnalité spatiale. Fendre la toile se révèle un **acte** qui, en coupant, **ouvre**.

Reprenons Lacan lorsqu'il affirme que le Es dont il s'agit dans l'analyse c'est du signifiant qui est déjà là, dans le Réel, sorte de **signifiant incompris**. Nous allons partir d'un phénomène artistique qui date des années 50 et qui nait en Italie. Il s'agit d'un mouvement artistique qui considère que peindre une toile ou la colorer ne sont pas des activités essentielles dans l'art. Ce qui est proposé alors c'est de faire ressortir de la toile ses **potentialités tridimensionnelles**. Toute l'énergie nouvelle que l'on commençait à découvrir à l'aune de cet après-guerre et qui **vibrait** dans le monde, n'attendait que de se manifester. Particules, rayons, électrons, poussaient sur « *la vielle surface de la toile* [278]». Le geste révolutionnaire de L. Fontana, **sa coupure**, fut l'occasion de faire émerger cette énergie, de la présentifier, d'être là.

---

[277] Lacan J.*, Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p.46.
[278] Fontana L., *Manifesto bianco* (1946), Buenos Aires. Primo manifesto dello spazialismo (maggio 1947).

Selon le manifeste de 1946 et en rejetant l'image naturaliste de la peinture grâce à l'introduction de la lumière, du son et du **vide spatial**, Fontana démontre que « *la toile est une illusion* ». Il affirme dès lors : « *je ne veux pas faire un tableau, je veux ouvrir l'espace, créer pour l'art une nouvelle dimension, la rattacher au cosmos, tel qu'il s'entend, infini, au-delà de la surface plate de l'image* [279]».

Cette réflexion nous amène encore une fois à la notion de sublimation qui, de plus en plus, ressort comme essentielle dans notre cheminement pour comprendre le processus de transmissibilité de la psychanalyse. Nous savons aujourd'hui que Freud - c'est Jones qui nous l'apprend - a détruit en 1916 son manuscrit sur la sublimation. La première guerre mondiale était passée par là… N'empêche qu'il en avait parlé dans *Pulsions et destins des pulsions*[280] en pointant la sublimation comme l'une des destinées possibles.

Freud, n'ayant pas terminé son manuscrit sur la sublimation, nous a quand même transmis les éléments essentiels à l'égard de ce phénomène de **côtoiement de *Das Ding***.

Pourquoi introduire maintenant la sublimation ? La poussée incestueuse que vient interrompre l'acte de séparation exercée par le Nom-du-Père brise cette poussée incestueuse en pulsions partielles, localisées sur le bord des orifices.

Le grand travail de **l'idéal du moi**, pousse à un embrigadement des pulsions, à une gérance viable grâce à une certaine régulation pulsionnelle. La libido pulsatile serait sous-jacente à toute relation affective et prendrait les formes les plus variées comme il est possible de le constater dans les formations de l'inconscient. Sa force pulsionnelle est tant le moteur vers la nouveauté que la cause de comportements réitérés, compulsifs, d'ordre de la répétition.

[279] Fontana L., (1946), *Manifesto spazialismo*, Buenos Aires.
[280] Freud S., *Pulsions et destins des destins*, dans *Œuvres complètes, Tome XIII (1914-1915)*, Paris, PUF, 2005

Ces poussées pulsionnelles poursuivent le but de trouver une satisfaction en contournant l'objet *a* dans sa nature de rappel de l'opération de coupure d'avec la Chose. Si nous reprenons l'exemple des toiles de Fontana, nous pourrions dire que le but serait celui de retrouver la toile dans son intégralité. Justement cette image tient de l'impossible non seulement parce que une fois pourfendue, seule une cicatrice pourrait rétablir une pseudo-antériorité mais surtout parce que la coupure provoque, elle est la cause de l'émergence d'un élément nouveau qui est la **présentification du vide en tant qu'élément ternaire irréductible**.

Suite à cette césure, l'objet *a* est ce qui reste de l'état antécédent. Ce qui reste de l'état antérieur c'est le vide, le rien, le manque-à-être. De cet acte, il n'y a pas l'émergence d'un objet précis. **Cet objet reste est le rien**. Pourtant de cet évènement traumatique dû à l'intervention du signifiant, une force déferle : la force des pulsions incestueuses.

Cette force nous intéresse car si elle est le plus souvent au service de la répétition, elle a un autre destin qui s'ouvre à elle qui est celui de soutenir **la rencontre avec l'objet *a* non comme objet retrouvé mais comme objet à trouver dans le futur : la fameuse trou-vaille.** Objet à l'horizon, objet qui n'attire pas le regard en arrière pour transformer en Sarah, en statue de sel ; un objet qui serait un point à l'infini ; un objet de l'après-coup de la fente exercée sur la toile ; un objet « *rien* » donc un **objet de tous les possibles**. Un objet qui, tout en gardant la trace de la relation inaugurale du sujet avec *Das Ding*, n'amènera pas à sa rencontre impossible et incandescente mais conduira plutôt à la border. A s'y pencher autour comme on le ferait au bord d'un cratère à partir d'une position proche mais sécure.

Nous pourrions encore imaginer que l'acte de fendre la toile soit le quatrième dessus-dessous à effectuer sur la tresse RSI. La coupure, au niveau de ce passage, advient après la

constitution de l'espace de l'objet *a* qui émerge au centre des trois premiers dessus-dessous. Nous savons que pour terminer le tressage plusieurs modes se présentent au sujet, parmi la névrose, la psychose et la perversion. Il existe aussi la voie de la sublimation comme choix pour boucler le tressage. Cela voudrait dire de border l'objet *a* - résiduel de l'opération de coupure entre *le sujet et la Chose* - **sans le retrouver**.

Les pulsions libérées par la retrouvaille avec l'objet perdu peuvent alors se mettre au service de l'exploration des milles formes de l'objet à venir, à façonner, à créer, dans lequel le vide apparait bordé par la paroi du vase qui lui va exister puisque le potier contourne et orne, ourle, le vide tout simplement. Du coup le vide n'a plus le même statut de manque mais est un objet - tel la voix par exemple - autour duquel des activités s'agencent.

Pour nous il s'agit d'une découverte qui porte la bonne nouvelle : **il n'y a pas eu un objet satisfaisant qui aurait été perdu et que l'on pourrait retrouver,** telle une pièce manquante d'un puzzle.

Il y a un vide qui s'est fait et qui invite à l'initiative, à la création.

Disons pour conclure ce chapitre que le signifiant inflige sa marque au sujet tout en le libérant. Ce vide qui se génère a le même statut que le silence entre les notes. Il est un élément vivant, nécessaire pour que la musique advienne. Le vide ordonne le chaos du bruit constant. Il organise l'espace musical. Il est à souhaiter et non à craindre. Lacan nous dit à ce propos dans *Radiophonie* que : « *mon épreuve ne touche l'être qu'à le faire naitre de la faille qui produit l'étant de se dire*[281] ».

[281] Lacan J., *Radiophonie*, dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.403

Nous ajoutons aussi ce que Lacan dit de Socrate dont nous parlerons à propos du transfert, en ce qui concerne l'objet *a* : « *Socrate savait comme nous qu'à l'étant, faut le temps de se faire à être* [282]».

[282] Lacan J., *Radiophonie*, dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.403.

VI . L'objet petit *a :* enfant métaphorique de l'Un et de l'Autre

1. Objet *a* comme reste métaphorique d'une coupure

Nous venons de voir que l'intervention du grand Autre évide *Das Ding* dans sa puissance jouissive et que ce vide devient le moteur du désir inconscient, insu, du sujet. Selon le psychanalyste italien M. Recalcati[283], le grand Autre agit sur *Das Ding* ce qui montre qu'il est en relation serrée avec celle-ci et avec la Jouissance qui la caractérise. De fait « *le symbolique tue la Chose* [284]» nous rappelle Lacan lors du séminaire X et l'objet *a* comme nous l'avons travaillé précédemment, est le reste Réel de cette opération d'ordre symbolique. Il est d'une part la coupure infligée par le symbolique à cette dyade initiale et en même temps, il est la preuve que pas-tout le symbolique arrive à intégrer le réel. Cette singularité apparaissait déjà au chapitre précédant, où nous avons affirmé que l'objet *a* est unique pour chaque sujet puisqu'il est le reste d'un trauma que le langage inflige et dont chacun en retire son objet propre.

Ce qui compte pour nous c'est de saisir que l'objet *a* n'est pas le représentant minimal de *Das Ding* mais **le reste d'une opération**. Dans ce sens il ne porte pas la jouissance-toute mais juste ce qui **reste** de cette jouissance interdite qui se dépose à l'orée des orifices du corps.

Ce corps-même dont nous avons vu qu'il passe de la chair au corps symbolique grâce à la coupure que le langage impose à *la Chose*.

« *Le corps du sujet est le résultat du traitement du signifiant, il s'agit d'une production historico-symbolique, d'un produit du programme de la civilisation. Le corps séparé du cordon ombilical, sevrer, éduquer à l'hygiène, tatoué, habillé, discipliné ect.. est un corps*

[283] Recalcati M., *Jacques Lacan- Desiderio, godimento e soggettivazione,* Raffaello Cortina Editore, 2012.
[284] Lacan J., *Le séminaire, Livre X* (1962-1963), *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004

dénaturé, dévitalisé, mortifié par le langage. Il ne s'agit pas du corps instinctuel mais du ***corps pulsionnel*** *; corps animal anéanti par le symbole, corps en déficit d'instinct,* ***corps comme lieu de l'autre****. Il a incorporé le signifiant et il en a été - par le signifiant - modelé* [285]».

Dans *Radiophonie*, Lacan parle de cette perte de jouissance qui suit le trauma généré par le langage mais élève en même-temps l'objet *a* a un « *plus-de-jouir* » en tant que trace de ce qui s'est vérifié dans le passé. Suite à Freud, il apparait que entre *Das Ding* perdue à jamais et l'objet *a*, il va se produire un écart qui donnera lieu dans la théorisation de Lacan à l'algorithme dans lequel la valeur phallique et *a* sont corrélés : (a) : $\frac{a}{\varphi}$

Cette formule serait le résultat d'une perte de la jouissance-toute avec un reste fait de parcelles de cette jouissance tombée sur les bords des orifices corporels qui - nous dit M. Recalcati - donne origine au phénomène d'érogénisation de ces mêmes orifices et qui représenterait cette jouissance manquante dans sa totalité.

Nous terminerons cet aperçu sur la genèse de l'objet *a*, en suivant encore E. Porge, sur la place **privilégiée** que représente l'objet regard dans ce qu'il appelle « *les développements de Lacan*[286] ». Lors d'une étape qui fonde le sujet, Lacan met en évidence l'aspect imaginaire de la reconnaissance de soi. Par le regard, il arrive à poser la distinction qui se réalise entre « *la structure imaginaire du miroir* » qui signale que le sujet se trouve sur le plan du moi, et celle du « *tableau* » qui serait relative au fantasme.

[285] Zenoni A., *Il corpo e il linguaggio della Psicanalisi,* Bruno Mondadori, 1999, p.310
[286] Porge E., *Lacan J., Un psychanalyste, parcours d'un enseignement*, Paris, Point Hors Ligne, Érès, 2006, p.266

« *De façon résumée et schématique pour le moment on peut dire que du côté du miroir se rangent la vision, l'image i(a), la représentation, le sujet supposé savoir, le leurre, la géométrie et, du côté du tableau, l'objet a, le regard, le désir, le trompe-l'œil, le sujet cartésien (avec la perspective), la pulsion, la topologie*[287] ».

Dans son développement Lacan va essayer de nous expliquer la nature profonde de cet objet fondamental en se référant à l'idée du **nombre d'or**, un nombre irrationnel qui, par une mise en correspondance des pourcentages d'un segment, démontrerait que « *la partialité de l'objet a, qui n'est pas celle de la partie d'un tout mais au contraire celle* ***d'une partie n'ayant aucune commune mesure avec le un de la totalité*** [288]», c'est-à-dire qu'il n'y aurait pas la possibilité de reproduire le Un.

Ce raisonnement difficile sur la division harmonique nous amène néanmoins à quelque chose qui, pour les non-mathématiciens, est plus abordable.

« *On part, dans l'analyse de l'enfant. C'est pour des raisons à proprement parler métaphoriques. Parce que le petit a est l'enfant métaphorique* ***de l'un et de l'autre****, pour autant qu'il est né comme déchet de la répétition inaugurale, laquelle pour être répétition,* ***exige le rapport de l'un à l'Autre, répétition d'où nait le sujet*** [289]».

Nous allons conclure en réfléchissant au rapprochement qui émerge dans la constitution de l'objet *a* entre le Un et l'Autre, ou comme nous avons écrit, entre *Das Ding* et le Signifiant qui en exécute le meurtre. Pour ce faire nous devons revenir à deux concepts de fond, toujours présents dans l'émergence de l'objet *a*, qui sont le désir et la jouissance, qui n'ont pas un

[287] Porge E., *Lacan J., Un psychanalyste, parcours d'un enseignement*, Paris, Point Hors Ligne, Érès, 2006, p.267
[288] Ibidem, p.272
[289] Lacan J, *La logique du fantasme*, inédit, 26 avril 1967, dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

rapport conflictuel ni ne s'excluent mutuellement mais plutôt se conjuguent entre eux tout au long de l'existence du sujet.

M. Recalcati montre à la suite de Lacan, que le Un de la jouissance - nous venons de voir que le petit *a* est l'enfant métaphorique de l'Un et de l'Autre - n'a de sens que dans son articulation à l'Autre, lieu du désir du sujet.

Si le signifiant meurtrit *la Chose*, alors nous pouvons dire que cette *Chose* se brise car l'Autre parle et le signifiant s'impose quoique *la Chose* - le réel - reste excédante à ce trauma. Ce Un est plutôt du côté de l'Unien et non pas du trait unaire qui lui, identifie le sujet dans son identité la plus profonde et qui procède d'un **prélèvement chez l'autre** . Cet Unien est l'Un de la jouissance - « *la jouissance acéphale de la pulsion*[290] » - qui résiste à la marque du signifiant mais qui, en même temps, est un **reste inévacuable** de cette jouissance. Le Un garde le sujet dans le non–rapport à l'Autre ce qui fait dire à Lacan dans le Séminaire XX[291] que seul l'amour permet de rentrer en rapport avec le non-rapport de l'Un ce qui devient la seule suppléance à l'inexistence du rapport sexuel.

«*La cosa non è solo legata all'uno del godimento, ma anche all'Altro* [292]».

C'est à partir du vide central produit par l'impact du signifiant que *la Chose* se troue, s'évide. De ce vide central jaillit le désir du sujet comme désir de l'Autre, à lire selon toutes les facettes possibles.

Une conclusion se fait jour au terme de cette réflexion relativement à la pulsion de mort intrinsèquement liée à la jouissance qui gît donc au cœur du désir de l'humain. Il s'agit

[290] Recalcati M., *Jacques Lacan- Desiderio, godimento e soggettivazione,* Raffaello Cortina Editore, 2012, p.315
[291] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), Encore,* Paris, Seuil, 1975, p.45
[292] Recalcati M., *Jacques Lacan- Desiderio, godimento e soggettivazione,* Raffaello Cortina Editore, 2012, p.316

maintenant de savoir comment, par renversement mœbien, cette force pulsionnelle sera au service du désir. C'est à cette intersection que nous trouverons dans notre travail le **concept de sublimation**.

2. Le mouvement transféral et son incidence sur la transmission de la psychanalyse

« *La fonction de l'objet partiel est une des plus grandes découvertes de l'investigation analytique*[293] »

Le transfert est et reste un des ressorts majeurs de l'acte analytique. Lorsque Lacan présente son Séminaire VIII sur *le Transfert*, nous sommes entre 1960 et 1961, juste au moment où il arrive la très connue « *recommandation d'Edimbourg* » qui lui est adressée par l'IPA et que va recevoir aussi sa disciple Françoise Dolto.

Dans cette injonction on leur rappelle la durée des séances et la quantité impérative que l'on considère nécessaire pour le « *bon* » déroulement de la cure. De même, on ne peut pas lire comme un pur hasard cette injonction aux règles de la cure et la rupture qui se vérifiera en 1963 entre l'IPA et J. Lacan. Une épuration avait débuté.

Nous abordons à ce point de notre travail le concept de transfert qui est lié à l'idée que l'objet *a* - l'objet agalma - soit capital dans le développement de la cure. Le « *véritable ressort* [294]» inconscient du transfert se trouve dans sa référence au **désir de l'analyste et de sa position d'objet *a***. Il nous est arrivé à plusieurs reprises dans ce travail de montrer combien Freud a refusé d'être un maître ou d'exercer un quelconque pouvoir ou une ascendance sur ses patients. A ce titre il a abandonné l'hypnose à propos de laquelle il avait conscience que ces

[293] Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p-176
[294]Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009, p.1319

mécanismes reposaient sur une supercherie qu'il avait démasqué dans *Psychologie des masses* ; L'art de l'hypnotiseur ayant été celle de se caler à la même place de l'idéal du moi, et de provoquer - nous l'avons vu - un prélèvement chez l'Autre d'un trait unique qui le représente. Trait unique qui devient **trait unaire**, rapatrié de l'extérieur à l'intérieur du moi. Un simple bouchon de cristal aurait pu remplir cette fonction d'émerveillement pour le moi en exerçant sur lui un immense pouvoir. Freud ne se laissa pas duper par ce mécanisme tout en y reconnaissant les bases du transfert analytique. Pour cela il accepta sa position d'objet agalma que la fonction d'analyste lui dévoluait. Il n'était pas dupe non plus que le destin de cette position est celui d'en déchoir.

La nature de cet objet-là nous est apparue longuement comme un produit résiduel qui s'origine d'une chute. Sur lui tombent, lors de cette chute, les miettes d'une jouissance-toute dont il témoignera pour toujours l'existence. **L'objet *a* s'incarne dans la position de l'analyste : l'analyste, pour un temps, va être l'incarnation de cet objet *a***. Ce mouvement se réfère à la bande de Moebius sur laquelle nous hypnotisons que l'objet *a* et le psychanalyste sont un même objet comme le seraient les fourmis du fameux dessin de la couverture du séminaire sur *l'Angoisse,* séminaire X.

Il y a un début du mouvement de transfert et Lacan nous dit qu'il s'agit d'un moment d'amour : « *Au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour*[295] ».

Le moment initial est une source de réflexion pour Lacan qui pour mieux le cerner, se réfère aux Ecritures ainsi qu'à Goethe, en posant d'emblée qu'il s'agit d'un début **épais, confus**.

[295] Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p.12

Toutefois il reconnait que c'est un moment où il se passe quelque chose de fort, une action se produit et il nous le dit avec la formule suivante : « *il y a une praxis* [296]».

Plus loin dans son séminaire Lacan va aussi amener un autre argument pour étayer la valeur de la rencontre transférentielle. Dans un rappel à son séminaire sur l'*Ethique*[297] dans lequel il souligne le rôle fondamental du beau comme dernier rempart et ultime secours face à *la Chose* freudienne, il nous dit :

« *Ce repérage, je l'ai désigné proprement comme étant celui de la beauté, en tant qu'elle orne, ou plutôt, qu'elle a pour fonction de constituer le dernier barrage avant l'accès à la Chose dernière, à la chose mortelle, en ce point où la méditation freudienne est venue faire son dernier aveu sous le terme de pulsion de mort* [298]».

Lacan vraisemblablement ne parle pas du beau comme s'il s'agissait d'un synonyme du charme qui appartient à une dimension bannie et inintéressante dans le cadre de la rencontre psychanalytique. D'ailleurs Socrate en est la preuve même puisque sa laideur est ininfluente dans l'aura qu'il suscite et qui fait de lui la personne à l'origine du **plus long transfert qu'ait connu l'histoire**[299]. Pour cela Lacan ajoute que « *en somme, l'analyse est la seule praxis où le charme est un inconvénient* [300]». Toutefois la dimension corporelle est bel et bien un facteur de réalité dans la cure mais justement, dans ce dispositif, cet aspect prend une autre voie.

[296]Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p.12
[297] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, Le Seuil, 1986.
[298] Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p.15
[299] Ibidem, p. 16
[300] Ibidem

La psychanalyse exige à son début un haut degré de sublimation libidinale au niveau de la relation collective[301].

Les pulsions érotiques sont inhibées quant à leur but sexuel mais elles restent actives dans la recherche d'une autre issue qui serait celle de savoir ce qui leur manque. En d'autres termes, l'analyste est là non pas pour le bien de l'analysant mais pour que celui-ci arrive à aimer… ailleurs que son analyste. Lacan illustre ce propos à merveille quand il fait remarquer l'interprétation de Socrate à l'égard d'Alcibiade qui lui ouvre le secret de son désir vers Agathon. « *Ce n'est pas pour moi que tu as parlé, c'est pour ton Agathon* [302]». Cette réflexion amène au cœur du transfert où il s'agit toujours d'être trois dans la situation.

Pendant un certain temps le psychanalyste représente l'objet agalma - ou les agalmates au pluriel - et cet objet *a* est la trouvaille de Lacan. Il a pu souligner et il nous rappelle qu'il est contre l'idée d'un objet « *rond, total, sphérique alors que dans sa parcellisation cet objet reste surtout* ***pivot, centre, clé, du désir humain***[303] ». Cet objet se compose d'une infinité d'aspects mais sa multi-variété n'en fait pas un objet total, global pour autant. C'est un objet qui se présente comme trace de l'Autre, qui porte en soi la présence de l'Autre duquel le sujet attend toujours un signe. L'objet acquiert un statut homéomorphe au sujet « *et non pas purement et simplement notre ob*jet[304] ». Ici le mot objet prend le sens d'un partenaire dans la relation. Il est celui qui suscite un désir et que Lacan nous présente comme « *ce qui s'exprime en langage articulé, qui possède la combinatoire, et qui peut à notre combinatoire répondre par ses propres combinaisons, que nous pouvons donc faire entrer dans notre calcul comme*

[301] Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p.211
[302] Ibidem, p.177
[303] Ibidem, p.177
[304] Ibidem, p.178

quelqu'un qui combine avec nous[305] ». Cet objet n'est pas de l'ordre de l'équivalence, du transitivisme. Il s'agit d'un objet reliquat - nous l'avons vu - visé par le désir, ce qui l'élève à devenir un objet entre tous, d'être **sans balance avec les autres**.

Dans le raisonnement de Lacan que nous suivons pas à pas, nous arrivons finalement à comprendre quelle est la raison pour laquelle Socrate ne peut modifier sa position vis-à-vis d'Alcibiade. C'est parce que Socrate sait des choses sur l'amour - il est supposé savoir - qu'il se refuse d'être en position de celui qui est désirable. À ce moment, encore une autre dimension apparait qui est celle liée au fait que Socrate sait de ne pas être désirable et ceci fait émerger son essence la plus profonde : celle de Kénosis, celle du vide. **Ce vide nous ramène immédiatement à l'idée de *la Chose* évidée par la rencontre avec le signifiant.**

Cette lecture originale du Banquet contient aussi une similarité avec la position de refus de Freud à l'égard de se poser comme un objet désirable. Ce qui nous fait dire à nouveau avec Lucchelli, que le psychanalyste est l'antécédent de Socrate. Plus tard, dans la *Lettre d'amur*, nous retrouverons la même idée lorsque Lacan affirme « *je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* [306]».

Socrate et sa réponse à Alcibiade qui renvoie celui-ci au vrai objet de son discours d'amour, se comporte comme l'analyste avec son analysant lors de la suspension de la séance, lorsqu'il le renvoie à lui-même. Et c'est dans ce sens que nous pouvons finalement entendre le commandement socratique repris par Lacan et qui ordonne: « *occupe-toi de ton âme* [307]».

A notre avis ce passage du chapitre XI, est une métaphore très parlante de la position de l'analyste que nous essayons de cerner. L'attitude de refus de Socrate est sévère, austère et

[305] Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p.178
[306] Lacan J., *Séminaire, Livre XIX (1971-1972), Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, leçon du 9 février 1972
[307] Ibidem

nous avons vu que Joyce est le précurseur de l'Odyssée, tout autant que le psychanalyste est l'antécédent de Socrate[308] dans le sens que l'histoire, en nœud de capiton, nous fournit les exemples de précurseurs bien que, dans la temporalité, ils viennent après. **En somme, c'est dans l'après-coup que beaucoup de phénomènes s'éclairent.**

3. Mouvements d'hainemourement provoqués par le transfert

« *Pour se constituer comme analyste, il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le sujet supposé savoir* [309]».

Un article qui se veut humoristique, apparu dans la *Nouvelle Revue Française*, relate d'un livre d'Abram Kardiner qui a été analysant et disciple de Freud[310] entre 1921 et 1922. Cet analysant propose à ses lecteurs une sorte de revue des **imbevues** freudiennes dont une à l'égard d'une observation sur le transfert faite par l'auteur qui nous fait connaitre son avis.

« *Et, surtout, le livre de Kardiner éclaire de manière très vivante les rapports complexes qui relient Freud à ses disciples ; rapports qui, comme l'a montré F. Roustang dans un « Destin si funeste », sont aujourd'hui reconstitués, mutatis mutandis, entre Lacan et lacaniens. Aussi Kardiner remarque-t-il fortement que sous l'apparente indifférence de Freud à l'égard de ses disciples se cache un souci de* ***maîtrise jalouse*** *et, par voie de conséquence, une occultation,*

[308] Lucchelli J.P., *Métaphores de l'amour. Étude lacanienne sur le Banquet de Platon*, PUR, 2012
[309] Lacan J., *Clôtures des assises sur la passe* ; janvier 1978, Lettres de l'Ecole freudienne, avril 1978, n°23
[310] Freud S., *Historique psychanalytique. Observation sur l'amour de transfert 1915, Chap. VI, le travail du rêve*, Introduction à la psychanalyse, p.240.

peu consciente peut-être mais certainement systématique, du transfert opéré, par sa propre personne[311] ».

Cette longue citation va à l'encontre de ce que notre travail soutient comme hypothèse de fond sur l'attitude de Freud. Nous avons essayé de montrer, tout au long de notre réflexion, le contraire, c'est-à-dire combien Freud n'a pas voulu prendre une place de maître absolu et à quel point il a travaillé sur l'idée de transfert parvenant même à théoriser que celui-ci était une résistance lors de la cure.

Justement cette attitude de retrait par rapport à la position de sujet supposé savoir ainsi que l'intuition du rôle capital de « *faire le mort* », sont des facteurs qui dynamisent et permettent à l'analysant de rencontrer son désir.

L'article poursuit en citant Jung qui, à notre avis, est l'exemple-même d'un forçage transférentiel négatif. **Du fait d'être le signifiant majeur, de représenter le phallus, Freud a été un objet de convoitise**. Ses non-réponses, sa présence raréfiée, sont les éléments qui l'enracinent dans sa position de moteur de la cure. Cela a été mal ressenti par Jung dans sa poussée à être comme le maître, à être le maître. Pour cela Roustang affirme en parlant du cas Freud-Jung, qu'il se rapproche de celui « *de tous les disciples de Freud, comme il est analogue à celui des actuels fidèles de Lacan*[312] » et que Freud aurait joué du pouvoir de sa position pour en obtenir une maîtrise. Voici les termes de l'auteur :

[311] Nouvelle Revue Française
[312] Roustand F., *Un destin si funeste*, Petite bibliothèque Payot, n°276, 2009.

« *Le reproche fait par Jung à Freud « d'abuser de la psychanalyse pour maintenir (ses) élèves dans une dépendance infantile et d'être, de ce fait, responsable de leur conduite infantile à (son) égard » n'est pas absolument dénoué de fondement* [313]».

Roustang, pour soutenir sa thèse, nous rappelle ensuite que la réponse de Freud est celle de penser plutôt qu'il est en défaut vis-à-vis de ses élèves en ayant eu la sensation de s'occuper trop peu d'eux. Pour Roustang, cette affirmation, en réalité, serait la preuve que Jung avait raison : « *car, faire avancer ses élèves dans leur analyse serait le plus sûr moyen de leur éviter la dépendance infantile,* ***mais aurait également pour effet de ne plus faire des « partisans » de la cause, seulement des chercheurs ou des praticiens dans un certain champ*** [314]».

L'idée qui ressort de ces considérations est celle que Freud aurait exercé un pouvoir hypnotique sur ses élèves pour les dépouiller de leurs capacités de discernement. Nous avons vu que l'hypnotiseur, se plaçant dans la position de l'idéal du moi, parvient à diminuer ces propriétés de vigilance à tel point que l'examen de la réalité peut lamentablement s'effilocher chez les sujets hypnotisés. Nous savons de même, par la théorisation lacanienne sur la chute de l'analyste en fin de cure, que ce mouvement d'emprisonnement n'a été ni recherché ni a été une préoccupation de Freud. Bien au contraire !

Entre les lignes, nous comprenons que certains aient voulu lire les mouvements transférentiels comme un pouvoir exercé sur des névrosés par un maître qui en aurait retiré des bénéfices sinon matériels du moins narcissiques. **Notre travail part de l'hypothèse contraire** et nous allons reprendre la dynamique du transfert, cœur de la cure psychanalytique, pour démontrer le rôle de la fonction du sujet supposé savoir et l'éthique qui l'accompagne.

[313] Roustand F., *Un destin si funeste*, Petite bibliothèque Payot, n°276, 2009.
[314] Ibidem.

4. Le transfert

Plusieurs auteurs ont donné leur définition du transfert comme réactualisation projective des dynamiques relationnelles de l'enfance dans le cadre de la cure. Surtout nous avons vu que Freud considère **cet aspect comme l'un des piliers de la cure**. Dès 1895 il s'occupe du transfert et le considère d'emblée un obstacle au déroulement de la cure, en même temps il pense qu'il est une de ses articulations majeures ce qui en fait un phénomène paradoxal. Il s'agirait de tout ce qui fait obstacle à la reconnaissance du **désir inconscient** et aux souvenirs d'enfance qui ont été produits dans le lien aux parents et qui sont liés à l'apparition de ce désir. Freud comprend que « *la personne du médecin joue un rôle considérable dans la création des motifs servant à surmonter la puissance psychique des résistances*[315] ». C'est bien parce qu'il saisit très vite cette nécessité de la cure qu'il va pouvoir soutenir que « *dans bien des cas et principalement chez les femmes, et lorsqu'il s'agit d'expliquer des associations de pensées érotiques, la collaboration des patients devient un sacrifice personnel qu'il faut compenser par quelques succédanés d'amour. Les efforts du médecin, son attitude de bienveillante patience doivent constituer des succédanés suffisants* [316]».

Freud pour expliquer l'amour de transfert ne recule pas à parler de « *succédanés d'amour* » qui sont à prendre en compte dans le déroulement d'une cure. Cette assertion se rapproche des formulations lacaniennes qui parlent du « *désir du psychanalyste* » et du transfert comme de « *la mise en acte de la réalité de l'inconscient* [317]» lorsqu'il se produit un lien au désir de l'analyste. La réalité de l'inconscient a été décrite tant par Freud que par Lacan comme une

[315] Freud S. et J. Breur, (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1981
[316] Ibidem.
[317] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, *séance du 22 avril 1964*

réalité sexuelle sur laquelle Freud posera une mise en garde quant aux risques relatifs aux mouvements de contre-transfert.

Freud écrit en 1914 ses observations sur *L'amour de transfert*[318] où il articule la question du transfert à celle de l'amour et où il n'est pas dupe du fait que ce texte soit l'un des meilleurs de sa réflexion au point qu'il l'écrira à Abraham en 1915. Dans cette lettre il imagine déjà la levée de boucliers contre ses propres considérations : « *Je tiens cette contribution pour la meilleure et la plus utile de toute la série. Je m'attends donc à ce qu'elle suscite le plus puissant refus* [319]».

Freud s'interroge sur le changement inopiné et inéluctable de la « *scène analytique* », tout en restant conscient du fait que ce transport d'hainamoration transférentielle ne peut être ni provoqué ni évité[320] : le génie de Freud a été de savoir que cet amour, loin d'être provoqué par les charmes du médecin, préexistait à la rencontre et représentait la trace des relations antécédentes et inaugurales du sujet. Toutefois « *les seules obstacles vraiment sérieux se rencontrent dans le maniement du transfert*[321] ». Comme nous avons vu, il s'agit pour l'analyste d'être préparé à ce genre de phénomène qui semble modifier la scène de la cure comme lorsqu'un incendie se déclare. Freud souligne dès le départ que l'art de l'analyste, du coup, est lié à sa capacité de déjouer le piège et « *à résister à la tentation de croire que le traitement est vraiment achevé*[322] ».

Dans quel sens cet amour impromptu est-il une résistance aux progrès thérapeutiques ?

---

[318] Freud S., *Remarques sur l'amour de transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.197
[319] Freud S. et K. Abraham, *Correspondance complète 1907-125*, lettre du 4 mars 1915, Gallimard, 1965, P. 372
[320] Freud S., *Remarques sur l'amour de transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.127
[321] Ibidem, p. 119
[322] Ibidem, « *Le consentement ou la demande d'amour de la patiente est tout aussi fatal pour l'analyste que la réponse de cette demande*».

Freud est très éclairant à ce propos et il signale que cet amour, bien antérieur à la cure, resurgit à un moment précis pour créer une déviation, un ralentissement, un obstacle aux progrès de la cure.

« *Mais c'est maintenant seulement que la résistance commence à l'utiliser afin d'entraver la marche de l'analyse et de mettre l'analyste en fâcheuse posture*[323] ».

Un point est très important dans ce texte par rapport à notre démarche. Freud touche **l'aspect névralgique de rabaisser par l'amour la fonction du sujet supposé savoir**. Si il devient simplement un partenaire d'amour, le cœur-même de sa fonction est dépotentialisé, affaibli. Les efforts seraient produits dans le but inconscient de « *briser l'autorité du médecin en abaissant celui-ci au niveau d'amant* [324]».

Freud prône de renoncer à adhérer aux demandes de la malade non pas pour une question morale mais pour les avantages et les intérêts de la **technique analytique**. Il dit de façon claire que cet hainemourement est le fruit d'un grand travail de récupération des émotions refoulées et que ce serait une véritable erreur de ne pas savoir les manier. Seule l'indifférence peut épargner des dégâts mais - **et ce point est capital pour nous** - combien cette attitude de retrait face à la demande des analysants a été lue comme de la froideur, de la manipulation, voire comme une volonté de maîtrise pour affaiblir l'autre ?

« *Le traitement doit se pratiquer dans l'abstinence, je n'entends pas parler seulement de l'abstinence physique, toutefois il ne convient pas de priver les malades de tout ce dont ils peuvent avoir envie, ce qu'aucun d'entre eux ne supporterait* [325]»

---

[323] Freud S., *Remarques sur l'amour de transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.120
[324] Ibidem, p.120
[325] Ibidem, p.122

Autant l'abstinence, le retrait sont nécessaires au bon déroulement de la cure autant - paradoxe que nous avons déjà présenté - il faut céder sur quelques réponses gratifiantes. Ceci n'est pas un consentement d'ordre social mais plutôt le moteur princeps de la théorie puisque cela sert à maintenir présentes les résurgences du passé et à ne pas les renvoyer dans le noir du refoulement. Tout autant que céder bloquerait cette ouverture de l'inconscient. Position délicate à manier avec attention.

« *Le malade aurait obtenu ce que cherchent tous les patients : traduire en acte, reproduire dans la vie réelle, ce dont elle devrait seulement se ressouvenir et qu'il convient de maintenir sur le terrain psychique en tant que contenu mental* [326]».

La réflexion de Freud à partir de ces considérations est magistrale. Il invente et prône l'abstinence du thérapeute tout en soulignant que son attitude doit rester éthique et responsable pour éviter de blesser l'être humain en face de soi et que ses mouvements inconscients, finalement plus proches de la conscience, ne soient, comme Perséphone forcée à des allers et retours entre terre et enfer ou comme Eurydice, obligée de ne pas pouvoir sortir des ténèbres.

« *La voie où doit s'engager l'analyste est tout autre et la vie réelle n'en compte pas d'analogue*[327] ».

[326] Freud S., *Remarques sur l'amour de transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005, p.124
[327] Ibidem, p.124

5. Une lecture clinico-interprétative du texte de 1914 : « *Observations sur l'amour de transfert* »

Nous venons de suivre à la lettre les idées théoriques de Freud sur le transfert dont il parle très clairement dans son texte de 1914 et pour lequel il appréhende - déjà - des réactions négatives.

Nous avons décidé d'oser un pas de plus dans notre travail de recherche en voulant tenter une lecture plus clinique et plus interprétative de la parole de Freud. Nous nous sommes autorisés cette démarche car ce texte sur le transfert est, à notre avis, un des plus beaux écrits du Freud pionnier.

La fluidité de son langage et sa façon de mettre des mots sur un argument aussi délicat que les émois affectifs suscités lors de la cure, sont la preuve d'un immense courage moral et d'une attitude scientifique rigoureuse même là où les sentiments - argument de façon notoire non-scientifique et atypique - se présentent comme un fait acquis.

Nous pensons que dans cet écrit Freud a exprimé au mieux sa position d'antécédent unique qui toutefois, se refuse à une position de maîtrise. Il est conscient du fait que les épanchements de ses patients ne lui sont pas adressés et qu'ils ne sont que la preuve de remous infantiles qui échappent au refoulement. Il sait que de les empêcher d'affleurer voudrait signifier arrêter le mouvement de remémoration auquel la cure est dévouée. **Le patient est pour lui à protéger sans faille dans ce parcours contre l'oubli et il élabore l'état d'indifférence du thérapeute comme une attitude nécessaire aux progrès de la cure**.

Si nous prenons ces observations dans leur sens plus vaste, nous voyons que l'attitude de retrait subsiste simultanément - de façon moebienne - avec le fait de rester le pivot des

mouvements affectifs des patients, et que cette position est celle infaillible acquise par Freud. Nous émettons l'hypothèse que les réactions qu'il a suscitées chez ses disciples - au même titre que celles ressenties par ses analysants - sont à lire exactement comme des réactions transférentielles. Tout autant l'amour suscité que la haine émergée lors des séances n'ont été que des mouvements libidinaux s'originant dans la sexualité infantile.

Lorsque Freud, quelques années plus tard, dans sa XXVIIème leçon sur le transfert, parle des difficultés de la psychose, à notre avis, il ne parle pas que de celle de ses patients. Les modalités du transfert dans les névroses narcissiques - comme elles s'appelaient à l'époque - peuvent s'appliquer à la lettre aux réactions que certains de ses disciples dissidents freudiens lui ont montré.

« *L'observation permet de reconnaitre que ceux qui sont atteints de névroses narcissiques n'ont aucune capacité de transfert ou n'en possèdent que des reste insuffisants :* ***ils récusent le médecin, non par hostilité mais par indifférence***[328]***.*** *C'est pourquoi ils ne peuvent non plus être influencés par lui ; ce qu'il dit les laisse froids, ne leur fait aucune impression, c'est pourquoi le mécanisme de guérison que nous mettons en œuvre chez les autres, le renouvellement du conflit pathogène et le surmontement de la résistance de refoulement, ne peut pas s'établir chez eux. Ils restent comme ils sont. Ils ont déjà fréquemment entrepris, de leur propre chef, des tentatives de rétablissement qui ont conduit à des résultats pathologiques ; nous n'y pouvons rien changer* [329]».

Dans ces déclarations scientifiques dans lesquelles Freud reconnait les limites de la psychanalyse lorsqu'elle ne peut pas opérer sur les névroses dites de transfert - hystérie,

[328] Freud S., *Doctrines générales des névroses. Leçon XXVII le Transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XIV (1915-1917),* PUF, 2004, p.447.
[329] Ibidem, p.464

phobie, névrose de contrainte - émerge une pensée plus vaste. Beaucoup de personnes qui ont entouré Freud en se positionnant comme ses disciples ont dû avoir ces mêmes difficultés face à l'attitude de leur maître : non seulement il a été un maître à penser chéri et admiré et, en conséquence, convoité et jalousé tel le père de la horde mais il a dû être aussi côtoyé par des personnalités réfractaires ou inaptes au transfert. Dans ce sens l'histoire confirme notre hypothèse grâce à certains éléments de la vie de Jung qui pendant ses dernières années fut immergé dans la solitude de sa tour[330] ou grâce au déclenchement psychotique chez W. Reich[331].

Cette considération produit une ultérieure avancée dans notre recherche. Nous avons vu que le psychanalyste - et Freud en a été le pionnier - suscite le désir comme s'il était un objet agalmatique ; secondairement son savoir et son autorité se mettent en position de grand Autre, en position de signifiant majeur, ayant une valeur phallique grand ♀ ; en troisième lieu nous savons que cette position suscite chez les frères - les disciples dans notre cas - une poussée au meurtre du détenteur de tant de pouvoir. Meurtre qui, une fois réalisé, consentira une alliance fraternelle corroborée par un besoin réparateur qui devient la dette symbolique. Un autre cas de figure c'est celui où nous avons appris par Freud lui-même que certains sujets sont dans l'impossibilité de ressentir un transfert ce qui les rend sourds à une relation affective à leur maître.

---

[330] De Mijolla A., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, 2002. « *Jung, qui attacha un grand prix à l'introspection, avait entrepris dès 1923, à Bolligen, la construction d'une tour. Il y passera au cours de sa vie des semaines entières dans la solitude* ».

[331] De Mijolla A., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, 2002, p.1425. "… *Le congrès de Lucerne décide de l'exclure de l'Association Psychanalytique Internationale (AP)… une campagne de diffamation – il est traité de « pornographe juif* » - et plus loin : « *Une campagne de calomnies de presse à sensation lui vaut d'être interpelé par la police américaine. Récusant les procédures de la justice, il est condamné et incarcéré et meurt en prison* ».

Ces multifacettes de la position de l'analyste nous amènent à comprendre que l'objet *a* que celui-ci va représenter comme Freud et Lacan l'ont théorisé, n'ont seulement a comme destin de chuter mais il est, pendant un long moment - le temps logique pour comprendre - l'objet convoité qui pousse la dynamique du discours de l'analyste. Le fameux

$$\frac{a}{S_2} \;//\; \frac{S}{S_1}$$

Cette formule lapidaire est néanmoins le résumé d'un mouvement structural puissant qui permet la cure.

6. Rôle du vide dans la recherche pulsionnelle

Freud a compris l'importance du retrait nécessaire pour celui qui se place en position d'analyste. Lacan va éclairer cette attitude en amenant sa conceptualisation de l'objet *a* que l'analyste représente pendant un long moment de cette même cure. L'analysant vient chercher chez le sujet supposé savoir son désir duquel il est ignare et dont il appréhende quelque chose grâce aux formations de l'inconscient. La pulsion acéphale le pousse de façon constante à la répétition, une pulsion qui dépasse le plan de la demande. Dans *Pulsions et destins des pulsions,* Freud reconnait une grande plasticité à la pulsion lorsqu'elle n'est pas fixée dans la répétition. C'est une force qui est profondément positive dans le sens, nous dit M. Recalcati[332], qu'elle se satisfait de sa propre activité. Elle n'est pas toute adressée à l'Autre pour en obtenir un signe mais - et c'est Freud qui l'affirme - elle se satisfait de par son mouvement vers le but (goal) qui détrône l'objet-même.

[332] Recalcati M., *La clinica psicoanalitica: struttura e soggetto, Tome II*, Raffaello Cortina Editore, 2012, p.321

«*Dans la pulsion, de fait, le but tend à coïncider avec la poussée*[333] ».

Dans le Séminaire XI sur *les concepts fondamentaux*, Lacan amène une idée surprenante quant au parcours de la pulsion. D'après son schéma, il fait émerger le circuit pulsionnel autour de l'objet *a* qui se trouve bordé et en même temps suspendu dans le vide. L'Autre, dans ce parcours, n'est pas envisagé et il est à comprendre comme un objet libidinal. Le seul mouvement constant de la pulsion, son *Drang*, amène une jouissance. L'objet est alors défini par Lacan comme un **creux, un vide**[334] **occupable par n'importe quel objet** *dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu petit a. L'objet petit a n'est pas à l'origine de la pulsion orale. Il n'est pas introduit au titre de la primitive nourriture, il est introduit de ce fait qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, « si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant* [335]».

Et ajoutons : « *Si la pulsion peut être satisfaite sans avoir atteint ce qui (…) et que son but n'est point autre chose que ce retour en circuit* [336]».

Que représentent pour nous ces approfondissements que nous venons de proposer? Notre but est de montrer le nouage que représente la position de l'analyste comme équivalent de l'objet *a* recherché par l'analysant avec la nécessité de se présenter en terme de **creux, de vide, de place occupable**, **d'objet rien**. **Cela nous soutient dans notre hypothèse sur Freud qui, de par son attitude, a su tout à fait incarner cette position de vide autour de laquelle la**

[333] Freud S., *Pulsions et destins des destins*, dans *Œuvres complètes, Tome XIII (1914-1915)*, Paris, PUF, 2005, p.18
[334] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p.173
[335] Ibidem, p. 164
[336] Ibidem, p.163

pulsion du sujet tourne en boucle. Lacan, dans son Séminaire XV[337] de 1968, souligne encore une fois le destin du psychanalyste :

« *La question est : que devient le sujet supposé savoir ? Je vais vous dire qu'en principe, le psychanalyste le sait, ce qu'il devient.* ***Assurément, il choît*** *ce qui est impliqué théoriquement dans cette suspension du sujet supposé savoir, ce trait de suppression, cette barre sur le S qui la symbolise dans le devenir de l'analyse, elle se manifeste en ceci : que quelque chose se produit à une place, certes pas indifférente au psychanalyste, puisque c'est à sa propre place que cette chose surgit.* ***Cette chose s'appelle l'objet petit a. L'objet petit a est la réalisation de cette sortie de desêtre qui frappe le sujet supposé savoir*** [338] ».

Cette attitude de se présentifier comme objet destiné à déchoir est intriquée à l'idée ultime que le sujet en position d'analyste ne peut se réaliser exactement qu'en tant que manque, ce qui selon Lacan, « *veut dire que l'expérience subjective aboutit à ce que nous symbolisons par -φ. C'est la castration qui se révèle ici dans l'admission ultime que la* ***jouissance unique, unaire, unifiante, n'est pas exigible*** ».

Cette prise de conscience par rapport à l'idée que le sujet est manquant, défaillant, quant à sa possibilité d'atteindre la jouissance Une, fait revenir Lacan sur l'effort de théorisation qu'il avait fourni en traitant du nombre d'or et de la question de l'**incommensurabilité** entre l'objet « *a* » et le Un. Le rapport de notre objet avec le 1 met en évidence l'impossibilité de l'objet à être le tout dont le sujet est à la recherche. Son caractère ne peut se révéler qu'à jamais manquant, défini par ailleurs depuis les temps antérieurs, ceux de l'enfance.

[337] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XV (1967-1968), L'acte psychanalytique*.
[338] Ibidem.

« *Ce manque était là depuis le départ, et que de toujours nous savons que ce manque est l'essence même de ce sujet qu'on appelle homme, quelquefois, que de* ***l'homme c'est le désir*** [339]».

Ce manque de l'objet, ou encore dans l'objet - nous l'avons vu à maintes reprises - depuis Freud a toujours été pris en compte. C'est d'ailleurs la perte même de **cet objet qui est à l'origine du statut de l'inconscient**. Une perte qui a toujours été là et que le parcours de la cure n'a fait que remettre à jour comme manque. Une fois retrouvé, ce manque va sceller le **desêtre du sujet supposé savoir**. Ce qui nous amène à conclure en nœud de capiton, que la position silencieuse, en retrait, à partir de Freud, à laquelle recourt l'analyste n'est que l'incarnation de ce manque, de ce trou dans l'Autre et que - que cela plaise ou que cela ne déplaise - c'est la seule position qui mobilise l'inconscient pour parvenir à la vérité du désir d'un sujet. « *Je dois devenir le déchet* [340]».

C'est ainsi que Lacan nous amène à la reformulation du *Wo es war, soll Ich werden*, puisque l'acte psychanalytique se bâtit sur le savoir insu de celui dont le destin est d'accepter la castration. Et, à partir de cette soumission il se produit un phénomène d'exception. « *C'est comme un renoncement à un acte décisif à la jouissance pour se faire sujet de la mort que* ***le maître s'institue***. ». La castration consent au sujet supposé savoir, sur l'échelle inversée du désir, de se retrouver en position de Signifiant majeur.

[339] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XV (1967-1968), L'acte psychanalytique*.
[340] Ibidem.

7. Pour qu'un savoir émerge et soit transmissible : nouage entre la position de l'analyste, le manque et le désir

> **«** *Il desiderio si apre sull'avvenire, sul non ancora visto, non ancora saputo, non ancora avvenuto* [341] **»**

Notre travail a dû passer par la remémoration de points princeps de la théorie psychanalytique. Nous avons voulu arriver à expliquer les raisons du retrait inhérent à la fonction de l'analyste. Cette attitude retirée a été sujette à moult critiques et a été à l'origine de tentatives de modifier les règles élaborées par Freud. Ferenczi, tout en étant l'un des disciples favori du Cercle de Vienne, a tenté d'introduire l'hypothèse d'une écoute active durant laquelle il y aurait pu avoir des échanges avec le patient. Adler en a fait de même, sans en arriver à Jung et à ses dérives amoureuses. Freud au contraire a tenu à la rigueur de sa méthode non pas pour des raisons morales comme il l'explique dans ses articles sur le transfert[342] mais parce qu'il en a saisi la **valeur opératoire**.

« *Et pourtant il est interdit à l'analyste de céder. Quel que soit le prix qu'il attache à l'amour il doit tenir davantage encore à utiliser l'occasion qui s'offre à lui d'aider sa patiente à traverser une des phases les plus décisives de sa vie. Il doit lui enseigner à vaincre le principe de plaisir, à renoncer à une satisfaction immédiate non conforme à l'ordre établi et cela en faveur d'une autre plus lointaine et peut-être aussi moins certaine, mais irréprochable aux points de vue psychologique et social* [343]».

---

[341] Recalcati M., (2012), *Jacques Lacan- Desiderio, godimento e soggettivazione,* Raffaello Cortina Editore, 2012, p.326
[342] Freud S., *Doctrines générales des névroses, Leçon XXVII, Le Transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XIV (1916-1920),* Paris, PUF, 2000
[343] Ibidem, p.129

Les demandes émergées lors de la cure sont des résurgences des relations libidinales de l'enfance, suscitées par la présence de l'analyste. Leur apparition est le but principal du travail analytique qui vise à la levée du refoulé. Ce refoulé est un **savoir insu** qui se rapporte à la vérité du sujet. Il serait déplorable de le renvoyer dans les ténèbres de l'oubli en acceptant ces élans comme s'ils étaient nouveaux et destinés à la personne de l'analyste.

Freud a voulu donc incarner de par sa position qui a été violemment critiquée comme s'il s'agissait d'une volonté de maîtrise - rappelons-nous son patient Kardiner à ce propos - cet opérateur, agent de la cure et du développement du savoir propre du sujet.

« *Et de plus, je puis vous assurer que vous avez des fausses informations si vous supposez que conseiller et diriger dans les affaires de la vie font partie intégrante de l'influence exercée par l'analyse. Au contraire,* ***nous récusons autant que possible un tel rôle de mentor****, il n'est rien qui nous soit plus cher que de voir le malade prendre ses décisions de façon autonome* [344]».

A notre avis il existe une spécificité du savoir qui s'acquiert en psychanalyse. Le mouvement transféral suscité par un sujet qui est mis en position d'idéal du moi – là aussi nous avons parcouru l'avènement de cette instance - provoque une identification initiale suivie par une reconnaissance du manque chez l'Autre. A qui se barre et devient Ⱥ - qui génère la possibilité d'accepter la castration.

La renonciation à la satisfaction immédiate de la pulsion et le nouage à la Loi sont alors la cause de la rencontre du manque qui va dynamiser le désir du sujet. « *La castration veut dire*

[344] Freud S., *Doctrines générales des névroses, Leçon XXVII, Le Transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XIV (1916-1920),* Paris, PUF, 2000, p.450

qu'il faut que la Jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir[345] ».

Désir qui s'ouvre à l'avenir, au savoir, à la rencontre amoureuse dans laquelle l'Autre est unique et non pas le moyen pour faire le UN de la fusion. A partir de cette possibilité de connaitre la vérité qui habite le sujet, le savoir sur la cure devient un acquis de la valeur de S_1.

Ce signifiant majeur qui est la preuve d'une parole vraie va rester, dans le discours de l'analyste, disjoint du savoir refoulé qui était en position de vérité.

$\frac{a}{S_2}$ // $\frac{\$}{S_1}$ se présente maintenant d'une manière très lisible. L'objet agalmatique petit *a* avec lequel l'analyste est confondu pour un long moment de la cure, est l'agent qui pousse le $, le sujet, à sa mise au travail. Il en est la cause. Le sujet est divisé par son symptôme qui est le reliquat de la coupure dont il a été l'objet lorsque la Loi, le Nom-du-Père, sont venus le pourfendre de par l'action de la langue.

A ce moment il se crée un reste chargé de particules de jouissance inaugurale, ce qui donne le petit *a.* Le $, poussé par cet objet *a* rétroactif, cherche à savoir quelque chose sur lui-même et dans le travail qu'il effectue en acceptant la perte de la jouissance totale, il va pouvoir élaborer un savoir vrai. Un vrai savoir sur la structure psychique.

Pour notre travail **ce parcours représente une première réponse à notre recherche sur les voies de la transmission en psychanalyse**. Nous avons placé une deuxième borne pour baliser les conditions nécessaires à ce qu'il se produise un savoir et que ce savoir soit transmis. Il est nécessaire d'être arrivé au desêtre qui nous attend à la fin « *d'une cure pour*

[345] Lacan J., *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien (1960)*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.62

acquérir un plus de savoir sur la structure psychique ; la première condition qui n'est pas pour autant suffisante dans la transmission de la psychanalyse, est celle de posséder un bagage important de notions afférentes au savoir référentiel[346]». Donc le *Discours Universitaire*, sans être suffisant est néanmoins une condition préalable nécessaire dans la transmission $\frac{S_2}{S_1} \overset{\frown}{\searrow} \frac{a}{\$}$.

Nous pouvons comprendre, au point où nous en sommes, que ce discours est en quelque sorte « *préparatoire* » à l'effort que devra faire le $ sur la dimension inconsciente. Dans le *Discours universitaire* pour lequel Freud est conscient que les analysants doivent avoir des compétences cognitives comme condition préalable ainsi qu'un conflit qui les névrotise, le savoir référentiel est un prérequis exigé. Freud nous l'indique à sa façon dans la leçon XXVII sur le *Transfert* que nous avons souvent citée.

« *Avec quelles faces de pulsions travaillons-nous donc dans un tel cas ? Premièrement, avec l'aspiration du patient à recouvrer la santé, aspiration qui l'a incité à se plier au travail commun avec nous, et deuxièmement avec l'aide de son intelligence, que nous soutenons par notre interprétation*[347] ».

Dans ce temps premier de la cure, le sujet se forge un corpus de connaissances. En position d'agent, le savoir référentiel, qui n'en veut rien savoir des signifiants qui comptent singulièrement pour chacun, se met au travail autour d'un objet que l'on voudrait brillant, que l'on voudrait posséder. Le sujet qui est produit par ce discours, étant disjoint à jamais de ses signifiants maîtres, est un sujet divisé entre le Savoir qu'il a acquis et sa Vérité qui reste refoulée. Il en découle un sujet homologué puisque sa vérité doit, impérativement, rester dans

[346] Porge E., *Lacan J., Un psychanalyste, parcours d'un enseignement*, Paris, Point hors ligne, Érès, 2006
[347] Freud S., *Doctrines générales des névroses, Leçon XXVII, Le Transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XIV (1916-1920),* Paris, PUF, 2000, p.453

l'ombre. C'est pour cela qu'une fois interrogé par l'objet du manque ce même sujet qui peut compter sur un certain lot de savoir consensuel, universel, sera mis au travail pour qu'il y ait « *retrouvailles* » avec le signifiant maître grâce à la cure.

Or, entre l'objet perdu et l'objet à retrouver dans le futur par le désir qui anime le sujet, il y a une métaphore qui génère, qui permet, l'écart entre ces deux moments de l'objet et qui, surtout, interdit que cet objet à trouver à l'horizon, soit à l'identique de ce qu'on imagine en jouissant. C'est l'objet reste d'une opération, c'est -φ. De même **l'amour** ne peut se poser que dans cet au-delà où, d'abord, le sujet renonce à son objet et s'appuie sur la nécessité d'un médium représenté par la métaphore paternelle.

« *C'est là aussi ce qui nous permet de comprendre que tout abri où puisse s'instituer une relation vivable, tempérée, d'un sexe à l'autre nécessite l'intervention – **c'est l'enseignement de la psychanalyse** – de ce médium qui est la métaphore paternelle* [348]».

[348] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990

VII. Fonction de la métaphore paternelle dans la transmission de la psychanalyse

1. La castration : Loi et désir s'intriquent dans la recherche du sujet sur sa propre vérité.

Nous avons longuement essayé de cerner la nature, l'origine, la fonction de l'objet petit *a* découvert par J. Lacan. Son point de départ se situe à l'orée de la coupure que le Signifiant impose à la Chose. Il est le reste de cette opération et garde sur lui le « *poudroiement de galaxies* [349]», puisqu'il absorbe les miettes de la jouissance interdite à tout jamais. C'est, en dernier lieu, **un objet reste de la castration**. La preuve d'une acceptation de la castration qui permet de renoncer au père et d'en recevoir en même temps un **don** qui va générer une **dette** symbolique. **Le don du père est un espoir**. L'espérance qu'en renonçant à une jouissance immédiate, grâce au principe de plaisir faisant barrage contre celle-ci, un objet d'amour légitime vienne à la place du manque. L'identification au père, à son trait unique, donne la possibilité de regarder soi-même à partir de ce point I, idéal ex-time du sujet : « *le sujet est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet* [350]». À partir de cette position il va y avoir un rapatriement de ce trait unique, de cet objet *a* précieux et attribué à l'Autre. Suite à une extraction signifiante de cet objet agalma, le sujet pourra grâce à son désir, se projeter dans sa vie et dans le futur qui est le sien. Il le fera par un mouvement entéléchique où, de son être en puissance, il pourra produire des actes ainsi que ses signifiants « *lourds* » : son symbolique. Se génère alors **une dette symbolique à l'égard du père** à partir de la castration qui représente le prix fort à payer pour avoir reçu la liberté de ne pas rester dans la fusion initiale et mortifère avec *la Chose*. La dette nous intéresse dans ce travail de recherche dans la mesure où elle représente ce que le sujet « *invente* » vis-à-vis de ses pères pour les honorer du

[349] Gateau J.C., *Paul Éluard et la peinture surréaliste (1910-1939),* Droz, 1982. *Loutre, poudroiement des galaxies*
[350] Lacan J, *La science et la vérité,* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966

moment où il les a « *dépossédés* » de leur trait unaire. Elle représente aussi la capacité du sujet à créer de façon originale son existence à partir d'un réseau d'éléments qui lui préexiste. La dette symbolique devient le trait d'union entre le savoir des antécédents et les « *trouvailles* » créatives du sujet.

La position de successeur dans la **chaîne du savoir** implique une identification aux valeurs des antécédents qui déterminent la dette. Celle-ci est un moteur, pour le successeur, qui le motive à ajouter *sa trouvaille* au tissage qui le précède, qu'il se doit d'améliorer pour les générations futures. Ce phénomène de passage d'une génération à l'autre enrichit la grande toile du savoir référentiel. *Le livre* reste un point de l'origine et le devoir symbolique du sujet est celui d'y ajouter sa propre page : « *Être c'est une valeur de la fonction de castration, c'est avoir souffert de cette perte*[351] ».

Cette prémisse nous conduit - enfin - au rôle central, nodal, de la castration et de la métaphore paternelle dans la transmission du savoir. **La métaphore paternelle** est ce qui oblige le sujet à une identification qui le sort du magma fusionnel d'avec *la Chose*. L'identification a lieu par prélèvement d'un seul trait unique et différentiel chez l'Autre de l'idéal. Ce processus amène le sujet à tricoter entre eux **Loi** et **Désir**, ce qui est nécessaire pour la production de ses propres signifiants comme le discours de la psychanalyse le démontre[352].

Le savoir référentiel, celui des « *livres* », est le socle sur lequel le sujet se soutient. Il s'agit du contexte des connaissances tissées avant lui par les antécédents moebiens parentaux, enseignants, culturels.

---

[351] Cartier P. et N. Charraud, *Le Réel en mathématiques*, *psychanalyse et mathématiques* (textes réunis et édités par), Agalma éditeur, Diffusion Le Seuil, 2004

[352] Lacan J, *La science et la vérité,* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966

Lacan, à ce propos, nous indique dans le Séminaire *Encore*[353], la fonction du concept de compacité qui est à l'origine de la possibilité d'extraire des ouverts dans les voisinages à l'infini. La transmission du savoir devient possible à condition que le sujet soit inscrit dans la chaîne de ses antécédents et qu'il conjugue ce savoir dit « *référentiel* » au savoir produit par sa cure et inhérent à sa vérité. Cette intrication entre le savoir des prédécesseurs et la vérité relative aux interrogations profondes du sujet, **forme le bagage instrumental de connaissances nécessaires à la fonction de psychanalyste**.

Au cours du séminaire *L'envers de la psychanalyse*[354], J. Lacan démontre la différence substantielle qui existe dans *les quatre discours* vis-à-vis du savoir. Dans le *Discours de la psychanalyse*, le sujet qui affronte une cure pourra, lors de son issue, produire un savoir sur sa vérité : sur sa vérité de sujet.

Dans l'optique du discours de l'*hystérique*, au contraire, celle-ci ne veut qu'un maître qu'elle met au travail : « *un maître sur lequel elle règne. Elle règne et il ne gouverne pas* [355]». Le vœu de l'hystérique réside dans son ambition de **produire du savoir à prétention de vérité**. Un Nom du Père dépontentialisé, affaibli, venant à la place du signifiant-maître et qui prendrait la fonction d'un bouchon au discours qui la détermine.

Dans le *Discours du maître* le savoir est convoqué et interpelé. Le sujet barré reste muet, refoulé tant dans ses attentes que dans son désir. Des bribes de jouissance sont octroyées sans qu'il puisse en bénéficier. Cette jouissance est distribuée de façon parcimonieuse - le plus-de-jouir - par le maître à l'esclave afin que celui-ci continue de produire tout ce dont son maître a besoin. Dans ce cadre le savoir est instrumentalisé, il est utilisé par le maître pour

[353] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), Encore,* Paris, Le Seuil, 1975.
[354] Lacan J., *Le séminaire, Livre XVII (1969-1970), L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.
[355] Ibidem.

« *confectionner* » ce qui lui est nécessaire qu'il paye par un peu de jouissance à laquelle il condescend : « *Et c'est comme renonçant à un acte décisif que le maître s'institue* [356]».

En dernier lieu et en ce qui concerne le *savoir universel, celui de l'université*, son rôle est majeur selon **notre hypothèse de recherche sur la transmissibilité de la psychanalyse** puisque ce savoir interroge, s'interroge, sur la jouissance. Il essaye d'en savoir quelque chose de mesurable, d'universel, de codifiable. Dans ce sens il organise le contexte référentiel qui autorise les sujets « *pluriels* » à échanger entre eux à l'intérieur de la théorie qui est l'objet de leurs interrogations. La poussée au savoir ne déterminera point un sujet conscient de sa vérité intime mais elle favorisera la réalisation d'une multitude de sujets barrés qui pourront échanger entre eux grâce à des signifiants communs.

Le savoir ainsi acquis en commun produit des sujets homologués. La créativité de ces sujets n'est pas convoquée mais les échanges codifiés qui se produisent, permettent une circulation des idées dans le « *marché commun* » de leur discipline.

Ce survol des *Quatre discours* nous montre que, à l'état actuel de notre parcours, nous pouvons formaliser notre hypothèse de recherche relative à l'intrication du discours de l'analyse avec celui de l'université. Ce tressage permet à la psychanalyse de perdurer et d'être transmissible. Conjugaison du savoir vrai du sujet acquis dans sa cure avec le vrai savoir référentiel. Vrai étant à lire comme un synonyme des estampilles nécessaires pour certifier que le savoir est acquis conformément aux lois de la cité. Pour que la psychanalyse soit transmise il faut qu'il existe des sujets pour lesquels la loi des certificats et le désir de connaitre sa propre vérité soient indissolublement noués entre eux. **Seul ce nouage fournit la garantie d'un savoir analytique transmissible**.

[356] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XIII (1965-1966), L'objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil.

L'accès à ces deux « *savoirs* » en relation moebienne entre eux est possible grâce à la métaphore paternelle qui pose la castration comme condition essentielle à l'accès au savoir. Coupé de la *Chose*, le sujet en manque *erre* dans le vaste monde à la recherche d'un objet *a*, reliquat des temps mythiques. Cette recherche, lorsque les conditions d'acceptation de la perte générée par la castration sont établies, se révèle une aventure pleine de désir.

Le fait d'assimiler et de s'approprier du savoir qui concerne tout autant le monde que soi-même est une condition inaugurale pour qu'un savoir vrai se formalise. L'intrication entre savoir scientifique et connaissance de ses propres limites, de la force de ses pulsions, de l'attrait du sujet vers la jouissance interdite ou de la tentative de moduler sa propre poussée à la répétition, se fondent dans un savoir consistant, de l'ordre du S_1. À partir de là et pour tous les sujets référés à la Loi, la jouissance ne peut plus « *se dire* ». Elle sera entre les lignes et elle fera l'objet de toutes les recherches sur le plan scientifique alors qu'elle reste interdite ailleurs par le Nom du Père. Dès lors la jouissance ne sera que sous-entendue. D'où l'origine du moment où elle ne peut plus être que ouïe : « *j'ouis* ».

Le renoncement à la jouissance interdite, immédiate, blafarde, ouvre les portes au plaisir qui lui, vient comme une limitation. Le plaisir acquiert une fonction de liaison à la vie. La loi du plaisir, comme processus primaire, barre la route à la jouissance. Cette observation dévoile que le désir est aussi un élément structural de défense : défense qui empêche d'aller outre une certaine limite de la jouissance[357]. Ce parcours nous facilite la compréhension de l'idée de -φ qui devient une fonction imaginaire de la castration. Le phallus comme élément final de la castration, est manquant puisqu'il représente le moment d'une double acceptation : celle de la perte de la jouissance et celle de la soumission à la Loi.

[357] Porge E., *Lacan J., Un psychanalyste, parcours d'un enseignement*, Paris, Point hors ligne, Érès, 2006, p.78

Avec le poète Paul Valéry, nous pouvons nous souvenir d'une image littéraire qu'il a créé dans son poème « *Ebauche d'un serpent*[358]» pour mieux saisir le -φ qui est un mathème pour désigner un tout valorial qui ne peut maintenir sa valeur qu'en renonçant à une partie de lui-même. Voici la citation :

« *L'univers n'est qu'un défaut*

dans la pureté du non-être »

Le *Non-être* est à lire dans notre cas comme le *Das Ding* imaginarisé par Freud lorsqu'il a voulu cerner le lieu mythique, initial. Ce qui nous frappe et nous émerveille dans les vers du poète c'est son intuition relative à l'idée que « *la pureté sans défaut* » représenterait le non-être, le néant, ce qui précède la vie : ce qui, en toute probabilité, ne peut signifier que la mort ou, du moins, la non-vie. Dès lors, l'univers qui est le nôtre, qui nous appartient et nous contient est à lire comme **le reste d'une opération qui départage le non-être de l'être**.

Du coup, l'univers se fait l'équivalent de l'objet *a* dans la mesure où les deux sont le résultat d'une opération de coupure infligée à un tout magmatique, chaotique et initial : infligée au *tohu wa bohu* hébreu qui dans la Bible indique solitude et désert, soit le chaos primitif de la Genèse.

Nous sommes sur les traces d'une très belle réflexion qu'Erik Porge illustre dans son ouvrage sur les *Noms du père chez Lacan*[359] et qui formule l'origine de l'*Ethique*. Du moment que *Ethos* est, dans son sens étymologique, **l'endroit où il fait bon vivre**, nous comprenons que l'univers qui s'origine d'une altération - d'un défaut nous dit le poète - advenue dans le non-être, est assimilable à l'objet *a*, lui aussi reste d'une opération de coupure et tamisé de bribes

[358] Valéry P., *Ébauche d'un serpent* dans le Recueil «*Charmes* », 1922
[359] Porge E., *Les noms du père chez Jacques Lacan*, Érès, 2013.

résiduelles de jouissance. L'univers ainsi défini serait **le lieu éthique où le sujet peut vivre après avoir renoncé au non-être**. L'éthique dans ce sens, est à lire comme la philosophie, la théorie du bien vivre dans cette parcelle, ce topos, arraché au non-être.

« *L'éthos, la demeure habituelle, est pour l'homme ce qui déchire et divise* [360]».

Cette même intuition émerge dans la conclusion du poème de Paul Valéry dans lequel est renouvelée l'idée que le non-être est puissamment attractif, pour le sujet dans sa dimension mortifère.

« ***Jusqu'à l'être exalte l'étrange***

toute puissance du néant [361]».

Freud avait tout à fait perçu le pouvoir immense de *Das Ding* et la force de la pulsion de mort qui ramène sans cesse au néant, à la dissipation de la vie. Seul le renoncement à cette jouissance-toute garantit la voie d'accès à la vie. Vie accessible en acceptant d'abjurer « *sa bourse* », c'est-à-dire en renonçant à la jouissance suite à la castration, ce qui conserve la « *vie* » et le désir.

2. Le medium de la métaphore paternelle et le savoir retrouvé

> « *Ce n'est pas la même chose si l'enfant est la métaphore de son amour pour le père où si il est la métonymie de son désir du phallus qu'elle n'aura jamais* [362]».

[360] Agamben G., *Le langage et la mort : Un séminaire sur le lieu de la négativité,* Ed. Christian Bourgois, collection Détroits, 1991
[361] Valéry P., *Ébauche d'un serpent* dans le Recueil «*Charmes* », 1922
[362] Lacan J.*, Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p.241.

À ce moment précis de notre travail de recherche nous nous autorisons une interprétation personnelle à propos de la rupture de 1963 entre J. Lacan et l'IPA. Lacan, innovateur d'exception et lecteur respectueux de son maître-à-penser, S. Freud, a opéré durant son parcours, une coupure dans le « *magma* » de l'International Psychoanalytical Associaton.

E. Porge remarque que la plupart des analystes américains de l'époque étaient des juifs échappés à la mort des camps d'extermination. Leur dette symbolique à l'égard du père fondateur ne se serait-elle pas figée ? Freud, jusqu'à la fin des années '30 et en dépit d'une quatorzième opération de cancer, a résisté et contré la montée du nazisme alors que ses disciples sont partis. Ces analystes auraient, à la suite de leur exode, développé une sorte de fixation sur un dogmatisme rigide, congélation de tout le corps théorique freudien qu'ils ont voulu adorer comme s'il s'agissait du *Veau d'or*, l'ayant par ailleurs, laissé seul en Autriche.

À une autre époque et au contraire, le génie et le courage de Lacan lui ont permis de s'approcher de certains trous de la théorisation freudienne. Ces avancées avant-gardistes peuvent avoir été perçues comme une trahison. Voire même comme une hérésie impardonnable. Elles étaient la preuve d'un renoncement au père idéal en se positionnant de façon novatrice face à la théorie de son antécédent ainsi que le témoignage d'une position de disciple plus souple voire créative.

Mais quelle était-elle cette « *terrible* » trouvaille lacanienne lors de son séminaire de '63, brusquement arrêté après la première séance ? Lacan commençait à s'interroger sur les Noms du Père au pluriel ce qui sous-entendait l'hypothèse d'une défaillance, d'une faille chez le Père vénéré, Freud. Dans la progression théorique lacanienne l'aspect du père qui avait des zones non-analysées avait, désormais, émergé.

Un **tabou** avait été enfreint quoique Freud, en s'exprimant entre les lignes dans ses textes, ait bien laissé des traces de lui-même à interpréter. Non seulement ses souvenirs oubliés mais tout aussi bien *Totem et Tabou*, véritable révélation de son interrogation sur la fonction du père dans la structure psychique. Il avait toujours refusé de se mettre en position de maître et n'était pas dupe que le rôle du « *plus-un* », inévitablement, entrainait amour et haine de la part des fils-disciples. Il savait donc qu'il aurait été l'objet de vivisections symboliques successives.

Pour Lacan, qui essayait de mettre de l'ordre dans cette fonction structurale, ces réflexions lui firent subir l'excommunication dont il fut l'objet et qui le poussa à s'exclamer, à propos de ses collègues qu'ils étaient des **ânes-à-listes**[363] !

Une des raisons principales de cet éloignement historique fut donc le fait de commercer à investiguer la relation entre Freud et le concept de père. Dans cette direction Lacan avait observé que dans le mythe de *Totem et Tabou* sur les origines, le père de la horde détenait toute la jouissance. Ses fils, l'ayant tué, se devaient de renoncer à la jouissance en tant que dette du meurtre perpétué.

La complexité de la réflexion de Freud se dévoila dans l'émergence de l'autre mythe sur lequel il se fondait, celui d'Œdipe. La tragédie sophocléenne montrait un cas de figure opposé où le fils n'a aucune jouissance et met tout en œuvre pour en avoir l'accès : meurtre du père et obtention de l'objet incestueux convoité.

La coexistence de ces deux versions des origines laisse entrevoir **une faille dans la conceptualisation du Nom du Père** du fait que l'institution de la Loi se fait par plusieurs voies : par des versions multiples révélant la complexité du processus par lequel la loi du Père

[363] Lacan J., *Des Noms-du-Père*, Collection paradoxe, Paris, Le Seuil, 2005

s'instaure. Toujours dans cette direction dans laquelle Lacan réfléchissait, il remarqua que Freud avait été perçu par certains de ses disciples comme le père détenteur de la jouissance-toute et que les tentatives de meurtre - symboliques - à son égard étaient infinies.

Lacan pourrait avoir été perçu, à ce moment de l'histoire de la psychanalyse, comme une sorte d'Œdipe voulant tuer, désacraliser le Père LAIOS-IPA. Il ne pouvait être traité que comme un renégat, un sujet à expulser de la cité. Il fallait le rendre aveugle pour qu'il paye ses avancées percutantes sur le Nom du Père et sa fonction.

A ce point de notre travail, nous nous sommes autorisés la lecture qui précède et qui est à poursuivre comme on le ferait d'un rêve éveillé ou d'une formation de l'inconscient.

Néanmoins, avant nous, les meilleurs disciples de Lacan se sont interrogés sur l'excommunication de leur maître-à-penser ; celle-ci a eu lieu au début du fameux séminaire sur les Noms du Père au pluriel qui sera repris une dizaine d'années plus tard et se métamorphosera en les ***Non dupes errent***. L'exclusion de l'IPA, dans l'après-coup des successeurs, avait besoin d'être comprise.

3. **Lacan, son originalité, son enseignement.**

« *Dans les deux cas, une fois de plus, c'est en transgressant ce qu'on lui impose qu'un héros gagne sa liberté*[364] ».

De façon imprévue et pour arriver à la relation de Jacques Lacan à l'enseignement et à la transmission de la psychanalyse, nous allons nous soutenir de certains avancées que Jacques Attali vient de produire dans son tout dernier essai. Dans ce travail, il a le courage et

[364] Attali J., Salfati P.H., *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Fayard, septembre 2016, p. 51

l'ambition d'inspecter les liens primordiaux qu'ont entretenus le judaïsme et la pensée grecque et il démontre tous les emboîtements que ces deux courants fondamentaux de la pensée occidentale ont tressés entre eux.

Nous allons suivre cette réflexion comme on le ferait d'une métaphore tout en tenant compte de l'accent que **cet auteur pose sur la transgression à l'ordre établi comme donnée essentielle d'un retour nécessaire aux sources et à tout progrès d'une discipline. C'est dans ce sens que nous avons entrepris de « *lire* » la rupture entre Lacan et l'IPA comme un fait de structure lié à la science psychanalytique qui impose au sujet de réfléchir de façon non homologuée, ceci tout en travaillant assidument à produire son propre savoir originel. Nous l'avons vu : transgresser serait nécessaire pour accéder à ses propres signifiants majeurs**.

Selon J. Attali, c'est un handicap qui serait le point commun entre Moise et Ulysse dont il analyse le parcours comme celui des représentants majeurs de la tradition judéo-grecque : l'un bègue ; l'autre aveugle.

D'un manque donc s'origine la force pour changer le destin du monde. De leur monde. Couramment les infirmités sont perçues comme un empêchement alors que la psychanalyse viendra montrer que la force désirante prend son fondement d'un manque-à-être. De même, les deux héros manquants de l'antiquité doivent affronter **une errance** prolongée : 40 années pour le juif, quarante-deux jours pour celui venu d'Ithaque. Manque et errance sont des facteurs qui dynamisent la recherche des Signifiants maîtres du sujet.

Il est de notre avis que ce ne soit pas un hasard que J. Lacan lui-même parla longuement de ceux qui « *errent* » juste au moment final de sa coupure avec l'IPA. Ces si fameux « *non-dupes qui errent* » qui furent à la base d'une immense avancée théorique.

Dans les deux cas cités il s'avère nécessaire de rompre avec l'écrin qui avait vu se développer leurs différences. Les hébreux se doivent de quitter l'Égypte après deux cent dix ans de partage avec la culture des pharaons et les grecs provoquent la chute d'une ville - Troie - pluri-centenaire. Il s'agit donc de se positionner **autrement** vis-à-vis de son origine, de ses traces. Ce qui, nous dit l'histoire et le mythe, ne peut se faire que par une opposition. Deux « *handicapés* » n'auraient pas du être les héros auxquels la tradition attribue tous les pouvoirs et pourtant de leur manque-à-être émergea une force nouvelle : celle du désir.

C'est ainsi que le dieu « *parle* » par Moise et que les Muses « *voient* » grâce à Ulysse. Que nous dit Attali à ce propos ? Et bien que « *dans la mythologie grecque, l'aveugle est capable de voir* ***autrement*** [365]» et à travers le bègue, c'est Dieu qui s'exprime. C'est d'un manque que la parole Autre trouve sa voie.

Ce qui nous fait aboutir à l'hypothèse qu'à partir de cette « *infirmité* »[366], Lacan avait pu entreprendre de lire autrement l'enseignement freudien. Ses séances courtes, sa temporalité nouvelle, étaient pour l'IPA la preuve d'un défaut, d'une infirmité. **Au contraire, il s'agissait de ne pas s'accommoder d'une congélation mortifère du dire freudien.**

« *Pour cette raison, les poètes sont très souvent dits aveugles : Tirésias et Œdipe en sont des exemples. La cécité est une voie pour décrypter les secrets de l'âme humaine, décrire les cauchemars intérieurs, les désirs les plus inavouables, les fantasmes, les monstres qui habitent et hantent chaque homme.* ***On ferme les yeux pour oser*** [367]».

[365] Attali J., Salfati P.H., *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Fayard, septembre 2016, p. 50
[366] Décelée par le rapport Turquet en 1963 requis par l'IPA lors de la demande d'affiliation de la SPF.
[367] Attali J., Salfati P.H., *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Fayard, septembre 2016, p. 50

La conclusion à laquelle arrive l'auteur est que : « ***dans les deux cas, le handicap est un moyen d'affirmer une supériorité par une fragilité, un dépassement par un manque***[368] ». Ainsi ces œuvres majeures qui fondent notre civilisation occidentale déploient pour nous le parcours d'une libération et - moebiennement - d'un retour à la terre d'origine. Nous sommes en parfait accord avec ces auteurs lorsqu'ils affirment que ces deux figures mythiques sont des libérateurs. Libérateurs de pensée, dirions-nous. Des révolutionnaires contre les dérives dogmatiques.

« *Ulysse le héros qui se libère, Moise, le héros qui libère son peuple* [369]». Exemple du vivant qui cherche sa vérité en acceptant la perte d'homologation. Là où le Nom du Père soutient la démarche du sujet pour qu'il forge et produise ses propres signifiants.

Héros « *symboles de l'audace, de l'ambition humaine, défiant les dieux et Dieu*[370] ». Cette attitude nous apparait comme une métaphore très appropriée qui évite de tomber dans la perspective d'une chasse à l'homme qui - dans ce travail - ne nous intéresse pas. Au contraire, **nous voulons aborder les coupures de Lacan d'avec la tradition de l'IPA comme un phénomène novateur, structurellement intriqué à la transmission de la psychanalyse comme corpus légué par les ascendants auxquels la dette symbolique oblige à un apport personnel, soit-il d'ordre transgressif et/ou révolutionnaire**.

« *Le Grec comme l'Hébreu, ose, voyage et l'emporte, établissant lui aussi la supériorité sur le sédentaire, de l'individu sur le groupe* [371]».

[368] Attali J., Salfati P.H., *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Fayard, septembre 2016, p. 50
[369] Ibidem, p. 50
[370] Ibidem, p. 48
[371] Ibidem, p. 50

L'insoumission peut être finalement vue comme un acte subjectif ; comme un dire qui s'oppose au dit épuisé d'une école qui se sécularise. C'est ainsi que Freud analyse les pouvoirs si bien décrits dans *Psychologie des foules* où l'armée et le clergé traversent les siècles en exerçant la force de l'homologation. Coup de canif au souhait d'immortalité, à l'accès au Panthéon. L'homme pensant libre se doit d'élaborer le lien entre la vérité et le savoir référentiel et peut renoncer à l'immortalité. Encore une fois :

« *Dans les deux cas, c'est par la résistance aux dieux et le refus de devenir, comme eux, immortel : Ulysse renonce à Calypso, et à l'immortalité, préférant la destinée d'homme. Dieu offre à Moise l'immortalité, alors que celui-ci insiste pour participer à l'histoire des hommes*[372] ».

La pensée philosophico-historique la plus profonde dont la psychanalyse est un instrument, se doit de lire les innovations comme productives et ne peut que les intégrer à la marche du développement des idées. Encore une fois l'Humanité transgresse les interdits et c'est de ce point que commence la Genèse comme le geste inaugural d'Adam nous a enseigné à tous.

Nous allons terminer notre introduction à l'excommunication de Lacan sur cette ultérieure avancée de J. Attali et de son co-auteur P.H. Salfati, qui prônent **l'apologie de la transgression** comme moteur du développement épistémologique occidental. Nous devons notre soutien à chaque penseur qui, travaillé par ses interrogations comme le fut Lacan relativement aux failles qu'il avait perçues dans l'élaboration théorique de son maître-à-penser, a pu faire avancer la science. Réfléchir et argumenter qu'en aucun cas, il ne s'agissait d'un acte de dissacration. Soutenir le courage de celui qui, en lâchant les amarres, a eu la force de chercher son objet agalma.

[372] Attali J., Salfati P.H., *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Fayard, septembre 2016, p. 51

Il s'agit d'en démontrer le rôle majeur quant à l'éclairage donné sur les trous dans la doctrine qui faisaient surface et qui ne demandaient qu'à être bordés. Sur quoi, toute pensée qui a le courage de s'approcher des trous noirs d'une théorie, ne peut être saluée que comme la Bonne Nouvelle. C'est dans cette optique que nous allons aborder le parcours de J. Lacan à partir des années '60 relativement à sa réflexion sur l'enseignement de la psychanalyse.

« *Cette apologie de la transgression fera un jour, l'essentiel de l'Occident, en ce qu'elle permettra à l'homme qui l'accepte de chercher, sans limite, à comprendre le monde avec sa raison sans craindre les interdits divins ou la découverte de vérités qui contrediraient les exigences de la foi* [373]».

4. La crise de 1963 et la fondation de l'École de Lacan : l'EFP[374].

« *Le seul qui pourrait répondre absolument à la position du père en tant qu'il est père symbolique, c'est celui qui pourrait dire comme le Dieu du monothéisme -* ***Je suis celui qui suis.*** *Mais cette phrase que nous rencontrons dans le texte sacré ne peut être littéralement prononcé par personne* [375]».

Le SFP[376], la société que D. Lagache et J. Lacan avaient instituée, avait mis douze années à se faire reconnaitre de l'IPA. Cette association aura droit de cité en payant le prix fort de l'exclusion de J. Lacan auquel l'IPA reprochait surtout ses qualités de formateur. De cette exclusion, de ces cendres, va naitre en 1964 une école, l'EFP, qui fut l'École Freudienne de Paris qui ne sera dissoute qu'en 1980, une année avant la disparition de J. Lacan.

---

[373] Attali J., Salfati P.H., *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Fayard, septembre 2016, p. 52
[374] École Freudienne de Paris
[375] Lacan J., *Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994, p.210
[376] Société Française de Psychanalyse

Dans ce travail nous allons essayer de dépasser la lecture classique de ces scissions telles qu'elles sont expliquées par A. De Mijolla ou E. Roudinesco par exemple. Ces auteurs distinguent schisme et dissidence d'une part et posent l'accent sur des problèmes d'ordre affectif. Il n'est pas rare de lire comme raccourci explicatif une phrase devenu célèbre d'Anna Freud qui, d'ailleurs, a été elle-même à l'origine de l'une des plus grandes ruptures manquées de l'histoire de la psychanalyse : celle d'avec Mélanie Klein quant à l'héritage légitime freudien. Son explication vis-à-vis des divergences se limitait à une simple analogie à la procédure de divorce (« *songer à des parents qui divorcent* » dit-elle en 1953[377]).

Remarquons au passage que seulement Lacan utilise le terme d'ex-communication puisque en 1911 pour Adler et plus tard pour Jung, il ne fut question que de ruptures, scissions ou dissidences. Selon E. Roudinesco, Lacan fut le seul, lors de la contrainte de quitter l'IPA, à parler non seulement d'ex-communication mais d'arriver à clamer - tel Spinoza - son *herem* qui est la forme la plus sévère d'exclusion dans la communauté juive. Il s'agirait d'une véritable mise au ban de la société semblable à l'anathème des Églises. Ce qui nous frappe particulièrement c'est que cet éloignement ne fut pas motivé « *par un comportement nocif pour la communauté pour lequel l'auteur se refuserait de faire amende* [378]» et pourtant il fut radical.

Roudinesco, à notre avis, est toujours très sévère avec le collègue de sa mère et elle souligne ce qu'elle perçoit comme une contradiction chez celui-ci. Elle remarque par exemple que tout en se proclamant du freudisme, il n'avait fait que promouvoir un lacanisme radical[379]. Sa position semble celle d'un fils qui n'arrive pas à régler ses comptes à son père.

---

[377] Roudinesco E. et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, p.960.
[378] https://fr.wikipedia.org - Herem
[379] Roudinesco E. et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, paris, Fayard, 1997, p.960.

De plus, cette boutade nous parait denier les raisons beaucoup plus structurales du phénomène de rupture. **Nous venons de voir effectivement, au chapitre précédent, combien la dimension de transgression pour revenir aux sources fut, au contraire, essentielle dans l'histoire du monde civilisé**. Plus encore et au-delà de la longueur temporelle des séances il est probable que ce qui amena J. Lacan en 1963 à une rupture fut son intérêt pour ce que Freud lui-même n'avait pas pu élaborer quant à la fonction du père symbolique.

C'est en partant de cette faille dans le corpus théorique freudien que J. Lacan put finalement réfléchir au Nom du Père et à sa fonction lors de la structuration psychique de l'être humain. Ce fut cet outrage à l'apport du Père Freud qui ne put être accepté par l'IPA, non seulement fondamentalement américaine mais aussi constituée - nous l'avons vu - par des « a*nalystes juifs échappés aux camps* [380]» et probablement figés dans un dogmatisme sacralisé envers leur père à tous qu'ils avaient bel et bien abandonné à l'Autriche envahie par les nazis.

Dans le conflit IPA versus J. Lacan, il était donc question de points centraux de divergence concernant la théorie analytique du Nom-du-Père, l'analyse didactique, l'enseignement de la psychanalyse et le rapport entre analystes. Ces raisons furent le noyau de l'expulsion. Nous avons vu que Lacan a parlé de lui-même comme d'un sujet ayant subi une excommunication, à l'instar de Spinoza exclu de sa communauté juive[381]. C'est dire la violence de son éprouvé..

Ce fut à Stockholm que l'exil fut décrété, par sa radiation de la liste des didacticiens qui devint effective le 31 octobre 1963. Le 20 novembre de cette même année, Lacan ouvre et ferme son séminaire sur « *les noms du Père* ». Son introduction va rester célèbre et il nous tient à cœur de la rappeler :

[380] Porge E., *Les noms du Père chez Jacques Lacan*, Érès, 2000, p.168
[381] De Mijolla A., article « *scissions psychanalytiques* » dans *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Ed. Clamann – Levy, 2002, p.1546

« *Je n'ai pas l'intention aujourd'hui de me livrer à aucun jeu qui ressemble à un coup de théâtre, je n'attendrai pas la fin de ce séminaire pour vous dire que ce séminaire est le dernier que je ferai* [382]».

Tard dans la nuit, nous raconte E. Porge, Lacan va apprendre le refus de l'IPA. Comme réaction au coup reçu, il changea rapidement le lieu-même de son séminaire et désormais il se posa à l'École Normale Supérieure (ENS) ce qui modifia du coup son auditoire[383].

En 1974, lors d'une colloque sur les Scissions et les sociétés psychanalytiques, apparue dans le mensuel *Le coq héron*[384] de juin, les fondateurs répondent à une interview de Lacan à France Culture. Ils parlent de la relation entre le maître et ses disciples et nous retrouvons dans leur propos, une idée que nous avons soutenue : être successeur en psychanalyse est complexe et ne peut se formaliser que par un nouage des dimensions RSI.

Voici nos collègues de 1974 et leurs propos :

«*Freud nous a légué sa pensée, son discours ; il savait que l'épreuve serait dure, mais il ne savait peut-être pas qu'en fondant l'Association Internationale (IPA) il invitait les psychanalystes à se grouper pour se défendre contre le Discours analytique, et contre l'analyse.*

Si le psychanalyste « décharite [385]*», fait le déchet, l'objet petit a, le placenta pour permettre au sujet, de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir, on comprend qu'il en soit*

[382] Lacan J., *Les Noms du Père*, 20 novembre 1963.
[383] Nous souhaitons rester fidèle à l'histoire et pour cela il faut citer que lors du premier séminaire de reprise en janvier 1964 sur les *Fondements de la psychanalyse*, Lacan reçu l'autorisation à reconnaitre sa fille Judith. Cet évènement heureux ne fut jamais considéré comme un pur hasard. E. Porge, p.79
[384] *Le Coq héron*, 46-47, mai-juin 1974.
[385] Expression lacanienne, faut-il le dire ?

ainsi. Se taire pour que « ça parle » seul, en position ***d'objet*** *ou plus précisément «* ***d'abject****, exposé au symbole, quel inconfort* [386]»

5. Intrication entre exclusion de l'IPA, fondation d'une École et dette symbolique

« *Si Lacan a pris parmi nous cette place éminente, ce n'est pas parce qu'il a pris la place de quelque père mythique qui nous dicterait sa loi, comme on a voulu le faire croire. C'est bien au contraire parce qu'il ne l'a pas prise, qu'il a pu nous montrer tout en les explorant lui-même, les chemins qui conduisent à cette source de tout savoir […]. Quant à nous, la légitimité de notre position d'analyste, nous ne pouvons la puiser que dans une référence continuelle à cette* ***dette symbolique*** *dont nous savons que nous pouvons l'interroger, mais non l'épuiser. Le mérite de Freud et de Lacan c'est de nous avoir introduits à la connaissance de cette référence qui ne doit de garder son tranchant qu'à nous rester toujours voilée […]. Car ce que nous pouvons dire sûrement, c'est que l'analyse d'un candidat est avant tout une façon de l'introduire à cette* ***notion du manque du côté de sa filiation, du côté de sa dette envers un père qui sera toujours inaccessible, toujours manquant, mais qui, du fait même de ce manque, l'introduit à une structuration symbolique sans laquelle il n'y aurait aucun savoir possible***[387] ».

Clavreul, dans son introduction au difficile texte sur l'excommunication fit une réflexion qui essaya de serrer au plus près une fonction qui émergeait avec insistance dans les propos de Lacan comme dans ceux de Freud, son antécédent. La structuration et l'accès au symbolique sont l'œuvre de la fonction paternelle qui reste un point à l'infini non-incarné mais nécessaire.

[386] *Le Coq héron*, 46-47, mai-juin 1974
[387] Porge E., *Les noms du père chez Lacan*, Érès, 2000.

Cette fonction n'est pas de maîtrise. Encore une fois, un maître-à-penser n'est pas celui qui veut être un despote occupant la place de maîtrise. NON : ce ne fut pas l'ambition de Lacan qui n'avait voulu montrer que l'idée qu'un père, pour qu'il exerce sa fonction, ne peut le faire qu'en tant que barré, que manquant : - φ.

Le 21 juin 1964[388], suite à la coupure d'avec l'IPA, Lacan fonde son école : l'École Française de Psychanalyse qui deviendra École Freudienne de Paris sans changer d'acronyme. La raison de la scission, dans l'histoire psychanalytique, reste fondamentale d'autant plus que Lacan s'était défini dans le freudisme le plus pur et avait avancé et soutenu un nouveau retour à Freud. Il ne pouvait donc pas s'agir d'un écorchement fait au père fondateur. Inlassablement et à maintes reprises dans ses textes, Lacan est revenu sur la raison qui pour lui, avait été la cause de son éloignement : c'est-à-dire son interrogation originale sur les noms du père. Une interrogation transgressive.

Dressons la liste de ces interventions que nous retrouvons dans les travaux suivants :

- *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1973), p.16
- *D'un autre à l'Autre* (22 janvier 169)
- *Avant-Proposition de 1967* (supplément d'Ornicar ?, n.13, 1977)
- *Autres Écrits*, p.575

Lacan n'a pas été dupe du risque qu'il prenait en avançant sur le terrain de la fonction paternelle. Et dans son unique séance de '63, il en vint à préciser l'idée à laquelle il travaillait : « *il est clair que si Freud, au centre de sa doctrine, met le mythe du père, c'est en raison de l'**inévitabilité** de cette question [qui parle au lieu de l'Autre ?]. Il n'est pas moins*

[388] Action culturelle et pédagogique / Commémorations nationales / recueil 2014/ Sciences et techniques EFP

1. « *Le dimanche 21 juin au soir, avenue de l'Observatoire à Paris, dans le grand salon de l'appartement du docteur François Perrier, cinquante psychanalystes sont debout, rassemblés autour d'une table basse sur laquelle est posé un magnétophone* ».
2. « *Le maître en personne venait d'entrer et de s'assoir à l'arrière de la salle. Une fois le message terminé ; après vingt minutes d'audition, Lacan s'avança au milieu du groupe et devant un auditoire déconcerté, il se mit à commenter l'acte de fondation que l'on venait d'entendre* ».

clair que si toute la théorie et la praxis de la psychanalyse nous apparaissent aujourd'hui comme en panne, c'est pour n'avoir pas osé sur cette question, aller plus loin que Freud[389] ».

J.A. Miller, par ailleurs, nous introduit à la question de la déchéance du rang de didacticien que subit Lacan, en réunissant ses réflexions dans la petite collection « *paradoxes* » qu'il dirige. Dans son introduction, il rappelle à nouveau « *les circonstances dramatiques* » dans lesquelles son maître à penser se trouva en cette fin d'année '63. Encore une fois, il nous rappelle la décision sans équivoque qui fut prise : ne pas continuer sur le sujet choisi qui aurait levé « *le voile dont Freud avait recouvert le ressort véritable de la psychanalyse* [390]». Lacan lui-même avait été durement « *frappé pour s'être montré sacrilège* [391]».

Il se peut, que même « *l'affaire* » de l'exclusion, dans l'optique de notre travail dans lequel nous avons essayé d'intégrer les divergences - fussent-elles des vraies scissions - ait été significative ; nous le pensons dans le sens d'une dynamique inhérente au progrès de la psychanalyse, et **nous pourrions le lire comme un plus et non pas comme pure perte.**

Il est clair pour nous que la psychanalyse en tant qu'objet de convoitise - objet à la place du totem - ne peut être que tuée pour qu'il y ait des progrès successifs grâce à l'apport créatif de la communauté de frères ainsi instituée.

Rappelons que la communauté occidentale se fonde sur le parricide dont l'Œdipe est le témoin le plus éloquent. En revanche, l'Empire Romain par exemple, se proclame du mythe fratricide de Romulus et Remus ce qui donne une relation à la loi très différente.

[389] Lacan J., *Des Noms-du-Père*, Paris, Le Seuil, 2005, p.85
[390] Lacan J., *Des Noms-du-Père*, *Introduction*, Paris, Le Seuil, 2005, p.2
[391] Lacan J., *Des Noms-du-Père*, *Introduction*, Paris, Le Seuil, 2005

Dans cette optique de progrès et non de cassure, Lacan est à compter *en-plus* de Freud et non contre lui.

« *Il y a un tour de plus du tore qui est compté, celui du trou central, lorsqu'on fait le tour de l'âme. La méconnaissance de cette fonction de l'en-plus entrainerait Lacan à représenter le leader d'un mouvement qui répète, en les déniant, les schémas interprétatifs de l'IPA* [392]».

Nous sommes convaincus que pour Lacan il s'est agi d'un tour de plus du tore et non pas d'une illusion néfaste comme le craint E. Porge dans son ouvrage. Une illusion qui aurait été, éventuellement, vouée simplement à attaquer l'IPA. Selon cet auteur, en effet, il ne s'agissait pas de scissions comme la preuve d'une répétition sans fin mais plutôt, d'une intégration, coûte que coûte, de sa trouvaille à la théorie du Père.

En quelques mots plus historiques abordons maintenant la constitution de l'EFP en traçant le contexte historico-politique dans lequel s'est déployée cette nouvelle phase.

Lacan fut chargé de conférence auprès d'EPHE – École Pratique des hautes Études - et cela lui amena des normaliens dans son auditoire. Par ailleurs il dut donner son enseignement dans les locaux de l'École Normale Supérieure et non pas dans les locaux de l'école qu'il venait de fonder. Il s'établit donc une tripartition des lieux voués à l'enseignement. De plus, Lacan institua des modalités originales pour participer à son enseignement qui étaient le fruit de sa théorisation. Il insista sur une participation et un témoignage des participants ce qui se révéla une forme topologique dans son approche didactique, dans le sens qu'il mettait en relation de voisinage des modalités entre elles.

[392] Porge E., *Les noms du Père*, Érès, 2000, p.90

Il souhaitait un cercle « *rayonnant* » : « *D'un cercle doit rayonner le fil du discours*[393] » affirmait-il. Cela présuppose une image topologique pour exprimer que ce n'est pas le centre qui rayonne. « *Ici il faut imaginer un cercle d'où partent des rayons, constituant donc un autre cercle, dont le premier serait le centre* [394]». Voici exprimée la structure topologique du tore avec son centre vide en continuité avec sa périphérie. Sur cette base Lacan va avancer dans son enseignement en passant d'un lieu à l'autre.

Ce qui est tout à fait nouveau dans les conséquences de cette sortie de l'IPA est à chercher dans la **mutation** que Lacan opère dans son enseignement à partir de l'alliance avec Althusser. Il s'agit de concrétiser l'idée que la transmission ne peut pas rester dans les murs des sociétés de psychanalyse et qu'elle se doit de toucher d'autres « *illuminés* », ceux qu'Habermas considérait ***l'espace public***[395]. Lacan porte à conséquence les divergences avec l'IPA et arrive à formaliser sa pensée dans les *Quatre concepts* en affirmant que : « *il s'adresse à ceux qui sont ici pour savoir si la psychanalyse est une science*[396] ».

Nous arrivons à un point central de notre réflexion où nous rejoignons notre hypothèse sur Freud pionner et fondateur de la psychanalyse : elle s'institua grâce à une coupure épistémologique dans le savoir scientifique par l'avènement de la causalité sexuelle comme facteur déterminant du psychisme humain. À ce propos nous pouvons voir les nombres Dedekind par exemple, qui ont la fonction princeps d'exprimer le rôle majeur de la coupure. Et le fait qu'elle existe bien qu'il soit très difficile de la dénicher dans R, l'ensemble des Réels[397]. La sexualité est donc un élément de coupure dans le champ du savoir. Pour que

[393] Porge E., *Les noms du Père*, Érès, 2000, p.94
[394] Ibidem, p.94
[395] Ibidem, p.97
[396] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p.73
[397] Ornicar n.13, supplément de l'Analytica 12/13, la Bibliothèque d'Ornicar, 178

la libido soit au service de la structure il est nécessaire que la jouissance ne soit pas toute. Le Nom-du-Père intervient dans ce sens ce qui ouvre au désir. Cette coupure, comme les nombres Dedekind, existe tout en étant difficile à repérer.

C'est à notre avis, le point sur lequel ces deux penseurs de psychanalyse se recouvrent. Il s'agit de la relation entre la science et le Nom-du-Père que Freud avait intuitionné. Dans une note[398] il avait souligné que « *ce fut un grand progrès de la civilisation lorsque l'humanité se décida à adopter, à côté du témoignage des sens, celui de la conclusion logique et à* ***passer du matriarcat au patriarcat*** ». Voici une vraie coupure épistémologique : un franchissement.

C'est ici que Porge fait un nœud entre ces deux pères fondateurs de la psychanalyse en mettant en lumière le rôle de fond de la question du Nom-du-Père[399] comme agencement à la science à partir d'une coupure épistémologique. Du royaume du fusionnel le sujet peut arriver sur la rive du nom du père !

Dès lors, la psychanalyse nécessite - et Lacan l'a bien saisi - une façon « *autre* » d'être transmise où élaboration théorique et savoir de la cure se font écho l'un l'autre en intégrant le manque généré par le renoncement à la jouissance qu'inflige le Nom du Père. Il s'agit du formalisme subjectif et du concept de **transversalité**, élaboré plus tard chez les successeurs de Lacan dans lequel l'ombre de *la Chose* subsiste, sous-jacente au désir.

Lacan apporte dans le champ de l'enseignement de la psychanalyse, la nouveauté fondamentale représentée par ses séminaires sur la formation qui traitent de cette conjonction et de son effort sur la compréhension de la dynamique structurale. Ce qui l'amena à dire que :

---

[398] Freud S., *L'homme aux rats (1909)* dans *Cinq psychanalyses,* Paris, Gallimard, 1985
[399] Porge E., *Les noms du Père*, Érès, 2000, p.98

« ***Ce que je leur dis leur dit quelque chose, les modifie, transforme leur attitude, leur reconnaissance de la réalité, leur façon d'aborder la réalité analytique*** [400]».

[400] Lettre à L. Althusser du 4 décembre 1963, citée par E. Porge dans *Les noms du Père*, Ères, 1977

VIII. Lacan et l'enseignement : son *en-saignement.*

1. Les années '60 : Lacan précise ses avancées théoriques

> « *La mise en ordre du service des biens sur le plan universel ne résout pas pour autant le problème actuel de chaque homme, dans ce court espace de temps entre sa naissance et sa mort, avec son propre désir*[401]».

Lacan, lors du séminaire sur l'*Éthique*, propose une lecture nouvelle de l'Œdipe freudien. Dans l'après-coup, nous avons suivi son parcours sur le point qu'il individua comme défaillant chez Freud par rapport à la fonction du Père.

Que nous dit Lacan à ce propos ? Eh bien, que le mouvement œdipien de la castration passe par une intrication. Le Père réel est celui castrateur ; mais **l'image providentielle de Dieu** est soutenue par le père imaginaire et celui-ci, en étant le promoteur du surmoi, ne peut qu'engendrer la haine envers ce Père-dieu ou ce Dieu le Père « *qui a si mal fait les choses* [402]».

Dans cette optique dans laquelle pour l'enfant, il apparait clairement que le père imaginaire est défaillant, Lacan perçoit une faille dans la théorisation freudienne. Le père qui a « *si mal foutu lui, le gosse*[403] », est le même père Jacob qui dû quitter sa ville natale pour s'installer à Vienne. Évènement, nous rappelle Lacan, qui ne passe pas **inaperçu** pour l'esprit d'un enfant, même quand il a trois ans. Dans cette faille, dont nous avons déjà parlé quant à l'intrication de deux mythes, celui d'*Œdipe* et celui de *Totem et Tabou*, Freud a trouvé une solution en les

[401] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, Le Seuil, 1986, p.351
[402] Ibidem, p.355
[403] Ibidem, p.355

agençant entre eux pour pouvoir rendre compte de la complexité de l'évolution humaine. Lacan découvre le pluriel des noms du père dans cet agencement :

« *Et c'est bien parce que Freud aimait son père qu'il a fallu qu'il lui redonne une stature, jusqu'à lui donner cette* ***taille de géant*** *de la horde primitive* [404]».

Grace à l'analyse de cet aspect, Lacan saisit de façon originale que la fonction du père est celle « *d'être un mythe, toujours et uniquement le Nom-du-Père*[405] ». Nous avons essayé d'articuler ce point au chapitre précédent avec l'apport de Jacques Attali quant à la valeur de la transgression pour les deux héros judéo-grecs, fondateurs de notre civilisation. Lacan, au même titre, incarne un **franchissement de la limite**, qui, de façon bénéfique et fructueuse, permet à l'être humain de faire l'expérience de son désir. Lorsque le sujet renonce à soutenir le désir qui est le sien, il risque, l'***aphanisis***, c'est-à-dire qu'il peut disparaitre à lui-même. Désir qui n'est accessible, à l'origine, que si la fonction du Père, la métaphore paternelle, est active.

Dans ces années '60, Lacan anticipe le mouvement de celui qui ne cède pas sur son désir, sur sa trouvaille. Sa prise de position peut se lire, dans notre optique de recherche, comme un manifeste dans lequel son credo se fait jour entre les lignes. Il parle de l'Œdipe et nous faisons l'hypothèse qu'il a essayé d'approfondir la dynamique de tous les sujets qui vont jusqu'au bout de leur réflexion, quitte à franchir une limite afin de rencontrer la coupure avec le fusionnel premier. Lacan part d'un parallèle entre le parcours d'Œdipe et tous ceux qui

[404] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, Le Seuil, 1986, p.356
[405] Ibidem, p.356

soutiennent leur propre originalité. « ***S'il s'arrache au monde par l'acte qui consiste à s'aveugler, c'est que celui-là seul qui échappe aux apparences peut arriver à la vérité***[406] ».

Œdipe, celui qui dans son histoire « *n'a pas de père du tout* », devient le paradigme du sujet qui n'abdique jamais à la quête de réparer sa trop grande proximité à *la Chose*. Cela se manifeste aussi par la façon de le décrire comme celui qui reste « *irréductible jusqu'au terme ; exigeant tout, n'ayant renoncé à rien, absolument irréconcilié* [407]». Un être qui poursuit son but en essayant de faire au moins un acte de coupure.

Nous allons tenter de lire cette période des années '60 en nœud de capiton avec les évènements successifs qui vont se dérouler les années suivantes. Pendant cette période J. Lacan que nous venons de rapprocher au protagoniste de la tragédie sophocléenne mais qui nous rappelle surtout sa fille, Antigone, sera confronté au fait de tenir bon sur ses idéaux. Ce qui va lui coûter l'exil.

Pendant l'année '59-'60, Lacan se trouve donc à *la croisée des chemins* comme nous le raconte P.L. Assoum dans son volumineux dictionnaire sur les œuvres psychanalytiques. Nous savons que Lacan avait demandé l'adhésion de son SPF à l'IPA et nous connaissons l'histoire de sa mise sous vigilance. Néanmoins nous n'avons pas été les seuls à relever la présence d'un discours de désir derrière ses avancées qu'il expose dans son *Éthique.* Œdipe et, nous venons de le dire, surtout sa fille Antigone, sont alors un paradigme solide pour exprimer la force d'un but à suivre, en dehors du fait qu'il soit bon ou incertain. Lacan lui-même les perçoit comme des sujets ayant été jusqu'au bout de leur parcours. Parcours souvent terrible et néanmoins porté à ses limites extrêmes. Ce que Lacan ajoute c'est que la

[406] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, Le Seuil, 1986, p.357
[407] Ibidem.

psychanalyse offre une « *boussole efficace* » pour s'orienter dans le domaine de l'*Éthique*. Sa réflexion sur le lien entre le désir et la transmission touche un apogée ; il est en plein dans une nouvelle démarche qui ne s'arrêtera que brusquement en 1963, après les séminaires sur le *Transfert*, l'*Identification* et l'*Angoisse*. Il n'est plus aucunement en accord avec les méthodes de l'IPA et ceci accélère la rupture. Nous savons que, au cours de la première séance des *Noms du Père,* il déclarera la fin de son séminaire lié à une incompatibilité théorique avec ses confrères. **À notre avis, en réalité, il a été question plutôt d'un franchissement de limites que son désir l'avait poussé à entreprendre au moment-même où sa réflexion était la plus poussée**. Il s'agissait d'effectuer une coupure.

Bien des années plus tard, J. A. Miller, en présentant une petite collection de certaines avancées de Lacan[408], nous rappelle quel succès fut l'idée, pour la postérité, d'avoir pointé le doigt sur la complexité de la fonction paternelle. Il remarque que le pluriel de ces noms du père qu'avait utilisé Lacan ne se voulait aucunement blasphématoire mais qu'il se référait à la Bible où le « *buisson ardent* » dit de lui-même qu'il n'a pas qu'un seul Nom. Il se dégageait plutôt une idée majeure de Lacan, déjà annoncée dans l'*Éthique* comme nous venons de le voir et qui faisait l'hypothèse suivante : pour qu'il y ait structure il ne faut pas du père biologique, soit-il réel, imaginaire ou symbolique. Effectivement ce n'est pas d'une figure dont le sujet nécessite mais plutôt et surtout d'une fonction qui intervient dans le développement psychique comme nous le rappelle J.A. Miller. La fonction est le résultat par lequel ces trois dimensions RSI se nouent entre elles. Lorsque ce nouage ne tient pas ou qu'il tient mal, c'est la voie symptomatique qui s'ouvre au sujet.

[408] Lacan J., *Des Noms-du-Père*, Collection paradoxe, Paris, Le Seuil, 2005

Lacan à cause de ses avancées, ne sera plus considéré comme un didacticien pour l'IPA. **Toutefois, l'histoire le démontre, son désir de transmettre la psychanalyse resta intact**. Il pensait à un savoir qui ne pouvait s'acquérir que par « *nulle autre voie* » que celle de la cure. Il se posait la question de sa transmission et il se demandait si ce savoir il fallait le taire ou si l'on pouvait tenter de l'enseigner. À ce propos J.A. Miller nous dit que son maître à penser a répondu à cette interrogation par plusieurs voies : celle de son *Séminaire* ; celle de ses *Écrits* ; de ses *Conférences* ; de ses *entretiens* ; de ses *impromptus* qui deviendront les *Paradoxes de Lacan*[409]. Sans doute Lacan n'a pas opté pour le silence. Pour lui, enseigner la psychanalyse équivalait à travailler sur le corpus freudien en y ajoutant son éclairage qui était le fruit de ses études et du savoir de la cure. Là où, ayant perçu la faille de la théorisation chez Freud, il avait le désir d'élaborer son explication, acceptant un franchissement : dépasser son prédécesseur.

2. La psychanalyse, ce qu'elle nous enseigne lorsqu'on ne fait pas taire l'inconscient

Cette place du Dieu-le Père c'est celle que j'ai désignée comme le nom-du-Père et que je me proposai d'illustrer dans ce qui devait être mon treizième séminaire (mon onzième à Sainte-Anne), quand un passage à l'acte de mes collègues psychanalystes m'a forcé de mettre un terme, après ma première leçon. Je ne reprendrai jamais ce thème, y voyant le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse ».

En posant la psychanalyse elle-même à la place de l'objet agalma, Lacan effectue un premier renversement moebien. À partir de 1957, dans ces interventions de l'époque, il émerge déjà un remaniement qui est celui de désintriquer la discipline analytique de ceux qui se chargent

[409] Lacan J., *Des Noms-du-Père*, Collection paradoxe, Paris, Le Seuil, 2005

de la transmettre. Façon de faire parler la vérité de l'inconscient qui, de structure, se situe entre *les lignes*. La place est faite à l'inconscient qui va se révéler partie prenante de la cure entre l'analysé et l'analyste. « *C'est à cet Autre au-delà de l'autre que l'analyste laisse la place par la neutralité dont il se fait n'être, ne-uter, ni l'un ni l'autre des deux qui sont là, et s'il se tait, c'est pour lui laisser la parole* [410]». Comme Lacan nous l'explique, ce discours de l'Autre, par nous oublié, nous revient grâce au dispositif analytique et c'est de là que la vérité du sujet refait surface pour devenir un savoir transmissible. Donc, à partir du dispositif de la cure, le savoir de l'inconscient émerge. **Ce savoir est un objet de transmission**.

C'est un exposé de 1957 qui nous amène au cœur de l'articulation entre l'enseignement et l'inconscient. Une considération reste, en particulier, un des aphorismes les plus célèbres de Lacan à ce propos : « ***Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner***[411] ». Nous avons le dévoilement, dans cette avancée, de la topologie de la bande de Moebius où, de façon continue, s'enchaine la révélation de l'inconscient avec ce que l'on peut témoigner de cet *insu* libéré du refoulement. **Savoir insu noué à la possibilité d'un témoignage produisant un enseignement.**

Revenons maintenant à ce qui est premier dans l'originalité de la science psychanalytique. Cela concerne la coupure épistémologique effectué par Freud dans le savoir. La sexualité, jamais décrite auparavant comme cause structurale, rentre de plain-pied dans les dynamiques explicatives du comportement de l'humain. Lacan rappelle cette révolution copernicienne dans les termes suivants : « *la révolution constituée par la promotion catégorique des tendances sexuelles dans les motivations humaines* [412]». Il ajoute une ultérieure avancée de façon tout à fait originale en mettant en relief le rôle du symptôme non plus comme un simple

[410] Lacan J., *La psychanalyse et son enseignement* dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.439
[411] Ibidem, p.439
[412] Ibidem, p.440

indice diagnostique, mais bien plus, comme une **pure expressivité** qui se manifeste « *à l'identique à la structure du langage* ». Il affirme que le symptôme parle de la même façon que le font les langues courantes, celles dites positives, soit parlées et non passées aux oubliettes. Le symptôme, manifestation inconsciente d'un conflit intrapsychique, serait **déjà inscrit dans un procès d'écriture**. Suivant les lois du discours, il peut être décodé. Et par la suite, les renseignements qu'il donne peuvent se constituer en un savoir sur/à propos du sujet. Donc savoir lié à la jouissance dont le symptôme est un précieux élément de décodage.

Bien au contraire, le point crucial qui différencie le corpus théorique de l'IPA avec l'enseignement de Lacan et celui de Freud, repose sur le centrage autour de l'instance moïque et sur l'identification au supposé moi-fort de l'analyste. Dans cette optique, le symptôme ne véhicule pas de message. Le risque est de pétrifier l'analysé dans une *somme d'identifications imaginaires* et d'arriver à polir les écarts imaginaires qu'il ferait par rapport à sa vérité. Le contraste entre l'approche de l'IPA et celui de Lacan qui reste freudien, est, sur ce point, flagrant.

Lacan est ulcéré contre l'Institution Internationale fondée par Freud mais reprise à tort par les américains. La façon de se centrer sur le moi, sur la partie rationnelle de la personne, empêcherait l'émergence d'un savoir vrai. Dès lors on ne transmettrait que du savoir apprivoisé, adapté aux normes du social. Il est outré. D'abord du fait qu'encore à l'époque, aucune institution n'ait rassemblé l'œuvre de Freud. Et surtout que cette œuvre n'aurait pas du être destinée à « *l'enseignement médical officiel* [413]». Ce genre d'instituts dispensait un enseignement tel qu'on aurait pu donner aux « *dentistes* » ou aux « *infirmiers* ». Et surtout Lacan notait **l'extraordinaire sujétion** de la postérité de Freud pour laquelle celui-ci avait

[413] Lacan J., *La psychanalyse et son enseignement* dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.457

une idée de fidélité mais qui n'arrivait pas au point d'exclure l'indépendance intellectuelle de ses disciples. En dernier lieu, Lacan estimait que enseigner les seuls connaissances rationnelles – celles du moi – amputait la transmission analytique de son aspect fondamental lié à l'inconscient.

En revanche l'Association Internationale aurait réussi à réaliser le pire souhait de Freud. Celui de la **conservation purement formelle de son message**[414]. Mais elle y aurait apporté aussi une infinité d' « *altérations manifestes* », dévoyant à tel point le discours du père fondateur qu'on aurait eu de la peine, à ce moment historique, à y retrouver les dire du Maître.

Paradoxalement, grâce à cette distorsion de la pensée de Freud, le corpus initial freudien serait resté inaltéré : « *les concepts fondamentaux de Freud ont demeurés inébranlables* [415]» du fait que les prétendus disciples ne les avaient pas vraiment compris. **Paradoxe de l'enseignement** !

Pour Lacan ces concepts sont noués borroméennement entre eux et leur appréhension nécessite de les manier simultanément, faute de rompre leur nouage. Ces concepts, porteurs de vérité, furent refoulés et à leur place se manifesta une « *cacophonie* », donnant lieu à des discours « *sourds* » entre affiliés en contraste entre eux. Sauf que le retour du refoulé, tel un tsunami, n'eut de cesse de revenir dans ces lieux institutionnels pour déstabiliser ces discussions parasitaires.

Pour Lacan, seule la Vérité est un moteur et, simultanément, un effet nécessaire de l'enseignement. La vérité intégrée aux notions formelles, modifie le contenu à transmettre et

[414] Lacan J., *La psychanalyse et son enseignement* dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.458
[415] Ibidem.

produit dès lors ***un style***. Et la vérité reste connectée à la jouissance dont elle est la petite sœur.

Pour Lacan dans son apport révolutionnaire tout autant que, moebiennement conservateur, il va s'agir de s'occuper de la formation des analystes, point nodal de son enseignement et dont il parle dans un écrit où il fait un état de lieu de la situation générale. Il sera fortement polémique sur la durée congelée des séances, énième cas de formalisme qui immobilise les formations de l'inconscient. Ce qui lui faisait dire que « *la beauté sera stercoraire*[416] *ou ne sera pas, n'en tirait pas moindre courage à prôner comme un miracle les conditions où cette vérité dernière n'était produite, et leur maintien à ne pas changer d'une ligne*[417] ». Observation qui, à son sens, souligne l'immobilisme de ces « *pairs-pères* », « *pépères* » de l'IPA : de leur *père-version.*

Au contraire, Lacan était le promoteur d'une attitude qui voulait rapatrier l'inconscient dans la transmission comme élément central.

Pour expliquer l'état de la formation aux États-Unis, il fit une description dantesque des dérives de l'Association de Psychanalyse en décryptant les dégâts causés par un formalisme qui rejetait les formations inconscientes. Freud avait voulu son association secrète pendant un long moment, Lacan n'y avait jamais vu d'inconvénients. Au contraire, il avait remarqué que Freud avait jouit du Comité Secret dit des *Sept Anneaux* et qu'il en avait pris « *une sécurité qu'il en retire et qui l'apaise*[418] ». Qu'un groupe reste clos dans son intimité n'était pas un inconvénient majeur et il n'avait pas à critiquer cette procédure. En revanche les modalités sclérosées dont il donne une description caricaturale et qui appartenaient à l'actualité de

[416] *Stercoraire*: se dit de la fistule en communication avec l'intestin et qui donne passage aux matières fécales.
[417] Lacan J., *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.464
[418] Ibidem, p.473

l'Association, est cinglante. Il parodie un système hiérarchique qui reste muet non parce qu'il se veut secret mais parce que la parole est bloquée. Elle ne peut plus circulée. À partir des *Suffisance*s, en passant par les *Petits-Souliers* ou les *Bien-Nécessaires* pour terminer avec les *Béatitudes*, un giron dantesque prend forme sous sa plume pour décrire le silence le plus total et le manque de communication parmi les membres de l'organisation ainsi constituée et perpétuée. Un blocage d'où le savoir risquait la stagnation.

« *L'idéal de la Suffisance dans les groupements qu'il ordonne n'est guère propice à la parole mais il y porte une sujétion dont les effets sont uniformes* [419]». Contrairement à ce qu'on imagine, dans l'identification collective c'est par le fil individuel que les sujets sont informés ; cette information n'est commune que parce qu' « *à la source elle est* ***identique*** [420]» ce qui veut dire que la veine créative est tarie et que l'on ne parle que de façon homologuée.

Par ailleurs, en suivant son déploiement, Lacan rend à Freud le fait d'avoir abordé le premier le fonctionnement de groupe lié à un « *chef* » par l'incorporation d'un trait unique lui appartenant. Ce phénomène nous dit-il, ne fait que promouvoir la haine, ***sentiment qui est connaissance sous une forme pathétique***. La conclusion sur ce genre de communauté scientifique est amère : « ***c'est ainsi que les number one qui ici pullulent, s'avèrent à un regard expert être autant de numéros deux*** [421]». L'identification et l'homologation ne pouvant accepter l'originalité. Autre raison pour laquelle l'IPA se serait cramponnée à son savoir de telle façon de le congeler en dogmes

Dans un enseignement ainsi décrit, ce qui guette n'est pas seulement un phénomène de **désintellectualisation** dont font preuve ceux qui sont des bons élèves analystes. Il s'y fait

[419] Lacan J., *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.478
[420] Ibidem, p.479
[421] Ibidem

jour surtout le risque d'un immobilisme langagier : d'une perte de la prise de parole et de la créativité.

« *Voici donc l'organisation qui contraint la Parole à cheminer entre deux murs de silence, pour y conclure les noces de la confusion avec l'arbitraire* [422]».

3. La trouvaille de J. Lacan ; un enseignement qui se veut *supplémentaire* par un retour à Freud

> « *Si nous n'avons pas eu peur de montrer les forces de dissociation auxquelles est soumis l'héritage freudien, faisons état de la remarquable persistance dont l'institution psychanalytique a fait preuve* [423]».

En 1964, à Rome lors d'un colloque à l'université, Lacan reprend son argumentation sur l'enseignement lors de son intervention sur le « *Trieb* » de Freud et sur le *désir du psychanalyste*[424]. Encore une fois, il revient sur la fonction du Nom-du-Père déjà apparue chez son antécédent et qu'il considère le moteur pour accéder au Désir. L'homme se détache du *service sexuel de la mère* grâce à une attaque qu'il adresse au père comme l'avait si bien indiqué l'élaboration du mythe de *Totem et Tabou* : « *l'agression contre le Père est au principe de la loi et que la Loi est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste* [425]».

---

[422] Lacan J., *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.481
[423] Ibidem, p.486
[424] Lacan J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.851
[425] Ibidem

Le mouvement œdipien qui soutient le passage du gué de la castration et qui consent à son assomption, ouvre à un manque d'où surgit le désir. Le Phallus est ici présentifié par défaut ce qui amène à la dette symbolique : « *compte débiteur quand on l'a – quand on l'a pas créance contestée* [426]».

Une fois encore ayant déterminé le rôle du désir dans la structure, Lacan nous rappelle que celui-ci vient de l'Autre alors que la Jouissance est du côté de la Chose. Le pas est effectué pour en arriver au désir de l'analyste et de savoir quelle est **la cure à laquelle il se voue**. Si le point nodal lorsqu'il « *s'agit de faire un analyste* », est représenté par son désir, nous pouvons en conclure que **le désir est partie prenante dans la formation d'un analyste**. Du coup, le désir devient un élément fondamental de l'enseignement. Certes, il reste néanmoins difficile qu'il soit matière à enseigner dans les universités. Ici s'ouvre une grande difficulté. Le côté inconscient est un facteur essentiel dans l'enseignement donc, encore une fois[427], il est nécessaire de se soustraire au **ravalement** du sujet au moi, comme si cette instance moïque pouvait être la seule partie représentative de l'être humain. L'effort est évident d'essayer d'intégrer l'inconscient dans tout ce qui concerne le psychanalyste et sa formation : partie qui lui est propre et qui le concerne en tant que sujet de l'inconscient. **Seul ce passage entre le moi et le savoir de l'inconscient, donne la garantie de la valeur de ce qui va être enseigné**. Le moi freudien, repris en 1936 grâce au stade du miroir, n'est que multitude d'identifications imaginaires. D'où la fameuse dérive américaine vers **un moi autonome** - pur mythe - dont avaient besoin ces expatriés pour s'accommoder à leur nouvelle existence : « *le moi autonome, la sphère libre de conflits, proposé comme nouvel évangile par M. Heinz*

[426] Lacan J., *Écrits*, paris, Le Seuil, 1966, p.853
[427] Lacan J., *Réponses à des étudiants en philosophie* (1966), dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.205

Hartmann au cercle de New York, n'est qu'idéologie d'une classe d'immigrés soucieux des prestiges…[428] ».

Lacan va déposer son savoir relatif à l'inconscient dans l'écriture pour contester ce phénomène. Dans son enseignement, dispensé par des cours dans des salles prestigieuses de la capitale, il souligne que ses « *Écrits* » ne sont pas adressés au grand public. Pour qu'ils soient lus, il est nécessaire qu'il y ait du psychanalyste, c'est-à-dire et comme nous l'avons souligné, qu'il y ait une réceptivité qui fait nouage au désir inconscient. Il est en contraste avec une transmission qui ne serait qu'érudition, détachée du savoir acquis dans la cure. Cet aspect nous éclaire sur un point inattendu. Le style si particulier de J. Lacan oblige à un effort. **L'effort pour comprendre son dire est la preuve d'un désir qui habite celui qui veut s'instruire. Il s'attèle à la tâche et accepte le pas-tout. Son désir insiste encore et encore pour arriver à saisir cet objet précieux et, en même temps, complexe et fuyant, représenté par le savoir analytique.**

La prise de position contre les développements de la psychanalyse d'Outre-Atlantique, déboucha - nous l'avons vu - sur une douloureuse mise à la porte de l'IPA. Cet exil fut suivi par la fondation d'une l'École comme Lacan l'avait souhaité. École instituée pour accomplir un travail de retour à Freud intriqué au devoir de la formation des analystes. Dans *l'Acte de fondation*[429] se trouvent définies les modalités de l'enseignement comme Lacan l'avait souhaité. S'y ajoute la passe, le cartel et son plus-un comme éléments novateurs de la transmission.

Déjà avant Lacan, Freud avait proposé qu'il ne fallait s'attendre à aucune place de chef lorsqu'on est analyste. L'école-même, comme entité tierce, avait à régler les échanges dans

[428] Lacan J., *Réponses à des étudiants en philosophie* (1966), dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.206
[429] Lacan J., *Acte de fondation,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.229

une circularité qui abolirait la pousse à la hiérarchie. L'École de Lacan avait voulu s'articuler en trois sections : celle de la didactique, celle de la thérapeutique et celle de la mise au travail de la théorie. Ces départements auraient du être d'ores et déjà en dialogue permanent avec trois autres sous-sections, vouées à la théorie, au voisinage avec les sciences affines et à « *l'éthique de la psychanalyse, qui est le praxis de sa théorie* [430]».

À l'aube du premier jour de l'été de l'année 1964 - c'est le 21 juin - Lacan fonde *in fine* sa propre École pour laquelle il n'a qu'un souhait :

« *Je n'ai pas besoin d'une liste nombreuse, mais de travailleurs décidés, comme j'en suis d'ores et déjà* [431]».

Il se réalise un autre aspect pour lequel Lacan est totalement innovateur dans son École et qui émerge là où il affirme que **l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail**. Depuis Freud, c'est la première fois qu'un analyste inclus le transfert comme l'un des ressorts de fond dans toute transmission d'un savoir référentiel et, simultanément, inconscient, lié au désir.

4. Le but d'une École de psychanalyse est « *la production de psychanalystes* » qui témoignent de leur expérience : la passe

« *La psychanalyse est partout, les psychanalystes autre part* [432]»

Dans l'après-coup de la fondation de son École, Lacan avec sa *Proposition de 1967*, va distinguer un analyste membre de l'École (AME) d'un analyste de l'École (AE) qui, sera le

[430] Lacan J., *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.230
[431] Ibidem, p.233
[432] Lacan J., *Acte de fondation,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.237

témoin de sa propre situation et qui aura pris la peine de demander à l'École de s'y inscrire pour se vouer à la tâche. Le fait nouveau dont Lacan veut tenir compte est **la part de réel** qui est en jeu dans la formation même du psychanalyste. Lacan pose donc une formation originale, qui lui est personnelle et qui intègre la part de béance propre à tout savoir. Dès lors il conjugue la psychanalyse en extension avec celle en intention.

Il départage donc l'École en deux filières intriquées qui supportent toute la production théorique d'une part e la préparation de ses « *opérateurs* » par ailleurs.

Là où l'invention continue et dépasse le fondateur, c'est la métamorphose qui se produit à la fin de l'analyse didactique lorsque il y a passage « *du psychanalysant au psychanalyste*[433] ». Ce point n'avait pas été nécessairement scruté par Freud lui-même, qui, par ailleurs, et dans sa position de père fondateur, n'avait dû se contenter que de sa propre auto-analyse. Ou de l'aide que lui avait donné malgré lui, le *médicastre, le chatouilleur de nez*, soit W. Fliess.

Ce passage au desêtre, cette destitution du sujet supposé savoir qui concerne ce passage, va faire l'objet d'un témoignage. Parvenir, toucher à son *désir d'être* analyste va être un moment dont rendre le témoignage aura une valeur didactique. **Il s'agit d'en faire un chapitre important dans la transmission de la psychanalyse**. Lacan en donne l'élaboration dans sa *Proposition sur la psychanalyse de l'École* et nous le suivons pas à pas.

« *D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le desêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par-là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur*

[433] Lacan J., *Acte de fondation,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.251

passera [434]». Le terme et le concept de passe sont accouchés et prennent toute leur signifiance.

La *Proposition* qui parle de la passe et sur laquelle nous nous appuyons est néanmoins une réponse à des tentatives de solutions alternatives et conflictuelles qui circulaient autour de la nouvelle École. Ces différends aboutirent encore une fois à une scission suite aux « *Assises du Lutétia* ». A' cette occasion, Lacan ne céda pas sur le dispositif qu'il avait créé. Il y apporta quelque changement. La nouvelle procédure établissait alors qu'un candidat puisse témoigner de son analyse à trois « *passeurs* » qui auraient eu le devoir de référer à un jury les effets du passage d'analysant à analyste. Pour Lacan, à cette époque, il s'agissait d'un **dévoilement**[435] qui pouvait se faire tant à la fin d'une cure comme à son début. Il le réaffirme lors de sa fascinante proposition exposée en Italie lorsqu'il inventa le concept de *tripode*[436].

Une dizaine d'années plus tard, dans une des *Lettres à l'École*, celle d'avril 1978, Lacan devra avouer ouvertement une erreur : « *Bien entendu, c'est un échec complet, cette passe* [437]».

Revenons en nœud de capiton au commencement. Lacan avait imaginé que l'analysant en devenir aurait pu témoigner de ce moment où son analyste, le sujet supposé savoir, déchoit pour ne laisser de place qu'à un vide. Moment hautement dépressif qui signerait le passage à la position d'analyste et dont seul le sujet pourrait en référer quelque chose. Il aurait fallu livrer son expérience devant des témoins qui ne deviendraient - grande idéalité - en aucun cas des juges. Lacan faisait appel à la topologie qui lui permettait d'assoir le concept de *passe* sur ses trois dimensions RSI, indissolublement liées entre elles et nouées borroméennement. Devenir analyste se nouait alors à l'analysé et aux passeurs.

---

[434] Lacan J., *Acte de fondation,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.255
[435] Assoum P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009.
[436] Note italienne
[437] Lacan J., *Lettre d'École*, avril 1978.

Évidemment, cette tentative révolutionnaire de codifier un passage si délicat dans le parcours qui va de l'analysant à l'analyste, ne pouvait ni passer inaperçue ni aller de soi. À tel point qu'une note fulgurante de Lacan nous amène à la conclusion de ce chapitre qui a voulu montrer les avancées de cet illustre antécédent ainsi que les embûches infinies, auxquelles il dût se confronter. Lacan qui se voulait dupe d'une certaine utopie, termina la *Proposition* que nous venons de travailler, en citant un collègue américain qui, d'aucune façon, ne voulant pas se priver de ses assises, ramenait les propos abracadabrants suivants :

« *Ce pourquoi je n'attaquerai jamais les formes instituées, me dit-il, c'est qu'elles m'assurent sans problème une routine qui fait mon confort* [438]».

Tenter d'instituer une procédure-témoignage a été un apport théorique de fond chez Lacan. Au contraire les autres institutions restaient braquées sur une évaluation des connaissances et sur les échanges effectués lors des contrôles. Pour lui, cette procédure n'était plus suffisante.

5. **Considérations successives sur la *passe***

« Ainsi le désir du psychanalyste est-il ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant[439]*».*

Il y eut la *Proposition d'octobre* comme nous venons de le voir. Celle-ci remua beaucoup les esprits. Lacan, quelque temps plus tard, rédigea un autre texte dans lequel, d'entrée, il posait la difficulté représentée par le fait de reconnaitre un sujet comme étant un analyste :

[438] Lacan J., *Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.255
[439] Ibidem, p.266

« *On peut admettre cependant que vu le mode sous lequel le tri s'est toujours opéré dans les sociétés de psychanalyse, voire celui dont nous-mêmes fûmes triés,* ***une structuration plus analytique*** *de l'expérience prévale chez certains…*[440] »

Remarquons le ton de récusation qui se référait surtout au modèle référentiel de l'IPA. Lacan, pour sa part, insiste à prendre appui sur la psychanalyse. Pour lui devenir analyste ne peut pas se faire sans la dimension analytique ; il ne peut s'agir d'une simple sélection évaluant les compétences référentielles. Celles-ci ne pouvant être en interaction qu'avec les acquis sur son propre inconscient.

À son avis L'*Acte psychanalytique* - séminaire qu'il développe durant cette année - est moebiennement nécessaire à l'institution du psychanalyste. La société ne peut pas se placer à la place de l'agent puisque ceci provoquerait une coupure. Une coupure « *qui sépare l'acte instituant du psychanalyste de l'acte psychanalytique* [441]» serait artificielle. Reste à suivre, dans l'après-coup, le moment d'émergence du désir de l'analyste et les **apories** dont il peut témoigner pour qu'il soit éventuellement consacré analyste. Ce désir est souligné longuement et il a été l'objet de moult approfondissements dans les théorisations de Freud sur le trait unique. Pour Lacan il s'agit du « *Désir du sujet comme désir de l'Autre, soit de se faire cause de ce désir* [442]». Au final ce qui compte est de pouvoir accepter la place du petit *a* dans le discours de l'analyste, de se faire agent cause du désir et de pouvoir déchoir de cette place. **Ceci est l'acte psychanalytique par excellence tant pour Freud que pour Lacan.**

La passe devient le lieu d'où cet acte peut être exprimé, partagé : « *c'est bien pourquoi une proposition est de s'intéresser à la passe où l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se*

[440] Lacan J., *Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.262
[441] Lacan J., *Discours à l'École Freudienne de Paris,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.265
[442] Ibidem, p.266

produit[443] ». Toutefois une précisation lucide distingue le désir du psychanalyste du désir, mondain, d'être psychanalyste. Il apparait évident que l'un se déploie d'un mirage moïque alors que l'autre participe d'un mouvement inconscient dévoilé. Référons-nous, encore une fois, à la formule freudienne du *Wo Es war, soll Ich werden*. Dans ce passage nodale, de métamorphose, s'origine le désir qui fleurit à partir de la perte d'une série d'identifications aliénantes. Cette formule traduit la métamorphose du ça vers un moi authentique. Changement qui nécessite d'être témoigner. **La façon de témoigner est un enseignement**.

Il nous semble que Lacan soit repassé par les étapes que son prédécesseur Freud avait dû affronter et franchir avant lui. Dans l'après-coup, nous pouvons relire tous les efforts de Freud par rapport à l'analyse profane consistant à ne jamais céder aux médecins le fait de s'approprier de la psychanalyse. Lacan parle « *d'association professionnelle* » et même de « *dresser une boutique* ». Il ne peut envisager qu'un enseignement se réduise à des codes acquis par une confrérie marchande.

Il est vrai aussi, cours et recours de l'histoire, que les années 2000 ont dû se battre pour ne pas laisser embrigader la psychanalyse dans des lieux étatiques comme la proposition de loi du député Accoyer l'aurait souhaité. Encore une fois le député Accoyer essaya de réduire la psychanalyse à des diplômes. Or Lacan-même ne s'est pas exprimé à l'encontre de la formation dite classique sauf qu'il l'a toujours nouée à une dimension qui n'est pas codifiable par des titres universitaires.

Sa prise de position avait un but : celui de servir comme point de repère pour être dépasser. Pour que des idées nouvelles se manifestent pour une « *outre-passe* » : « *je donne, comme je l'ai promis, l'autre voie que de me laisser ; qu'on me devance dans mon discours à le rendre*

[443] Lacan J., *Discours à l'École Freudienne de Paris,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.266

désuet. Je saurai enfin qu'il n'as pas été vain [444]». Il attendait des *trouvailles* pour améliorer ce moment délicat de passage.

De cette façon il apparait un autre aspect fondamental de sa théorisation sur l'enseignement et qui se dévoile dans l'idée que le maître est un point à l'horizon et qu'il ne veut surtout pas s'approprier d'une place qu'il occuperait indéfiniment. Nous sommes très proche de la formule du grand A qui se barre: Ⱥ. Donc il s'agirait d'une position de référence, celle du grand Autre, tout en y intégrant une faille, un manque.

C'est dans la présentation de *Silicet* (*tu peux savoir*) que **Lacan exprime encore une fois ce concept qui caractérise la transmission en psychanalyse**. « *Si je n'ai rien distrait, fût-ce pour ma protection, d'une place que d'autre part personne ne songeait à tenir,* ***c'est à m'effacer devant elle pour ne m'y voir qu'en délégué*** [445]». Donc une place de grand A existe. La garantie de sa valeur est dans la barre qui rend cet Autre pas-tout et cette place toujours inoccupée.

Ne pas se murer à la place du maître ne signifie pas que l'on cesse de l'occuper. Simplement ce n'est pas dans le but de s'y figer mais plutôt dans celui de se faire support d'un transfert qui mobilise le sujet en analyse. Pour soutenir ce point de vue, Lacan utilise un exemple clarifiant en parlant de Shakespeare dont l'existence fût prouvée du fait paradoxal de jouer un fantôme - *Ghost*[446] - dans l'une de ses pièces. La place étant bel et bien occupée mais à l'instar d'un fantôme. Voilà, en métaphore, la tentative de Freud qui fut aussi celle de Lacan : désigner une place qui tout en étant occupée s'évide dans un mouvement incessant, tel celui de la pulsion.

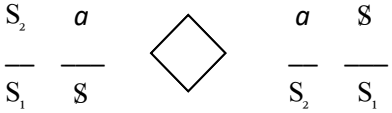
---

[444] Lacan J., *Discours à l'École Freudienne de Paris,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.272
[445] Lacan J., *Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'EFP,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.287
[446] Ibidem, p.288

6. Le quadripode et l'émergence de S_1

« Je ne peux être enseigné qu'à la mesure de mon savoir, et enseignant, il y a belle lurette que chacun sait que c'est pour instruire [447]».

Grâce aux quadripodes, un rapport fort s'établit entre le savoir et la vérité, qui n'empêche pas que le savoir se veuille un savoir de maître et qui fait qu'il existe au moins « *quelques signifiants - maître à faire sa vérité* [448]». Savoir lié aux compétences théoriques d'une part et d'autre part commun aux idées du fondateur Freud. Nous avons vu que l'on ne transmet que si le discours de l'analyste fait nouage avec le discours universitaire, avec le S_2, du savoir référentiel.



Position de maître pour au moins quelques signifiants valables. Pour Lacan ce S_2 qui fait l'agent est l'**enseignement**[449]. Il l'incarne dans le discours du Maître.

Dans le discours de l'université, le vrai savoir, le S_1 est refoulé. Il a une fonction de vérité mais elle reste hors atteinte. Il n'est pas intégré. $\$$ qui vient à la place de la production, prend les formes de l'enseignant, celui qui véhicule la **somme** des savoirs. Dans ce cas de figure il y a un corpus théorique qui domine le discours. Sauf que ce savoir est coupé du savoir inconscient du sujet. Entre les deux, la communication ne passe pas. Donc les connaissances sont déconnectées de l'affectif du sujet. La seule production du savoir vrai se détermine dans le discours de l'analyste. Lacan en parle en soulignant le paradoxe de cette production dont il

[447] Lacan J, *Allocution sur l'enseignement,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.299
[448] Ibidem, p.301
[449] Ibidem, p.300

dit : « *cette production la plus folle pour n'être pas enseignable comme nous l'éprouvons que trop, ne nous libère pas pour autant de l'hypothèque du savoir* [450]». **Et pourtant, la singularité mais aussi la beauté infinie du discours de l'analyste est que le savoir il est bel et bien au lieu, à la place, de la vérité dans le quadripode**. Ce n'est que par la tentative d'enseigner que le discours psychanalytique **amène** le psychanalyste à la position où il manque et où il ne peut produire que de l'immaîtrisable, c'est-à-dire que du symptôme. Nous rencontrons donc ce que Lacan avait fait émerger par rapport au symptôme. Un élément nous dit-il, qui possède un savoir sur la structure ainsi que sur la jouissance. *Médéor*, je guéris, serait alors le résumé de ce mouvement. Dans ces avancées sur l'enseignement, un cas avait fait exception. Une sorte de cas « *d'école* ». Ce fut celui du tripode - *pourvu qu'il tienne* - qui représenta l'expérience italienne[451]. À cette occasion fut exprimée à nouveau une des plus célèbres phrases de Lacan lors de l'invitation aux italiens à travailler dur. Il proposa de suivre ses indications sur la formation des analystes qui se fondait sur la passe et surtout sur le fait que *l'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi*[452].

Lacan accepta l'idée qu'un des quatre discours puisse manquer à la situation italienne. Néanmoins il poussa à une tentative de poursuivre le chemin de la transmission. Ce groupe ne pouvant se soutenir que sur lui-même puisqu'il n'appartenait pas à une École instituée, devenait expérimental. Lacan fut péremptoire : s'autoriser n'est possible qu'à la condition qu'il y ait du psychanalyste. Cela veut dire qu'il existe des contraintes précises et qu'il est proscrit de ***s'auto-ri(tuali)er*** comme il l'affirme. La raison est simple et radicale : « *Pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste ! Nommément les chances sont grandes*

[450] Lacan J, *Allocution sur l'enseignement,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.302
[451] Lacan J, *Note italienne,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.307
[452] Ibidem, p.307

pour chacun ce qui n'impliquent aucunement qu'elles soient, pour tous, suffisantes[453] ». Ceci nous conduit à un retour sur les difficultés de la passe. Il aurait pu être possible qu'elle reste, dans une situation boiteuse comme celle italienne, un instrument qui démontre malgré les difficultés, un possible, une voie pour l'enseignement. Bien que ces tentatives auraient pu être insatisfaisantes ou même « *détourner* » les passeurs qui la tentaient. Dans ce cas elle aurait pu jouer néanmoins son rôle puisque la procédure **décline** tout simplement la candidature. Le moment crucial, l'éclairage deviendrait du coup et plutôt, celui de la fin de l'analyse et du moment de choir de cette position d'objet *a* qui a causé le mouvement de la dynamique structurale. Une chose est sûre lors de cette issue : un symptôme va identifier à jamais le sujet. Ce sinthome – Lacan nous le rappelle dans son séminaire sur ***l'une-bévue***[454], sera le lieu du savoir vrai où la jouissance persiste à dire son mot. Le symptôme résulte donc de ce que l'analyse, dans sa fin ultime, nous livre comme savoir. Il reste entendu que l'inconscient, qui est le discours de l'Autre, demeure le lieu où les signifiants hors sujet - de l'Autre justement - continuent à tirer les ficelles du sujet.

À cette conclusion s'ajoute une réflexion majeure lorsque Lacan amène la figure topologique du tore qui le conduit à revenir à Freud. « *Expérimenter une psychanalyse marque un passage* [455]». A une condition de fond qui est celle que l'imaginaire et le réel soient ainsi « *tout entier inclus dans quelque chose qui est issu de la pratique psychanalytique* [456]» soit qu'ils se fondent dans la dimension du symbolique. Dès lors, et en retour à Freud qui prônait une nouvelle tranche sur le divan tous les cinq ans, Lacan confirme qu'il s'agirait de faire « *une seconde fois la coupure ; restaurant ainsi le nœud borroméen dans sa forme*

[453] Lacan J, *Note italienne,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.307
[454] Inédit : Séminaire du 16 novembre 1974
[455] Inédit : Séminaire du 16 novembre 1974
[456] Inédit : Séminaire du 16 novembre 1974

originale[457] ». Soit, que le symbolique puisse reprendre de la distance du réel et de l'imaginaire, leur consentant d'ex-sister.

7. Réflexion sur la *passe*

« *Je me suis, je dois dire, là-dessus enquis, et c'est pour ça que j'ai fait ma Proposition, celle qui instaure ce qu'on appelle la passe, en quoi j'ai fait confiance à quelque chose qui s'appellerait transmission, s'il y avait transmission de la psychanalyse*[458] »

Nous avons vu que cette procédure est exigeante. Imaginée par Lacan dans sa « *Proposition* » comme un nœud où aurait dû se tresser l'expérience, son recueil et son élaboration ainsi qu'une sériation de sa variété, une notation de ses degrés. Tout ceci aurait dû, par la suite, être communiqué. J.A. Miller, en 1977, soit quelques années avant la dissolution de l'École, s'applique à sonder l'aspect qu'il nomme *les paradoxes de la passe*[459]. Son propos a été de comprendre les raisons pour lesquelles les intentions de dix ans plutôt n'arrivèrent pas à être tenues. Sans ambages ni amertumes, il revient sur la consistance théorique qui avait soutenu la proposition de la passe. Il s'était posé la question de savoir si cette procédure n'avait pas atteint son moment de conclure. Ou bien, il pouvait être question d'un long « *temps pour comprendre* » qu'une procédure aussi astreignante nécessitait pour transmettre l'expérience du passage du sujet analysant à celui d'analyste. La passe aurait été alors à lire comme un sceau qui certifie qu'une cure est terminée. Éventuellement bien terminée. C'est une occasion qui est offerte mais qui recèle un risque. Celui d'échouer ce passage qui, rappelons-le avec

[457] *Ornicar, Une-bévue*, séance du 14 novembre 1976
[458] Conclusions par Lacan dans *Lettres de l'École 25* Volume II Juin 1978
[459] Miller J.A., *Introduction aux paradoxes de la passe* , dans *Ornicar ?*, no 12/13, Paris, 1977, p.105

J.A. Miller serait en tout cas la preuve d'un échec bien plus malheureux et plus général : celui de la cure.

Certes, Lacan dans sa recherche d'authentification « *anti-autoritaire* » aurait quand même façonné une **procédure tyrannique**. Paradoxe qui ouvre un espace topologique où ne s'autoriser que de soi-même et faire appel à la passe devient les deux versants d'une même bande unilatère, comme celle qui nous consent de percevoir de quoi il s'agit lorsque nous parlons d'haine-amourement.

Nous en arrivons à formuler une hypothèse personnelle sur l'institution de l'analyste qui nous amène en pente douce vers la fin de ce travail.

Est-ce que nous pourrions nous demander si, à l'infini, il y aurait recouvrement entre s'autoriser analyste ou se définir, s'autoriser poète ou mathématicien ? Cet aspect, assurément, il ne s'agit pas de pouvoir l'étendre à s'autoproclamer notaire ou médecin, ces fonctions impliquant une hiérarchie et une responsabilité partagée. Remarquons une précisation de Lacan à ce sujet. La hiérarchie répondrait au corps social alors que le ***gradus*** dont Lacan parle dans sa *Proposition* est, selon J.A. Miller, un positionnement propre au psychanalyste. Ce gradus pose une première différence entre la fonction du psychanalyste et les autres professions. Une différence nous apparait maintenant de façon évidente. Ce gradus est atteint par voie de transfert. Et c'est le seul champ du savoir où le transfert est le moyen qui permet d'acquérir des connaissances.

L'aboutissement de ces considérations, encore une fois de façon moebienne, nous ramène là où nous avons insisté précédemment. Au concept de transfert car « *pour mettre en place les*

paradoxes de la passe, il convient de prendre les choses au commencement, qui est la théorie du transfert[460] ». Le soi-disant échec de la passe n'empêche pas moins que l'éclairage sur la transmission est à relier au moment où le sujet s'en remet à son passeur. Médiation qui serait l'écho d'une histoire - d'une bonne histoire au sens freudien du mot d'esprit - qui pourrait être raconté sur le sujet lui-même.

Encore quelques mots pour clore ce chapitre où nous avons abordé la procédure de la passe et ses difficultés. Suivons pendant un instant les réflexions de Lacan lui-même sur « *l'expérience de la passe*[461] » qu'il fit avant d'abandonner son projet. Cette mouvance est la définition-même de *working in progress* : *l'expérience de la passe est une expérience en cours* et elle touche à la dynamique structurale. La passe peut être lue comme un devenir. Comme le reflet d'une recherche en cours pour extraire des modalités convaincantes quant à la transmission de la psychanalyse via la formation des analystes. L'effet du dire reste central puisqu'il a la propriété *de modifier la nature du sujet.* L'après-coup se révélant alors un moment fondamental de modification structurale.

8. La passe comme prise de parole : la passe du parlêtre

Une société analytique serait assujettie aux lois du groupe, dans le sens où Bion l'a amené. La nécessité d'avoir un chef y est inhérente et Lacan, dès 1968, l'avait déjà signalé à son auditoire de Vincennes. Il avait crié aux étudiants que malgré la révolution en cours, ce qu'ils cherchaient était **encore** un chef. À cette époque, le savoir était devenu une pure marchandise, régie par les lois du marché. Cette « *promotion* » du savoir rehaussa la valeur de l'université

[460] Miller J.A., *Introduction aux paradoxes de la passe* , dans *Ornicar ?*, no 12/13, Paris, 1977, p.112
[461] Lacan J., *Sur l'expérience de la passe*, Ornicar, 3 novembre 1973, Essaim n°11, Érès.

qui fit un bond de prestige puisqu'elle était devenue une denrée convoitée. Il y eu une ultérieure conséquence : « *être* » de l'université devint une position ambitionnée. Mais l'idée de la passe était le contraire absolu de cette hiérarchie universitaire et elle s'imposait en dehors de l'évaluation par les professeurs et loin de l'évaluation par des sociétés psychanalytiques hiérarchisées. Il s'agissait de faire sans un chef institué ayant le rôle de juger. Il était, au contraire, nécessaire d'en passer plutôt par devenir un sujet responsable de son être, prêt à témoigner de son parcours. Une vraie assomption éthique de ses responsabilités à l'égard de sa propre fonction, de son appartenance à une École et de ses patients.

Lacan souhaitait ne pas répliquer les topos traditionnels qui l'entouraient à l'époque. «*Ces lois de la concurrence qui font que la plupart des groupes humains fonctionnent*[462] ». Pour cela il avait espéré un autre « *mode de recrutement* » sans, toutefois sous-estimer le rôle du maître ou, mieux, de certains signifiants maîtres. À partir de son quadripode, il soulignait la fonction du plus-du-jouir qui était à la place de l'agent dans le discours de l'analyste - objet *a*, nous l'avons longuement étudié - qui détenait un rôle essentiel dans la procédure analytique. Cet objet échange sa place avec le S_1, le signifiant-maître dont il prend la place. À partir de ce moment, **l'analyste fonctionne dans l'analyse comme représentant de l'objet *a***. Lacan est lui-même éblouit et interpellé par son avancée à tel point qu'il s'exclame : « *de cette formule après-tout il n'est même pas sûr que je pénètre moi-même encore tout le sens* [463]».

Finalement c'est autour de l'élaboration d'une « *doctrine de la fin de l'analyse* [464]» que tourne la réflexion de Lacan dans ces années. C'est ce point qui différencie les diplômes

[462] Lacan J., *Sur l'expérience de la passe*, Ornicar, 3 novembre 1973, Essaim n°11, Érès p.117
[463] Ibidem, p.120
[464] Cause Freudienne.net : Qu'est-ce que la passe ? Sonia Chiriaco

universitaires de la passe qui autorise à se dire analyste : exit l'évaluation des compétences pour faire place à un autre mode de déterminer une fonction. Lacan donc ne cessait de s'interroger sur la fin de l'analyse et sur le passage final de l'analysant à l'analyste. Interrogation sur le désir de l'analyste et qu'il développa à partir de sa *Proposition* de 1967. Encore une fois, il s'agissait de reprendre en main la réflexion à partir du « *roc de la castration* » freudien et d'essayer de fournir une réponse au questionnement amené par « *Analyse avec fin et analyse sans fin*[465] ».

C'est à ce propos que Lacan soutenait qu'il existait une fin de l'analyse qui pouvait se témoigner. Le témoignage aurait porté sur un savoir insu finalement accessible. Le sujet, passage après passage, aurait pu dire ce qui était la cause de son désir ; il aurait entreprit et terminé la traversée du fantasme et serait parvenu à la distinction du sujet supposé savoir et de sa propre position subjective : « *c'est de ce desêtre que surgit le désir de l'analyste*[466] ». Moment marqué par l'après-coup qui démontre que la procédure analytique est assujettie à une finitude dont la borne est le passage d'analysant à analyste.

En réalité, cette réflexion théorique se ne termina pas sur ce point. Dans son dernier enseignement Lacan outre-passa l'idée qu'au terme d'une cure se fut le savoir insu qui aurait pu être la preuve d'un changement du sujet de l'inconscient. L'éclairage qui s'était fait sur la chute de la fiction fantasmatique dont le sujet avait eu besoin, amenait à une vérité mais une vérité dérobée ; tout le temps « *menteuse* [467]». Cette fin restait encore ancrée a du sens. À acquérir une signification.

---

[465] Freud S., (1937), *L'analyse sans fin et analyse avec fin, Résultats, Idées, problèmes II (1921-1938)*, Paris, PUF, 1998, p.231-268
[466] Ibidem, p.231-268
[467] Ibidem, p.231-268

Au contraire, le franchissement théorique successif amena dans la zone du hors sens, là où la jouissance sévit et concerne le « *mode de jouir singulier du sujet* » qui ne cesse de s'écrire. La fin de l'analyse, fut, dès lors, un savoir-faire avec la jouissance qui insiste. Le savoir qui devient la connaissance sur la jouissance inévacuable du symptôme propre à chacun :

« *Cette nouvelle alliance avec la jouissance, c'est le sinthome, tel que Lacan l'a élaboré dans son dernier enseignement* [468]».

Ce passage difficile, terminal, fut accepté par l'École. La passe devint alors la passe du sinthome où l'incurable ex-siste quoique isolé.

C'est J.A. Miller qui dans un article de 2010, « *la passe du parlêtre* [469]», revient sur le dernier texte de son maître qui est, sur la passe et qu'il a recueilli dans *Les Autres Écrits*. Lacan revient sur la fin de son expérience sur le point de fond représenté par la fin d'une cure. La tentative fut celle de donner des assises sinon scientifiques, du moins logiques à cette finitude, à la révélation sur ce qui est la cause du désir du sujet.

J.A. Miller, dans son exposé, le résume par cette formule : « *c'est ainsi que l'analysant est situé au terme de l'analyse, comme un sachant. C'est un savant, au sens propre, l'analyse produit un savant. L'analysant est essentiellement* ***le savant de son désir*** [470]». Il sait ce qui cause son désir. Il sait le manque où s'enracine son désir, et il sait le plus-de-jouir qui vient obturer ce manque.

J.A. Miller nous fait comprendre le changement qui suivit l'idée première de la passe. Il put le lire comme le témoignage du changement advenu dans la position inconsciente du sujet grâce

[468] Lacan J., *Sur l'expérience de la passe*, Ornicar, 3 novembre 1973, Essaim n°11, Érès p.117
[469] Miller J.A., *La passe du parlêtre*, Revue de la Cause Freudienne n°74, Navarin, 2010, p.113-123
[470] Ibidem, p.116

au savoir émergé suite à la levée du refoulé. La perspective relative à la connaissance qui habite le sujet change complétement dans les derniers *Écrits :* il en est témoin dans le texte sur la *« Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI* » citée par cet article.

Lacan abandonna donc en cours de route l'idée du savoir consistant pour ne se centrer que sur **la vérité**. Le savoir est tellement en chute libre dans sa nouvelle réflexion que la vérité qui en découle ne peut être que boiteuse : vérité menteuse est-il dit.

Le réel et le rapport à celui-ci prend beaucoup d'ampleur et ce qui va compter, à la fin d'une analyse, sera relatif à la capacité d'élaborer un écart entre ce réel et la vérité. Cet écart fera l'objet d'une **hystorisation**, là où se noue l'hystérie d'un récit de fiction avec l'histoire dont le sujet a pu s'approprier :

« *Simplement - et pour annoncer ce sur quoi j'essaierai de poursuivre - ce n'est plus la passe du sujet du savoir, c'est la passe du parlêtre. Et la passe du parlêtre ça n'est pas le témoignage d'une réussite, c'est le témoignage d'un certain mode de ratage*[471] ».

Le commentaire de J.A. Miller est précieux pour les dernières considérations que fit Lacan sur l'inconscient et son rapport au réel. De fait, dès qu'il monte à la parole, l'inconscient est déjà une relecture des mouvances pulsionnelles. Dans ce sens la fiction au terme de l'analyse devient la preuve qu'un remaniement qui ne passerait que par l'*hystorisation* ne serait pas efficace. Au contraire : « *la fiction est plutôt mise à l'épreuve de son impuissance à résoudre l'opacité du réel*[472] ». Dans ce sens la passe reste un dispositif précieux parce que, sans la prétention d'une homologation, elle permet de **déjouer toute ressemblance**. L'analyste lors de la passe serait celui qui, par rapport aux autres sujets **aucune semblance ne peut réunir**.

[471] Miller J.A., *La passe du parlêtre*, Revue de la Cause Freudienne n°74, Navarin, 2010, p.123
[472] Ibidem, p.123

Le dernier enseignement est, à propos de la passe, vertigineux quant au relief que prend le réel chez le sujet. Dire est déjà un éloignement de ce même réel et pourtant « *dire* » reste la seule façon de transmettre son expérience. Ce qui amène J.A. Miller à affirmer que : « *ce serait quelqu'un à qui son analyse aurait permis de démontrer l'impossibilité de l'hystorisation, c'est-à-dire quelqu'un qui aurait pu valablement conclure à une impossibilité de l'hystorisation, et qui, donc pourrait donner témoignage de la vérité menteuse sous une forme apte à serrer le décalage entre vérité et réel*[473] ».

La passe dans toute sa complexité représenta un *risque fou* : un sujet aurait osé prendre le risque de devenir entre autre ce même objet *a*, la passe, c'est-à-dire quelque chose qui serait come un **éclair**. Ce qui représentait de prime abord, une expérience « *absolument bouleversante*[474] ».

Et il y eut, au grand final, un coup de théâtre impromptu, magistral : Lacan, tel un éclair, affirma qu'il n'y avait pas de formation analytique ! À ce moment de son parcours, il clama qu'il n'avait jamais parlé ***que de formations de l'inconscient.*** Au final, in extremis, le savoir de la cure le sujet ne l'a pas appris. Ce savoir s'est dévoilé à lui. « C*ette dimension est tout autre que celle de l'apprendre* ».

[473] Miller J.A., *La passe du parlêtre*, Revue de la Cause Freudienne n°74, Navarin, 2010, p.123
[474] Lacan J., *Sur l'expérience de la passe*, Ornicar, 3 novembre 1973, Essaim n°11, Érès, p.121

IX. Point d'exception du savoir psychanalytique : son rapport aux pulsions libidinales non-refoulées

1. La sublimation : alliance des pulsions au service du savoir civilisationnel

> « *Je vais donc essayer d'abord de sonder la fonction que le terme de réalité a joué dans la pensée de l'inventeur de l'analyse. Puis du même coup dans la nôtre, nous qui sommes engagés dans ses voies* [475]».

M. Recalcati, dans une intervention sur l'art[476], « *Destini contemporanei della sublimazione* », s'interroge sur comment identifier les voies possibles des manifestations de la sublimation, cette activité d'expression libidinale sans refoulement. Il pose la question en les termes suivants: «*La sublimazione è ancora nell'epoca contemporanea un destino possibile della pulsione ?*[477] ».

Sa réflexion nous rappelle que pour Freud la sublimation est un destin possible de la pulsion parmi ceux que nous avons déjà cités. La caractéristique de ce phénomène sublimatoire réside dans le fait que la pulsion ne trouve pas sa décharge dans le hic et nunc mais grâce à, au travers de, un changement quant à son but. Il y aurait « *substitution* » du but sexuel avec un but différent, voire plus élevé, dans l'ordre du concept de la *digneité* exprimé par J. Lacan.

Lacan, dans le séminaire VII sur l'*Éthique*, amène une grande avancée : celle de saisir qu'au cœur de la sublimation se trouve le vide

> « *Dans toute forme de sublimation, le vide sera déterminant* [478]».

---

[475] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.30
[476] Recalcati M., *La psicoanalisi n°41, 2007, p. 159-162*
[477] Ibidem, p. 159
[478] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986

Cette idée est fulgurante dans la mesure où l'objet qui serait recherché par la pulsion pour qu'elle se satisfasse, se raréfie dans la sublimation jusqu'à devenir un trou. Ce qui confirme les avancées précédentes de Lacan sur l'idée que la pulsion (se) jouit avant tout du mouvement qui l'anime et non pas ou non seulement d'un objet matériel convoité.

Ce vide, nous explique avec acuité M. Recalcati, n'est pas le rien des symptômes de notre modernité, que nous retrouvons tant dans l'anorexie contemporaine que dans des expressions picturales telles que les réalisent le *Body art*. Dans ces deux exemples de la modernité nous trouvons plutôt une congélation païenne du rien comme dans la squelettisation du corps humain qui servirait à n'en faire subsister que son degré ultime, son *rien*. Recalcati parle de ce *rien* avec une expression saisissante qui est celle du vide comme **déclinaison du manque du manque**, c'est-à-dire comme tentative de nier que le manque existe. Il lâche le mot qui ouvre un horizon :

«*Il vuoto che è situato da Lacan a fondamento della sublimazione è infatti un vuoto abitato dall'assenza della cosa* [479]».

Nous avons vu que, lors de l'avènement du Signifiant, *la Chose* "*se tue*" et laisse une place vide palpitante. L'objet de la sublimation, tel les pommes de Cézanne par exemple, devient alors cet objet qui, élevé à la *digneité* de *la Chose*, représente et contient tous les traits qui caractérisent l'élément reproduit sans pour autant qu'un objet précis de la réalité y soit représenté. Dans ce cas précis, Cézanne parvient à représenter l'idée platonicienne de la pomme qui contiendrait toutes les pommes du monde. Du vide surgit alors non pas un objet mais un signifiant : **l'élévation d'un objet au niveau de *la Chose***.

[479] Recalcati M., *La psicoanalisi n°41, 2007, p. 160*
"Le vide qui est situé par Lacan comme base de la sublimation est un vide habité par l'absence de la chose".

Le temps est la condition nécessaire pour parcourir la voie de la sublimation de même qu'il est l'un des éléments princeps de la cure. Le temps qui s'écoule est la preuve du refus du court-circuitage jouissif où la satisfaction s'impose dans l'immédiateté. Comme dans l'élaboration du deuil, le mouvement sublimatoire doit pouvoir désintriquer l'objet matériel de son but. La force ainsi exprimée réside dans la pulsion sexuelle, jamais assouvie dans sa totalité et qui recèle une puissance qui ne se tarit pas complètement : « *Encore et encore* » en désignant un mouvement sans fin.

En ce qui concerne la dimension symbolique, il s'agit donc de traiter le trou dont le réel fait preuve et non pas de le forclore. Contrairement à la recherche maniaque de nier le trou du réel, il s'agit de pouvoir le contourner, en exprimer l'idée que, de ce trou, le sujet peut se faire. Cela implique un mouvement exploratoire incessant qui aboutit à des connaissances.

En ce qui concerne l'anorexie, nous pouvons assister à un phénomène absolument contraire : le vide de chair se solidifie dans les os qui prennent toute la place ; de même dans le *body art* le sordide, ce qui répugne, se momifie et s'impose. Ici le trauma du réel nous plombe en s'exhibant au lieu de se dissoudre au cas où il y aurait eu la possibilité que le signifiant advienne, que le symbolique apparaisse. Cette paralysie démontre le mouvement pulsionnel bloqué, fixé de façon acéphale.

La sublimation est un concept difficile puisque Freud lui-même - nous l'avons déjà souligné - n'a jamais donné suite à son manuscrit. Essayons néanmoins d'établir certaines lignes directrices de ce concept qui va nous amener à la conclusion de notre recherche.

Dans le travail de sublimation nous voyons interagir le moi et l'inconscient. Ils sont alliés pour le meilleur dans ce processus dont il faut distinguer la dynamique du produit final : *Sublimierung* (résultat du processus) et *Sublimation* (produit de la sublimation)[480].

Le point fondamental sur lequel il est nécessaire d'ancrer notre réflexion, est la nature sexuelle de la pulsion dont l'un des destins possibles est la sublimation. Sublimation qui se veut le lieu non-sexuel où la pulsion sexuelle prend sa satisfaction sans devoir recourir au refoulement. Elle est, cette pulsion, à l'état brut oserions-nous avancer. Freud nous dit, dans son Léonard De Vinci, à propos de ce destin pulsionnel spécifique qu' « *il consiste en ceci que la pulsion jette son dévolu sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle, l'accent étant mis sur le détournement du sexuel*[481] ».

Pour S. Bernfeld[482] - l'élève que Freud considérait le plus doué - les raisons internes de la sublimation n'ont pas été totalement éclairées mais elles peuvent assurément être considérées, ainsi que le pensait Freud comme « *des dispositions innées du moi, ou plutôt de la libido* [483]». Ce qui apparait donc c'est la flexibilité de la pulsion que Freud nomme « *plasticité*[484] ». Cette particularité - dans notre recherche - nous allons la nouer à la capacité de l'être humain de créer, d'inventer son *chibolet.* **Dans ce sens nous faisons l'hypothèse que la vraie transmission en psychanalyse se produit lorsque le savoir est d'ordre sublimatoire. Le plaisir libidinal dont le savoir est issu lui donne le statut d'objet d'amour. Cette pulsion**

[480] Bernfeld S., *Remarques sur la sublimation* (1922), dans *La cause du désir* (supplément – texte traduit de l'allemand pr J. Lecaux)
[481] Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci,* dans *Œuvres Complètes, Tome X (1909-1910),* Paris, PUF, 2009, p.147-148
[482] Bernfeld Siegfried est né en Galicia en 1892. En 1913 il devient membre de la Société psychanalytique de Vienne. En 1913 il est membre invité de la Société Psychanalytique du mercredi. Il devient membre à part entière en 1919 de la Société. De 1925 à 1932 il assure des formations à l'Institut psychanalytique de Berlin. Et une analyse avec Hans Sachs de 1930 à 1932.
[483] Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci,* dans *Œuvres Complètes, Tome X (1909-1910),* Paris, PUF, 2009, p.205-206
[484] Freud S., (1909), *Conférences d'introduction,* dans *Cinq leçons sur la psychanalyse,* Paris, Payot, 2004, p.357-358

qui est à la base du produit sublimatoire peut se lire comme pulsion epistémophile, voire épistémologique comme la définit Bernfeld dans son article[485].

Le point central de notre réflexion tourne autour de l'idée que la sublimation est le destin de **la pulsion non-refoulée** ou du moins, d'une partie de celle-ci. Elle serait à la base de la civilisation, du processus d'acculturation de l'humanité et donc du savoir. Bernfeld caractérise ce mouvement pulsionnel par l'affirmation suivante :

« *C'est pourquoi il serait recommandable pour l'instant de ranger expressément sous le terme de sublimation chaque notion libidinale d'objet déviée de son but, si elle intervient* ***sans refoulement et en accord avec le moi*** [486]».

Le point sur lequel les chercheurs sont solidaires, est lié au non-refoulement de la pulsion qui, seulement dans la sublimation, a droit de cité sans camouflage dans l'instance moïque.

Freud, dans son *Analyse du moi et psychologie des foules,* déclare qu'il existe « *des difficultés, lors de la description du détournement du but, que de répondre aux exigences de la métapsychologie*[487] ». En même temps, il émet l'hypothèse que la sublimation soit une des activités « *normales* » du moi. Il semble être aussi dans une certaine incertitude quant au statut théorique de ce phénomène et à sa place dans la métapsychologie.

[485] Bernfeld S., *Remarques sur la sublimation* (1922), dans *La cause du désir* (supplément – texte traduit de l'allemand par J. Lecaux)
[486] Ibidem, p.9
[487] Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010, p.155

Néanmoins le moi est la plaque-tournante de ce processus car il dispose, outre sa propre libido, de cette énergie libidinale génitale d'orientation hétérosexuelle[488]. Du coup les satisfactions du moi consécutives à la sublimation seraient amplifiées de façon exponentielle.

Le processus se localiserait au niveau moïque où il y aurait intégration du surplus libidinal en provenance du ça. Le moi « *enrôle* » les pulsions inconscientes pour maximiser ces chances. Cette alliance pousserait le sujet à une concentration majeure sur la tâche à accomplir. Bernfeld cite le séminaire sur l'*Éthique* pour expliquer ce phénomène : « *les pulsions sexuelles se plient à cette nécessité, lorsqu'une condition préalable d'ordre économique est remplie par les buts du moi (laissons de côté les facteurs constitutionnels) : il faut que le risque encouru en cas d'échec soit un très grand déplaisir, et la satisfaction escomptée en cas de réussite très importante. Ce qui veut dire que l'investissement libidinal des buts que se donne le moi doit être considérable, une condition que ne remplissent en général que des hommes extraordinaires*[489] ».

En fait, et pour terminer notre introduction à ce chapitre final, il nous faut admettre que la sublimation est le pendant de la formation de symptôme du moment qu'elle n'est pas le résultat d'un conflit entre pulsions du moi et pulsions sexuelles. Elle est de façon étonnante son contraire *stricto sensu*. C'est le *topos* de la confluence de ces deux pulsions - moïques et libidinales - que, lors de la deuxième topique, Freud regroupa en les opposant à la pulsion de mort au singulier. Cette alliance produit un moi fort dont les activités ne sont point paralysées mais plutôt activées de façon exponentielle dans leur efficience. Le moi bénéficierait grâce à cette production sublimatoire, d'un gain de plaisir.

---

[488] Bernfeld S., *Remarques sur la sublimation* (1922), dans *La cause du désir* (supplément – texte traduit de l'allemand par J. Lecaux)

[489] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.173

À notre avis ce « *gain de plaisir* » est l'une des raisons de la transmission de la psychanalyse. Ce phénomène relèverait d'une mise au travail des pulsions sexuelles dont le but est culturel mais qui distribuerait une satisfaction tout simplement sexuelle.

Nous définirions cette pulsion non-refoulée d'origine sexuelle comme la pulsion *épistémologique*[490] dont nous retrouvons un avatar dans le jeu des enfants et qui leur permet d'élaborer les théories infantiles sur la sexualité.

Comme Freud l'avait annoncé, ce qu'il est important de souligner dans ce phénomène singulier et exclusivement humain, c'est la découverte de la plasticité des pulsions. Cette caractéristique d'être maniable en tant qu'énergie psychique, se révèle unique. Le refoulement en revanche se caractérise par une « *condamnation de la motricité*». Dans le rêve, pour que l'inconscient se manifeste, le prix à payer est une léthargie qui démontre la vigilance du refoulement. Au contraire, dans la sublimation la motricité a droit de cité et même beaucoup plus : elle se manifeste en toute beauté ce qui se métamorphose en phénomènes artistiques. Le détournement de la pulsion dans la sublimation accepte et supporte la motricité : les arts plastiques en sont un témoignage majeur. De même, les enfants, outre à faire preuve d'une jouissance dans la créativité de leurs jeux, témoignent de la liberté inlassable de leur motricité non encore assujettie aux commandements moïques. Ils démontrent que lorsque la motricité est non-censurée, le corps n'a de cesse de s'exprimer et d'atteindre la joie par le mouvement.

La sublimation est l'expression de la valeur plastique des pulsions qui sont d'origine libidinales mais au service du moi dont elles accroissent la puissance. Ces pulsions poussent autour de la place évidée de *la Chose* ce qui développe un savoir, des connaissances ; une

[490] Bernfeld S., *Remarques sur la sublimation* (1922), dans *La cause du désir* (supplément – texte traduit de l'allemand par J. Lecaux), p.14

façon de plus en plus juste de témoigner de ce mouvement de bord. Un passage constant. Une oscillation du sujet entre S(A) et S(Ⱥ).

Le savoir autour de *la Chose* se conjugue dès lors au savoir référentiel. Ce nouage prend forme grâce au parcours de la cure, activé par le transfert. L'analysant aboutit au fait de supporter que l'analyste déchoit de sa position. Position qui est celle de l'objet *a*. Cette chute est un moment de desêtre dont la passe est le lieu pour témoigner de ce passage. La place laissée vacante est une place qui aimante, autour de laquelle rôde la pulsion. Place qui n'est plus qu'un écho d'une présence.

Ce mouvement pulsionnel autour de ce vide laissé par le petit *a*, la place de l'agent, celle de l'analyste, devient le pivot autour duquel tourne la pulsion.

Dès lors cette pulsion sexuelle mue par un but non sexuel, ne fait que bouger. Ce mouvement de désir ramène du savoir, tourne autour du savoir. Savoir sur *la Chose* qui, bordée, peut être connue, étudiée, représentée, évoquée, peinte, mais jamais jouie.

Ce mouvement développe des connaissances imprégnées de plaisir. Et le plaisir expérimenté pousse à en savoir toujours plus et encore plus.

Dans ce sens, le rôle de l'analyste de se prêter à être l'objet *a*, agent dans le discours de la psychanalyse, possède parmi d'autres fonctions celle de permettre l'expérience de faire tourner le désir du sujet autour d'un manque. Autour de la place où a gît - agit - le reste petit *a*, mémoire de *la Chose*. Dans ce sens, l'analyse à notre avis, ouvre entre autre, un circuit pulsionnel sublimatoire.

2. **L'éthique ultime de la psychanalyse : ne pas céder sur son désir. L'analyste comme témoin du désir qui l'habite, moteur de sa « *pousse* » à transmettre.**

Chaque discipline a ses propres règles qui en constituent le corpus théorique sans que cela puisse définir une éthique qui, notamment, est un concept plus global : métamoral.

Les termes de moral et d'éthique, étymologiquement, dérivent du latin et du grec, ce qui ne nous les laisse pas comparer aisément. Suite à l'examen de la définition du mot « *éthique* »[491], nous suivons Paul Ricœur dans sa départition entre une codification des mœurs communes, c'est-à-dire de ce qui est légitime et de ce qui est défendu d'avec l'éthique. Pour lui, celle-ci envisage la question du désir dans le sens du rapport personnel d'adhésion ou pas à ces mêmes normes. L'éthique représenterait la dimension subjective intriquée à la participation aux normes qui se sont établies grâce à une sagesse pratique dérivée de l'application de ce corpus séculaire.

L'aspect pratique de la morale est évidemment lié à des secteurs spécifiques parmi lesquels nous pouvons classer l'éthique médicale, juridique etc… Toutefois souligne à nouveau Ricœur, ces éthiques « *régionales* » n'arrivent pas à entamer le sens « *noble* » de l'éthique fondamentale. Celle à laquelle se réfère Lacan avec Aristote et Spinoza.

Le problème, pour le « *philosophe* », est qu'il y a des choses à faire ou qu'il vaut mieux faire que d'autres. Kant a résolu cet aspect en prônant l'obligation de certaines actions à cause de leur potentiel d'universalisation.

Jusque-là, le devoir n'est, en aucun cas, l'ennemi du désir. La question plus subtile se pose sur la relation que l'obligé entretient avec l'obligation, et en tenant compte de la nécessité que le

[491] Canto-Sperber M., *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale,* Paris, PUF, 2004.

sujet, dans l'expérience morale, soit désignable comme l'auteur véritable - et conscient - de ses propres actes. **Pour parler d'éthique, il faut donc une adhésion subjective à l'ordre symbolique et une adhésion à la nécessité de régler ses conduites afin de poser ses actes dans la norme.**

Lacan, dans son séminaire, part tout naturellement de ces prémisses pour ensuite fournir un immense effort personnel là où il se centre sur ce que représente la relation du sujet aux normes, basée non plus seulement sur la contrainte mais, bien plus sur un désir. Cette conjugaison entre Loi et Désir est la caractéristique principale de l'éthique qui se veut analytique.

La philosophie traditionnelle dont il fait un rappel, s'est naturellement interrogée sur les mobiles poussant à la bonne conduite et elle énumère une liste de qualités sans toutefois pouvoir en décider la valeur causale. La gamme de ces moteurs est vaste : la honte, la pudeur, l'enthousiasme, la vénération, auxquels il est nécessaire d'ajouter l'indignation comme réflexe à la protection de la dignité là où le sujet s'interdit d'humilier l'humain.

Comme le rappelle Lacan, c'est dans l'Éthique à Nicomaque qu'Aristote départage le domaine des normes et leur corrélat relatif à l'obligation morale de les suivre, du domaine du désir. Cet aspect sera central dans le séminaire VII.

Classiquement, tout d'abord il s'agit d'introduire le rôle fondamental du *dire*[492], dans le sens d'expliciter qu'une chose ou une action en vaut mieux qu'une autre ; une fois établi ce cadre normatif, on passe à un niveau plus fondamental qui est celui du désir qui, selon Ricœur, « *structure la totalité du champ pratique* [493]». La philosophie ancienne conjuguée à celle

[492] Canto-Sperber M., *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale,* Paris, PUF, 2004, p.582
[493] Ibidem, p.583

kantienne, met en évidence l'idée que la tâche d'être homme déborde et enveloppe toutes les tâches partielles qui assignent une idée de bonté à chaque pratique pour aboutir à l'idée générale de la bonne vie. C'est ce concept qui va être le point de départ de la réflexion lacanienne dans le séminaire VII .

Nous sommes entre la fin de '59 et l'année '60 et Lacan vient de terminer son séminaire sur le *Désir et son interprétation.* Le contexte historique - nous avons opté dans ce travail pour l'idée que le cadre socio-politico-éducatif est un élément en interaction constante avec le parcours des sociétés psychanalytiques - est au remue-ménage car Lacan a demandé « *l'adhésion de sa SFP à l'IPA*[494] ». À cause de sa requête une commission spéciale va être créée pour évaluer son enseignement et son éventuelle admission.

Bien des années plus tard - ce n'est que récemment que le livre en français a été édité - le fameux rapport de Pierre Turquet pour évaluer la demande de la SFP a fait surface suite à sa « *mise au placard dans les armoires bien fermés de l'IPA* [495]».

Les réflexions de cette enquête, selon les notes de José Attal - sont pour le moins que l'on puisse dire - désobligeantes. La commission d'enquête a pondu une relation restée bien « *cachée* » jusqu'à nos jours. Et pour cause ! Elle est définie comme une archive policière dédaigneuse dont nous prélèverons une série de remarques qui en donne la tonalité :

« *À chaque occasion nous avons défendu l'idée que Lacan soit interdit de formation et ce pour toujours* » ;

Ou bien :

[494] *Le rapport Turquet*. Préface de José Attal, Traduction et notes de Luc Parisel, supplément gratuit pour l'*Unebévue*, n°31
[495] Assoun P.L., *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009, p.515

« *Le travail de Lacan est pauvre et irresponsable* » ;

Ou encore :

« *Des garanties durent être données pour son exclusion permanente* [496]».

Dans l'après-coup, il nous est plus facile de comprendre ce qui se complotait contre Lacan mais, à l'époque, cette mise en demeure était silencieuse, opaque, suffocante : un réel non-dit.

Cette enquête quasi policière *« travaille à établir une norme mais n'en restitue que les infractions* [497]».

Plus tard, dans le séminaire de '64, Lacan avec grand soin va, lui, reprendre ces imputations burlesques dont il fut l'objet et il enfantera sa réflexion sur *Les fondements de la psychanalyse*. La psychanalyse se trouve donc pendant cette période, dans la foulée d'une transformation et comme le dit F. Guattari, dans *une refonte de la psychanalyse après Freud*[498].

Cette transformation va aboutir à la création de la nouvelle École Freudienne de Paris, sans oublier l'exclusion de Lacan de l'IPA et l'arrêt brutal de son séminaire sur les Noms du Père au pluriel dont il ne fit que la séance inaugurale.

Lacan, dans l'après-coup, démontra que son désir d'enseigner selon la méthode qu'il avait créé et qui s'originait dans son interaction constante à Freud, ne pouvait se taire. Au prix de son ex-communication, il ne céda pas sur son désir. **Ce qui nous fait lire la fondation de son École comme un acte éthique.**

---

[496] *Le rapport Turquet*. Préface de José Attal, Traduction et notes de Luc Parisel, supplément gratuit pour l'*Unebévue*, n°31
[497] Ibidem, p.15
[498] Guattari F.et G. Deleure, *Capitalisme et schizophrénie, l'Anti-Œdipe*, Paris, Les éditions de minuit, 1972.

3. L'éthique en lien à *Das Ding* : la percée révolutionnaire de J. Lacan

Lorsque Lacan s'interroge sur les particularités de l'éthique sur laquelle se fonde la psychanalyse, il rejoint notre interrogation sur comment cette praxis se transmet-elle.

Le nouage que fait Lacan entre la Loi et le désir - nous venons de le voir - avait déjà été perçu dans le champ de la philosophie. Le pas de plus consiste à mettre en relation nécessaire le désir noué borroméennement tant à la Loi qu'à *la Chose*. **Introduire *Das Ding* dans l'éthique est une trouvaille magistrale et unique.**

La psychanalyse œuvre tous les jours dans l'urgence d'une demande pressante. Quelle est cette demande ? Lacan la pense comme une interrogation inconsciente liée à la faute. La faute s'originant au niveau du meurtre paternel qui, toutefois, demeure le socle originaire du développement civilisationnel[499]. En poussant plus loin sa réflexion Lacan arrive même à penser que le sentiment de culpabilité serait ce qui reste comme preuve de l'attachement de l'humain à la pulsion de mort. En reprenant les classiques et en voulant les dépasser en tant que psychanalyste, Lacan rappelle que le premier moteur de notre comportement moral est lié à l'obligation qui n'est pas que la peur d'une sanction mais qui est intensément lié à un idéal de bonne conduite. **D'où une première définition du bien agir qui tresserait un sentiment de culpabilité avec un idéal. Et déjà Freud voyait la genèse de la dimension morale au niveau de l'enracinement dans le désir lui-même**. De cette façon, c'est la censure qui lui avait donné l'idée de cette force intime puisque cette même censure agissait là où la poussée libidinale apparaissait particulièrement aiguë. L'image utilisée est celle d'un juge - la loi du surmoi - qui ne peut qu'être rencontré tôt ou tard, tel le commandeur de la scène finale du Don Juan mozartien qui vient se rappeler au « *pêcheur* ».

[499] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.10

« *De ce point de vue, c'est la transformation de l'énergie du désir qui permet de concevoir la genèse de sa répression, de telle sorte que la faute n'est pas seulement en cette occasion quelque chose qui s'impose à nous dans son caractère formel mais elle est d'une complexité supérieure à quoi la dimension de la civilisation doit son élaboration* [500]».

L'intervention surmoïque n'étant aucunement l'affaire de normes sociales mais le nœud où le signifiant rencontre la loi du discours. Cette intrication est bien exprimée par Freud dans son *Malaise dans la civilisation* dans lequel il démontre le phénomène de l'acculturation humaine via une gestion des pulsions libidinales, censurées quant à leur but.

Et voilà que Lacan re-parcourt Freud dans sa prise de distance par rapport à un surmoi indécent qui ne serait là que pour sanctionner. **Ailleurs, dans le ça, se présentifie un devoir bien plus engageant : celui de transformer le *ça* en *moi* : « *Ce qui doit advenir là où ça était* ! ». Lacan éblouit, par cette relecture du *Wo Es war, soll Ich werden*, qui se transforme en un impératif de désir**. C'est ainsi que le vrai devoir que le sujet ne devrait pas trahir, serait celui de rester fidèle à son désir. Cette tentative d'honorer soi-même serait un des moteurs qui pousserait le sujet à la cure. La possibilité d'aboutir à la fonction de l'analyste, par cette quête de fidélité à soi-même, en serait une preuve évidente.

« *Sommes-nous simplement, nous analystes, ce quelque chose qui accueille ici le suppliant, qui lui donne un lieu d'asile* [501]». Le lieu de l'analyse est un lieu d'accueil où des idéaux sont recherchés mais il est aussi le lieu du désir de l'analyse. Le désir de l'humain n'est pas qu'une monstration de ses vouloirs subjectifs mais il se noue aussi à trois grands idéaux que la psychanalyse incarne. C'est dans le dispositif de la cure que les idéaux se dévoilent. Le

[500] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.14
[501] Ibidem, p.16

premier - celui de ***l'authenticité*** - est tel qu'il en devient une valeur désirable. Il se mue en idéal.

Et Lacan a une expression touchante à ce propos.

« ***Nous déblayons des voies et des chemins pour espérer que des vertus fleurissent*** [502]».

Lacan parle aussi de l'amour-médecin qui se traduit par l'amour du prochain mis en parallèle avec la solidarité et le lien social qui consent le développement de la civilisation.

Troisième idéal qui soutiendrait l'éthique psychanalytique est celui de la ***non-dépendance*** qui se propose d'éloigner le sujet de son attraction vers le discours du maître et de la position qui lui est offerte dans ce cas : celle de l'**esclave**. Cet éclairage sur la position de l'esclave est un acquis de la modernité qui, à partir du XIX siècle voit un déclin de la position du maître qui se trouve fortement dévalorisé. Le moderne va se centrer sur le **vaincu**, l'esclave et son produit fétiche : le travail.

Dans ce bouleversement, ce qui perdure est la quête de l'humain du bonheur.

Lacan poursuit vers le dernier but de l'analyse en précisant qu'il s'agit **d'atomiser le trauma** afin de réduire son impact mortifiant sur la vie du sujet. Il rejoint une certaine visée aristotélicienne qui envisage que l'éthique soit l'instrument de la formation du caractère de l'humain. Il s'agirait d'une relecture de *l'Esquisse* à ce propos surtout liée à la dialectique entre le principe de plaisir et celui de réalité. De cette rencontre apparait ce qui n'est pas connaissable et qui entretient des liens avec *la Chose*. L'idée de *Nebenmesch* – de l'humain à coté – représente le point où la sublimation trouve son point d'ancrage au plus profond de l'être humain.

[502] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.19

« *Ce cœur en moi-même de ma jouissance, dont je n'ose m'approcher*[503] ».

Partant de ces prémisses et tout en reconnaissant que la psychanalyse s'occupe le plus souvent de demande « *immédiates, d'appels, d'urgences* [504]», Lacan peut soutenir que la loi morale s'affirme contre le plaisir. Le plaisir, nous l'avons vu, est le rempart du sujet contre la tentation à la jouissance. Du coup la jouissance se formule d'une façon nouvelle. La loi morale est **ce par quoi se présentifie le Réel**, le réel exprime son poids.

Voici indiquée l'étape nécessaire pour comprendre le dépassement de la dialectique principe de plaisir verso principe de réalité. Se dégage à l'horizon une face opaque, **la réalité.** Selon Freud : l'instinct de mort. D'où : « *l'action morale est (l') entrée dans le réel*[505] ».

Ce surmoi cruel qui incite le sujet avec son « *jouis* », se pose en représentant de la morale. L'humain à la quête de sa bonne rencontre - le bon heur - s'accroche à une fiction que Freud définit comme le symbolique. Pour lui le fictif est la dimension du symbolique.

Selon Lacan cette fiction est multiforme et se manifeste par plusieurs voies : celle du fantasme ; celle du désir de l'Autre qui devient un désir élevé à la puissance 2, soit le désir de désir.

Cette façon de contrer le réel aboutit à une action nouvelle[506]. Une mise en ordre du chaos qui distingue l'homme de l'animalité. Cet ordre est considéré un **souverain bien**. Lacan souligne l'importance d'être ancré dans le discours *droit* mais il n'est pas dupe des penchants du sujet qui le pousse bien ailleurs.

---

[503] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.25
[504] Ibidem, p.28
[505] Ibidem, p.30
[506] Ibidem, p.38

La question est posée : « *Que devons-nous faire pour agir d'une façon droite, étant donné notre condition d'hommes ?* »

À ce niveau, la notion de vérité fait son apparition dans le sens du *vrai Wunsch* retrouvé comme cause ultime et irréductible à la base d'un acte subjectif. Ce moteur se conserve dans la profondeur d'un sujet « *sous une forme irréductible* [507]». Il s'agirait de l'enfant qui perdure dans l'homme. C'est une hypothèse que nous retrouvons par exemple chez Jean Anouilh sur l'entêtement d'Antigone à l'égard de la sépulture de son frère. Cet auteur noue la force de l'enfance au désir d'Antigone de ne pas céder à la loi du tyran. Nous pensons assurément qu'Antigone est mue par son Wunsch de fille d'un couple incestueux mais nous ajoutons à cette donne initiale aussi une nécessité de rétablir un équilibre à partir de son trauma inaugural. Nous ne la considérons pas seulement comme une volonté hystérique de désavouer le maître-Créon, mais bien une incarnation du *Wo Es war, soll Ich werden* freudien.

C'est pour cela qu'Antigone nous sera d'un grand appui afin de mettre en évidence la force d'une vérité subjective et le désir qui lui est rattaché. Dans ce sens elle est exemplaire de l'éthique que la psychanalyse soutient. Puisque nous venons de voir que celle-ci se fonde sur le désir en tant qu'il est pris dans la loi et dans son rapport à la Chose et que son impératif propre est celui de ne pas céder sur son désir et d'arriver à un ordre qui est le garant du souverain bien.

[507] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.33

4. « *L'éclat d'Antigone* » : ne pas céder sur son Wunsch, étape préalable à tout mouvement sublimatoire.

Ce bref passage par la tragédie de Sophocle nous amènera à la fin de notre travail.

Grace à une relecture d'Antigone, il nous sera possible de comprendre que la fidélité à son désir s'origine d'une faille. Celle qu'impose le signifiant lorsqu'il pourfend la Chose. Cette « *fente dans la toile* [508]» change la donne et ouvre un espace tridimensionnel, à trois. Un espace topologique. Lorsqu'on renonce à ne rechercher que l'état initial - là où la toile était le simulacre de *il y a de l'UN* - on acquiert la possibilité de retrouver notre objet *a* devant nous projeté, à l'infini.

Pour y accéder, pour aller vers l'infini (et non en-de ça), il nous faut nous soutenir sur la métaphore paternelle qui nous fait la promesse d'un avenir.

Antigone est paradigmatique de cette tentative qui est universelle pour tout sujet qui aspire à la structure, de se sortir, coûte que coûte, du *Tohu va bohu* de *Das Ding*. La Chose, dans ce cas précis, est incarnée par son infernal couple parental incestueux. Ce personnage épique impose une réflexion sur la position féminine des formules de la sexuation. En particulier sur celle de L$\not\exists$ qui est en double interaction avec S($\not\exists$) d'une part comme aspiration à la jouissance Autre, celle qui tend à l'infini. Et, par ailleurs, avec le grand ♀ qu'elle soutient au bord du littoral et qui les conjoint.

Cette position structurale est à la croisée du rapport entre la Loi et le Désir. Rapport complexe qui s'intrique à la question de l'objet petit *a* et son lien avec la sublimation.

Antigone est donc une figure qui interpelle et qui ouvre à un décryptage de la structure ainsi qu'à un certain fonctionnement du féminin. Nous pouvons interpréter l'errance d'Antigone

[508] Fontana Lucio, artiste italien, mouvement spatialiste: https://il.wikipedia.org

comme un discours, une prise de parole. Une parole en acte qui essaye de témoigner des difficultés de sa position et de son désir et de la nécessité d'effectuer une coupure.

Là où nous en sommes, nous ne pouvons lire ce drame que dans le sens de la passe dont nous venons de décrire la procédure. Compte-rendu d'évènements dramatiques dont nous devenons les passeurs. Encore aujourd'hui, parler d'Antigone nous fait sentir des passeurs qui témoignent le parcours d'un analysant.

En suivant cette jeune femme, nous pouvons aussi repérer sa tentative formidable d'arriver à être dupe de la structure pour mettre un terme à son errance structurale. Cette errance est celle dont un analyste est témoin lors de la cure d'un analysant. Un terme se fraye un passage alors pour décrire la cure qui est celui de co-errance ; d'une cohérence qui fait qu'un analyste et un analysant co-existent dans l'acte analytique. Cohérence qui surgit comme une double nécessité de mettre de l'ordre dans le réel du patient qui insiste et, simultanément, de pouvoir le dépasser pour que s'ouvre l'espace de l'incomplétude. Nous pouvons lire Antigone comme confrontée au double fléchage dans les formules de la sexuation. Attrait vers ses traces et appel vers le grand ♀. Passage de la Chose à la métaphore paternelle.

Entre ces deux pôles, le sujet Antigone est déchiré surtout à cause du fait que le lien à S(A) n'est pas barré par la métaphore paternelle. Et ce S(A) la capture sous une forme extatique de jouissance toute : celle incestueuse d'où elle provient. D'autre part, par oscillation, elle tente désespérément « *sa flèche* » vers le grand ♀ qui est ce qui permet la coupure.

De ce grand ♀, de cette métaphore paternelle, Antigone en a une intuition, mais puisque cette fonction, dans sa famille, est avariée, elle a des difficultés extrêmes à la rendre opératoire.

C'est dans son séminaire sur l'*Éthique* que Lacan fait nouage entre la problématique de la *Chose* et la tragédie d'Antigone. Il en fait de même avec *Malaise dans la culture* et certaines réflexions de Saint Paul lors de sa conversion. C'est dans cette mouvance qu'il forge le

néologisme de *digneité* sur lequel nous avons travaillé et qui intègre le concept de *Ding* à celui de dignité comme deux faces de la même médaille.

Quelques mots nous sont nécessaires sur la tragédie pour comprendre le but que nous poursuivons et qui est celui d'articuler la position féminine au manque, à l'objet *a* et, surtout à une certaine façon de transmettre le savoir subjectif et, simultanément, récurrent chez les « *pas-toutes* ». Par cette voie nous frôlerons à nouveau le concept de sublimation. Et comme nous l'avons annoncé, la sublimation est une des issues de la cure à notre avis qui conduit à un moi fortifié par une alliance aux pulsions du ça qui peuvent s'exprimer finalement sans la censure du refoulement.

Avant nous, Lacan dans ce même séminaire, avait posé que la fin d'une cure est la possibilité d'avoir rencontré la limite qui jaillit de la problématique du désir. L'héroïne grecque en est une preuve frappante.

Antigone est une tragédie très probablement inventée de Sophocle qui traverse les siècles depuis 400 ans avant J.C. de façon ininterrompue. Cette œuvre a été considérée, dans la littérature, comme la métaphore de l'affrontement. À notre avis, les choses sont plus complexes et moins réductrices. Il est communément établi que cette héroïne refuse de se soumettre à l'ordre royal que représente la loi de l'état. À cette occasion Sophocle témoigne d'une intuition profonde à l'égard de la structure psychique tant dans la tragédie d'Antigone que dans celle d'Œdipe où il perçoit les grandes lignes directrices de la structure subjective et les conflits inconscients qui lui sont propres. Nous pouvons le compter de ce fait, parmi nos antécédents mœbiens comme un homme à l'intuition raffinée relativement à la dynamique structurale.

Le prologue de la tragédie nous révèle qu'Antigone et Ismène - les deux filles d'Œdipe et Jocaste - n'adhèrent pas à la même position par rapport à la sépulture de leur frère Polynice qui a tué leur frère, Etéocle. Ismène semble représenter une forme de déni lorsqu'elle affirme que « *les deux infortunés, issus du même père et de la même mère, qui ont l'un contre l'autre levé leurs lances triomphantes, ont obtenu part égale du trépas qui les a frappés ensemble* ».

Ce qui est important pour elle c'est de mettre sur le même plan ses frères non seulement vis-à-vis de l'action commise mais aussi par rapport à leur origine. Elle effectue un deuxième déni qui occulte la relation incestueuse des parents qui les a engendrés se référant à la fonction parentale d'Œdipe et de Jocaste mais non pas à leur relation sexuée incestueuse. Comme Lacan nous le rappelle dans l'*Éthique* : « *il est plus commode de subir l'interdit que d'encourir la castration* » (p.354). Celui-ci nous semble le choix de Ismène.

Il émerge ainsi une complexité dans les liens qui unissent ce quartette de frères et sœurs et la relation qu'ils ont pu tisser, chacun à sa manière, avec la Loi du Père.

Lacan souligne dans « *…ou pire* » que **le frère est celui qui est le fils d'un même discours**. Nous pouvons en conclure que ce quatuor de frères et sœurs est une fratrie vraie du moment qu'ils sont issus du même discours parental incestueux.

Ce qui reste en arrière-fond dans la tragédie sophocléenne c'est l'inceste. Il est enfoui dans le refoulement mais ne cesse de revenir dans le réel en obligeant de prendre une position qui tranche avec ce point de départ fusionnel. Nous l'avons vu : il s'agit d'une présentification dans le réel de *Das Ding*.

Cette fratrie si particulière, ne peut progresser qu'en faisant scission entre l'aspect parental du couple dont les frères sont le produit et l'aspect sexué de ce même couple.

Polynice et Etéocle s'entretuent violemment comme il arrive déjà pour d'autres frères dans la Bible par exemple. Incapables qu'ils sont de convertir leur haine en amour.

Leur position « *homme* » est visiblement mal acquise du fait de leur origine. Dans les formules de la sexuation et par rapport au mythe du père de la horde dans *Totem et tabou*, nous pouvons voir que dans le cas qui nous occupe il n'y a pas meurtre du père qui aboutit à une fraternité coupable et pacifiante entre les frères meurtriers. Ici, le père hors-la-loi, s'auto-inflige la mort. Œdipe est aussi, nous le rappelons encore une fois avec Lacan, celui qui dans son histoire « *n'a pas de père du tout* », L'impossibilité de tuer ce père laisse ses fils dans la pulsionnalité inorganisée où s'entretuer est possible puisqu'ils n'ont pas eu accès à $\forall x \, \Phi x$ à cause du manque du premier temps, celui de $\exists x \, \overline{\Phi x}$ qui comporte l'élimination de l'exception pour qu'elle en devienne une susceptible d'opérer.

Jusqu'à sa fin, Œdipe signera une impossibilité à être un opérateur de la fonction paternelle. C'est ainsi qu'il meurt de mort « *surnaturelle* » en proclamant qu'il serait le « *seul spectateur digne d'assister à sa mort* ». Jusqu'au bout il prétendra à sa position d'exception dans la jouissance non tant par rapport à toutes les femmes mais extraordinairement, par rapport à la possession de sa mère. Il se pose de même comme inéliminable, lui seul ayant le pouvoir de mettre à mort Œdipe. Cette position entrave, empêche, toute structuration de sa progéniture mâle. Selon Lacan, dans le Séminaire sur l'*Éthique*, Œdipe fait un choix sur sa mort : « *Si parfaitement achevée que ce n'est pas de la mort de tous qu'il meurt, à savoir d'une mort accidentelle mais de la vraie mort, où lui-même raye son être* ». Pour Lacan[509], c'est une soustraction de lui-même à l'ordre du monde.

Ce qui fait dire à Créon : « *ce Polynice qui n'est rentré d'exil que pour mettre à feux et anéantir son pays* » en soulignant sa violence infinie. Cet aspect de destructivité perçu chez Polynice dont parle Créon nous semble être le côté obscur de la descendance du couple

[509] Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986, p.353

thébain. Si c'est le cas, Antigone alors n'aurait de cesse de s'affronter à ce côté destructeur, jouissif, qui s'enracine dans l'ex-timité de sa famille. Objet enraciné à jamais dans le passé.

Les filles de ce couple semblent pouvoir jouir d'une forme minimale de créativité face à leur origine incestueuse. Ismène, on l'a vu, se cramponne à un déni et opte pour une position qui occulte la vérité. Elle met sur un même plan ses frères et se libère ainsi d'une décision à prendre qu'elle abandonne aux intentions du tyran. Elle lui confie le sort de la sépulture qui pose un acte de rétablissement de la loi symbolique dans le sens de la descendance. Elle s'en remet à une pseudo-loi, faute de se référer à la Loi, L majuscule.

Dans ce vaste contexte qui explore les méfaits qui dérivent d'une donne inaugurale entachée de jouissance-toute, comment peut-on comprendre la demande d'Antigone ?

Antigone s'agrippe à la loi qu'elle essaye de rétablir malgré son origine. Elle est dans la nécessité de ne pas se référer seulement à la non-loi de son père biologique ; sa recherche de la loi phallique sur laquelle se soutenir, nous intéresse beaucoup par rapport aux formules de la sexuation.

Assurément cette tragédie n'explore pas la position de l'objet de désir pour $ que représente une des deux positions du féminin. Nous sommes plutôt du côté du $\not{\mathrm{L}}$A barré.

Nous pouvons dès lors nous concentrer sur la deuxième position, celle du L$\not{\mathrm{A}}$ dans son double mouvement référentiel vers le grand ♀ et vers S($\not{\mathrm{A}}$).

L'appel d'Antigone nous interroge : comment se référer à la loi lorsqu'on est le fruit de la plus grande transgression, celle de l'interdit de l'inceste ? En d'autres termes : comment agit la métaphore paternelle là où *Das Ding* ne cesse de s'écrire ?

Pouvons-nous aussi lire ce parcours comme un point à l'horizon susceptible d'être atteint par tous ceux qui, dans la souffrance, voudraient trouver leur juste position dans une géodésique ? Une distance de survie qui permettrait un réaménagement de ses traces inaugurales.

Antigone est l'incarnation dans le signifiant d'une faute. Comment peut-elle s'en sortir ? En même temps elle peut apparaitre comme la métaphore du patient qui chercherait dans sa cure, une issue à sa problématique… œdipienne. Dans ce sens Antigone nous a intéressé puisqu'elle nous permet de suivre le parcours de rapatriement des bons objets pour constituer sa propre existence, en dépit d'une naissance problématique. Antigone pourrait être lue par exemple comme une hystérique qui s'oppose à la loi du maître. Maître toujours inculpé d'incapacité, voire même de faiblesse ou de trop de maitrise, ce qui revient au même. Mais nous trouvons cette hypothèse réductrice.

Le parcours d'Antigone nous apparait beaucoup plus subtil dans sa quête pour que la loi s'instaure.

De quelle loi s'agit-il ? Et bien de la Loi du Nom-du-Père, celle qui se soutient par le tressage de la Loi avec le désir. Cette même loi que J. Lacan a tellement investiguée.

Le désir d'Antigone, du coup, n'apparait plus comme la volonté d'imposer sa loi contre la loi de Créon mais comme l'ultime tentative de maintenir son désir, de rendre justice à ce frère au moins dans sa mort. Désir d'ordre. Désir de rompre avec l'inceste. Désir de donner à chaque successeur une place et non, encore une fois, un fusionnel qui ne singularise pas, qui ne consent pas à la séparation. Lacan nous dit qu'**elle ne veut pas imposer une « *autre loi* » mais Autre Chose** ce qui rend le mouvement d'Antigone comme supplémentaire et non complémentaire ou additionnel. Antigone ne convoite pas un objet mais elle tourne autour d'un vide. Là où se manifeste l'absence de son frère si irremplaçable pour elle.

Antigone n'avait pas à sa disposition un « *divan* » sur lequel amené son désarroi. Mais, visiblement, elle devait réparer ses traces, là où gisait la faute incestueuse de ses parents. Elle a eu nécessité de mettre de l'ordre dans *Das Ding* en essayant d'en extraire un objet, mémoire de la Chose mais séparé d'elle.

Créon clame la perte de Polynice : « *j'entends qu'on le laisse là,* ***cadavre sans sépulture pâture et jouet des oiseaux ou des chiens*** ».

Nous lisons cette injonction comme un vœu que Polynice ne puisse pas se sortir de son état originaire fusionnel. Pour Créon, Polynice peut rester pour l'éternité porteur de la faute incestueuse d'où il provient. Il est cloué à un plan qu'il ne peut évider.

Ce n'est pas ce que pense et souhaite Antigone. Son désir est de mettre fin à la faute parentale même aux limites de la mort. Elle veut que son frère puisse être, au moins dans la sépulture, pour une fois - mais une fois qui bouleverse la donne - inscrit du côté de la bonne position. Elle veut extraire cet objet précieux pour le mettre à la bonne place et faire agir le refoulement qui suit un deuil. Ce rapatriement est le prix pour réparer sa vie à elle et renoncer au fantasme qui l'enchaine à une position masochique.

Antigone est représentative du sujet qui essaye d'être dupe de la structure pour mettre fin à **l'errance dont elle est issue**.

Dans ce récit, nous sommes face à la démesure, à l'hybris. Mais ne faut-il pas border la Chose pour que, de façon moebienne, il soit possible au sujet de rapatrier des miettes de jouissance ?

Une autre position féminine, celle de Ismène, tend à représenter au contraire, la relation $ vers son objet *a* de désir. Nous pourrions dire qu'Ismène s'accommode à ce lieu fantasmatique où elle réduit elle-même à l'objet soumis que le tyran souhaite dominer. Son objet à elle, sa famille, représente un objet mythique, reliquat d'un passé imaginairement harmonieux. Comme elle dit elle-même : « *elle préfère renoncer à courir après l'impossible* » et fige son

regard vers le passé. Du coup, en niant le différend sur la perte, elle renonce à élaborer une position face à cette même perte. Elle préfère le possible et ne s'aventure pas dans la créativité. Ce qui l'amène à renoncer au futur. Elle reste figée à la conviction imaginaire que ses deux frères sont à égalité morale. Ne choisissant pas elle se fige et ne peut percevoir aucun manque dans son récit.

Antigone propose un choix différent. Elle a besoin de mettre au travail son manque et ne veut pas le dénier. Mais elle ne peut non plus sombrer dans la répétition.

Un commentaire nous renseigne sur la situation d'Antigone et sur celle d'Ismène : « *une même fatalité pèse sur les deux sœurs : l'héritage désastreux d'Œdipe* ». En même temps filles et sœurs de leur père.

À partir d'une telle donne comment trouver sa place dans une géodésique, dans l'espace structural entre A et B, soit sa mère et son père ? Comment entendre l'appel puissant ressenti par Antigone vis-à-vis de la Loi ? Et comment arrive-t-elle à se désidentifier de la loi du tyran qui s'insurge contre elle ?

Pour essayer de répondre à ces questions, nous sommes revenus à Freud. Il se pose la question en 1931, dans un article sur la sexualité féminine. Il observe que la petite fille, dont le premier objet d'amour est la mère, doit trouver une voie pour qu'elle puisse arriver au père. À cette époque, Freud s'appuie encore sur les bases organiques de la sexualité et il s'interroge sur les modalités de passage entre le clitoris et le vagin comme zones érogènes.

Après Lacan nous poserions le problème différemment en posant la question de comment l'on passe d'une jouissance Autre à une jouissance phallique. Ces deux antécédents ont remarqué que la difficulté pour la fillette consiste à « *échanger l'objet-mère originel contre le père* ».

Antigone, à notre avis, est un témoin précieux pour comprendre ce passage structural et l'effort que doit faire un sujet pour accéder à la position femme. Dans la littérature, Jean

Anouilh est revenu sur Antigone et il l'a décrite comme enfantine. À notre avis cet auteur a perçu un aspect important de cette héroïne grecque. Celui de la fixation à la phase préœdipienne. Lacan d'ailleurs note cet aspect et cite les passages où Antigone est appelée en grecque « *la gosse* ».

En même temps, Antigone n'est pas l'otage d'une identification hystérique au masculin. Elle n'agit pas « *comme un homme* » et son désir n'est pas celui d'imposer sa loi personnelle.

Selon notre réflexion, Antigone est dans une obligation de structure plus fondamentale. Sa naissance l'enracine dans la Chose fusionnelle que représente son couple parental dans lequel la coupure n'a pas fonctionné. Motu proprio, elle lutte pour se dégager de son attraction vers la Mère et de tout ce que cette mère témoigne comme preuve de forclusion de la loi. Le passage successif serait alors la possibilité de rencontrer son deuxième objet d'amour. C'est-à-dire le père, la Loi : le Nom du Père.

Dire que ses parents l'ont aidée dans ce parcours serait nié le Réel dont elle est issue. Pour Freud les femmes les plus tendrement attachées à leur mère, transposent, transfèrent cet amour sur un deuxième objet : le père. Dans ce sens Antigone n'a pas été soutenue par un positionnement correct de ses deux parents. Normalement si l'on n'observe que l'étape finale - celle du développement affectif de l'attachement au père - on pourrait croire que cet attachement est un amour d'origine. En y regardant de plus près Freud nous dit que non : cet amour dérive d'un premier temps plus précoce et il est lié à la mère.

Grace à cette réflexion, nous pouvons relire Antigone. Nous faisons l'hypothèse que sa requête envers Créon est la tentative d'agir, d'effectuer une coupure avec *Das Ding*, incarnée dans cette tragédie par le couple Jocaste-Œdipe. Cette coupure lui donnerait accès au Nom du Père. L'enjeu est vital et c'est ce qui lui donne la force de ne pas céder. Laisser son frère sans

sépulture serait comparable à ce que nous ont amené les nombres Dedekind : nier que la coupure, quelque part, existe.

Donner sépulture à Polynice est l'acte métaphorique de coupure pour sortir chaque enfant du couple incestueux, du ventre maternel. Il s'agit de donner à chacun sa propre loge. Une coupure ultime du cordon ombilical.

Il nous semble que Antigone n'agit pas en rivalité avec les hommes, ni avec Créon en particulier. Dans ce cas, selon Freud, il y aurait eu une fixation négative de la fille qui se serait positionnée comme un homme. « *D'homme à homme* » nous dit-il contre le père qui aurait été un rival à éliminer dans l'amour à l'égard de la mère.

Pour nous Antigone n'est pas en rivalité avec Œdipe pour obtenir l'amour de sa mère. Au contraire, elle est dans une impasse car voulant couper son lien à Jocaste elle s'affaisse sur un nom du père défaillant.

Freud décrit ainsi cette période initiale d'attachement à la mère : « *Tout dans le domaine de cette première liaison à la mère m'est apparu difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, pareil à une ombre, à peine d'être rendu à la vie, comme si cela avait succombé à un refoulement particulièrement inexorable* ».

Cette observation nous dévoile la captation de la fille vers son lien d'origine et nous ouvre à la réflexion sur la Jouissance Autre et sur le mathème de S (Ⱥ) vers lequel toute femme a une tension de structure.

Freud avait saisi aussi un autre aspect du parcours de la fille. « *Mais peut-être cette impression venait-elle de ce que les femmes en analyse avec moi avaient la possibilité de rester attachées à la même liaison au père dans laquelle elles s'étaient réfugiées pour sortir de la période antérieure en question* ». Le père se révèle donc un refuge pour la fillette à partir duquel elle peut s'évader de son lieu primordial. Antigone représenterait cette tentative.

Sauf qu'elle a dû affronter une difficulté supplémentaire puisque son père n'avait pas les caractéristiques du bon refuge. Elle a dû se référer à un symbolique qui aurait pu ou du tenir pour faire coupure ! D'où sa nécessité de se référer à la Loi. Et elle a fait une trouvaille qui a été celle de cesser d'adhérer à la loi des tyrans et elle a essayé de la remplacer par la seule loi valable : celle de son désir. De son *Wunsch*.

Antigone est alors la réalisation d'une tentative œdipienne là où elle ne s'est pas contentée de déplacer l'amour pour sa mère sur son père. Se référant à la loi elle a pu donner un autre statut à cet amour fusionnel. Elle n'est pas restée dans l'attachement à *Das Dung*. Accepter la loi de Créon aurait signifié rater la coupure.

Au contraire, Antigone hurle et se déchire.

Elle ne veut pas céder à Créon. Elle veut transférer son amour sur un père digne pour s'ouvrir à l'amour. Pour cela elle lutte pour se détacher du fusionnel. Elle s'impose car si Créon gagne en renvoyant Polynice au néant de la non-sépulture, Antigone trahit le mouvement que de LA va vers le ♀.

Le parcours du garçon reste différent. Il renonce à son objet d'amour – c'est la castration – pour sauvegarder le phallus qui sera le sien par une identification au père. Pour la fille, il y a perte. De ce manque s'origine l'appel à la Loi pour que, manquante, pas-toute, elle puisse recevoir un don : l'espoir d'une rencontre.

Freud amène à ce propos que « *la liaison à la mère doit périr, justement parce qu'elle est la première liaison, si intense* [510]». Ce moment d'attachement passionnel est voué à l'échec à

[510] Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905)*, dans *Œuvres Complètes, Tome VI (1901-1905),* Paris, PUF, 2006
La sexualité infantile, les métamorphoses de la puberté (5) différenciation de l'homme et de la femme.
Un excès de tendresse parentale sera assurément nuisible en hâtant la maturation sexuelle, et aussi parce qu'il « gâtera » l'enfant, le rendra incapable dans sa vie future de se passer provisoirement d'amour ou de se contenter d'une moins grande quantité d'amour. Le fait que l'enfant se montre insatiable dans sa demande de tendresse parentale est une des meilleurs présages de nervosité ultérieure ; et, d'autre part, les parents névropathes, qui sont

cause du surplus de charge libidinale qui ne peut entrainer que « *déceptions inéluctables et accumulation de facteurs occasionnant l'agression* ».

---

la plupart du temps enclins à une tendresse démesurée, sont précisément ceux qui, par leurs câlineries, éveilleront le plus facilement la disposition de l'enflât aux affections névrotiques. On voit d'ailleurs par cet exemple que les parents névrosés disposent de voies plus directes que celles de l'hérédité pour transférer leurs troubles à l'enfant.

Angoisse infantile. Les enfants eux-mêmes se comportent très tôt comme si leur attachement à la personne qui les soigne était de la nature de l'amour sexuel. L'angoisse des enfants n'est rien d'autre à l'origine que l'expression du faut que la personne aimée leur manque ; de ce fait, ils abordent chaque étranger avec angoisse ; ils ont peur dans l'obscurité, parce qu'on y voit pas la personne aimé, et s'apaisent s'ils peuvent lui tenir la main dans le noir. On surestime les effets de toutes les terreurs enfantines et de tous les contes de nourrice effrayants, lorsqu'on attribue la responsabilité de l'anxiété des enfants. Les enfants qui ont un penchant à l'anxiété sont les seuls à retenir de telles histoires qui ne feraient absolument aucune impression a d'autres ; et seules les enfants dont la pulsion sexuelle est excessive ou prématurément développée, ou encore rendue exigeante par les cajoleries, ont un penchant à l'anxiété. L'enfant se comporte à cet égard comme l'adulte en transformant sa libido en angoisse dès lors qu'il est incapable de la mener à la satisfaction ; et, en revanche, l'adulte devenu névrosé en raison d'une libido insatisfaite, se conduira dans son angoisse comme une enfant, se mettra à éprouver de la crainte dès qu'il sera seul, c'est-à-dire en l'absence d'une personne sur l'amour de laquelle il croit pouvoir compter, et cherchera à apaiser son angoisse au moyen des mesures les plus puériles*.

Barrière contre l'inceste. Lorsque la tendresse des parents pour l'enfant a réussi à éviter d'éveiller sa pulsion sexuelle prématurément – c'est-à-dire avant que les conditions corporelles de la puberté ne soient en place – à un degré d'intensité tel que l'excitation psychique se rue d'une façon impossible à méconnaître jusqu'au système génital, elle peut accomplir sa tâche qui est de guider cet enfant, arrivé à l'âge de la maturité, dans le choix de l'objet sexuel. Il serait assurément plus commode pour l'enfant de choisir comme objets sexuels les personnes mêmes qu'il aime depuis son enfance d'une libido pour ainsi dire atténué**. Mais l'ajournement de la maturation sexuelle aura permis de gagner le temps nécessaire pour ériger, à côté des autres inhibitions sexuelles, la barrière contre l'inceste et se présenter des préceptes moraux qui excluent expressément du choix d'objet, en tant que parents du même rang, les personnes aimées de l'enfance. Le respect de cette barrière est avant tout une exigence culturelle de la société, qui doit se défendre contre l'absorption par la famille d'intérêts dont elle a besoin pour établir des unités sociales plus élevés et qui, de ce fait, tente par tous les moyens de relâcher chaque individu, et spécialement chez l'adolescent, le lien qui l'unit à sa famille et qui, pendant l'enfance, est le seul qui soit déterminant***.

*Je dois l'explication de l'origine de l'angoisse enfantine à un garçon de trois ans que j'entendis un jour supplier du fond d'une chambre obscure : « *Tante, parle-moi ; j'ai peur, parce qu'il fait si noir* ». La tante répliqua : « *À quoi cela te servira-t-il, puisque tu ne peux pas me voir ?* ». « Ça ne fait rien, répondit l'enfant, du moment que quelqu'un parle, il fait clair ». – Il n'avait donc pas peur de l'obscurité, mais parce qu'il lui manquait une personne aimée, et il pouvait permettre de se calmer dès qu'il aurait reçu la preuve de sa présence. [Ajouté en 1920 :] Le fait que l'angoisse névrotique nait de la libido, qu'elle est le produit de la transformation de cette dernière et que, par conséquent, elle est à la libido à peu près ce que le vinaigre est au vin, est un des résultats les plus importants de la recherche psychanalytique. On trouvera une nouvelle discussion de ce problème dans mes Conférences d'introduction à la psychanalyse, XXV (1916-1917), où, à vrai dire, je ne suis pas parvenu non plus à une explication définitive. [En ce qui concerne les thèses plus tardives de Freud sur la question de l'angoisse, voir *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926 d) et *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933 a) XXXII].

**[*Ajouté en 1915*:] Voir sur ce point ce qui est dit, p.131, sur le choix d'objet de l'enfant : « *Le courant tendre* ».

***[*Ajouté en 1915*:] La barrière contre l'inceste fait vraisemblablement partie des acquisitions historiques de l'humanité et il se pourrait que, comme d'autres tabous moraux, elle soit déjà fixée chez de nombreux individus par hérédité organique (cf. mon ouvrage Totem et Tabou, 1912-913). L'investigation psychanalytique montre cependant avec quelle intensité l'individu combat encore la tentation de l'inceste pendant les périodes de son développement et avec quelle fréquence il la transgresse dans des fantasmes et même dans la réalité. [Le rapport entre l' « *horreur et l'inceste* » et les impératifs sociaux est déjà évoqué par Freud en mai 1897 (« *Manuscrit N.* », in la *Naissance de la psychanalyse* (1950a)).]

Comme nous en avons fait l'hypothèse aux chapitres précédents, dans l'opération de coupure d'avec le lien primordial, il y a un reste. Ce reste parsemé de jouissance sera, grâce au don du père, catapulté vers le futur, à l'infini. Cet objet reste, cet objet *petit a*, est la promesse faite à un sujet par le Nom du Père. Par une opération de désintrication de la chaine signifiante, ce même sujet pourra alors accéder à une position nouvelle.

La transgression devient un acte nécessaire pour poursuivre sa voie. Lacan parle de **franchissement de la limite** comme nous l'avons vu et il nous dit que ce pas de plus permet à l'être humain de faire l'expérience de son désir. Lorsque le sujet renonce à soutenir le désir qui est le sien, il risque l'*aphanisis*, c'est-à-dire qu'il peut disparaître à lui-même.

5. Alliance de connaissances subjectives et de la sublimation entendue comme possibilité de rester fidèle à son désir : une transmission Autre.

Ne pas céder sur son désir qui est un rempart contre l'envahissement de la jouissance, est une vocation qui s'acquiert. Le sujet intéressé à transmettre son expérience se donne les moyens pour la formaliser en y articulant références théoriques et connaissances subjectives. Le bien-dire dans cette transmission est possible à cause du fait que la jouissance permise pénètre, est sous-jacente au dire. C'est un plaisir en soi celui de transmettre qui procède en « *boule de neige* » de plus en plus consistante.

La pulsion ne cherche plus un objet matériel mais jouit du mouvement de circonscrire un *vide-objet* qui s'est rarifié au point de devenir un trou. Ce trou est pour nous en métonymie avec la place de l'analyste. Cette place vide - qui n'est surtout pas le rien - a une fonction. Nous essayons dans cette recherche d'établir une analogie entre le mouvement de la cure

autour de l'objet *a* qui n'occupe qu'une place qui se doit de s'évider et le mouvement du parcours sublimatoire identifié par Freud.

Pulsion sexuelle qui ne subit plus un contraste, un refoulement, et qui n'est plus rejetée en arrière. Pulsion qui acquiert le droit de se manifester, « *sans dégâts* » car elle ne cherche pus un objet matériel mais, en son lieu, elle s'acquitte et prend plaisir d'un mouvement d'aller et retour autour d'un vide. Ce vide - nous l'avons vu - est le cratère, le trou, d'où la Chose a été évincée par le Signifiant. Vide habité par l'absence de la Chose. Et non pas obstrué par la présence de cette absence. Ce qui serait le manque du manque.

L'analysant a fait l'expérience de tourner autour de son objet *a*, l'analyste. Lors de cette chute le mouvement continu en contournant un manque et non plus un objet incarné. Ce mouvement - encore et encore - pousse au savoir sur l'inconscient et ce même mouvement est pourvoyeur de désir. Le sujet avance vers un point à l'infini dans la connaissance pas-toute de son inconscient et ce parcours est plaisant. Il appartient au principe du plaisir tout en ayant intégré la poussée pulsionnelle.

Ce savoir prend consistance grâce à une ouverture vers l'Autre. Dès lors il y aura désir de partager ce trésor et des formes originales et multiples seront inventées pour cela.

Que ce soit par un tableau, une musique, une danse ou un poème, chacun s'essayera au un par un, à communiquer, à faire savoir, à transmettre, l'expérience éprouvée en bordant la place évidée de *la Chose*.

Dans cette condensation heureuse, le sujet témoigne de son voyage autour de ce lieu. Lieu familier à tout *parlêtre*. Raison pour laquelle la production ainsi réalisée permet aux sujets pluriels d'y reconnaitre des éléments qui leur appartiennent. La représentation artistique est dès lors précieuse à cause de son pouvoir évocateur. Le langage se pousse à sa limite, là où les quelques lettres ne peuvent qu'*être communes* à tous ceux qui participent de la structure.

Dans ce sens et à la fin de notre travail, il nous vient un cas de figure qui pourrait rendre compte d'une transmission analogue à celle qui à notre avis caractérise la psychanalyse. Nous nous référons à la grossesse des femmes et aux connaissances qu'elles déploient lors de leur maternité[511] tout en étant dépourvues d'une expérience préalable.

Même si des manuels circulent à l'occasion de l'attente d'une naissance, pour que ce savoir ne soit pas un pur formatage comportementaliste, les nouveaux parents se doivent d'articuler à leurs lectures intellectuelles, l'écho affectif qu'ils ressentent.

[511] Canon M., *Devenir parents en maternité*, Collection de périnatalité, Masson, Paris, 2002. Psychanalyste à Paris, Membre fondateur de YSPT

X. CONCLUSION

1. Jacques Alain Miller : son apport

« *Chi è psicoanalista e chi non lo è ? La questione tormenta gli psicoanalisti fin dagli inizi della psicoanalisi*[512]".

Pour présenter et soutenir la création de l'Institut Freudien de Rome, J.A. Miller fît en 1995, une brève intervention qui résumait son point de vue de disciple et qui établissait les points de repère pour la transmission psychanalytique après J. Lacan. Nous partons de cet exposé en Italie car ce pays nous semble illustrer les limites de la passe. À propos et quelques années plus tard, dans *le Journal des journées n°84*, un analyste italien[513], dans le spécial AMP sur l'École Une, présenta un texte sur la Différence et la Répétition. En particulier ce qui nous étonne encore aujourd'hui c'est que des dizaines d'années plus tard, l'Italie soit encore un élément de réel qui pose question. Dans le texte de M. Mazzotti est reprise une interrogation de J.A. Miller sur l'École italienne dans laquelle il se demandait « *pourquoi n'existe-t-il pas un cartel italien de la passe ?* [514]». Sur cela l'Italie répondait qu'il y avait « *toujours beaucoup à dire de l'École italienne* » et qu'un ouvrage avait été dédié à cette spécificité. En effet «*le secret des lacaniens* » fut comme un livre voulant témoigner d'un réel indompté qui n'arrivait pas à être cerné par le symbolique.

Dans son discours, J.A. Miller rappelait que pour les « *américains* », il n'y avait qu'« *un médecin* » qui puisse être le détenteur d'un enseignement possible en psychanalyse. Au contraire, Freud et nous l'avons longtemps exposé, était réticent à une psychanalyse

[512] Miller J.A., *Introduction aux séminaires 1995-1996* de l'Instituto Freudiano per la clinica, la terapia e la scienza. « *Qui est psychanalyste et qui ne l'est pas? La question tourmente les analystes depuis les débuts de la psychanalyse* ».
[513] Mazzotti M., in *Journal des journées n°84*, jeudi 14 janvier 2010
[514] Ibidem

universitaire[515]. Mais, il ne fut plus vraiment écouté par la diaspora aux Etats-Unis d'avant-guerre. Dans un texte de 1926, il expliquait encore les « *relations complexes entre psychanalyse et médecine* », c'est-à-dire entre la Société de Psychanalyse et la Faculté. Il y évoquait les « *graves dégâts qui s'opposent à une application mécanique des articles de la loi (autrichienne) au cas de l'analyste mis en accusation* [516]». À cette époque, Freud s'était en effet mobilisé pour défendre T. Reik poursuivi en justice par un patient psychotique. Reik, bien que docteur en philosophie, avait eu à subir deux années d'un long procès. Ce que nous pourrions lire aujourd'hui comme une métaphore du statut de la psychanalyse, continuellement attaquée en raison de sa formation extérieure à l'université. Pour contrer ce mépris, Freud, toujours clairvoyant, invitait déjà à l'époque à des contrôles extra-universitaires et rappelait que « *la psychanalyse n'est une affaire purement médicale ni en tant que science ni en tant que technique* [517]».

Plus tard, Lacan ayant payé cher sa trouvaille d'un nouveau mode d'enseigner et considérant qu'avoir été analysé était un pré-requis essentiel, dépassa cette limite initiale afin d'ouvrir l'espace à une forme de transmission renouvelée. Être analysé devait aboutir à une transformation dont on pouvait témoigner dans l'après-coup. Il s'agissait de révéler les pouvoirs de la cure et de les exercer en connaissance de cause. Ce fut la théorisation à propos de la formation des analystes dans une École où théorie, clinique et expérience personnelle de la cure se nouaient à tout jamais. Ce qui excluait finalement le rôle de la formation universitaire des futurs analystes comme seule garantie de leurs compétences.

[515] Freud S., *La question de l'analyse profane* dans *Œuvres complètes, Tome XVIII (1926-1930)*, PUF, 2015.
[516] Ibidem.
[517] Ibidem

Ce fut donc l'invention de la passe comme « *procédure complexe, raffinée, permettant d'assurer, avec une moindre erreur, qu'un sujet ait été analysé* [518]». *Passe* étant le néologisme inventé et employé pour consacrer le dépassement des impasses. Pour Lacan, nous l'avons vu, la formation était inclue dans l'enseignement selon deux voies distinctes et intriquées : l'*être* du psychanalyste et le *savoir* du psychanalyste. La formation et la cure constituant les instruments grâce auxquels le sujet aboutissait à son « *être* » psychanalyste selon le parcours freudien. Cette formation avait été déléguée par J. Lacan à un groupe d'analystes regroupés dans l'École qu'il avait lui-même constituée.

Deux temporalités émergeaient de cette bipartition, liée d'une part à une progression linéaire dite chronologique et, d'autre part, à un temps inhérent au processus inconscient de l'après-coup.

La temporalité linéaire se développa dans une sorte de calendrier universitaire qui permettait de se forger le bagage référentiel et le diplôme conforme aux lois de la cité. La formation acquise grâce à sa propre cure suivait les détours de l'après-coup et se témoignait à l'École, au début ou à la fin de son propre parcours.

Le témoignage concernait l'assomption de responsabilité vis-à-vis de la fonction d'analyste que l'on souhaitait endosser et pour laquelle on se sentait prêt.

En 1979 Lacan après la dissolution de son École, fonda une Association : celle de la **Fondation du Champ Freudien**. La lettre de dissolution à notre humble avis, est dramatique. Voici le texte le plus triste qui soit, mais qui, moebiennement, réussissait à garder un certain espoir :

[518] Miller J.A., *Introduction au séminaire 1995-1996* de l'Istituto Freudiano per la Clinica, la Terapia, e la scienza. *Psychanalyste et qui ne l'est pas? La question tourmente les analystes depuis les débuts de la psychanalyse.*

« Je parle sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment. Je sais que je le fais – à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient. C'est là mon avantage sur l'homme qui pense et ne s'aperçoit pas que d'abord il parle. Avantage que je ne dois qu'à mon expérience. Car dans l'intervalle de la parole qu'il méconnait à ce qu'il croit faire pensée, l'homme s'embrouille ce qui ne l'encourage pas. De sorte que l'homme pense débile, d'autant plus débile qu'il enrage… justement de s'embrouiller. Il y a un problème de l'école. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt. Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution : c'est la dis - la dissolution.

À entendre comme de l'Association qui, à cette école, donne statut juridique. Qu'il suffise d'un qui s'en aille pour que tous soient libres, c'est, dans mon nœud borroméen, vrai de chacun, il faut que ce soit moi dans mon Ecole.

Je m'y résous pour ce qu'elle fonctionnerait. Si je ne me mettais en travers, à rebours de ce pour quoi je l'ai fondée. Soit pour un travail, je l'ai dit - qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité - qui ramène la praxis originale qu'il a intitulée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde - qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens. C'est pourquoi je dissous. Et ne me plains pas desdits "membres de l'Ecole freudienne" - plutôt les remercié-je, pour avoir été par eux enseigné, d'où moi, j'ai échoué - c'est-à-dire me suis embrouillé. Cet enseignement m'est précieux. Je le mets à profit.

Autrement dit, je persévère.

Et appelle à s'associer derechef ceux qui, ce janvier 1980, veulent poursuivre avec Lacan.

Que l'écrit d'une candidature les fasse aussitôt connaître de moi. Dans les 10 jours, pour couper court à la débilité ambiante, je publierai les adhésions premières que j'aurai agréées, comme engagement de critique assidue de ce qu'en matière de "déviations et compromissions" l'EFP a nourri.

Démontrant en acte que ce n'est pas de leur fait que mon Ecole serait Institution, effet de groupe consolidé, aux dépens de l'effet de discours attendu de l'expérience, quand elle est freudienne. On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Eglise.

L'internationale, puisque c'est son nom, se réduit au symptôme qu'elle est de ce que Freud en attendait. Mais ce n'est pas elle qui fait poids. C'est l'Eglise, la vraie, qui soutient le marxisme de ce qu'il lui redonne sang nouveau... d'un sens renouvelé. Pourquoi pas la psychanalyse, quand elle vire au sens ? Je ne dis pas ça pour un vain persiflage. La stabilité de la religion vient de ce que le sens est toujours religieux. D'où mon obstination

dans ma voie de mathèmes - qui n'empêche rien, mais témoigne de ce qu'il faudrait pour, l'analyste, le mettre au pas de sa fonction.

Si je père-sévère, c'est que l'expérience faite appelle contre-expérience qui compense.

Je n'ai pas besoin de beaucoup de monde. Et il y a du monde dont je n'ai pas besoin.

Je les laisse en plan afin qu'ils me montrent ce qu'ils savent faire, hormis m'encombrer, et tourner en eau un enseignement où tout est pesé. Ceux que j'admettrai avec moi feront-ils mieux ? Au moins pourront-ils se prévaloir de ce que je leur en laisse la chance.

Le Directoire de l'EFP, tel que je l'ai composé, expédiera ce qui se trame d'affaires dites courantes, jusqu'à ce qu'une Assemblée extraordinaire, d'être la dernière, convoquée en temps voulu conformément à la loi, procède à la dévolution de ses biens, qu'auront estimés les trésoriers, René BaiIly et Solange Faladé[519] ».

Certains membres opposés à la dissolution imposée en ces termes, se mobilisèrent pour être considérés partie prenante dans une décision à prendre aussi importante. Ils voulaient participer au choix de cette éventuelle clôture : « *Maintiennent-elles l'École comme lieu vif de la parole et de la pratique analytique, telles que votre enseignement les a toutes deux suscitées*[520] ».

Lacan était malade en cette fin de '79 et dans ce contexte pénible, il prit seul sa décision. Ce fut la fin de l'École et la naissance d'une nouvelle association, **l'Association de la Fondation de la Cause Freudienne**.

On passa de l'EPF à la Cause Freudienne dont le premier président fut Judith Miller. Association qui put être enfin reprise et soutenue par son père juste au moment du fameux séminaire qui aurait dû se dérouler en '63 si l'excommunication n'était pas tombée comme la

[519] Lacan J., le 5 janvier 1980, Guitrancourt.
[520] Lettre collective adressé à J. Lacan par H. De Certeau, A. Manier, A. Montreley, C. Rabant du 7 janvier 1980. *Unebevue.org*, site de l'Unebévue Éditeur.

foudre. M*ouvement multiforme*[521], c'est en ces termes subtils que Lacan introduisit la nouvelle association ayant pour projet de lire Freud selon son enseignement et de poursuivre la diffusion de la psychanalyse.

La visée de la Cause Freudienne fut celle de fédérer une multitude de pays où se diffuserait la psychanalyse. Dès lors il fallait organiser des échanges au niveau international pour tous ceux qui travaillaient à élargir le contexte établi par leurs prédécesseurs Freud et Lacan, pas l'un sans l'autre. Dans les pays les plus divers, elle invitait et soutenait les publications, les conférences et les moyens de se coordonner.

Son Centre - rappelons-nous du tore - avait été maintenu à Paris mais se devait de rayonner de par le monde. À l'époque il s'agissait de fédérer déjà quarante pays. Des rencontres, tous les deux ans, avaient été prévues pour codifier les échanges et faire avancer la science psychanalytique et ceci depuis 1977. Lacan se dédiait à la nouvelle *Ouverture* d'une Section Clinique, ayant compris une fois de plus les écueils de la transmission.

Difficultés qui, par ailleurs, seront les prémices de la dissolution qui se produira - encore une fois - quelques années plus tard. Toutefois, Lacan à cette époque, poursuivait encore ses réflexions quant à la formation. Cette Section Clinique il souhaitait la dédier à Vincennes en la nommant « *Clinique Psychanalytique*[522] ». Pour lui ***il fallait cliniquer***, c'est-à-dire se poser sur un divan pour rencontrer son inconscient. Sur ce point, il se fit plus précis et il affirma que « *l'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise. Il est de Lacan*[523] ». Cela se traduit par le fait qu'isoler l'inconscient était et reste la tâche d'une cure. Lacan comptait interroger le psychanalyste sur « *la façon dont il se dirige sur ce champs freudien*[524] ». Encore

[521] Miller J.A., *Introduction au séminaire* 1995-1996 de l'Istituto Freudiano per la Clinica, la Terapia, e la scienza. *Psychanalyste et qui ne l'est pas? La question tourmente les analystes depuis les débuts de la psychanalyse*, p.7

[522] Lacan J., *Ouverture à la section clinique*, texte paru dans *Ornicar ?*, n°9, le 5 janvier 1977, p.7-14

[523] Ibidem, p.9

[524] Ibidem, p.10

une fois il soulignait l'incontournable de l'élaboration théorique à partir de son propre inconscient. Dans cette optique, en ce qui concerne les connaissances, le Département d'Enseignement de la Psychanalyse de Vincennes créé après mai '68, fut remanié afin de bien souligner sa fonction et de la soutenir au niveau académique.

Cette réorganisation date de 1974. Lacan s'inquiéta de la dérive de certains sujets qui auraient pu s'autoproclamer psychanalystes. C'est pour cela que dès 1975 il insista pour la création de la Section Clinique. Par la suite, en 1979, J.A. Miller devint le seul responsable du double enjeu de la Section Clinique et de la Formation Permanente et en prit la relève.

« *La clinique psychanalytique doit consister non seulement à interroger l'analyse, mais à interroger les analystes, afin qu'ils rendent compte de ce que leur pratique a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé. La clinique psychanalytique doit nous aider à relativiser l'expérience freudienne. C'est une élucubration de Freud. J'y ai collaboré, ce n'est pas une raison pour que j'y tienne, il faut tout de même se rendre compte que* ***la psychanalyse n'est pas une science, n'est pas une science exacte*** [525]». Encore une fois, Lacan soulignait la différence entre un savoir acquis relativement à la discipline de la psychanalyse et le savoir à propos du mode de jouissance qui caractérise le sujet.

Par la suite se forma l'École de la Cause Freudienne qui fut créée par les élèves de J. Lacan en 1980, comme conséquence du dernier dénouement de l'Association. Le but étant toujours celui de maintenir active la découverte freudienne. Un autre passage fut encore opéré en 1990 et il donna lieu à l'École Européenne de Psychanalyse pour fédérer les états membres.

Ces écoles continuèrent à avoir comme objet la psychanalyse : de la maintenir active et de transmettre son savoir parallèlement à la nécessité de se confronter à des contrôles et à des discussions scientifiques. Il s'agissait encore une fois de pourvoir à former les bases

[525] Lacan J., *Ouverture à la section clinique*, texte paru dans *Ornicar ?*, n°9, le 5 janvier 1977, p.7-14

théoriques et de s'assurer du niveau de formation individuelle de chaque membre souhaitant atteindre la qualification de psychanalyste.

Ce qui précède est en résumé la mission de ces Écoles et ce qui caractérise leur statut. Une galaxie d'autres associations ayant en effet proliféré suite au décès de J. Lacan.

C'est ainsi que par la suite, J.A. Miller a voulu l'École. Il s'agissait de rester toujours attentif à la formation des analystes et au maintien permanent de la formation individuelle, de la recherche scientifique, de l'étude théorique et de l'application à la clinique. Encore et toujours les lignes envisagées par Freud quant à la cure balisaient le parcours analytique. Celles-ci auraient dû aboutir à l'élaboration d'un témoignage du processus de changement opéré au niveau du sujet de l'inconscient comme l'avait envisagé Lacan. Cette réorganisation aurait dû être la preuve d'une capacité d'écoute et aurait pu montrer les effets d'après-coup en interrogeant le symptôme et en intervenant sur le fantasme.

Toujours l'École - nous citons son programme - « *exige que pour s'autoriser à être psychanalyste le candidat se soumette à une analyse personnelle portée jusqu'au point d'élaboration où elle pourra se définir didactique* ». Cet axe envisage donc l'analyse personnelle, les contrôles et la passe quoique non obligatoire. Formation qui serait octroyée par la Section Clinique. Là encore les membres de l'Ecole seraient directement responsables de l'enseignement qu'ils diffusent et qui s'effectuerait selon la voie indiquée par Lacan : les séminaires, les cours d'études universitaires, les groupes de travail, les congrès et les cartels. Le cartel serait la cellule première où débuter un travail pour l'Ecole. Il serait la preuve non seulement d'un vouloir adhérer à l'École mais surtout la confirmation d'un engagement personnel. Lacan en avait donné les coordonnées sur quatre points où apparaissaient les concepts du plus-un avec celui de permutation, de production et de place vide : les

coordonnées du cartel qui fonctionne comme un Discours avec ses quatre éléments en permutation.

La passe est un moment cruciale pour l'analysant. C'est un des dispositifs qui donne à l'École les moyens d'apprécier la position du candidat quant à l'élaboration attendue par un analyste. Nous voyons qu'après la disparition de Lacan, ce dispositif reste en vigueur mais aboutit à des formes « évolutives » qu'il n'aurait pas forcément souhaitées. En fait cette nouvelle École, grâce au dispositif de la passe, s'enquiert si le sujet a accédé à son désir inconscient grâce à la demande analytique « *qui se différencie de toute autre demande dépendante du besoin* [526]».

L'analysant devrait alors témoigner de son rapport avec ce qui cause son propre désir inconscient en l'articulant à un savoir transmissible.

Comme nous venons de le voir, Jacques Alain Miller prit la relève de la Section Clinique en 1981, date de la mort de J. Lacan. Depuis lors furent instaurées une multitude de sections cliniques tant en France qu'à l'étranger. Parmi celles-ci, la section de Rome qui se nomma, « *Instituto Freudiano per la Clinica, la Terapia, la Scienza* ».

Les sections cliniques furent créées par Lacan dans le but de transmettre et de développer la pratique clinique du savoir issu de l'expérience analytique. Ces sections, en contribuant à la formation scientifique, commencèrent à délivrer des diplômes. L'enseignement relevait de trois secteurs distincts : travail clinique avec les malades, présentation de cas, contrôles. L'analyse personnelle étant un prérequis, mais devant se dérouler ailleurs qu'à la Section.

Rappelons que cette Section Clinque naquit sous les auspices du Département de Psychanalyse de l'Université Paris VIII ainsi que sous ceux de l'École de la Cause Freudienne. Cette double appartenance se voulait une garantie en maintenant un statut lié à l'université pour la formation. Statut assoupli par ailleurs, par un enseignement clinique

[526] Lacan J., *Ouverture à la section clinique*, texte paru dans *Ornicar ?*, n°9, le 5 janvier 1977, p..9

moins formel. **La tentative de trouver la formule de la transmission de la psychanalyse continuait ainsi à interroger les analystes**.

Finalement, la formation des analystes continuait de se soutenir sur les désidératas, les *Wunsch,* des pères fondateurs qui n'avaient cessé de nouer connaissances et savoir de la cure.

« *Le tri dont nous parlons s'effectue dans l'expérience clinique et sa transmission. Que l'analyste tranche est valable dans les deux cas* ». *En résumé, ce qu'on appelle avec Lacan Clinique psychanalytique est le fait de rendre raison des façons dont l'analyse « tranche » dans la pratique de bavardage et selon la méthode psychanalytique* ».

Concluons avec les mots d'Erik Porge qui présentifie le nouage dont nous avons déjà parlé et qui concerne les trois places en permutation de la passe. Passant, passeurs, cartel de la passe indiquent une dynamique à lire dans la dimension de l'après-coup par leurs effets de mutation sur le sujet en rapport au réel qui le définit. L'acte de relater son expérience est un acte de coupure topologique qui extrait du réel une ***hystoire***. Selon E. Porge il n'y aurait pas un acte - de coupure - et un savoir qui en découle : « *savoir et acte vont de pair* » nous dit-il[527].

Reste que la passe est l'engagement par lequel le sujet transmet les modifications que la cure lui a permis en intriquant entre eux sexualité infantile, savoir et vérité. Ce nouage participe au roc de la transmission psychanalytique et réitère la coupure épistémologique infligée par Freud et Lacan aux théories sur l'humain.

« *Fin d'analyse et passe*[528]» ne peuvent être confondues puisque dans le premier cas le sujet s'affronte au vide qui apparait après un parcours désidentificatoire. Ce n'est que de ce vide qu'il pourra prendre appui par la suite pour que la fonction d'analyste qu'il recèle puisse se dégager.

[527] Porge E., *Des fondements de la clinique psychanalytique*, Érès, 2008, p.92
[528] Ibidem, p.96

2. La vérité et l'écart entre le réel et l'hystorisation

« *C'est un type affreud qui a imaginé ça* »,

« *ce qu'il a dit Freud l'affreud, c'est qu'il n'y a pas du su-je. Rien ne supporte le su-je. Autrement dit, au jeu du je se substitue - c'est ce que je tente d'énoncer aujourd'hui - le bafouille-à-je* [529]».

Dans le dernier texte des *Autres Écrits, Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*[530], Lacan résume son passage d'un inconscient redevable d'exister au symbolique à celui d'un inconscient redoutablement réel, inévacuable dans ses termes ultimes. Les conséquences de cette nouvelle avancée sont nombreuses et relatives au fait que la vérité du sujet dès qu'elle vient à la parole, est déjà altérée. « I*l n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente*[531] », nous dit Lacan en aboutissant à l'idée que le sujet élabore sur le mode de l'hystérisation ou hystorisation, une façon de parler de son trauma.

Les conclusions de Lacan confirment ce qu'il avait pensé depuis longtemps. L'ultime vérité sur la formation c'est que « *nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire* [532]». Ce constat est tellement enraciné dans la nature de la psychanalyse que Freud lui-même n'avait nommé aucun analyste. C'est Lacan le premier qui constata et rendu explicite cette particularité. Encore et encore, au moment de conclure, Lacan affirma que **seul le sujet-analyste peut décréter sa propre hystorisation. Il ne peut le faire que de lui-même**.

La cause de se donner tant de mal pour assumer cette fonction, du coup, émerge de façon étonnante. **Elle est à lire dans la satisfaction qui est attendue à la fin d'une cure**. Un

[529] *Lettres de l'École 22*, Conclusion de J. Lacan, mars 1978 dans *Journées d'études de l'École Freudienne de Paris*, 23-25 mars 1977.
[530] Ibidem
[531] Ibidem, p.499
[532] Lacan J., *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI (1927)*, dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.572

mieux-être si l'on ne veut pas prononcer le mot de bien-être. « *Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse* [533]».

Au final l'analyste est seul : seul dans son hystorisation ; seul pour s'autoriser à être prêt pour exercer sa fonction ; seul à affronter son témoignage par la passe. Seul face au « *un par un* » auquel oblige la psychanalyse :

« *D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion mais des épars désassortis* [534]».

Cette solitude reste pour toujours au service des cas d'urgence auxquels l'analyste peut offrir une issue. Celle d'un peu de satisfaction. Cette satisfaction va à l'encontre « *du manque du manque* » qui lui, représente une obturation : la présentification d'un réel où la jouissance s'impose comme toute.

Cette toute dernière réflexion de Lacan sur l'inconscient réel et insoumis à une vérité finale nous rapproche de l'idée de sublimation. Le bien-être issu d'un remaniement du sujet face au manque pourrait être comparé au destin des pulsions dans la sublimation. Ce qui génère une satisfaction est plutôt le mouvement, la dynamique et non pas la possession d'un objet. C'est bel et bien le contournage du vide, une fois accepté, qui amène, qui véhicule, la jouissance permise.

3. Transmettre et apprendre : le paradoxe d'Achille et de la tortue

« *Tout se passe comme si dans le succès, le principal était d'aller plus loin que le père et qu'il était interdit de le dépasser*[535]».

[533] Lacan J., *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI (1927)*, dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.572
[534] Ibidem, p.573

En 1936, juste quelque temps avant sa mort, Freud se consacre à un hommage à son ami vénéré Romain Rolland pour son soixante-dixième anniversaire. Ce cadeau recèle un oubli personnel du maître qu'il va analyser en livrant un certain nombre de mouvements intimes qui le traversèrent lors de sa visite sur l'Acropole.

Face à la vision de cette merveille, il fut la proie d'un oubli causé par la majesté d'une telle réalité qui l'avait jeté dans le désarroi. Jamais il n'avait éprouvé qu'un sujet étudié dans les livres puisse exister pour de vrai. Que l'Acropole soit « *réelle* » l'avait ébahi. L'hommage à son ami consista donc à livrer à son auto-analyse une partie intime de lui-même. Cet épisode lui fit réaliser que la pensée la plus profonde et troublante lors de la révélation d'Athènes, fut pour son père Jacob qui jamais, dans son existence, n'avait pu accéder à des connaissances aussi éblouissantes.

Du coup, connaissances et culture étaient mises en relation entre elles comme un cap à franchir à l'égard du père. À y voir de plus près, il s'agissait de la problématique liée au fait que devenir un homme impliquait obligatoirement une perte : celle de la position infantile pré-œdipienne permettant d'accéder à un savoir phallique.

À l'époque de ce voyage en Grèce, Freud se trouvait, de façon métaphorique, en plein accouchement de sa nouvelle science. C'était une période de grande affirmation personnelle et d'une vaste diffusion de sa doctrine. Au niveau international ses théories s'imposaient en rendant incontournable la cause sexuelle dans les comportements humains. L'inconscient s'était imposé à l'humanité pour toujours. Freud, en revenant en 1936 sur son passé et grâce à un long et fructueux après-coup, pouvait relire son *oubli sur l'Acropole*. Il pouvait finalement reconnaitre que sa supériorité culturelle face à son père lui avait causé un malaise en générant un oubli symptomatique. Il s'agissait du constat d'un dépassement qui impliquait une

[535] Freud S. et R. Rolland, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole, Lettres à Romain Rolland*, Janvier 1936, Correspondance 1923-1936, Paris, PUF, 1993

castration. Devoir admettre sa réussite fut à l'origine d'un refoulement défensif causé par un moi clivé. Un problème, celui du clivage du moi, sur lequel Freud s'était déjà penché en observant « *les choses* » dont le moi peut s'occuper et celles qu'il s'interdit du fait qu'elles seraient « *réservés au père*[536] ».

Dans un texte ultérieur à ces affirmations et datant de 1915[537], il avait déjà souligné le rôle du moi comme instance qui crée des empêchements face à la possibilité qu'un *Wunsch* se réalise. Son analyse du phénomène de l'échec démontrait que lorsqu'un bon résultat se précise, il se produirait un mouvement inquiétant consistant en une « *déliaison mortifère* [538]». Le but étant d'empêcher la réalisation d'un souhait inconscient. La pulsion de mort se présenterait alors comme une force de sabordage et comme une pousse à la répétition.

Il s'agirait de repérer que dans un parcours d'apprentissage il existe un point de franchissement où l'*autre* responsable de l'enseignement doit, nécessairement, être dépassé, cela étant la preuve de la qualité de ce que cet *autre* aurait enseigné. Ce moment est central et devient le pivot qui annonce une identification du sujet à son enseignant en tant qu'idéal. Simultanément il est question d'une acceptation de la castration, d'une perte possible dans le sens où, à la suite de l'identification, surgit le dépassement qui authentifie un manque chez l'*autre*.

Ce qui revient à dire qu'il n'y a d'acquisition que si l'Autre existe et que s'il accepte d'être dérobé d'une partie de son savoir : **un autre qui accepte de se barrer, d'incarner - φ.**

Bion, dans son élaboration des théories kleiniennes, avait bien perçu ce phénomène ambivalent à l'égard de l'Autre parental chez l'enfant. Celui-ci non seulement éprouve haine

---

[536] Freud S., *Essai de psychanalyse,* Payot, Poche, 1927

[537] Freud S., « *Ceux qui échouent du fait du succès* », *Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique* dans *Œuvres complètes, Tome XV (1916-1920),* Paris, PUF, 2002, p.20-40.

[538] Assoun P.L.*, Dictionnaire des œuvres psychanalytiques,* Paris, PUF, 2009, p.266

et amour pour son parent mais il coexiste également une attirance envers lui comme objet à connaitre. Le petit sujet est totalement curieux d'acquérir des connaissances sur, à propos de, cet objet d'attraction. Du coup, une fois apprises un certain nombre de choses, un mécanisme inhibitoire pourrait se déclencher afin d'empêcher un dépassement de ce même objet d'amour. Donc nous pouvons admettre, à la suite de Bion, l'existence d'une pulsion épistémophile à valeur sexuelle qui permet de sonder et de capter les caractéristiques de son Autre parental. De plus cette pulsion promeut et soutient le dépassement de ce même parent grâce aux acquisitions thésaurisées.

Nous avons déjà traité dans ce travail de la pulsion épistémophile et nous sommes maintenant en mesure de la décrire. Cette pulsion de connaissance - et ceci est souligné par M. Klein dans son ouvrage sur « *Les racines infantiles du monde adulte* [539]» - est repérable d'emblée chez le petit de l'homme qui est poussé vers la découverte de son objet d'amour représenté par la mère. Selon Bion la mère est simultanément un objet d'amour et de haine de même qu'elle est le plus attrayant des objets de connaissance. À partir de cette nécessité de connaitre son objet, la pulsion de connaissance se fait repérable.

Comme nous le savons, précocement, s'ouvrent des affres pour l'enfant lorsqu'il découvre que la mère désire ailleurs que lui. C'est à cause de « *l'inconnu de l'objet* [540]» que l'enfant est poussé à en savoir plus. À ce moment se développent les théories sexuelles infantiles et les élucubrations sur la scène primitive que les auteurs Aumont et Mesnier définissent comme la raison d'où s'origine la pulsion épistémique. Selon leur réflexion « ***le désir de savoir sur le désir est au cœur du rapport du sujet à la connaissance*** [541] ».

[539] Klein M., *Envie et gratitude et d'autres essais in Psychanalyse des enfants*, Gallimard, PUF, Paris, 1959
[540] Dibon A., *Les avatars du désir de savoir*, Cahiers pédagogiques, www.cahierspédagogiques.com
[541] Aumont B et P.M. Mesnier, *L'acte d'apprendre, l'Harmattan*, 2005

Freud, encore une fois, avait tout à fait saisi le rôle de ces fantaisies préœdipiennes à l'égard du couple parental duquel l'enfant est exclu. Le renoncement au parent interdit libère l'énergie bloquée pour savoir quelque chose à propos de cette scène primitive. Cette pulsion à connaitre, renonçant à son but qui est de connaitre le désir de l'Autre, entraîne la destitution de l'objet et du coup, se dirige par transfert, sur les potentialités illimitées du monde.

Le besoin de connaitre s'origine donc d'un mouvement dévié de son but sexuel et de l'élaboration d'un travail de deuil qui suit l'acceptation de l'interdit de l'inceste. S'en dégagera un désir de découvrir un objet autre que celui parental. D'où l'origine de la capacité d'apprendre qui correspond à l'entrée en période de latence comme Freud l'avait si bien perçu et qui explique le début de la scolarisation à cet âge.

Selon Alain Dibon, à partir de ce moment, trois destins seraient alors possibles pour cette « *curiosité sexuelle*[542] ». D'une part une répression comme c'est le cas pour les pulsions sexuelles ; ou bien un refoulement qui concernerait en même temps le savoir et le sexuel ; ou encore une sublimation totale ou «***le désir de connaitre fait place à une curiosité intellectuelle désincarnée qui est elle-même sa propre fin*** [543]».

4. Plaisir de transmettre

« *Il est écrit : Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* ». Mathieu 4.4

Michelangelo Pistoletto est un artiste italien, fondateur et représentant de *l'arte povera* qui est un mouvement découlant de Germano Célant autour de 1967.

En juin 1973, cet artiste invita son propre père à la réalisation d'une exposition commune. Il avait longtemps évoqué le fait que son parcours avait débuté dans l'atelier paternel.

[542] Aumont B et P.M. Mesnier, *L'acte d'apprendre, l'Harmattan*, 2005
[543] Ibidem

Au cours de cette expérimentation, le père de l'artiste produit des travaux par lesquels il rentre en relation avec l'œuvre de son fils. Exactement comme celui-ci l'avait fait avec son père à la même époque dans son œuvre *Autoritratto attraverso mio padre*. Il s'agissait d'une reproduction photographique d'un portrait que son père avait réalisé lorsque Michelangelo avait trois ans. La recherche d'intrication entre l'œuvre du père et celle du fils a continué dans un travail de miroirs réfléchissant tantôt lui-même, tantôt son propre père, tantôt les deux à la fois.

Par la suite, en 1976, Pistoletto crée une installation nommée *I mobili dello studio di mio padre nel mio studio*, indiquant une forme originale d'emboîtement d'un sujet dans l'autre à partir des meubles-outils qui caractérisent leur travail personnel. Emboîtement qui ne tombe pas dans un fusionnel qui confond les limites. **Bien au contraire ce qui semble être visé est une succession qui garde l'origine tout en créant du nouveau**. Pour ce faire, l'artiste a besoin d'un miroir qui nous rappelle fortement l'explication lacanienne du *vase renversé*[544]. Par la suite, et nous allons présenter ce texte[545], Pistoletto travaille sur son autoportrait - *Autoritratto attraverso moi padre* - où il navigue autour de sa filiation de façon poétique.

---

[544] Lacan J., *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache* : *« Psychanalyse et structure de la personnalité"* (juillet 1958) dans *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 647

[545] Pistoletto M., *Autoritratto attraverso mio padre (1933-1973) un'ora dedicata ai 31 giorni del mese di marzo 1977*. Ed. Lucio Amelio, Napoli, marzo 1977

1/31 Lasciare un'eredità ai padri
2/31 Mi specchiai in mio padre finché la mia mano non fu grande come la sua
3/31 Mio padre non previde, perché guardava nel mio stesso passato
4/31 Previdi di avere un padre e così fu
5/31 Ho ritrovato in questo disegno di me stesso i tratti di mio padre
6/31 Non ho disegnato per telefono ma per tempo
7/31 Questo disegno mi ripropone l'immagine di mio padre
8/31 Alcuni mesi prima on avevo immagine, ero solo oggetto, come sono ora
9/31 La distanza è solo quella del medium
10/31 Mio padre fu il mio specchio, illuminato dalla sua luce
11/31 I suoi occhi furono i miei sulla carta
12/31 Egli ha fatto sì che io sappia attraverso lui ciò che lui non sapeva
13/31 Io ho fatto sì di sapere attraverso di lui ciò che lui ed io sapevamo
14/31 Abbiamo fatto sì di essere io e lui ciò che si doveva sapere
15/31 Ciò che sarà, potrà cambiare quanto ciò che è stato sta cambiando

Les 31 journées qui forment le mois de mars sont toutes, une à une, titrées par une phrase qui illustre son rapport au père, et qui, à notre avis se donnent à lire comme l'illustration de la fonction paternelle. Sa première énonciation est la suivante : *1/31 lasciare un'eredità ai padri* (1/31 *laisser un héritage à ses pères*[546]). Le reste de sa longue liste nous le ramenons en bas de page en soulignant les jeux de miroir qui explicitent les apprentissages réciproques qui peuvent se développer entre un père et un fils. Cette première phrase nous conduit à un exemple précieux pour nous psychanalystes, représenté par Lacan et son enseignement grâce auquel le dire freudien a été remodelé. Ce grand héritage du précurseur, du pionnier que fut Freud, put continuer à être transmis grâce au remodelage innovateur dont M. Pistoletto parle en ces termes :

« *4/31 previdi di avere un padre e così fu* » (4/31 *je prévis d'avoir un père et ce fut ainsi*) que nous allons essayer d'interpréter.

Moi, successeur dans la chaine des générations, pour transmettre un savoir je me dois d'avoir un père sans lequel mon dire s'atomise, perd sa consistance. Moi, le successeur,

---

16/31 Tutto ciò che mi mostra me stesso è il mio specchio
17/31 Io non sono mio padre soltanto perché entrambi siamo specchi. Uno specchio non riflette se stesso ma ciò che gli sta di fronte
18/31 Esiste solo uno specchio, quello che ti può mostrare la tua immagine
19/31 Uno specchio non è qui adesso, in quello specchio io mi voglio vedere
20/31 Se lo specchio capovolge la situazione così pure la pittura la capovolge, ma due volte
21/31 Sembra strano guardare indietro, eppure lo specchio va guardato dal suo stesso verso
22/31 Quando si esce dall'oggetto, allora bisogna percorrere tutte le strade dell'immagine in ogni sua complicazione per ritrovare nuovamente l'oggetto
23/31 Quando si esce dal gene, cioè dall'oggetto, si diventa immagine per gli altri e per se stessi
24/31 Mia madre vide me e mio padre, due specchi che ribaltavano lo stesso sesso all'infinito. Essa fu al centro di questo spazio
25/31 La parola astrazione astrae e così via
26/31 Quanti sono gli occhi che si allontanano dal centro per creare lo spazio?
27/31 Due occhi facevano parte di una stessa cellula, il mio occhio sinistro e quello destro ora sono distanti tra loro. Ecco l'immagine.
28/31 Tornare alla carne col pensiero
29/31 Egli previde il mio pensiero usando mezzi di pensiero. Così il rapporto è uomo+pensiero, non padre e figlio
30/31 Si voleva volare? Ecco gli strumenti!
31/31 La mia eredità sarà uno spazio vuoto

[546] Pistoletto M., *Autoritratto attraverso mio padre (1933) un'ora dedicata. 31 giorni del mese di marzo 1977.* Ed. Lucio Amelio, Napoli, marzo 1977

je suis dans la nécessité que le Nom du Père fonctionne et pour cela je l'invoque, je l'interpelle au même titre que la coupure nécessaire pour m'arracher de *la Chose*.

Encore selon nous, M. Pistoletto affirme: "29/31 *Egli previde il mio pensiero usando i mezzi di pensiero. Così il rapporto è uomo + pensiero, non padre e figlio*" (29/31 *Il prévit ma pensée en utilisant les moyens de la pensée. Ainsi le rapport est homme + pensée, non pas père et fils*). Transmutation du simple rapport père-fils qui ouvre la voie au réel de l'homme imbriqué au symbolique de la pensée.

C'est cette intuition du poète qui nous amène vers le moment de conclure où apparaissent les formules de la sexuation comme une mathémisation possible de notre propos sur la transmission.

Nous allons essayer, par un jeu de substitutions, de lire les formules du séminaire XX.

Avant de franchir notre dernière étape, accordons nous une dernière halte auprès du Talmud qui va nous permettre une référence à nos pères bibliques et à la façon dont la pensée judéo-grecque a entendu le concept d'enseignement. En particulier, nous allons nous référer à un cycle de conférences que le Rabin Benedetto Carucci Viterbo a donné dans l'émission radiophonique « *Uomini e Profeti* [547]» de Radio Tre en Italie.

Au tout début de notre travail et grâce aux réflexions du professeur Émérite Armand Abécassis, il est apparu combien la responsabilité est impliquée dans la transmission - en particulier dans l'Ancien Testament. Nous avons souligné le rôle capital du père dans l'enseignement et une citation du Talmud nous confirme ce propos assurant que le devoir du père est celui d'enseigner la Torah à ses fils : « *tu la répéteras à tes fils et tu en parleras avec eux…* ». Et encore : « *tu les enquiquineras tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans*

[547] Carucci Viterbo B., Leçon du 23.04.2017, Radio tre, "*Uomini e Profeti*".

ta maison et en allant dans la rue, quand tu seras couché et quand tu seras levé » (Deutéronome 6,7).

Ces versets présentent un impératif lié au devoir d'enseigner et de transmettre la Parole par la parole. Il s'agit d'une obligation fondamentale de la pensée juive pour laquelle la tradition est une valeur intemporelle. Afin qu'elle soit perpétuée d'une génération à l'autre, il est indispensable que les concepts dont elle est constituée soient répétés, réitérés, transférés pour sauvegarder et protéger le patrimoine identitaire.

Le Rabin Carucci Viterbo ajoute que si le père manque à sa tâche, il va incomber aux fils d'étudier le texte sacré. Texte remis par Moïse aux générations futures et qui, de par son nom - Torah - indique sa mission ultime qui est celle de poursuivre, de transmettre. C'est définitivement cette caractéristique qui singularise la relation père-fils et qui est princeps dans le lien entre un maître et son élève.

D'ailleurs cette dernière forme de lien se révèle la plus valorisée car dans un exemple extrême - celui du rapt d'un père et d'un maître - il est suggéré de sauver en premier le maître. La cause étant que le géniteur ne donne que la vie du présent alors que le maître donne la vie du monde futur.

Nous retrouvons ces éléments de la tradition talmudique dans les leçons d'Emmanuel Levinas[548], et en particulier dans son centrage sur la notion d'altérité. Étudier est un acte interactif qui nécessite d'autrui, d'un compagnon. Partenaire tellement irremplaçable que, s'il n'est pas là, c'est la mort qui se manifeste à cette place évidée. **L'altérité est donc, d'origine, la donne nécessaire. Signifiant d'une coupure advenue et qui départage le Un en provoquant une perte.**

[548] Levinas E., *Quatre lectures talmudiques (1963-1966)*, Paris, Éditions de Minuit, 2005

Du coup la confrontation est toujours avec cet Autre irréductible à nous-mêmes. Preuve d'une altérité radicale. **Le secret de l'acquisition des connaissances se dévoile dans le fait qu'il est impossible d'absorber l'autre au moi de même que je ne peux pas converger en lui.** On ne peut que garder dans la discussion - donc dans la dimension symbolique - qu'une dialectique. Soit, la possibilité d'un échange qui, encore une fois, nécessite d'une place vide et d'une perte. Chemin pour aboutir à une altérité qui permet de connaitre de façon éthique.

Enseigner et apprendre se tiennent l'un à l'autre dans la mesure où - comme l'annonçait Pistoletto - *les fils laissent un héritage aux pères*. Celui qui apprend modifie de par l'effet de ses acquisitions, son enseignant. Ce que Rabbanite Dina Weinberg résume de la façon suivante : « *la Torah n'instruit pas l'homme, elle le transforme* [549]».

5. Les formules de la sexuation et la bande de Moebius comme paradigmes de la transmission

« *Je ne pense pas de vous livrer mon enseignement sous la forme d'un comprimé, cela me parait difficile* »[550].

Nous allons conclure ce travail de réflexion avec un constat personnel et étonnant. Nous considérons les formules de la sexuation qui apparaissent dans le séminaire «*Encore* » comme un des sommets de la pensée humaine. Ce tableau a la puissance, telle la formule einsteinienne sur la relativité, de condenser les mouvements structurels de la psyché humaine. Il s'agit d'un tableau qui recueille les principales variables de l'humain tout en les combinant entre elles afin de déduire les axes portants du fonctionnement du parlêtre. La partie logique

[549] www.aish.fr: 20 citations juives à retenir - sitographie
[550] Lacan J., *Place, origine et fin de mon enseignement* dans *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005. Conférence prononcée en octobre 1967, au Vinatier, à Lyon.

située à l'étage supérieure et le partie algébrique en corrélation entre elles dans la partie inférieure, en quelques signes, révèlent l'humain. La fonction de la barre en est un exemple saisissant puisqu'elle exprime le réel de la castration, de la division du sujet. Cette barre, empruntée à la linguistique et aux mathématiques comme élément fractionnel, se métamorphose, devient la métaphore de la coupure exigée pour advenir comme sujet. De même, elle signe le manque chez l'Autre. Cet Autre se montre dès lors dans sa nudité. Incomplet, castré, habité par le manque. La barre limite l'imaginaire du sujet qui se damne à percevoir l'Autre complet, consistant, sans castration.

« *Ce n'est pas pour rien que les termes sont ici manifestés par des petites lettres, par une algèbre. Le propre d'une algèbre, c'est de pouvoir avoir diverses interprétations S(Ⱥ), ça peut vouloir dire toutes sortes de choses, jusque et y compris la fonction de la mort du père* [551]».

Jacques Lacan a pu condenser dans ses formules ce que Freud avait tenté avec la dissymétrie du complexe d'œdipe qu'il avait résumé en passif/actif. Toutefois il avait eu l'intuition que le destin identificatoire pour le garçon et pour la fille réservait des embûches. Les deux voies - nous dit J.P. Cléro[552] - font passer garçon et fille par le même chemin qui est celui de la castration. Mais le détour pour la femme se complexifie, il en devient métaphysique. La raison, d'après cet auteur, en est la suivante : « *la réalisation de son sexe se fait, non par identification à la mère mais au contraire par identification à l'objet paternel*[553] ».

Les formules mettent en évidence ce passage renversé de la fille qui d'un côté tente de se faire objet du père - $\$ \rightarrow a$ - tout en gardant, par ailleurs, son lien à S(Ⱥ).

---

[551] Lacan J., *Le séminaire, Livre XVI (1968-1969), D'Un Autre à l'autre,* Séance du 12 février 1969, Paris, Le Seuil, 2006, p.291

[552] Cléro J.P., *Le vocabulaire de Lacan*, Paris, Éditions Ellipses, 2002, p. 64

[553] Lacan J., *Le Séminaire, Livre III (1955-1956), Les psychoses 1955-1956*, Paris, Le Seuil, 1981, p.199

Cette dissymétrie à l'égard du phallus éclate aux yeux dans les formules là où la logique nous dit qu'il n'existe point de *x femme* qui s'oppose, en tant qu'être d'exception, à la castration. L'exception, ici n'existe pas. Du coup apparait la dissymétrie dans le symbolique car « *le phallus est un symbole dont il n'y a pas de correspondant, d'équivalent [du côté de la femme]. C'est d'une dissymétrie dans le signifiant dont il s'agit* [554]».

Comment ces formules nous renseignent-elles sur la transmission de la psychanalyse ? Au point où nous sommes arrivés, nous allons pouvoir établir un homéomorphisme entre les formules de la sexuation et la transmissibilité.

Nous avons retracé la place d'exception de notre antécédent à tous, S. Freud. Nous sommes donc dans le droit de le poser, de le faire émerger, dans cette première ligne des formules. Il est notre $\exists x\ \overline{\Phi x}$. Père de la horde auquel tous les plaisirs relatifs à la Chose freudienne sont permis. À lui d'inventer, de sonder, de pénétrer cette Chose dont, le premier parmi tous, il a perçu la valeur explicative pour l'humanité.

Sa position d'exception a mis en relief l'emplacement de nous tous, ses successeurs. À la deuxième ligne, nous constatons qu'une communauté de frères s'est établie sous la bannière du Phallus, de ce signifiant qui concerne entre autre le savoir psychanalytique.

Nous sommes les successeurs en lien au Père ayant acquis le droit au savoir et héritant la dette symbolique qui nous oblige au fardeau de poursuivre chacun pour soi et dans une visée commune, une partie du chemin indiqué par la position d'exception. Or notre chemin de successeur s'articule à la position du pas-tout puisque, d'origine, nous ne savons pas tout de nous-même comme nous le rappelle notre cher *Wo es war, soll ich werden*[555].

C'est la cure, la voie par laquelle notre savoir insu prendra une forme.

---

[554] Cléro J.P., *Le vocabulaire de Lacan*, Paris, Éditions Ellipses, 2002.

[555] Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933) – Conférence n°31*, dans *Œuvres complètes. Tome XIX (1931-1936)*, PUF, 1995

$ du côté du « *masculin* » soit $\exists x \overline{\varphi x}$ et du $\forall x \varphi x$. Nous sommes dans le savoir référentiel. Il a existé un α qui a jouit de toutes les connaissances sur la Chose. Les α en successions gardent ce savoir et l'accroissent. Mais le savoir propre, personnel, subjectif se trouve de l'autre côté du tableau. Là où les connaissances universelles, massives, uniformisantes, ne sont pas présentes. À tel point qu'il n'est pas dit que le α de ce côté soit même un peu intéressé à les posséder, ces connaissances. Ceci nous est amené par $\overline{\forall x}$ φx que nous pouvons traduire ainsi. Pas tout α se trouve interrogé par le phallus. Les intérêts de ces x-là peuvent se trouver dans un ailleurs du savoir référentiel, universel. Ces $\overline{\forall x}$ portent leurs intérêts - leur jouissance - dans un ailleurs, vers une jouissance autre.

Selon nous, il s'agit de l'explication de l'intrication entre savoir référentiel qui nécessite de l'acceptation de la castration de même que d'un antécédent auquel s'identifier, avec un savoir sur la vérité de l'être qui lui, apparait lors de la cure et se formalise dans le mathème $\overline{\forall x}$ φx.

Si ces *x* ne sont pas convoqués par le savoir phallique ils doivent trouver ailleurs leur jouissance. Et de cette jouissance ils viendront porter un témoignage. Ces *x* sont là - telles les mystiques - pour nous en dire quelque chose de cette jouissance qui n'est pas rattachée au φ.

Ce qui nous amène à dire qu'il existe deux sortes de savoir : celui lié au phallus, universel et celui du un par un du côté du *pas-tout*. **Du côté de la cure dirions-nous**.

Donc la transmission de la psychanalyse, au grand final, emprunte les voies des formules de la sexuation et se vectorise entre un mathème et l'autre.

Un sujet - $ - qui a accepté de perdre *Das Ding*, se met à poursuivre ce qui reste de cette opération de coupure. Ce qui reste est un objet *a* qui recèle les traces de jouissance de *la Chose*. Ce même sujet barré - nous tous qui nous posons sous la bannière freudienne - place

au-devant de soi, par renversement moebien, cet objet cause de désir. Mais cet objet est du côté du *pas-tout*. Il s'agit d'un objet complexe : simultanément objet d'études et tout autant, lieu des traces de jouissance. Il est, de ce fait, du côté de S(Ⱥ). Cette proximité, cette littoralité, fait qu'il n'est pas interdit et qu'il garde l'écho de S(A) lorsque la barre de la castration n'était pas encore tombée. Mais pour que ce savoir prenne consistance, passe au symbolique, se sublime, une autre articulation devient nécessaire.

Lorsque le sujet accède à la place de celle qui ne fonctionne que dans l'unique, que dans le un par un du singulier, c'est-à-dire la place de Lⱥ dans la transmission. C'est ce moment où le sujet tout en étant en lien avec son grand autre barré, peut accepter de perdre la jouissance toute pour soutenir le phallus. Pour quitter *Das Ding* au profit d'un savoir communicable qui met le sujet en lien avec le savoir du monde.

Passage du savoir intime lié à *Il y a de l'UN* au savoir universel qui fait lien dialectique entre les sujets. Conjugaison de deux savoirs où celui référentiel prend « *l'autre pour son âme* [556]». Comme Lacan nous le rappelle dans le séminaire XVI, *la pensée* - celle du « *dedans* » - n'a de valeur que celle de l'échange. Ma pensée se noue au langage et à son expression dirigée vers autrui. Et Lacan d'affirmer : « *qu'est-ce que ça veut dire, une pensée, quand on se la garde ?* [557]».

Ainsi, en ultime analyse, le savoir analytique se transmet de façon moebienne en intriquant le savoir des antécédents à l'insu devenu *su* des successeurs qui néanmoins modifient leurs prédécesseurs comme Lacan le fit avec Freud. Donc nous dépassons le concept de l'axiomatique de Péano relative au successeur comme un simple *plus-un*. Il ne s'agit pas d'une addition puisque les acquis de l'analysant devenu analyste, modifient non seulement ses

[556] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), Encore,* Paris, Le Seuil, 1975, p.74
[557] Lacan J., *Le séminaire, Livre XVI (1968-1969), D'Un Autre à l'autre,* Séance du 12 février 1969, Paris, Le Seuil, 2006, p.285

pères mais aussi la théorie de laquelle ils proviennent. Le successeur est en lien moebien avec son prédécesseur et non pas en lien linéaire. La circularité du savoir psychanalytique permet une réécriture constante de la théorie qui nous fait penser à la bouteille de Klein. La formalisation subjective, épurée du lien à la clinique tout court, rend compte de l'expérience de la cure en créant une transversalité[558] entre savoir intime et savoir formel. Ces mouvements de prélèvement chez l'Autre et de foisonnement d'apports personnels qui s'ajoutent dans l'après-coup, au corpus théorique, rendent clair la compactification d'une droite à l'infini en un cercle. Quelle plus belle image pour exprimer le parcours qui, au point de l'infini, nous conduirait à border ce vide qui se dégage de la torsion d'une ligne en cercle ?

Lacan, dans son retour à Freud, nous parle exactement de cette compactification signifiante là où son travail l'a amené à border le vide laissé par *la Chose* de Freud.

C'est avec les mêmes propos qui nous viennent à l'esprit que nous allons tenter notre point final. Dans le Séminaire XVI, Lacan conclue le chapitre XVII en disant : « *je ne voudrais pas terminer avant de faire cette dernière remarque* ».

Encore une fois, il nous ouvre la voie de ce dont il s'agit lorsque un sujet se pose comme enseigné, reconnaissant d'emblée qu'il existe un Autre sur lequel insiste une barre et qui, de par son désir énigmatique, cause notre envie de savoir.

> *« Si je me suis limité dans la vie à commenter mon expérience et à l'interroger dans ses rapports à la doctrine de Freud, c'est précisément dans la visée de n'être pas un penseur, mais d'interroger une pensée déjà constituée, celle de Freud, en tenant compte de ce qui la détermine, soit de ce qui, hégéliennement parlant, fait ou non sa vérité ».* *Jacques Lacan, 23 avril 1969*
>
> *D'un Autre à l'autre*

[558] Bordiau Jean, Professeur paris, membre fondateur de YSPT, Paris

INDEX ONOMASTIQUE

A
Abécassis A., 34, 38, 39, 40, 41, 56, 319
Abraham K., 34, 35, 39, 40, 41, 56, 319
Agamben G., 218
Assoun P.L., 47, 55, 59, 61, 62, 86, 113, 122, 129, 130, 151, 188, 278, 314
Attali J., 221-225, 238
Aumont B., 315, 316
B
Berfeld S., 271, 272, 273, 274
Bernstein L., 174
Bordiau J., 311
Breur J., 196
C
Canon M.,
Canto-Sperber M., 277
Cartier P., 213
Carucci Viterbo B., 319, 320
Castoriadis C., 24
Charraud N., 213
Cléro J.P., 24, 25
D
Davenet C., 23
De Mijolla A., 91, 93, 202, 227, 228
Dibon A., 316
E
Eitingon M., 74
Ernout A., 34
F
Ferenczi S., 90-106, 120, 207
Fontana L., 179, 180, 181, 285

Freud S., 5, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 15-18, 20-26, 31-33, 35, 38, 39, 42-44, 46-53, 55-95, 98-118, 121-133, 135, 136, 138, 141-144, 146, 149-169, 171, 178, 180, 185, 188-190, 192-204, 206-210, 217-221, 223, 225-235, 237, 238, 241-251, 254-257, 259, 262-268, 270-274, 279-281, 283, 284, 293-297, 299, 301-316, 318, 322-326
G
Gateau J.C., 212
Granoff W., 23, 24
Guattari F., 279
H
Hobsbawn E., 21
J

Jonas H., 38
Jung C.G., 51,63, 64, 76, 77, 81, 82, 83, 87, 88, 89, 93, 102, 104, 138, 194, 195, 202, 207, 227
K
Klein M., 326
L
Lacan J., 9, 11-15, 21, 24, 27, 29, 33, 34, 45-48, 54, 57, 66, 70, 78, 79, 103, 109-121, 125, 126, 134-150, 152, 160-166, 168-173, 175-177, 179, 182-196, 203-207, 209-235, 237-269, 273, 276-284, 286-289, 291, 293, 294, 298, 301-312, 317, 318, 321-323, 325-326
La Planche J., 56
Legendre P., 32
Le Robert *Dictionnaire*, 91, 93, 202, 228
Levinas E., 320
Lolli F., 134
Lucchelli J.P., 192, 193
M
Mazzotti M., 301
Meillet A., 34
Mesnier P.M., 315, 316
Miller J.A., 28, 29, 52, 53, 54, 55, 59, 133, 232, 240, 241, 260, 261, 262, 265, 266, 267, 301, 303, 305, 306, 307, 308, 309
O
Ornicar, 231, 234, 260, 262, 263, 265, 267, 306, 307, 309
P
Parisel L., 278, 279
Pistoletto M., 9, 12, 316, 317, 318, 319, 321
Plon M., 227
Pontalis J.B., 56, 90, 91
Porge E., 143, 144, 145, 146, 147, 159, 160, 161, 162, 163, 168, 170, 185, 186, 210, 216, 217, 219, 228, 229, 230, 233, 234, 235, 236, 310
R
Recalcati M., 29, 117, 118, 178, 184, 185, 187, 203, 207, 268, 269
Rey A., 25, 28, 29
Rolland R., 312, 313
Roudinesco E., 227
Roustand F., 24, 194, 195
Roth P., 34, 35, 36, 37, 38, 137, 173
S
Saint Augustin, 170
Sachs H., 23, 72, 271
Salfati P.H., 221, 222, 223, 224, 225, 226
V
Valéry P., 217, 218
Z
Zenoni A., 185

Bibliographie

Abécassis A. et E. Abécassis, *Le livre des passeurs. De la Bible à Philip Roth, trois mille ans de littérature juive,* Ed Robert Laffont, 2007.

Abécassis A., *D.U. Ethique de la responsabilité*, Université Diderot - Paris VII, 2015-2016.

Agamben G., *Le langage et la mort : Un séminaire sur le lieu de la négativité,* Ed. Christian Bourgois, collection Détroits, 1991.

Assoun P.L.*, S. Freud: L'intérêt de la psychanalyse*, Ed. Retz, 1980.

Assoun P.L., *Le vocabulaire de Freud*, Ed. Ellipses, 2002.

Assoun P.L.*, Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009

Attali J., *Le rapport Turquet*. Traduction et notes de Luc Parisel, supplément gratuit pour l'unebévue, n°31

Attali J. et P.H. Salfati, *Le destin de l'Occident, Athènes, Jérusalem*, Ed. Fayard, 2016

Aumont B et P.M. Mesnier, *L'acte d'apprendre*, l'Harmattan, 2005

Bernfeld S., *Remarques sur la sublimation* (1922), dans *La cause du désir* (supplément – texte traduit de l'allemand par J. Lecaux)

Bernstein L., *Lezione di musica n°1, Repubblica* 2016

Canon M., *Devenir parents en maternité*, Collection de périnatalité, Masson, Paris, 2002

Canto-Sperber M., *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale,* Paris, PUF, 2004.

Cartier P. et N. Charraud, *Le Réel en mathématiques, Psychanalyse et mathématiques (textes réunis et édités par),* Agalma, Diffusion Le Seuil, 2004.

Carucci Viterbo B., Leçon du 23.04.2017, Radio tre, "*Uomini e Profeti*".

Castoriadis C., *La psychanalyse, projet et élucidation. Destin de l'analyse et responsabilité des analysants*, article paru dans la Revue Topique contre J. Lacan, 1977.

Cléro J.P., *Le vocabulaire de Lacan*, Paris, Éditions Ellipses, 2002

De Mijolla A.*, Dictionnaire international de la psychanalyse,* Ed. Calmann-Lévy, 2002

Dibon A., *Les avatars du désir de savoir*, Cahiers pédagogiques, www.cahierspédagogiques.com

Ernout A. et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Ed. Klincksieck, 1985

Ferenczi S., *Œuvres complètes*, *Psychanalyse*, Tome 1, 2, 3, 4, Ed. Payot, 1990

Fontana L., *Manifesto bianco* (1946). Primo manifesto dello spazialismo (maggio 1947), Buenos Aires.

Œuvres complètes de Freud

Freud S., *De la psychothérapie* dans *Œuvres Complètes, Tome VI (1901-1905),* Paris, PUF, 2006

Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905)*, dans *Œuvres Complètes, Tome VI (1901-1905),* Paris, PUF, 2006

Freud S., *Le poète et l'activité de fantaisie* dans *Œuvres Complètes, Tome VIII (1906-1908),* Paris, PUF, 2007

Freud S., *Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique* dans *Œuvres complètes*, *Livre X (1909-1910)*, Paris, PUF, 2009.

Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci,* dans *Œuvres Complètes, Tome X (1909-1910),* Paris, PUF, 2009

Freud S., *De la psychanalyse « sauvage »,* dans *Œuvres complètes, Tome X (1909-1910),* Paris, PUF, 2009

Freud S., *Sur la psychanalyse,* dans *Œuvres complètes, Tome XI (1911-1913),* Paris, PUF, 2009

Freud S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005

Freud S., *Remarques sur l'amour de transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XII (1913-1914)*, Paris, PUF, 2005.

Freud S., *Intérêt de la psychanalyse pour les sciences non psychologiques*, dans *Œuvres complètes, Tome Vol. XII (1913-1914)*, PUF, 2005

Freud S., *Pulsions et destins des destins*, dans *Œuvres complètes, Tome XIII (1914-1915)*, Paris, PUF, 2005

Freud S., *Deuil et mélancolie,* dans *Œuvres complètes, Tome XIII (1915-1917)*, Paris, PUF, 1988

Freud S., *Doctrines générales des névroses, Leçon XXVII, Le Transfert,* dans *Œuvres complètes, Tome XIV (1916-1920),* Paris, PUF, 2000

Freud S., *Sur la préhistoire de la technique analytique* dans *Œuvres complètes, Tome XV (1916-1920),* Paris, PUF, 2002

Freud S., *Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique* dans *Œuvres complètes, Tome XV (1916-1920),* Paris, PUF, 2002

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Œuvres complètes, Tome XVI (1921-1923)*, PUF, 2010.

Freud S., *Psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XVII (1923-1925)*, PUF, 1992.

Freud S., « *Autoprésentation* » dans *Œuvres complètes, Tome XVII (1923-1925)*, PUF, 1992.

Freud S., *La question de l'analyse profane* dans *Œuvres complètes, Tome XVIII (1926-1930)*, PUF, 2015.

Freud S., *L'avenir d'une illusion* dans *Œuvres complètes, Tome XVIII (1926-1930*), PUF, 2015.

Freud S., *Psychanalyse* dans *Œuvres complètes, Tome XIX (1931-1936*), PUF, 2010.

Freud S., *Nécrologe de Sandor Ferenczi, 1933,* dans *Œuvres complètes, Tome XIX (1931-1936),* Paris, PUF, 2004

Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933) – Conférence n°31*, dans *Œuvres complètes. Tome XIX (1931-1936)*, PUF, 1995

Freud S., (1887-1902) *Naissance de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 2009.

Freud S., (1909), *L'homme aux rats* dans *Cinq psychanalyses,* Paris, Gallimard, 1985

Freud S., (1909), *Conférences d'introduction,* dans *Cinq leçons sur la psychanalyse,* Paris, Payot, 2004

Freud S., (1912), *La dynamique du transfert,* dans *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1994.

Freud S., (1912), *Totem et tabou*, Paris, Payot, 2004

Freud S*., Sur la Psychologie du lycéen* in *Résultats, Idées, problèmes tome I (1890-1920)*, Paris, PUF, 1998.

Freud S., (1915), *Observations sur l'amour de transfert* dans *La technique psychanalytique, Chap. XI, 1965*

Freud S., (1916), *Le transfert,* dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2015.

Freud S., (1919), « *Doit-on enseigner la psychanalyse ?* » in *Résultats, Idées, problèmes tome I*, Paris, PUF, 1998

Freud S., (1921), *Conférences d'introduction,* Cinq leçons sur la psychanalyse, conférences prononcées en 1909, à la Clark University, aux États-Unis, Petite Bibliothèque Payot, 2010

Freud S., (1927), *Essai de psychanalyse,* Payot, Poche, 2004

Freud S., (1928), *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1968.

Freud S., (1930), *Malaise dans la civilisation* dans *Le malaise dans la culture,* Paris, PUF, 1971.

Freud S., (1930), Préface, *On forme des analystes*, Paris, Denoël, 1985.

Freud S., (1932), *Leçon XXXII, Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, Paris, PUF, 2010

Freud S., (1935), *Post-scriptum de 1935. Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984.

Freud S., (1937), *L'analyse sans fin et analyse avec fin, Résultats, Idées, problèmes II (1921-1938)*, Paris, PUF, 1998

Freud S., (1940), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1997.

Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Collection Folio Essais, Gallimard, 1985

Freud S., *Lettres à Fliess 1887-1904*, Éditions complètes, PUF, 2006.

Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse* suivi de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, Poche, 2015

Freud S., *Historique psychanalytique*. *Observation sur l'amour de transfert 1915, Chap. VI, le travail du rêve*, *Introduction à la psychanalyse*, p.240.

Freud S. et K. Abraham, Correspondance complète 1907-125, lettre du 4 mars 1915, Gallimard, 1965

Freud S. et J. Breur, (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1981

Freud S. et M. Eitingon, *Correspondance 1906-1939,* Paris, Hachette, 2009.

Freud S. et S. Ferenczi, *Correspondanc*e *1908-1914*, *Tome I*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

Freud S. et C.G. Jung, *Correspondance II, 1910-1914,* Lettre du 11 novembre 1912 de Jung, Gallimard, 1975

Freud S. et R. Rolland, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole, Lettres à Romain Rolland*, Janvier 1936, Correspondance 1923-1936, Paris, PUF, 1993

Gateau J.C., *Paul Éluard et la peinture surréaliste (1910-1939),* Droz, 1982

Granoff W., *Filiations. L'avenir du Complexe d'Oedipe*, Collection Tez (n°313), Gallimard, 2001

Guattari F. et G. Deleure, *Capitalisme et schizophrénie. L'Anti-Œdipe*. Paris, Les éditions de Minuit, 1972

Hobsbawn E., *L'Âge des extrêmes; histoire du court XXe siècle, 1914-1991*, André Versailles Éditeur, 1994.

Jonas H., *Le principe de responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*,

Poche, 2013.

Klein M., *Envie et gratitude et d'autres essais in Psychanalyse des enfants*, Gallimard, PUF, Paris, 1959.

Séminaires de Jacques Lacan

Lacan J., ***Le Séminaire**, Livre I (1953-1954), Les écrits techniques de Freud,* Paris, Le Seuil, 1975.

Lacan J., *Le séminaire, Livre II (1954-1955), Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse,* Paris, *Le* Seuil, 1978.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre III (1955-1956), Les psychoses 1955-1956*, Paris, Le Seuil, 1981.

Lacan J.*, Le séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet,* Paris, Le Seuil, 1994.

Lacan J., *Le séminaire, Livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse,* Paris, le Seuil, 1986.

Lacan J., *Le séminaire, Livre VIII (1960-1961), Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991.

Lacan J., *Le séminaire, Livre IX* (1961-1962), *L'Identification*, Paris, Ed. du Piranha, 1981

Lacan J., *Le séminaire, Livre X* (1962-1963), *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XIII (1965-1966), L'objet de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

Lacan J, *Le séminaire, Livre XIV (1966-1967)*, *La logique du fantasme*, inédit.

Lacan J., *Le séminaire, Livre XV (1967-1968)*, *L'acte psychanalytique*.

Lacan J., *Le séminaire, Livre XVI (1968-1969), D'Un Autre à l'autre,* Séance du 12 février 1969, Paris, Le Seuil, 2006.

Lacan J., *Le séminaire, Livre XVII (1969-1970), L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVIII (1970-1971), D'un discours qui ne serait pas du semblant,* Cours du 17 mars 1971, inédit, Paris, Le Seuil, 2007.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XIX (1971-1972), Ou pire,* Leçon du 9 février 1972, Paris, Le Seuil, 2011.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), Encore,* Paris, Le Seuil, 1975.

Lacan J., *Le séminaire, Livre XXI (1973-1974), Les non-dupes errent,* inédit, Paris, Le Seuil, 1974.

Lacan J., *Le séminaire, livre XXIV (1976-1977), L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, Ornicar ?, n°17-18, Cours du 10 mai 1977.

Écrits de Jacques Lacan

Lacan J., ***Écrits,*** Paris, Le Seuil, 1966

Lacan J., *L'agressivité en psychanalyse,* dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

Lacan J., *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (1953),* dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

Lacan J, *La Psychanalyse et son enseignement (1957),* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966

Lacan J., *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966

Lacan J., *La direction de la cure et les principes de son pouvoir (1958),* dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966

Lacan J., *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache* : *« Psychanalyse et structure de la personnalité"* (juillet 1958) dans *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966

Lacan J., *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien (1960)*, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966

Lacan J, *La science et la vérité,* dans *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966

Lacan J., ***Autres Écrits,*** Paris, Le Seuil, 2001.

Lacan J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., *Réponses à des étudiants en philosophie* (1966), dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., *Acte de fondation,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., *Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., *Discours à l'École Freudienne de Paris,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., *Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'EFP,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J, *Allocution sur l'enseignement,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J, *Note italienne,* dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J, *La logique du fantasme*, inédit, 26 avril 1967, dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., *Radiophonie*, dans *Autres Écrits,* Paris, Le Seuil, 2001.

Lacan J., *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI (1927)*, dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001

Lacan J., Note adjointe (à l'acte de fondation). *Annuaire de l'Ecole freudienne de Paris, 1964.*

Lacan J., *Intervention sur la passe*, dans *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, XV, 1973

Lacan J., *Sur l'expérience de la passe*, Ornicar, 3 novembre 1973, Essaim n°11, Érès

Lacan J., *Ouverture à la section clinique*, texte paru dans Ornicar ?, n°9, le 5 janvier 1977

Lacan J., *Lettres de l'École 22* (Conclusion), dans *Journées d'études de l'École Freudienne de Paris*, 23-25 mars 1977

Lacan J., *Clôtures des assises sur la passe*; janvier 1978, dans *Lettres de l'École freudienne*, avril 1978, n°23

Lacan J., *Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines* », Scilicet 6/7, Paris, Le Seuil, 1976.

Lacan J., *Lacan in italia. Ornicar ?,* Paris, Seuil n°25, 1978.

Lacan J., Conférence à Louvain le 13 Octobre 1972, Quarto 1987, n°5

Lacan J., *Des Noms-du-Père*, Collection paradoxe, Paris, Le Seuil, 2005

Lacan J., *Collection Paradoxe, Des Noms du Père*, Introduction, Seuil

Lacan J., *Place, origine et fin de mon enseignement* dans *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005.

Lettres de l'École 22, Conclusion de J. Lacan, mars 1978 dans *Journées d'études de l'École Freudienne de Paris*, 23-25 mars 1977

La Planche J. et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, PUF, 1998

Legendre P., *L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.

Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, Direction Alain Rey, III Edition, 2000.

Levinas E., *Quatre lectures talmudiques (1963-166)*, Paris, Éditions de Minuit, 2005

Lolli F., *L'ombra della vita. Psicoanalisi delle depressione,* Mondadori Bruno, 2005

Lucchelli J.P., *Le transfert: de Freud à Lacan*, PU Rennes, 2009

Lucchelli J.P., *Métaphores de l'amour. Étude lacanienne sur le Banquet de Platon*, PUR, 2012

Mazzotti M., in *Journal des journées n°84*, jeudi 14 janvier 2010

Miller J.A., *Introduction aux paradoxes de la passe*, dans *Ornicar ?,* no 12/13, Paris, 1977

Miller J.A., *Le transfert négatif,* Paris, Navarin, Le Seuil, 2005.

Miller J.A., *Les deux métaphores de l'amour*, cours du 6 mars 1991, Revue de l'ECF n°8.

Miller J.A., *Ce qui fait insigne 1966*, Revue de l'ECF n°39, 1998

Miller J.A., *Le sinthome, un mixte de symptôme et fantasme: L'orientation lacanienne: treizième leçon du cours "Ce qui fait insigne"*, *La Cause freudienne* no. 39, 1998

Miller J.A., *La passe du parlêtre*, Revue de la Cause Freudienne n°74, Navarin, 2010

Miller J.A., *Introduction aux séminaires 19595-1996* de l'Instituto Freudiano per la clinica, la terapia e la scienza.

Monnier J.L., *Actualité de la sublimation*, Troisième séance, Séminaire du 9 mars, Maison des Associations, 6 cours des Alliés, Rennes.

Ornicar n.13, supplément de l'Analytica 12/13, la Bibliothèque d'Ornicar

Parisel L*., Le rapport Turquet*. Préface de José Attal, traduction et notes de Luc Parisel, supplément gratuit pour l'*Unebévue*, n°31

Pistoletto M., *Autoritratto attraverso mio padre (1933) un'ora dedicata. 31 giorni del mese di marzo 1977*. Ed. Lucio Amelio, Napoli, marzo 1977

Porge E., *Les noms du père chez Jacques Lacan*, Érès, 2000

Porge E., *Transmettre la clinique psychanalytique : Freud, Lacan, aujourd'hui,* Point Hors Ligne. Ed. Erres, 2000

Porge E., *Lacan J., Un psychanalyste, parcours d'un enseignement*, Paris, Point hors ligne, Érès, 2006

Porge E., *Des fondements de la clinique psychanalytique*, Eres, 2008

Recalcati M., *La psicoanalisi n°41, 2007*

Recalcati M., *Jacques Lacan- Desiderio, godimento e soggettivazione,* Raffaello Cortina Editore, 2012.

Recalcati M., *La clinica psicoanalitica: struttura e soggetto, Tome II*, Raffaello Cortina Editore, 2012

Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, III° édition, 2000

Roudinesco E. et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.

Roustand F., *Un destin si funeste*, Petite bibliothèque Payot, n°276, 2009.

Roth P., *La pastorale américaine, Folio n.3533,* Gallimard, 1999.

Saint Augustin, *Confessions, Livre I, Chap. VII, L'enfant est pêcheur*.

Sachs H. et C. Davenet, *Freud, mon maître et mon ami*, Paris, Denoël , 1977

Sachs H., « *Les perspectives de la psychanalyse* », *Malaise dans la psychanalyse,* Arcanes, 1995

Valéry P., *Ébauche d'un serpent* dans le Recueil «*Charmes* », 1922

Zenoni A., *Il corpo e il linguaggio della Psicoanalisi,* Bruno Mondadori, 1999